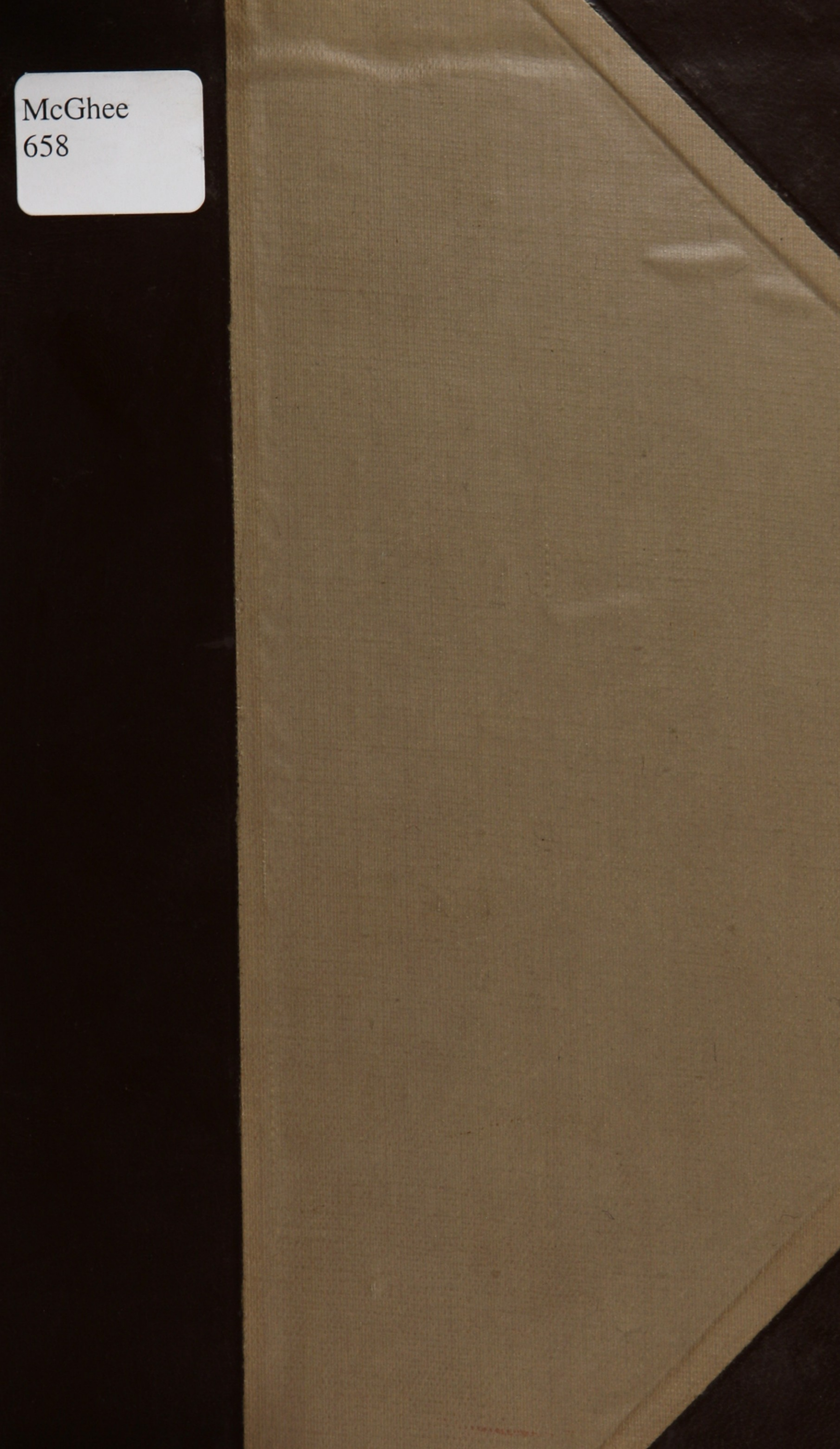



Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews McGhee
United States Ambassador
to Turkey

TABLEAU
DU CAUCASE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD

RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.

TABLEAU

HISTORIQUE,

GÉOGRAPHIQUE, ETHNOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

DU CAUCASE

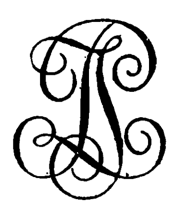
ET

DES PROVINCES LIMITROPHES

ENTRE

LA RUSSIE ET LA PERSE.

PAR M. KLAPROTH.



PARIS.

PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRES,

PALAIS-ROYAL.

LEIPZIG.

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

1827.

TABLEAU

HISTORIQUE,

GÉOGRAPHIQUE, ETHNOGRAPHIQUE

ET POLITIQUE

DU CAUCASE.

CHAPITRE PREMIER.

Le nom de Caucase est très ancien.—Vraisemblablement dérivé de Koh Kâf. — Graucasus. — Cas-pi. — Le nom de Caucase actuellement presque ignoré chez les peuples de l'Asie. — Albrouz ou Elbrouz. — Ial-bouz. — Iedi Ial-bouz. — Iel-bouz. — Iildiz taghlar. — Noms arabes de cette montagne. — Djebal ol Kaitakh. — Djebal Faïtakh. — Djebal ol Kabak. — Djebal ol Fath, montagne de la victoire. — Nom turc Kâf daghi. — Noms géorgiens et arméniens.

Le nom de *Caucase* est très ancien; il se trouve pour la première fois chez le poète Eschyle, qui, en 490 avant notre ère, combattit avec gloire à Marathon. Comme lui, Orphée, Scylax et Hérodote ne comprennent sous ce nom que la haute chaîne de monts qui s'étendent entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Les auteurs grecs d'une époque postérieure, ayant appris qu'une semblable chaîne gigantesque bornait l'Inde du côté du nord, ont appliqué également à cette dernière le nom de Caucase, probablement à l'imitation des Perses.

Caucase paraît avoir été originairement une dénomination donnée à toutes les hautes montagnes qui environnent la Perse au nord-ouest et au nord-est. C'est le même mot que *Koh Kâf* (le mont Kâf) qui, d'après les traductions mythologiques des peuples de l'Asie occidentale, entoure le monde. Ce Koh Kâf n'est autre chose que la chaîne du Caucase occidental et celle de l'Inde, réunies par les monts de Damavend et le Paropamisus. L'ancienne forme de *Koh Kâf* était *Koh Kàfsp*, c'est-à-dire les monts Caspiens, qui ont donné leur nom à la mer d'Hyrcanie. Pline, à la vérité, rapporte que le nom de Caucase était d'origine scythique, et qu'il venait de *Graucasus*, dont la signification était : *blanchi par la neige*; mais cette étymologie paraît sans fondement, comme une grande partie de celles qui se trouvent dans les auteurs anciens. Quelques écrivains ont voulu dériver le nom de Caucase du mot *Kas*, neige. Je ne connais pas de langue dans laquelle *Kas* ait cette signification. Isidore de Séville prétend aussi que *Cas-pi* signifiait *montagne blanche*, dans la langue des Scythes, mais c'est une étymologie qu'on ne peut justifier par aucun idiome connu.

Le nom de Caucase est actuellement presque ignoré chez les peuples de l'Asie; ce n'est que chez les Arméniens et les Géorgiens qu'il est encore en usage : ils l'ont reçu des Grecs avec leur littérature. Les autres nations de l'Asie, et la plupart des tribus farouches qui habitent ces montagnes, leur donnent le nom d'*Albrouz* ou *El-brouz*. C'est encore un ancien nom persan propre à plusieurs sommets de montagnes couverts de neiges perpé-

tuelles; on le trouve dans les livres anciens des Perses; il s'applique également au pic de Damavend et autres. Deux pics élevés du Caucase portent ce nom : celui qui est auprès de la source du Kouban, et le Chah Albrouz, ou l'Albrouz royal, dans le Dâghestân. Cependant il est ordinairement attribué à toute la chaîne. Les Nogaï, les Koumuk et autres peuples turcs, qui ne sont pas originaires du Caucase ni des pays qui l'avoisinent, ont adopté cette dénomination persane; ils l'ont même modifiée un peu, pour qu'elle eût une signification dans leur langue; ainsi ils disent *Ial bouz*, c'est-à-dire crinière de glace. Ils nomment aussi toute la chaîne du Caucase *Iedi Ial bouz*, les sept crinières de glace. Quelquefois on dit *Iel bouz*, vent et glace, et les Nogaï appellent les cimes les plus élevées *Iulduz taghlar*, montagnes des astres.

Un autre nom du Caucase, assez généralement adopté à l'époque de la puissance arabe, fut celui de *Djebal ol Kaïtakh*, ou montagne des Kaïtakh; il le reçut de la nation des Kaïtakh ou Kaïtak, qui habite encore dans la partie orientale de la chaîne. Les Arabes et les Persans changèrent ce nom en *Djebal Faitakh, Djebal ol Kabak* et *Djebal ol Fath* (montagne de la victoire), en posant mal les points diacritiques sur les traits des lettres arabes, avec lesquelles il s'écrit.

Les Turcs de Constantinople nomment le Caucase *Kâf daghi*, les monts Kâf; les Géorgiens se servent ordinairement du mot turc-nogaï, et disent *Yalbouzis mtha*, mont Yalbouz; les Arméniens l'appellent *Yalbouzi sar;* ils ont cependant aussi conservé la dénomination de *Kavkas*. Un autre nom vulgaire, usité chez les Géorgiens, est

Themi ou *Temi*, dont j'ignore la signification. Au reste, les habitans de cette chaîne de montagnes donnent des noms particuliers à ses différentes parties, et ne se servent que rarement de dénominations générales, si même ils les connaissent.

CHAPITRE II.

Notions mythologiques et historiques sur le Caucase. — Prométhée y est attaché. — Son fils Deucalion le quitte et vient en Thessalie. — Conquêtes de Sésostris qui parvient au Caucase et y laisse une colonie. — Hérodote trouve encore des indices de la parenté des habitans de la Colchide avec les Égyptiens. — Cette ressemblance, si elle a jamais existé, est actuellement tout à fait effacée. — Mots coptes qui offrent quelque analogie avec des termes caucasiens. — Époque historique. — Colonies grecques sur les côtes N.-E. de la Mer-Noire. — Émigrations des Cimmériens. — Émigration des Tauro-Scythes qui passent le Caucase. — Époque romaine. — Guerre contre Mithridate. — Expédition de Corbulon. — Agrandissement des États romains du côté du Caucase, sous le règne de Trajan. — Entreprises des Perses. — Les montagnards restent en bonne intelligence avec les Romains. — Introduction du christianisme dans l'isthme caucasien. — Guerre des Romains contre les Perses. — Influence de la religion de Mahomet dans les Caucases. — Guerres que les Arabes y font. — Khazars. — Domination arabe. — Royaume de Géorgie. — Turcs Seldjoukides. — David Ier, roi de la Géorgie et ses successeurs immédiats gagnent une grande influence dans les pays caucasiens. — La reine Thamar. — Sa fille Roussoudan. — Invasions des Kharizmiens. — Conquêtes des Mongols. — Invasions de Timour. Alexandre Ier réunit tous les pays géorgiens sous son sceptre. — Partage malheureux de ses États entre ses fils. — Turcomans. — Suprématie des Persans. — Alliance des rois géorgiens avec la Russie. — Conquêtes des Turcs. — Guerre de Pierre-le-Grand contre la Perse. — Paix conclue par laquelle les Russes deviennent possesseurs des provinces persanes qui bordent la mer Caspienne. — Nadir chah. — Les Russes rendent leurs conquêtes. — Fausse poli-

tique du roi Héraclius. — Prises de Tiflis par les Persans. — Occupation russe de la Géorgie. — Guerres des Russes contres les Persans. — Paix de Gulistan. — Agrandissement de la Russie dans l'isthme caucasien.

Le Caucase est célèbre dans la mythologie grecque par le supplice de Prométhée. Ce dieu *prévoyant*, car c'est la signification de son nom (Προμηθεύς), avait excité le courroux de Jupiter, par la hardiesse qu'il eut de sauver la race humaine, que Jupiter voulait anéantir pour produire un monde nouveau. Prométhée avait empêché les hommes de lire dans l'avenir, en plaçant chez eux l'espérance aveugle ; rare et inestimable présent, qui seul aide à supporter la peine de vivre ; il leur avait fait part du feu, dérobé aux dieux dans une férule ; cet élément était devenu pour eux le principe de tous les arts, la source de mille avantages. Voilà un crime que l'humeur jalouse de Jupiter ne pouvait pardonner ; il ordonna donc à Vulcain d'enchaîner Prométhée sur un rocher du Caucase, le plus élevé des monts, dont la cime est voisine des nues. A cette époque mythologique, les Amazones habitaient encore au pied de cette montagne ; ce ne fut que plus tard qu'elles allèrent, selon Eschyle, se fixer à Thémiscyre, près du Thermodon, en Asie mineure. Prométhée lisait dans l'avenir que Jupiter perdrait le sceptre par son propre fils Hercule, descendant d'un premier fils Epaphus, qu'il aurait avec Io, et que ce même Hercule délivrerait Prométhée. Sur le

refus du dieu enchaîné de dévoiler à Jupiter les arrêts du destin, le fils de Saturne le foudroie, et le fait engloutir dans le sein de la terre.

Deucalion, fils de Prométhée et d'Hésione, quitta le Caucase, et vint en Thessalie; c'est sous lui qu'arriva la grande inondation qui, suivant les traditions grecques, détruisit le genre humain. Deucalion et Pyrrha, son épouse, repeuplèrent la terre en jetant derrière eux des pierres, qui se changèrent en hommes. La période mythologique du Caucase finit avec l'expédition des Argonautes qui, sous la conduite de Jason, allèrent chercher la toison d'or dans le voisinage de ces montagnes.

Le grand Sésostris, qu'on doit placer dans la première moitié du XIIIe siècle avant notre ère, poussa ses conquêtes bien plus loin que ne le fit dans la suite Alexandre; car il passa le Gange, et parvint jusqu'aux extrémités de l'Océan indien; remontant vers le nord, il dompta les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe, puis laissa sur la côte du Palus Mœotis et au pied du Caucase, vers les bords du Phase, une colonie d'Égyptiens, qui fondèrent l'état de Colchos. Hérodote pouvait encore constater de son temps les nombreux rapports de couleur, de constitution physique, de mœurs et de langage communs aux deux populations; l'usage de la circoncision l'avait surtout frappé comme étant d'origine égyptienne ou éthiopienne. Actuellement on ne reconnaît plus les anciens Égyptiens dans les habitans des bords du Phase; ce sont les Iméréthiens, et plus au nord les Mingréliens, peuples d'origine géorgienne, qui,

vraisemblablement, ne sont venus s'établir sur les côtes de la Mer-Noire qu'après l'époque de Sésostris. On serait plutôt tenté de retrouver quelque ressemblance entre la figure des anciens Égyptiens, telle que nous la voyons sur les monumens de leur pays, et celle des Abazes, qui habitent au nord des Mingréliens, sur les côtes du Pont et dans les monts caucasiens. Le visage rétréci des Abazes, leur tête comprimée de côté, le bas de leur visage court et leur nez peu saillant, qui ne fait presque pas d'angle avec le front, leur donnent un caractère national particulier, et les distinguent de tous leurs voisins. Trois mille ans peuvent pourtant effacer beaucoup de rapports entre deux peuples de même origine, mais séparés l'un de l'autre par une distance considérable. Il faut aussi croire que la colonie égyptienne laissée par Sésostris en Colchide se composait presque entièrement d'hommes, qui prirent des femmes du pays; car on ne peut supposer que les soldats de ce conquérant aient emmené leurs familles avec eux dans les expéditions lointaines qu'il leur fit entreprendre. Ainsi, la première génération égyptienne au pied du Caucase a déjà été de race mixte; et comme les enfans apprennent plutôt la langue de leur mère que celle du père, l'usage de l'idiome égyptien sur les bords du Pont-Euxin se sera sans doute bientôt perdu en Colchide. En examinant avec soin les langues du Caucase, on y trouve, à la vérité, plusieurs mots offrant quelques analogies avec le cophte actuel, dans lequel se conservent les restes de l'ancienne langue de l'Egypte, mais ces rapports peuvent aussi bien provenir de la parenté générale qu'on observe entre toutes les langues du

monde, que de la colonie des Égyptiens du temps de Sésostris (1).

Dans le VIIe siècle avant notre ère, les Grecs, et principalement les Milésiens, commencèrent à envoyer des colonies sur les côtes N.-E. de la Mer-Noire, et y établirent la ville de Tanaïs à l'embouchure du Don, celles de Phanagoria et d'Hermonassa sur le Bosphore cimmérien, et, en Mingrélie, Dioscurias, dont les ruines, situées à l'embouchure du Marmar, portent encore le nom d'Iskouriah. Malgré ces colonies, les Grecs n'entretenaient qu'un commerce passif avec les habitans de l'intérieur du pays et des hautes montagnes; c'est pour cette raison qu'ils n'eurent pendant long-temps aucune connaissance pré-

(1) Voici quelques mots cophtes qui se retrouvent dans les idiomes du Caucase :

Père.........	*iôt*......	*iada*, en tcherkesse.
Nez.........	*chat*....	*chié*, en tcherkesse.
Langue.....	*aspi*....	*absag*, ossète *ips*, en abaze.
Dent........	*chol*....	*tsiol*, lesghi d'Andi. *tsulvé*,———d'Akoucha.
Main........	*tot*......	*tota*, en touchi.
Os...........	*kas*.....	*kouchha*, en tcherkesse.
Poule.......	*halit*...	*heleko*, lesghi d'Awar.
Vieillard...	*hello*....	*herau*, ———————
Limite.....	*awridj*..	*awadj*, en ossète.
Fosse.......	*tchik*...	*tchak*, en tchetchentse.
Battre.......	*tchaw*..	*tsaw*, en ossète.
Non...	*an*......	*anou*, lesghi de Dido.
Habitation.	*onh*....	*ounna*, en tcherkesse.

cise sur le Caucase. Hérodote mentionne à cette époque deux émigrations importantes d'Europe en Asie : celle des *Cimmériens* qui, las du joug sous lequel les tenaient les Tauro-Scythes, quittèrent la Tauride pour passer en Asie, dévastèrent tous les pays qu'ils traversèrent jusqu'en Ionie, et firent la conquête du royaume de Lydie. La seconde émigration eut lieu vers l'an 633 avant notre ère; c'est celle des *Tauro-Scythes* qui, sous la conduite de leur roi Madyes, s'étant mis à la poursuite des Cimmériens, passèrent à main armée par les états de Cyaxarès, roi de Médie, les battirent, assiégèrent Ninivé, et régnèrent pendant vingt-huit ans dans la Haute-Asie. Dans cette émigration les Scythes doivent naturellement avoir passé par le Caucase, et il paraît qu'ils retournèrent par les mêmes montagnes dans leur ancien pays, quand ils furent chassés de la Perse.

Ce fut dans le IIe siècle avant J.-C. que les Romains firent la guerre à Mithridate, qui se retira dans le Caucase. Pompée passa alors par la Colchide, sans entrer dans les hautes montagnes. Ce ne fut que dans leurs guerres en Ibérie et en Albanie que les Romains reçurent de plus amples notions sur les pays situés entre la Mer-Noire et la Caspienne. Corbulon, qui, soixante ans après notre ère, soumit entièrement l'Arménie, envoya une carte de toutes ces contrées à Rome. Comme le but des Romains était la conquête de la partie orientale du Caucase ou de l'Albanie, et la possession des pays arrosés par le Cyrus et l'Araxes inférieur, ils négligèrent celle de l'Ibérie et de la Colchide. Trajan étendit le premier sa domination des côtes du Pont en Ibérie, et jusqu'aux

hautes montagnes; il y établit des rois, qui reconnurent la suprématie des Romains. Cependant l'influence de ces derniers y fut toujours très bornée; ils n'y commandaient qu'autant qu'ils tenaient un nombre suffisant de troupes dans ces contrées, et même, à l'époque de l'affaiblissement de leur puissance, ils ne pouvaient dégarnir entièrement ces provinces, de crainte que les peuples du Nord ne fissent des incursions sur le territoire de l'empire. D'un autre côté, les rois de Perse, qui leur disputaient la possession de l'Arménie, commençaient déjà à manifester le désir de s'emparer du Caucase oriental; leurs entreprises obligeaient les empereurs byzantins de rester en relation intime avec les peuples du Caucase, d'acheter leur amitié par des présens, ou d'envoyer des armées dans le pays pour les contenir.

Le manque total de sel disposa la plupart des Caucasiens à rester en bonne intelligence avec les Romains, qui leur fournissaient cette denrée de première nécessité, parce que les nations nomades, qui alors occupaient les steppes au nord des montagnes, les empêchaient d'aller y chercher le sel, produit en abondance dans plusieurs lacs. L'introduction de la religion chrétienne chez les peuples d'origine géorgienne eut aussi une heureuse influence sur leurs relations avec les Romains, qui, suivant la même croyance, prêtèrent un ferme appui à leurs coreligionnaires contre la Perse. De 551 à 554, Justinien Ier fit la guerre en Colchide contre Khosrou Nouchirvân, qui avait soumis le Caucase oriental, et voulait faire valoir ses prétentions sur la Géorgie. En 625, l'empereur Héraclius conclut, près de Tiflis, un

traité de paix avec le roi des Khazar, peuple alors très puissant au nord du Caucase. Ce roi lui fournit 40,000 hommes de troupes auxiliaires contre la Perse, dont Héraclius défit bientôt après les armées dans le voisinage de Ninivé.

Le choc produit dans l'Asie occidentale, par la fondation et la propagation de la religion de Mahomet, se fit bientôt sentir jusque dans les vallées du Caucase. Mahomet n'avait pu entreprendre lui-même son expédition projetée contre les peuples qui occupaient cette chaîne, ni contre le roi des Khazar, qui avait maltraité les envoyés du législateur arabe. Abou-bekr, Omar, Othman et Ali, les premiers successeurs du prophète, avaient eu trop de troubles intérieurs à apaiser pour pouvoir exécuter ses ordres relatifs à la conquête de Derbend. Ce ne fut qu'en 661 que Rabiat-ul-Bahly fut envoyé, à la tête de 40,000 hommes, dans ces contrées, pour s'y établir et convertir les habitans à la religion de Mahomet; mais il y fut battu par les forces réunies des Grecs et des Khazar, et perdit presque toute son armée.

Cette défaite, loin de refroidir l'humeur guerrière des Arabes, l'excita au contraire; chaque musulman se crut obligé de contribuer à remplir la dernière volonté du Prophète, et de se tenir prêt à marcher à la conquête du Caucase. Valid, fils d'Abd-ul-mélik, qui, en 684, parvint au khalifat, envoya dans cette contrée son frère Muslimeh, avec 30,000 hommes d'élite; un succès complet couronna cette expédition. Muslimeh s'empara de Derbend, ou de la Porte de Fer, conquit le Chirvân, une grande partie du Daghestân, et pénétra en Géorgie.

Il y établit une garnison dans la forteresse de Dariel, la porte Caucasienne des anciens, qui fut appelée alors Château de la porte des Alains. Il subjugua bientôt le pays situé entre Tiflis et ce château. Sous le règne du successeur de Valid, les Arabes furent chassés de Derbend et repoussés jusqu'en Arménie, où ils eurent des guerres sanglantes à soutenir contre les peuples habitant au nord du Caucase, tels que les Alains et les Khazar, et les montagnards qui occupaient cette chaîne. Ce ne fut qu'en 722 qu'Abou Obeïdah Djarrakh reprit les provinces perdues, chassa les Khazar de Derbend, et les repoussa au nord du Caucase. Cette guerre finit en 732. L'année suivante, une nouvelle armée arabe, sous la conduite d'Abou Moslem, pénétra dans le Daghestân, força tous ses habitans d'adopter la religion mahométane, et leur imposa un tribut destiné à payer les troupes. On répara les fortifications de Derbend et on agrandit le port de cette ville. A l'exemple des rois Sassanides de la Perse, les Arabes avaient envoyé de nombreuses colonies dans ces pays nouvellement conquis; elles contribuèrent puissamment à contenir les anciens habitans, facilitèrent l'introduction de l'islamisme, et finirent par se confondre entièrement avec eux. Ces colonies étaient venues de l'Yrak, de l'Adzarbaitchân, de l'Arabie, d'Emesse, de Damas, de la Mésopotamie, de Moussoul et de la Palestine : leur existence dans le Caucase est encore attestée par les villages de nomades arabes dans le Daghestân, et par le nombre considérable de mots arabes qu'on rencontre dans les idiomes des Lesghi.

Depuis ce temps, tout le Caucase oriental et une partie

de la Géorgie, furent des provinces du khalifat, gouvernées par leurs propres princes, qui reconnaissaient la suprématie des Arabes. Il paraît cependant que la Géorgie fut plus indépendante que le Daghestân et le Chirvân; les Arabes la nommèrent alors Pays des Abkhaz, et ses habitans, comme ceux de la Khazarie (l'Akhaltsikhé et l'Imirethi), envoyèrent un tribut annuel au gouverneur arabe de Tiflis, jusqu'au règne du khalife Motavakkel (861 de J.-C.). A cette époque, Ish'ak, fils d'Ismaïl, commandait dans cette ville; aidé des musulmans qu'il avait sous ses ordres, il s'était rendu redoutable à toutes les nations voisines, et les avait forcées à se soumettre. Motavakkel, alarmé de voir Ish'ak régner en souverain sur une si grande étendue de pays, envoya contre lui une armée qui mit le siége devant Tiflis, la prit d'assaut, et tua le gouverneur. Depuis cet événement, les Arabes perdirent peu à peu leur autorité en Géorgie, et les peuples du Caucase secouèrent insensiblement le joug qu'ils leur avaient imposé.

L'établissement des dynasties des Thahériens et des Soffarides en Perse, avait déjà considérablement affaibli la puissance des khalifs dans le IXe siècle; celle des Samanides, qui s'empara du pouvoir dans le Xe, accomplit, pour ainsi dire, la dissolution de leur empire. Vers l'an 927, Vahchoudan devint puissant dans les pays qui avoisinent la mer Caspienne au S. et au S. O.; il s'empara du Dilem, du Ghilan, du Djordjân et du Thabaristân. Ses successeurs sont connus sous le nom des rois Dilemites; leur capitale était Cheheristân, située dans cette dernière province. Voisins du Caucase, ils exercèrent

pendant un siècle une grande influence; à la chute de cette dynastie, Mahmoud de Ghizneh d'un côté, et les Bouïdes de l'autre, s'emparèrent de leurs États. Ces derniers tiraient leur origine d'un pauvre pêcheur du Dilem, nommé Bouïah, qui prétendait descendre des rois Sassanides de la Perse. Ce furent eux qui possédèrent, après les Dilemites, les provinces qui avoisinent la mer Caspienne et le Caucase; ils restèrent également en relation suivie avec les habitans de cette chaîne de montagnes.

Chaque fois que les rois de la Géorgie étaient délivrés de la présence des mahométans dans leurs états, ils renouaient leur alliance avec les empereurs grecs de Constantinople. Il paraît que cette liaison devint avec le temps très onéreuse pour eux. L'empereur Basile, mécontent du roi George, fils de Gourghen, qui régna de 1014 à 1027, fit une invasion dans son pays, qu'il trouva dépeuplé, parce que les Géorgiens s'étaient retirés dans les montagnes. Il se désista pour cette fois de son entreprise, mais il revint l'année suivante. George ayant eu le temps de rassembler une armée considérable, alla à la rencontre des Grecs, les battit totalement, et parvint, après une autre campagne, à faire sa paix avec l'empereur.

Bientôt après cet événement, les Turcs Seldjoukides s'emparèrent de la Perse, et y fondèrent une dynastie puissante; elle subjugua tous les pays qui s'étendent depuis la Syrie jusqu'à Kachghar, dans l'Asie centrale. Les rois de Géorgie furent forcés de se déclarer ses vassaux, sans pouvoir toutefois empêcher, par ce moyen,

les incursions fréquentes que ces Turcs faisaient dans leur pays. C'est sous le règne du sulthan Alp-arslan, ou dans la seconde moitié du XIe siècle, que plusieurs hordes turques ou turcomanes vinrent de la Perse en Géorgie et dans d'autres pays voisins du Caucase, et s'y établirent avec leurs troupeaux.

David I, roi de Géorgie, parvint au trône en 1089, et changea bientôt la face des affaires de son pays. Il rebâtit les villes et villages qui avaient été détruits pendant les guerres précédentes, et conçut le projet de chasser de ses états tous les mahométans qui s'y étaient établis. A cet effet, il forma une alliance avec les Khazar et autres peuples septentrionaux qui, réunis à lui, entrèrent dans les terres des musulmans par la Géorgie, et ravagèrent tout le pays jusque sous les murs d'Alep. Chargés d'un riche butin, ils retournaient en Géorgie, lorsqu'ils furent atteints près de Tiflis par l'armée des Seldjoukides, qui essuya une défaite complète. Tiflis et Roustavi, les deux places fortes de la Géorgie dans lesquelles il y avait encore des garnisons mahométanes, furent prises d'assaut. Le roi David II conquit aussi les pays limitrophes de ses états, se rendit maître du Chirvân, occupa les contrées situées sur le Kour et l'Araxes inférieur, et étendit sa domination à l'O. jusqu'à Trébisonde. Pour punir les incursions que les Arméniens avaient souvent faites dans son pays, il s'empara de leur capitale, Ani. Plus tard, il prit aussi le Karabagh et la ville de Derbend. Sous son règne, et sous celui de ses trois premiers successeurs, la Géorgie exerça une suprématie complète sur tout l'isthme caucasien, et se soutint avec éclat contre les

différens princes turcs qui régnaient en Perse, en Syrie et en Asie mineure.

Après la mort de son arrière-petit-fils, il ne restait aucun rejeton mâle de la famille royale de Géorgie ; sa fille Thamar monta donc sur le trône, et cette grande princesse augmenta encore la gloire et la puissance de sa nation, par les guerres heureuses qu'elle fit contre les musulmans, et principalement contre plusieurs princes Atabegs ses voisins. Elle soumit aussi une grande partie des peuples du Caucase, et se concilia l'amitié des autres. Pour les civiliser, elle introduisit la religion chrétienne dans ces montagnes, et y fit bâtir un grand nombre d'églises, dont quelques unes existent encore de nos jours, quoique la croyance chrétienne se soit éteinte parmi les tribus sauvages, dans le pays desquelles elles se trouvent.

C'est avec Thamar que finit l'époque brillante de la Géorgie, époque qui faisait espérer la civilisation complète des Caucasiens. Cette idée flatteuse s'évanouit par la révolution terrible que Tchinghiz khan et ses Mongols produisirent dans presque toute l'Asie. Sous le règne du fils de Thamar, ce conquérant pénétra en Géorgie et dans plusieurs autres contrées du Caucase. Les malheurs qui pesèrent alors sur la Géorgie, augmentèrent encore pendant le règne de la reine Roussoudan, fille de Thamar. Djelal-ed-din, sulthan de Kharizm, furieux de ce que cette belle princesse lui avait refusé sa main, et s'était mariée à un autre, vint à plusieurs reprises dévaster son pays. Les Mongols s'emparèrent bientôt de la Géorgie et du Caucase oriental, et y établirent des préfets militaires,

qui y gouvernèrent au nom du Grand-khan, sans pour tant ôter entièrement le pouvoir aux princes indigènes. Depuis ce temps, ces pays restèrent des provinces de l'empire mongol en Perse.

Les invasions et les guerres que Timour fit, dans le xive siècle, en Géorgie et dans les pays caucasiens, paraissent avoir été beaucoup plus désastreuses pour ces contrées que celles des Mongols. Ces derniers s'étaient contentés des tributs qu'ils exigeaient de leurs nouveaux sujets, au lieu que l'empereur de Samarcand prétendit convertir à l'islamisme tous les peuples soumis par ses armes. Il commit des cruautés inouies pour parvenir à ses fins, et ce fut principalement la Géorgie chrétienne qui fut exposée à ses fureurs. Ces désastres finirent à la mort de Timour. George VII, roi de Géorgie, chassa, au commencement du xve siècle, tous les mahométans de son pays, et y rétablit la religion chrétienne et l'ordre. Son second successeur, Alexandre I, réunit tous les pays géorgiens sous son sceptre, et fit des guerres heureuses contre les princes mahométans, dans l'Adzarbaitchân. Malgré ses succès et sa bonne administration, ce prince devint la principale cause des malheurs de sa patrie et de la chute de sa famille, par le partage impolitique de ses états, qu'il fit en 1424 entre ses trois fils; le premier reçut l'Imerethi, le second le K'arthli, et le troisième le Kakhéthi et le Chirvân. Il résulta de cet ordre de choses que ces princes ou leurs successeurs, n'étant pas assez forts pour résister aux états puissans de leur voisinage, en devinrent les vassaux, et furent obligés de leur payer des tributs, au lieu que si

toute la partie de l'isthme caucasien, située sur le versant méridional des monts, était restée réunie sous un seul souverain, celui-ci, protégé par la bravoure des habitans et par les localités, aurait été en état de repousser avec succès toute agression étrangère.

Les Turcomans qui, vers la même époque, s'étaient emparés de la Mésopotamie, de l'Arménie et de la Perse occidentale, pesaient sur les pays caucasiens; ils forcèrent les rois de Kakhéthi de se reconnaître leurs vassaux. Le premier roi de K'arthli perdit la province d'Akhal-tsikhé, dont le prince se rendit indépendant; en Imirethi, les princes de Ghouria et d'Odichi suivirent cet exemple. Yakoub beg, roi de Perse, qui régna vers la fin du xv[e] siècle, établit de rechef des tribus mahométanes de race turque dans la partie méridionale de la Géorgie, leur donna un khan, et démembra de cette manière ce pays du royaume de K'arthli.

Les Sophi, qui succédèrent aux Turcomans en Perse, s'arrogèrent bientôt la suprématie sur les rois de K'arthli, ou de la Géorgie proprement dite; ceux-ci devinrent leurs vassaux, et furent comptés parmi les huit *vakil*, ou vicaires du chah de Perse. Alors le Chirvân, le Daghestân, et presque tout le Caucase oriental, reconnurent la souveraineté persanne, tandis que l'influence des Turcs Ottomans se répandit sur l'Imiréthi, l'Akhal-tsikhé, et la partie occidentale des montagnes. Ces deux puissances y laissèrent gouverner, sous leur protection, les princes indigènes, dont la plupart, à l'exception des rois d'Imiréthi, embrassèrent la religion musulmane. Depuis cette époque, tous les pays cauca-

siens furent presque constamment le théâtre des luttes qui eurent lieu entre les Persans et les Turcs, dont l'inimitié, produite par le schisme qui divise les chiïtes et les sounnites, alla toujours en s'augmentant.

Le zèle religieux des Géorgiens, et la crainte qu'ils avaient de tomber entièrement sous le joug de leurs voisins musulmans, leur fit rechercher secrètement l'alliance de la Russie, qui, sous le règne brillant d'Ivan Vassiliévitch, avait étendu sa puissance jusqu'au pied du Caucase. Les Tcherkesses du Bech-tau s'étaient déjà, en 1555, déclarés vassaux de ce prince et de ses successeurs, pour se soustraire aux violences du khan de Crimée. Une ambassade géorgienne demanda, en 1589, le secours de la Russie contre les Turcs, qui, en guerre avec la Perse, s'étaient emparés de presque tout l'isthme caucasien, et dévastaient les provinces limitrophes de la Perse et les pays des vassaux de ce royaume. Le chah proposa en même temps au czar d'étendre sa domination au sud du Terek jusqu'à la frontière des états du Chamkhal, dans le Daghestân septentrional, et jusqu'à celle de la Géorgie, parce que les mahométans sounnites du Caucase avaient pris le parti des Turcs contre les Persans chiïtes. Le chah promit en même temps de remplir la promesse donnée par son père de céder à la Russie les villes de Bakou et de Derbend, qu'il avait arrachées aux Turcs. Cependant l'alliance projetée contre la Porte n'eut pas lieu à cette époque, parce que la cour de Moscou n'était pas disposée à rompre tout-à-fait avec les Ottomans; elle ne cherchait qu'à produire dans l'orient une diversion en faveur de l'Autriche, réduite à de fâcheuses extré-

mités en Hongrie, et à faire sa paix avec les Polonais par la médiation du pape.

Alexandre III, roi de Kakhéthi, quoique sujet de la Perse, se mit, en 1586, sous la protection du czar Féodor Ivanovitch, qui envoya alors en Géorgie un émissaire russe, chargé d'explorer ce pays, et de recevoir le serment par lequel le roi, ses trois fils et tout leur peuple, se reconnurent sujets de la Russie. On convint que le Kakhéthi enverrait annuellement à la cour de Moscou cinquante pièces de brocard de Perse, et dix tapis brodés en or et ar gent, comme une marque de sa soumission. Le czar pro mit de son côté de protéger ce pays contre toute invasion étrangère. Cependant cette promesse ne fut jamais exécutée; Féodor Ivanovitch refusa même aux Géorgiens les fondeurs de canons qu'ils avaient demandés pour se former une artillerie, et leur envoya en place des images de saints; ce qui aurait passé pour une dérision chez un peuple moins stupide que les Géorgiens.

C'est pourtant sur cette première démarche des rois de Kakhéthi que la Russie a fondé postérieurement ses prétentions sur la possession des pays situés au delà du Caucase. Sous le règne de Boris Goudounov et sous celui de Michel Fédorovitch Romanov, les Tcherkesses renouvelèrent le serment de fidélité à la Russie, et, vers le milieu du XVIIe siècle, le roi d'Iméréthi se reconnut également vassal du czar. Tous ces actes de soumission n'avaient d'autre effet que de provoquer des invasions des Persans et des Turcs, ou des guerres civiles dans les contrées géorgiennes; elles ne reçurent de la Russie que de vagues promesses de secours; jamais un seul ba-

taillon russe ne franchit le Caucase pour aider ces peuples contre les ennemis qui mettaient tout à feu et à sang, et emmenaient les femmes, les filles et les jeunes gens en esclavage.

Vakhtang IV, roi de K'arthli, parvint au trône en 1658, et régna sur toute la Géorgie; son fils Artchil fut forcé par les Turcs de quitter ses états et de chercher un asile en Russie. Alors les chahs de Perse déposèrent et installèrent arbitrairement les rois de Géorgie. Vakhtang V, qui régna, en 1722, à Tiflis, s'opposa à un autre prince de sa famille, que le chah avait nommé roi de K'arthli; il fut chassé de sa capitale, et céda ses états aux Turcs, qui y entrèrent aussitôt, et firent un pachalik de la Géorgie. Vakhtang se rendit alors en Russie.

En 1717, Pierre-le-Grand, qui rêvait un commerce direct avec l'Inde, avait conclu un traité avec la Perse. Instruit des troubles qui bouleversaient ce pays, il chercha à donner plus de stabilité aux relations commerciales que son empire y entretenait, et à les étendre jusque dans l'Inde; cependant ces espérances furent trompées dès l'année suivante par l'invasion de Daoud-beg, prince des Lesghi, dans le Chirvân; ce chef occupa et pilla les villes de Kouba et de Chamakhi, et y fit massacrer tous les marchands, parmi lesquels se trouvaient trois cents Russes. La perte que cet événement fit éprouver aux négocians moscovites montait à quatre millions de roubles, ou plus de seize millions de francs. Ce fut en vain que Pierre adressa ses réclamations au chah. qui lui-même était alors dans une situation critique.

Menacé par les Afghans et enfermé dans sa capitale, ce prince infortuné se vit au contraire forcé de demander un prompt secours au czar. En 1722, ce dernier entra à la tête d'une armée de cent mille hommes dans les provinces persannes situées sur la côte occidentale de la mer Caspienne, prit Tarkou, Derbend et Bakou, et conclut, l'année suivante, avec l'ambassadeur du chah, un traité par lequel ce monarque céda à la Russie les provinces de Daghestân, Chirvân, Ghilân, Mazanderân et Astrabâd, ainsi que la ville de Chamakhi, encore entre les mains des Turcs, alors en guerre avec la Perse. La paix entre la Russie, la Perse et la Porte fut signée en 1724, et les limites réciproques furent réglées quelque temps après.

Pierre, s'étant convaincu par l'expérience que le commerce, dans des pays qui ne sont pas gouvernés d'après les principes invariables de l'équité, et dans lesquels le droit du plus fort est le seul respecté, ne pouvait jamais prospérer, abandonna ses projets de relations commerciales avec l'Inde, mais il garda les provinces qui lui étaient échues par la paix. Les Turcs possédaient alors la Géorgie, l'Adzarbaitchân et les villes d'Ardabad, de Tauris et de Hamadan. Le roi de Géorgie fut établi à Tiflis comme pacha.

A cette époque parut le fameux Thamas Kouli-khan, plus connu en Europe sous le nom de Nadir chah; il devint bientôt tout-puissant, et gouverna la Perse au nom du chah. Il battit le seraskier Kuperly-oghlou à Erivân, chassa les Turcs de plusieurs cantons de la Géorgie, plaça un khan à Tiflis, et rendit bientôt après ce royaume à un prince de la famille de ses anciens souverains.

Nadir chah renouvela le traité de commerce conclu avec la Russie en 1723, et cette puissance, convaincue de l'*inutilité* des provinces qu'elle avait démembrées de la Perse, les rétrocéda, et se borna à son ancienne frontière naturelle, formée par le Caucase et le Koï-sou inférieur. Nadir fit la paix avec les Turcs, et offrit à l'impératrice Anne sa médiation pour terminer la guerre qu'elle avait avec la Porte. Les conquêtes du maréchal Munich avaient déjà facilité sa conclusion; la paix fut signée en 1739 à Belgrad. Les deux Kabardah, occupées par les Tcherkesses, furent déclarées indépendantes, pour servir de rempart à la Russie, et on stipula que cette puissance ne pourrait avoir des vaisseaux de guerre sur la mer d'Azov. Mais les Kabardiens se réunirent bientôt aux Tartares de la Crimée, et adoptèrent la religion de Mahomet. Chah Nadir entreprit, en 1742, contre les Lesghi du Daghestân, une expédition qui ne paraît pas avoir été couronnée d'une réussite complète; cinq ans après il tomba sous le fer des assassins. Les troubles qui recommencèrent en Perse se firent aussi sentir en Géorgie, où régnait alors le célèbre roi Héraclius, ancien compagnon d'armes de Thamas Kouli-khan; il se fortifia dans son pays après la mort de ce conquérant, et acquit assez de puissance pour rendre tributaires quelques khans persans du voisinage.

La fausse politique d'Héraclius, qui voulait être bien avec tous les partis, prépara la perte de la famille royale de la Géorgie, et l'occupation de ce pays par la Russie. Vassal de la Perse, il se lia secrètement avec les Russes; ceux-ci envoyèrent, en 1769, un corps d'armée en Géor-

gie, sous la conduite du comte de Tottleben, pour prêter secours au roi d'Imiréthi, chassé par les Turcs; mais ce prince les avait déjà vaincus l'année précédente; Héraclius se réunit aux Russes, et marcha avec eux contre Akhal-tsikhé; ces alliés l'abandonnèrent, et lui laissèrent seul la peine de battre l'ennemi. Tottleben se dirigea alors contre l'Imiréthi, reprit Khouthaissi et d'autres forteresses occupées par les Turcs; ayant échoué devant Pothi, il quitta la Géorgie avec ses troupes en 1772. Depuis ce temps les Turcs ne cessèrent d'inquiéter les états d'Héraclius, ou bien excitèrent les Lesghi et autres peuples des montagnes à y faire des incursions. Héraclius se vengea en pillant et dévastant d'une manière cruelle les cantons turcs limitrophes. Enfin, il fit sa paix avec la Porte, par l'entremise du chah, et reçut des présens de Constantinople.

La Russie s'étant emparée, en 1782, de la Crimée et des pays situés entre la droite du Kouban et la mer d'Azov, devint, par cette extension de territoire, limitrophe avec le Caucase occidental. Héraclius croyant ce moment favorable pour refuser l'obéissance au successeur de Kerim-khan, régent de la Perse, se déclara vassal de l'empire russe, par un traité conclu à Gheorghievsk, le 24 juillet 1783. Cette puissance, qui depuis long-temps avait travaillé en vain à étendre son pouvoir dans les monts du Caucase, ne tarda pas à envoyer des troupes en Géorgie, sous le prétexte de garantir ce pays contre les invasions de ses voisins.

L'impératrice Catherine, régnant elle-même sur une nation de serfs, que leurs maîtres, à cette époque,

vendaient à tant la pièce, prit un tendre intérêt à ses nouveaux sujets; elle ne voulut plus que ni les Géorgiens ni les Géorgiennes fussent vendus aux Turcs et aux Persans. Cependant, pour les habitans des pays caucasiens, être conduit à Constantinople est un moyen de parvenir; ceux qui restent dans leur pays ne sont pas moins esclaves que ceux qui en sont enlevés, et ils y traînent une vie plus misérable. Les pays mahométans leur offrent au contraire une carrière où ils peuvent atteindre à un sort brillant, soit par leur bravoure, soit par la protection de leurs maîtres, qui récompensent ordinairement les bons services de leurs esclaves en leur accordant la liberté, et souvent en les plaçant dans une situation très avantageuse.

Certainement un esclave vendu à un étranger trouve cent moyens de parvenir à une existence heureuse, au lieu que le serf, attaché à la glèbe dans sa patrie, n'a pas souvent l'occasion de voir son maître, et reste ainsi privé des moyens de montrer son intelligence et les autres qualités qui ailleurs pourraient améliorer son sort.

Dans un pays où les femmes sont enfermées, où l'amour ne dirige pas le choix dans les mariages, et où les parens vendent leurs filles en leur donnant un époux; dans un tel pays une fille doit désirer de tomber en partage au plus opulent, qui peut lui rendre la vie agréable par ses richesses; or il n'y a pas un pays plus pauvre que la Géorgie, et le désir secret de la plupart des femmes géorgiennes sera toujours de demeurer dans un harem turc ou persan. Par un élan de phi-

lanthropie, on s'apitoie en Europe sur les malheurs imaginaires de ces pauvres victimes, qu'on arrache des bras de leurs parens pour les livrer aux infidèles; mais des enfans peuvent-ils aimer et regretter des parens capables de les vendre?

A l'époque où Héraclius (1783) se soumit à la Russie, la Perse était trop affaiblie par des troubles intérieurs pour le punir de sa défection. Ce ne fut que douze ans après qu'Agha Mohammed-khan vint venger cette insulte; il entra, en 1795, dans le Karabagh, et invita le roi de Géorgie à reconnaître la suprématie de l'empire d'Irân. Sur son refus, il dirigea sa marche contre Tiflis. Héraclius dépêcha messager sur messager au comte Goudovitch, commandant des forces russes au nord du Caucase, pour lui demander de prompts secours; pas un seul homme n'y arriva. L'infortuné roi, résolu de défendre sa capitale, fut défait, et forcé de se réfugier dans les montagnes. Les Persans entrèrent dans Tiflis, pillèrent et détruisirent tout, et emmenèrent une grande partie des habitans en esclavage.

L'impératrice de Russie, plus secourable que son général ne l'avait été, déplora le désastre de la Géorgie, et fit marcher ses troupes contre les Persans. Le général Valérien Zoubov entra dans le Daghestân, et s'avança jusqu'à l'embouchure du Kour. Les Persans furent obligés de rendre une partie des prisonniers faits à Tiflis, et la tranquillité fut rétablie. La mort de Catherine, arrivée en 1796, mit fin aux hostilités contre la Perse. Paul I, qui aimait à faire le contraire de ce que sa mère avait jugé convenable, rappela ses troupes du Daghestân, et

leur fit aussi évacuer la Géorgie. L'année suivante, Agha Mohammed khan revint dans le Karabagh pour faire une seconde invasion en Géorgie; mais il fut assassiné avant d'y entrer, et le repos d'Héraclius ne fut pas troublé. Ce prince vaillant mourut en 1798, et eut pour successeur son fils George XIII, qui était presque imbécille. Sous son règne, la Géorgie devint le théâtre d'incursions perpétuelles des Lesghi et des Turcs; les frères du nouveau roi, étant mécontens de ce que leur père l'avait nommé pour lui succéder, excitaient partout des révoltes. Hors d'état de payer les Lesghi qu'ils avaient pris à leur solde, ils leur abandonnaient les villages géorgiens, qui furent pillés et rasés. Alors quelques princes et des nobles du pays dépêchèrent en secret des émissaires à Saint-Pétersbourg pour proposer à l'empereur de déclarer leur pays province russe. C'était ce qu'on attendait depuis longtemps. Paul envoya de nouvelles troupes à Tiflis, et fit signer au roi George l'acte par lequel il soumettait son pays au sceptre de la Russie. Après la mort de ce prince, qui arriva en 1800, la cour de Saint-Pétersbourg nomma son fils, David, gouverneur de la Géorgie par intérim; il y resta jusqu'à l'avènement de l'empereur Alexandre au trône. Ce monarque déclara, en 1802, la Géorgie province russe, et fit conduire tous les princes de la famille royale en Russie, où on leur assigna des pensions et de hauts grades militaires.

On comprit très bien à Saint-Pétersbourg que la possession seule de la Géorgie ne serait pas profitable, et que, pour s'y soutenir à la longue, il faudrait soumettre tous les pays situés entre la mer Noire et la mer Cas-

pienne. On commença donc par la conquête du Daghestân, du Chirvân et du Karabagh. Par ce moyen, le pays des Leghi, et tout le Caucase oriental, furent entourés par les possessions russes et par la ligne militaire qui traverse la chaîne du Caucase, en suivant les vallées du Terek supérieur et de l'Aragvi. Le but des Russes était aussi de se soumettre tout le pays au sud du K'arthli, jusqu'à l'Araxes; cependant deux expéditions, dirigées en 1804 et 1808 contre Erivân, ne furent pas heureuses; on prit en attendant des positions fortifiées dans les montagnes de Pambaki. L'Iméréthi fut placée dans la même année sous la protection de la Russie, et la Mingrélie, qui s'était déjà soumise précédemment, fut également occupée par des troupes russes. Plus tard, ces deux contrées furent déclarées provinces de l'empire.

Dans la dernière guerre entre la Russie et la Porte, la première s'était emparée de toutes les forteresses situées sur la côte de la Mer-Noire, entre l'embouchure du Phase et du Bosphore Cimmérien. Les Turcs, qui, en 1812, s'étaient intempestivement empressés de signer la paix de Bukharest, exigèrent au moins la restitution de ces forteresses, que leur promettait solennellement un article du traité; mais deux seulement, Anapa et Pothi, leur furent remises; la Russie garda les autres sous le prétexte que les Turcs n'avaient pas évacué la Moldavie et la Valachie. La guerre avec les Persans fut aussi terminée en 1813, sous la médiation de l'Angleterre, par le traité de Gulistân. Le chah renonça par cet acte à toute prétention sur le Daghestân, sur les khanats de Kouba, Chirvân, Chamakhi, Bakou, Sallian, Talichah, Kara-

bagh ou Chouchi, et Gandja, qu'il céda à la Russie, de même que ses droits sur le Chouragheli, le K'arthli, le Kakhéthi, l'Imiréthi, le Ghouria, la Mingrelie et l'Abazie. De grands priviléges furent accordés au commerce russe dans les états du chah, et cette puissance obtint seule le droit d'avoir des vaisseaux de guerre sur la mer Caspienne.

C'est ainsi qu'après cent ans les plans de Pierre Ier se trouvent exécutés; l'avenir nous apprendra si ces conquêtes contribueront à la prospérité de l'empire russe; et si leur possession peut être regardée comme assurée aussi long-temps que le Caucase restera libre, et habité par des peuplades dont la haine invétérée contre les Russes est loin d'être apaisée. Il paraît aussi que plus la Russie soumet de provinces mahométanes, dont les habitans sont accoutumés à vivre de brigandage, plus elle se crée d'ennemis, et plus il lui faudrait de troupes dans ces pays pour les contenir.

CHAPITRE III.

Géographie physique. — Direction générale de la chaîne du Caucase. — Subdivision de cette chaîne par bandes parallèles. — Chaîne principale ou granitique. — Bandes schisteuses. — Bandes calcaires. Chaînes des promontoires. — Division naturelle du Caucase en quatre grandes portions. — Résultat du nivellement barométique de la vallée du Terek et de celle de l'Aragvi. — Montagnes du Daghestàn. — Vallées de la chaîne principale. — Productions naturelles.

Le faîte du Caucase présente un développement de 200 lieues (de 20 au degré) de longueur, sur 25 à 30 de largeur. Cette chaîne de montagnes commence à l'O., près du fort turc d'Anapa, sur la mer Noire, par 35° long. E., et 44° 50′ lat. N., et finit à l'E., à la presqu'île d'Abcherôn, sur les bords de la mer Caspienne, par 46° 35′ long. E., et 40° 40′ lat. N. La direction générale de cette chaîne est du N-N-O. au S-S-E. A l'occident, elle se lie avec les montagnes de la Crimée par une communication sous-marine ; à l'orient, une semblable communication, moins marquée à la vérité, paraît exister entre les ramifications du Caucase qui atteignent la mer Caspienne à Tarkou et à Bouinaki, et les monts Balkan, situés sur la côte orientale de cette mer. Le Caucase se

perd au nord dans les steppes du Kouban et de la Kouma; au sud, il est limité par des vallées dans lesquelles coulent le Rioni, la Kvirila, la Tchérimela et le Kour, depuis le point où il commence à se diriger vers le SE., et qui est le plus septentrional de son cours.

Nous n'avons que très peu de données sur la nature des montagnes caucasiennes; cependant les vallées du Terek et de l'Aragvi, qui, dans des sens opposés, les traversent dans toute leur largeur, nous sont suffisamment connues. J'ai examiné avec soin celles de l'Ouroukh, du Rioni supérieur, et de plusieurs autres rivières, qui coupent en partie le Caucase; elles montrent les mêmes faits géognostiques que les vallées dans lesquelles coulent le Terek et l'Aragvi; cette analogie bien démontrée nous fait conclure que les autres parties de la chaîne sont conformes à celles qui ont été décrites par Guldenstaedt, par MM. Parrot et Engelhardt, et par moi-même. Cette analogie conduit aux résultats suivans:

Le massif de la chaîne du Caucase se divise, sur toute sa longueur, en trois larges bandes presque parallèles les unes aux autres, et disposées verticalement. La principale, ou la plus haute, est celle du milieu. Le massif total est accompagné de chaque côté d'une suite de promontoires. Ceux du nord ont, dans leurs parties les plus élevées, une largeur de 8 à 9 lieues; une vallée argileuse, large de 5 à 6 lieues, sépare ces promontoires du massif de la chaîne. Vers le nord, ces promontoires s'abaissent au niveau de la chaîne argileuse, qui se prolonge jusqu'au Don et jusqu'au Volga. Dans plusieurs

endroits, cette suite de promontoires est coupée par les vallées, des fleuves et des rivières, qui sortent du massif, et coulent dans la plaine, au nord du Caucase. Souvent, et surtout dans les endroits où ces rivières sont très proches les unes des autres, les promontoires disparaissent tout-à-fait, par exemple, aux points où la Malka, le Baksan et le Terek quittent les hautes montagnes. Ces promontoires se composent principalement de grès de couleur grise, couvert d'un sol fertile. Leurs sommets sont unis, plats, et communément couronnés de chênes et de hêtres. Rarement ils sont assez élevés pour que le calcaire, composant la seconde couche, puisse s'y montrer. On n'observe ce dernier fait que sur le Bech-tau, entre les rivières qui forment la Kouma supérieure. On trouve dans ces promontoires des marcassites, du soufre, des sources sulfureuses chaudes et froides, du pétrole, du sel, de la soude, des hydrochlorates et des carchouates de soude, de la magnésie sulfurée, des terres alumineuses et vitriolique, du gypse, et, si l'on excepte un peu de minerai de fer, on n'y rencontre point de métaux.

La chaîne principale du Caucase, prise dans sa totalité, se dirige généralement de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E., sauf quelques déviations peu sensibles. C'est dans le voisinage de la mer Caspienne et surtout de la mer Noire, qu'elle s'abaisse au niveau des plaines; elle est granitique. Sa crête est partout couverte de neige et de glaces éternelles. Quelques unes de ces cimes n'offrent que des roches pelées, dont le point culminant atteint la région des nuages, et où l'on n'aperçoit aucune production végétale. La roche qui

compose cette bande offre, dans sa structure, sa couleur et le mélange de ses parties, des variétés infinies; elle contient souvent des masses énormes de porphyre, d'amphibole et de gneiss. C'est principalement le porphyre qui se montre sur les hautes cimes bordant les vallées; sa forme est basaltique. Cette bande centrale a rarement plus d'une à deux lieues de largeur. De même que la partie septentrionale du massif du Caucase est plus escarpée, et s'abaisse au niveau des plaines par un mouvement plus brusque que celle du midi, de même aussi la bande granitique est plus escarpée au nord qu'au sud.

Les deux bandes les plus voisines de la granitique sont schisteuses, et, dans plusieurs endroits, couronnées de glaciers. D'autres cimes de ces bandes, quoique moins élevées, sont, comme les précédentes, très escarpées, et atteignent une hauteur considérable. La bande schisteuse du nord a une lieue et demie et deux lieues de largeur, et se compose persque entièrement de schiste argileux. Celle du sud, plus large, l'est souvent de trois et même de quatre lieues. Le schiste y est fréquemment interrompu par des masses de porphyre, et du porphyre basaltique, qui forme les cimes les plus hautes. Quelquefois il est coupé par des bandes calcaires très larges, qui le traversent du S.-E. au N.-O. Ces monts schisteux sont généralement séparés les uns des autres par des ravins profonds et étroits, où les neiges ne fondent jamais; ainsi on peut les considérer comme les réservoirs qui donnent naissance aux principales rivières du Caucase. Leurs flancs sont couverts de pins clair semés, de bouleaux et de genevriers, qui diminuent en allant vers le sommet

Les parties moyennes de la hauteur offrent des plantes alpines, et, dans quelques endroits, de bons pâturages.

Aux bandes schisteuses succèdent les bandes calcaires; celle du N.-E. est moins haute que celle du S. Elles ont à peu près 4 lieues de largeur chacune du N. au S., et sont partagées en plusieurs rangées de montagnes, qui semblent non pas entassées confusément, mais rangées l'une à côté de l'autre. La roche n'a pas la même épaisseur partout; celle de la bande N. est d'un blanc jaunâtre, d'un grain fin et serré, et pose immédiatement sur les couches schisteuses ou porphyritiques. Ces bandes offrent fréquemment des veines de métaux et d'autres minéraux. Leurs sommets sont aplatis et revêtus pour la plupart d'une couche argileuse, et, en plusieurs endroits, garnis de hêtres et d'autres arbres. Les sources salées y sont rares. La bande calcaire du S. n'a que 5 lieues de largeur. La roche y est moins pure que dans la bande septentrionale; elle est mêlée de particules terreuses et pierreuses. Cette bande est plus riche en métaux que la septentrionale, et plusieurs de ses mines ont été exploitées avec profit.

La bande calcaire du N. est terminée par une terrasse de 4 à 6 lieues de largeur, dont la surface est presque partout argileuse et fertile. La bande calcaire du S. se confond également avec une terrasse argileuse de 5 à 6 lieues de largeur; celle-ci n'est interrompue que par deux chaînons transversaux, l'un oriental, qui suit la gauche de l'Alazani; l'autre occidental, qui sépare le bassin du Rioni de celui du Kour. Ces chaînons se prolongent jusqu'aux promontoires qui dépendent du massif. Chacun de ces

chaînons a 8 lieues de largeur ; l'espace qui les sépare est la Géorgie. Au delà du chaînon transversal de l'est, la terrasse n'est coupée par aucune élévation ; le massif du Caucase le sépare des Alpes qui se dirigent vers la mer Caspienne. L'Alazani et d'autres rivières y ont la plus grande partie de leur cours. Le bassin du Rioni ou Phase, qui s'ouvre à l'O. du chaînon occidental, va se terminer au Pont-Euxin. Ces montagnes transversales sont composées en grande partie de schiste et de grès calcaire.

La chaîne des promontoires ou gradins méridionaux, qui court parallèlement au massif principal, a une largeur de 8 à 9 lieues du S. au N. Quoique ces gradins soient composés de grès, de même que les promontoires septentrionaux, le calcaire s'y montre à nu dans les parties les plus saillantes. On peut donc les ranger dans la classe des hauteurs qui contiennent du calcaire arenacé. C'est sur les rives du Yori, de l'Alazani et du Kour inférieur, que ces promontoires commencent à s'abaisser. Leur partie la plus haute est aux environs de l'embouchure du Grand-Liakhvi, où ils sont coupés par le Kour. Les promontoires septentrionaux s'abaissent au niveau des plaines à mesure qu'ils s'approchent du Kouban et du Terek inférieur, et finissent par n'offrir qu'une vaste lande dépouillée de bois, où le sol ne consiste qu'en argile sablonneuse, imprégnée de sel. Jusqu'aux rives du Manytch, on appelle cette lande la steppe du Kouban; dans les environs de la Kouma, elle prend le nom de cette rivière, et occupe l'espace compris entre le cours inférieur du Don et celui du Volga. Les promontoires méridionaux

finissent également par s'abaisser au niveau d'une grande plaine argileuse, mais plus au sud cette plaine commence à s'élever vers les gradins septentrionaux des monts Tchildir, ainsi que vers ceux de Pambaki et du Karabagh, de sorte que l'intervalle qui se trouve entre les montagnes du Caucase et celles qui viennent d'être nommées, présente un plateau très élevé, qui n'a guère plus de 3 lieues de largeur.

Le Caucase se divise naturellement en quatre grandes portions séparées par les vallées des principales rivières.

La première et la plus occidentale est comprise entre la mer Noire et le cours supérieur du Rioni. Elle se termine à l'E. par la haute cime de l'*Elbrouz,* qui est un glacier immense et le plus élevé du Caucase; car il a, d'après les observations de Vichnevski, 16,700 pieds (5425 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Personne n'a encore atteint la cime de cette montagne gigantesque, et les Caucasiens croient que l'on n'y peut parvenir sans une permission particulière de Dieu; ils disent aussi que ce fut là que l'arche s'arrêta d'abord, et qu'ensuite elle fut poussée sur l'Ararat. A l'ouest de l'Elbrouz, la hauteur de la chaîne principale diminue, et ne montre que rarement des glaciers. Au nord, elle donne naissance au Kouban et à tous ses affluens méridionaux; les plus considérables de ces derniers sont le Zelentchouk, l'Ou roup, la Laba, la Chagwacha, le Ptchats, le Soup, le Kara Kouban ou Afips, l'Oubin et l'Ata-koum. De son versant méridional découle le Tzkhénis-tsquali, qui tombe dans le Rioni, le Khorghi, le Tchani, l'Engouri ou Ingouri, le Ghalikavi, l'Egrissi, le Mokvis tsquali, le K'hodori, le

Sokhoumi, l'Alatsi, le Zouphou, le Moutsi, le Kapoëthi, le Nakessi, l'Oanis, le Bouki, le Ghegherlik, le Tsakar, le Mit et le Bougour. Tous ces fleuves sont des torrens plus ou moins considérables, qui ont leur embouchure dans la mer Noire, sur les côtes de la Mingrélie et de la Grande Abazie. Cette partie occidentale du Caucase est coupée par plusieurs défilés qui permettent le passage; les principaux sont environ à 8 lieues au S.-O. du village de Karatchaï, en remontant la vallée étroite dans laquelle coule le Teberdé, et qui se prolonge jusqu'aux montagnes de neige. Elle est formée à l'E. par le pied de l'Elbrouz, et à l'O. par celui du Djouman-tau. Après avoir traversé la crête du Caucase, on descend aux sources du Tzkhénis-tsquali, d'où l'on peut aller en Imiréthie et en Mingrélie. Une autre route conduit de la même vallée du Teberdé par le pays des Souanes aux sources de l'Engouri et à Bedia, sur l'Egrissi. De la partie supérieure de la grande Laba, deux chemins conduisent à travers la crête du Caucase dans la Grande-Abazie; le premier à Mokvi, et l'autre à Kodori, villages situés près des sources des rivières du même nom. Un cinquième chemin enfin remonte la Chagwacha, traverse le Caucase, et mène à Sokhoum-kalah. Il faut remarquer que ces différens chemins, comme presque tous ceux qui traversent le massif de la chaîne caucasienne, ne sont praticables que pour des piétons, et en grande partie très pénibles.

La seconde partie de la chaîne principale du Caucase commence à l'E. de l'Elbrouz et aux sources du Rioni; elle s'étend à l'orient jusqu'aux vallées du Terek et de

l'Aragvi. Elle est excessivement escarpée et surmontée de glaciers. Sa première direction est de l'O. à l'E., jusqu'aux montagnes de glace dans le pays des Dougor, desquelles sortent les torrens qui forment l'Ouroukh, affluent du Terek. A la naissance du Djinaghi-don, le plus oriental de ces torrens, la chaîne change de direction et tourne vers le S.-S.-E., sous le nom géorgien de Kedéla, c'est-à-dire la muraille : en effet, elle forme en cet endroit une muraille composée de rochers couverts de neiges perpétuelles, qui finit aux sources du Ratchis-tsquali et du Kvirili. Au point où commencent ces rivières, la chaîne de glaciers reprend sa direction orientale, et va joindre la montagne gigantesque appelée Khokhi, au-dessous de laquelle le Terek a son origine. Cette partie porte les noms géorgiens de Brouts-sabdzeli (Magasin de paille hachée), et de Sek'ara (la porte). Du mont Khokhi, elle se dirige au S.-E. jusqu'aux sources de l'Aragvi, où elle forme le Djouaré-vakhé (montagne de la Croix). Les pays situés sur le versant N. de cette partie du Caucase sont la petite Abazie dans le bassin de la haute Kouma, l'Ossétie et une partie de la Kabardah. Ceux qui sont sur le revers opposé appartiennent à l'Imiréthi et au K'arthli. Les fleuves et les rivières sont, du côté du nord, la Kouma, le Podkoumka, son affluent; la Malka, le Baksan, le Tcheghem, le Tcherek, l'Ouroukh, l'Arre-don et le Fiag, qui coulent conjointement ou séparément à la gauche du Terek. Du côté du S., on trouve le Rioni, le Ratchis-tsquali et le Kvirili, deux rivières qui, après s'être réunies, tombent dans le Kour, les deux Liakhvi, le K'hsani et l'Aragvi.

Entre ces torrens, plusieurs contreforts du Caucase sont connus par des noms particuliers. On donne celui de Kachka-tau aux montagnes établissant le partage des eaux entre le Tcheghem et le Tcherek, et s'étendant jusqu'aux sources du Naltchik, tributaire de ce dernier cours. On appelle Lagat la haute cime avec laquelle commence la chaîne qui part du faîte principal, et sépare l'Arré-don du Fiag. La branche de la chaîne neigeuse, qui, sur la rive gauche du Terek, file vers le nord, se termine à 4 à 5 lieues de son point de départ par un pic couvert de neige et de glaces. Ce pic est appelé *Mquinvari* par les Géorgiens, et, par les Ossètes, *Ours-khokh,* c'est-à-dire *Mont-Blanc*. Il est connu en Europe sous le nom fautif de Kazbek, que les Russes lui ont donné, parce que le village de Stepan-tzminda, situé à l'est de son pied, est le siége d'un *kazi-beg* (1), chargé autrefois de garder le défilé dans lequel coule le Terek supérieur. La hauteur de cette montagne est de 14,400 pieds (4,419 mètres). Les monts Ouloumba et de l'Asmis-mtha séparent, dans une étendue de 20 lieues, et en partant du N., d'où descendent l'Arré-don, le Rioni et la Patsa, ou Grand-Liakhvi, les affluens du Rioni et du Kour. La branche qui, entre

(1) M. Gamba (*Voyage*, II, 24) se trompe en disant : « Le général « Kaz-beg, qui a donné ce nom au village et à la montagne, etc. » *Kazi-beg* n'est qu'un titre ; le nom de la famille, dans laquelle la charge de Kazi-beg de la vallée supérieure du Terek était héréditaire, est *Tsobikata* en ossète, et *Tsobik'hani-chwili* en géorgien. Il est donc ridicule de dire, comme un journaliste l'a fait dernièrement, qu'un général russe avait donné son nom à une montagne.

le K'hsani et l'Aragvi, se dirige sur le S., prend le nom de mont Lordzobani.

Six communications traversent cette seconde partie de la chaîne caucasienne. La 1re et la 2e se dirigent le long des torrens qui forment l'Ouroukh, et conduisent du pays des Dougor à la province iméréthienne de Ratcha. Après avoir franchi les montagnes de neige, elles descendent dans les vallées du Rioni et du Bokwi, près de Glola : sur ce dernier torrent, un chemin conduit par Jghélé dans le défilé de Kasris-k'ari. La 3e mène de la grande Kabardah par la vallée de l'Arré-don à Kasris-k'ari, ou à la porte de Kasri, appelée aussi Kassara. Là, cette vallée était autrefois fermée par une muraille, dont on voit encore une partie. De cette porte, le chemin conduit par le pays des Ossètes de Sarmaghi et de Nara dans celui des Mammisson au sud-ouest, franchit les hautes montagnes entre le Kedéla et le Brouts-sabdzeli, et descend le long du Ratchis-tsquali : elle conduit du pays des Valaghir en Iméréthi. La 4e part aussi de la vallée de l'Arré-don, se dirige droit au S. par Kasris-k'ari, passe par le Brouts-sabdzeli, et va de là aux premiers affluens du Didi Liakhvi. La 5e remonte la vallée dans laquelle coule le Fiag, traverse le canton Ossète de Sakha et les monts de neige, et descend également vers le Liakhvi, qu'elle suit jusqu'à Krtskhinvali en Géorgie. La 6e enfin est celle de Mozdok à Tiflis, ou le chemin principal du nord du Caucase en Géorgie. C'est le seul qui est ouvert aux Russes; ils y ont établi une route militaire. Elle a été nivelée barométriquement, en 1818, par les ingénieurs russes, travail important pour la géogra-

phie (1). Cette route remonte la vallée dans laquelle coule le Terek supérieur, vallée fermée autrefois par la célèbre *Porte Caucasienne*, dont on voit encore les ruines près du fort de Dariela ou de Dairan, situé au milieu de la chaîne granitique dans une crevasse profonde. Ptolémée l'appelle *Porte Sarmatique*, parce que le chemin qui conduisait de l'Ibérie en Sarmatie y passait. Quelques savans ont cru voir la Porte Caucasienne dans la forteresse russe de Vladikavkas; mais c'est une erreur, car la vallée du Terek est trop large vers cet endroit pour qu'il eût été possible de la fermer par une muraille. D'ailleurs Vladikavkas est de la création du prince Pòtemkin; avant lui ce fort n'existait pas. Après avoir quitté le Terek à Kobi, on traverse les glaciers du Caucase, et l'on des-

	Hauteur en toises	et pieds.
(1) Bords du Terek à Mozdok (43° lat. 44° 5' long. E.).	81	72
Première élévation depuis Mozdok	160	30
Porte de Constantinovskoï	294	83
Aux montagnes de la Kabardah	443	10
Forteresse de la Vladikavkas	458	01
Baltach, ou Balta	535	93
Kaitoukhova ou Tchim inférieur	598	91
Laars, ou Gors	648	74
Dariela (la *Porte Caucasienne*)	717	19
Écroulemens de 1817	861	18
Stephan tzminda 42° 21' 1", 7° lat.)	995	40
Gherghethi	1029	57
Cimetière du couvent	1201	90
Couvent de Zioni	1264	41
Kobi, poste	1103	56
Ruines du couvent de Kobi	1143	69
Village de Baidai	1297	00

cend de la montagne de Gouda dans la vallée étroite, où l'Aragvi coule avec fracas. Elle conduit jusqu'au confluent de cette rivière et du Kour.

La troisième division de la chaîne principale est comprise entre la droite du Terek supérieur, et le point où la chaîne du Caucase tourne brusquement vers le sud, c'est-à-dire entre les sources du Qozloukhi ou de la Samoura supérieure, et celles des premiers affluens de droite du Koï-sou. Cette partie est moins haute que la précédente, quoiqu'elle montre encore des glaciers assez élevés. De son versant N. coulent les rivières suivantes, qui vont se joindre au Terek : le Ghaloun ou Koumbaleï, la Soundja, l'Assai ou Chalghir, le Martan ou Farthan des Kara-boulak, le Ghekhé, le Rochin, le Martan ou Farthan des Tchetchentses, le Grand Argoun, le Djalkh, l'Aksaï ou Yakhsaï, l'Ak-tach et le Koï-sou. De la pente S. viennent la rivière des Goudamaqari, l'Aragvi blanc, qui tombent dans l'Aragvi; le Yori et l'Alazani, affluent du Kour, et le Qozloukhi, ou la Samoura.

	Hauteur en toises	et pieds.
A la montagne de la Croix (*)........................	1329	49
A la montagne de Gouda..................................	1238	90
Kaichaour, poste..	963	93
Passanaouri..	619	57
Annanouri...	487	12
Douchethi...	491	01
Garthis-k'ari..	304	20
Mtskhétha...	278	26
Tiflis (41° 41' 40", 5° lat.)...............................	231	13

(*) Cette montagne s'appelle en géorgien *Djouari-wake*, et en russe *Khrestowoi-gora*, ces deux noms signifient *montagne de la Croix*. Par une méprise singulière, M. Gamba (*Voyage*, II, 35.) a cru que *Khrestowoi-gora* signifioit montagne de *Saint-Christophe*.

Le principal passage qui traverse cette partie du Caucase vient du pays des Tchetchentses, entre la Soundja et l'Aksaï, remonte l'Argoun jusqu'à ses sources, et passe dans le territoire des Khevzouri et des Pchavi, d'où il entre dans la vallée de l'Aragvi et se réunit à la grande route de Tiflis.

La quatrième partie est le Caucase oriental, qui, des sources du Koï-sou, se dirige pendant 12 à 13 lieues au S., et retourne alors au S.-E., jusqu'à la presqu'île d'Abcheron, sur laquelle est située la ville de Bakou. Cette partie de la chaîne est encore considérée jusqu'au mont *Gattun-koul,* dans le territoire de Michkendjé, situé au S. ou à droite de la Samoura, comme faisant partie des montagnes neigeuses, quoiqu'elle soit ici moins élevée que la précédente, et qu'elle ne montre que peu de glaciers et de pics couverts de neiges éternelles. Au delà de cette première section, qui accompagne le cours du Qozloukhi, s'élève le haut glacier connu sous le nom de *Chah-dagh,* transformé par les Russes en *Chat-dagh* ou *Chat-gora.* Au N. de ce glacier et à l'O. de Kouba, se trouve le *Chah-Albrouz* ou *Chalbrouz,* pic très élevé. Les autres cimes principales, que l'on rencontre successivement en quittant le Chah-dagh, sont le Salavat-dagh, le Baba-dagh, le Kaler-dagh ou Kaladahr, et le Belira-dagh : elles sont toutes granitiques ; sur les deux premières seulement la neige se conserve en tout temps. A l'O. du Belira-dagh, l'élévation des monts est évaluée de 1700 à 2000 toises ; à l'E., ils diminuent toujours de hauteur, et n'ont que peu d'élévation à leur extrémité orientale vers Bakou.

De cette partie E. du Caucase partent plusieurs branches qui filent vers la mer Caspienne. Pour donner une orographie systématique de ces ramifications, il faudrait nécessairement connaître le point où elles se séparent de la chaîne principale; mais aucun naturaliste n'a pu jusqu'à présent s'en approcher; et la crête de ces montagnes est inaccessible aujourd'hui par les difficultés qu'y oppose à tout voyageur européen la férocité des Lesghi, ses habitans. Cependant la connaissance qu'on a de la plupart des gradins inférieurs de ces montagnes démontre qu'elles n'appartiennent pas à la classe des primitives, ni même à celle de seconde formation. Elles sont composées de couches parallèles et peu anciennes dans la série des révolutions du globe, quoique ces monts paraissent avoir déjà subi de grands changemens depuis leur existence. On a lieu de soupçonner que leur crête se trouve dans le même cas; car sur tous les points où l'on s'en est approché, on n'a remarqué aucun indice du voisinage des monts primitifs, même parmi les fragmens épars sur le haut de ces montagnes. Les habitans des cantons qu'elles environnent, surtout ceux de Châmakhi, tirent leurs meules, qui sont une espèce de pierre granitique, des monts qui appartiennent aux chaînes de *Pambaki* et du *Karabagh*, entre le Kour et l'Araxes, ce qui annonce qu'ils ne connaissent dans les montagnes de leur pays aucune espèce de pierre qui égale le granit en dureté. L'éloignement de ces monts du noyau du Caucase et leur voisinage de la mer Caspienne, ainsi que des vastes plaines argilleuses et salées, qui de là se prolongent vers le nord, servent en quelque

façon à expliquer leur récente origine. On n'y rencontre ni granit, ni gneiss, ni schiste, ni la moindre production volcanique.

Les montagnes les plus avancées vers la mer Caspienne sont formées de couches épaisses et presque horizontales d'une pierre calcaire composée en entier de petites coquilles : à peine aperçoit-on les indices de la substance qui les a ainsi aglutinées. Entre le Roubas et l'Ata-tchai, où la plaine sépare la mer des montagnes, la bande des monts calcaires est interrompue, et on ne la retrouve que vers la presqu'île d'Abcheron, d'où elle continue, sans interruption, à suivre les bords de la mer, jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la plaine baignée par le Kour. On voit en beaucoup d'endroits la roche calcaire à nu, et souvent en masses énormes, éparses le long des coteaux et sur la pente des montagnes. Plusieurs des hauteurs voisines de la mer, sur le chemin de Bakou à Sallian, sont tellement chargées de fragmens de rochers, qu'on les prendrait au loin pour de vastes amas de ruines, qui s'élèvent en amphithéâtre du pied de la montagne jusqu'à son sommet.

Derrière les montagnes calcaires, il y en a d'autres à couches argilleuses, qui composent la plus haute masse du Caucase oriental. Les couches observent ordinairement la direction de l'O. à l'E., avec une médiocre déviation vers le nord et le sud. Elles sont constamment très inclinées à l'horizon, avec lequel elles font souvent un angle de 50°, dont le sommet regarde le N. Les monts d'argile et de marne glaiseuse se reconnaissent à des pentes très roides et à des vallons étroits formés par les

torrens, qui se creusent facilement un lit étroit et profond dans un terrain mol et glaiseux. Les couches sont communément feuilletées comme l'ardoise; leur dureté, leur texture, leur couleur, leur gravité spécifiques, varient à l'infini dans quelques endroits, principalement sur les confins des monts calcaires. On y aperçoit des traces de corps organiques.

Un des promontoires du Caucase les plus avancés vers l'E., est le mont *Bich-barmak*, à 17 lieues au N. de Bakou, et à une demi-lieue des bords de la mer Caspienne. Son nom, qui signifie en turc cinq doigts, lui a été imposé à cause de ses cimes pointues. La roche est une espèce de schiste calcaire marneux mélangé d'ocre, qui lui donne une couleur jaune. On y voit ça et là des pierres à fusil, mais on n'y rencontre pas autant de marcasites qu'il y en a ordinairement dans les montagnes de cette nature.

Un autre promontoire très élevé du Caucase, au N.-O., est le *Bech-tau ;* son nom signifie les cinq monts. Comme toutes les hauteurs situées entre la Kouma et le Podkoumok, ces monts sont composés de calcaire primitif. Leur pied est couvert de forêts, qui, vers le milieu, s'éclaircissent, diminuent de hauteur, et finissent par disparaître entièrement. La roche principale du sommet est du porphyre siénise. Sa hauteur est de 677 toises (1319, 50 mètres) au dessus du niveau de la mer Noire.

Retournons à la chaîne principale ou aux Alpes du Caucase. Aux pieds des cimes neigeuses on trouve des habitations humaines, que quelques arpens de terre labourable, des buissons et des prairies peu étendues ont invité à y établir. Dans les vallées qui séparent ces mon-

tagnes neigeuses, on voit des glaciers, qui semblent reposer sur un mélange de glace et de blocs de rochers. Les vallées sont fermées à leurs extrémités supérieures par des glaçons qui, entassés les uns sur les autres comme des couches de roches, semblent devoir leur origine à de l'eau de neige alternativement fondue et gelée de nouveau. Ces masses gelées sont supportées par des arcades de glaces, où les torrens prennent leurs sources et roulent avec un fracas affreux, que l'on entend quand on passe sur ces voûtes. En descendant de ces glaciers on rencontre des champs de neige qui couvrent des couches de glaçons. Le massif granitique et schisteux, souvent coupé par des basaltes, est contigu à d'autres rochers de schiste noir tabulaire, qui s'élèvent en pics aigus et nus, séparés par des crevasses profondes, où l'on rencontre fréquemment des neiges et des glaces perpétuelles. Dans les ravins qui coupent ces bandes schisteuses coulent des ruisseaux; on y trouve des pins, des genevriers, des bouleaux, arbres particuliers à la zone froide; mais ils n'y sont pas nombreux. Les hauteurs moyennes sont tapissées de plantes alpines qui donnent d'excellens pâturages. Le schiste, dans les endroits où il tient au calcaire, offre beaucoup de veines de spath et de quartz, qui sont généralement des gangues de métaux, et qui contiennent de la galène, souvent très riche en argent, des pyrites cuivreuses, sulfureuses, arsenicales et du bismuth. Ce schiste est immédiatement suivi du calcaire, qui est de la nature du marbre, tantôt plus fin, tantôt plus grossier, et presque toujours de couleur blanche. Les forêts touffues de hêtres et d'autres grands arbres, donnent de loin à la

bande calcaire un aspect sombre, qui lui a valu, de la part des Russes et de divers peuples habitant au nord du Caucase, le nom de *Montagnes Noires*. Dans le grès des promontoires du nord on voit souvent des coquilles pétrifiées, qu'on n'a encore trouvé ni dans le calcaire même, ni dans le schiste du Caucase. Les parties les plus hautes de ces promontoires sont généralement boisées.

Les ravins les plus considérables du Caucase S. se dirigent principalement du S. au N., et sont traversés par de grands torrens, qui sortent des montagnes neigeuses. Indépendamment de ces crevasses, il y a, notamment dans les parties de la bande neigeuse la plus haute, des ravins latéraux, qui se réunissent presque toujours, au S.-O. ou au S.-E., aux ravins principaux, ce qui partage la surface de la chaîne en losanges. Dans ces ravins latéraux, coulent des ruisseaux et de petites rivières, qui reçoivent généralement leurs eaux de l'intérieur des monts, et les versent de deux côtés dans les courans principaux; leur surface n'est pas escarpée; elle présente plutôt une pente douce: ils sont couverts, à quelques pieds de profondeur, d'une argile jaune, ce qui facilite le moyen de les cultiver; c'est là que la plupart des villages sont situés. Les vallées principales ont ordinairement des pentes très roides; elles sont beaucoup moins communes que les ravins latéraux, et toujours éloignées de quelques lieues l'une de l'autre; elles se terminent presque toujours au N. de la chaîne de glaciers, à l'exception de celles du Terek, de l'Assaï et de l'Argoun; car ces rivières prennent leur source dans la bande schisteuse méridionale de la ligne de séparation.

Dans le pays des Ossètes-Dougor, le long de l'Ouroukh, le schiste forme au-dessous du granit des couches épaisses de plusieurs toises; il est d'un noir brillant, et se fend aisément. En s'approchant du calcaire, le schiste est de couleur hépatique, brillant, moins compact et plus grossier; il paraît être alumineux. Le calcaire est en couches larges de quelques pieds, et s'abaisse un peu vers le N. Les montagnes dont les extrémités aboutissent aux rivières sont composées de couches de cailloux roulés, hautes de vingt toises et davantage, et entremêlées d'argile et de granit, qui leur donnent plus de solidité: mais quand les flancs des montagnes sont baignés par les rivières et très escarpés, ils n'offrent pas ces couches d'allusion, parce que l'eau, rendue plus rapide par le rétrécissement de l'espace où elle coule, les a entraînées dans son cours; plus on approche de la sortie des montagnes, plus les cailloux de ces couches diminuent de grosseur. Les forêts qui couvrent les promontoires du Caucase, ainsi que les bandes calcaires et schisteuses de son massif principal, diminuent à mesure que l'on s'élève vers les glaciers; les pins mêmes finissent par disparaître tout-à-fait. Le sol y est tapissé de mousses touffues, mêlées des *vaccinium vitis idæa* et *myrtilus*, de *pyrola secunda*, et d'autres plantes basses qui trouvent sur ces hauteurs glacées leur climat naturel. Des bouquetins et des chamois errent près des sources des grandes rivières. Les cerfs, les daims et les auerochs habitent à l'entrée des montagnes calcaires et dans les promontoires. Le loup, le renard, le chat sauvage, le lynx et l'ours vivent dans les forêts des bandes secondaires, mais n'y sont pas

communs; il y a aussi des hérissons, des lièvres et des rats. On aperçoit très peu d'oiseaux dans les hautes montagnes; on n'y rencontre que des choucas et des geais; le verdier saute solitairement entre les rochers. Les montagnards n'élèvent d'autres oiseaux domestiques que des poules, des canards et des oies; et seulement en petite quantité, à cause du dégât qu'ils font dans les champs. On n'y voit guère que deux espèces de poissons, le barbeau et la truite saumonée; le premier remonte peut-être de la mer Caspienne, de même que le saumon, que l'on prend aussi dans les rivières des hautes montagnes pendant l'hiver; mais la truite est un poisson particulier à ces contrées. On ne rencontre parmi les amphibies que la grenouille et le lézard, commun dans les prairies. Le Caucase est très pauvre en insectes, à l'exception de quelques espèces de mouches. Dans la bande secondaire, et dans les plaines qui lui sont contiguës, les taons sont très communs, mais on n'y trouve ni cousins, ni moucherons, qui sont un vrai fléau sur les bords du Terek inférieur.

Les lacs, ordinairement fréquens dans les hautes montagnes, sont très rares dans le Caucase, parce que la disposition régulière de cette chaîne et sa direction constante sur une seule ligne, du N.-O. au S.-E. s'opposent à ce qu'il s'y rencontre des vallées fermées, dans le fond desquelles pourraient se réunir les eaux, et former des lacs avec ou sans écoulement. Nous ne connaissons dans les Alpes du Caucase que le petit lac au S. du mont Khokhi, duquel sort le Patara Liakhwi.

CHAPITRE IV.

Habitans du Caucase.— Absurdité de la dénomination de *Race Caucasienne*. — L'histoire ne nous fournit aucun renseignement sur une émigration des habitans du Caucase. —Suppositions gratuites des naturalistes.—Peuplades Lesghi.— Mitsdjéghi ou Kistes.—Ossètes ou Iron, d'origine mède. — Tcherkesses. — Abazes. — Peuples d'origine géorgienne.—Tribus turques. — Tableau de la population des pays situés entre la mer Noire et la Caspienne. — Religion. — Mœurs et usages.

Avant de donner un aperçu des nombreuses peuplades qui habitent les montagnes et les vallées du Caucase, je dois nécessairement dire quelques mots sur l'expression de *Race Caucasienne*, par laquelle beaucoup de naturalistes, de géographes et d'historiens désignent la portion du genre humain dont les traits caractéristiques sont les mêmes que ceux de la plupart des nations européennes. Une couleur de peau plus ou moins blanche, des joues colorées, des cheveux longs et plats, blonds ou bruns, le menton et le front plus saillans que la bouche, et une structure du crane particulière et réputée très belle, sont les titres requis par les ethnographes pour qu'une nation ou une tribu puisse aspirer à l'honneur d'être placée dans la classe Caucasienne. Cette vaste division du genre humain comprend, selon eux, tous

les peuples de l'Europe, à l'exception des Lapons et des Finnois; en Asie, les peuplades du Caucase, les nations Sémitiques, les Persans, les Boukhars et les Afghans; enfin les habitans des côtes septentrionales de l'Afrique, à l'exception des Cophtes. Toute cette masse de peuples, disent les naturalistes, est descendue du Caucase, et c'est pour cette raison qu'on lui donne le nom de *Race Caucasienne*. Sans examiner si les savans physiologistes, fondateurs de ce système, ont eu des raisons suffisantes qui les autorisent à ranger dans une même classe tous les peuples que je viens de nommer, je dois remarquer que l'assertion qu'ils soient tous descendus des hauteurs du Caucase est entièrement gratuite. L'histoire ne fournit aucun exemple d'une nation qui ait quitté le Caucase pour se répandre dans les plaines qui l'environnent, ou qui se soit portée encore plus en avant pour habiter un pays éloigné de cette montagne; la mythologie même n'offre aucun indice d'une pareille émigration. Les récits des historiens nous contiennent au contraire des faits qui démontrent que plusieurs peuples, qui n'étaient pas originaires du Caucase, sont venus s'y fixer, et l'habitent encore, tels que les Ossètes, les Avars, et des tribus turques; les Géorgiens paraissent de même être originaires du pays situé au S. du Caucase, d'où ils sont venus occuper les vallées méridionales de cette chaîne.

D'ailleurs la nature des monts Caucasiens, dont la direction constante est en ligne droite, ne permet nullement de supposer qu'il puissent avoir été la patrie d'un grand peuple, qui, après s'y être accru, se soit expatrié pour porter ailleurs l'excédant de sa population. La na-

ture de cette chaîne empêche qu'elle ne forme, dans un sens parallèle à sa longueur, de ces vallées fertiles et riantes, qui, en offrant d'excellens pâturages aux troupeaux, et de vastes champs propres à l'agriculture, contribuent à faire naître l'aisance chez les montagnards, et par conséquent un bien-être favorable à l'accroissement excessif de la population. Les grandes vallées du Caucase, étant toutes dirigées plus ou moins perpendiculairement sur la longueur de la chaîne, ont des pentes trop rapides pour que des couches de terre fertile s'y puissent amonceler; les torrens, qui, à l'époque de la fonte des neiges, se précipitent des hautes montagnes, emportent presque partout les particules terreuses, et laissent le sol pierreux à nu, ou le couvrent d'une infinité de cailloux roulés, qu'ils entraînent l'année suivante, en les remplaçant par d'autres. Si, comme les montagnes qui entourent la Bohême, les hauteurs du Caucase enfermaient un pays étendu, on pourrait supposer que la nation qui l'avait habité originairement, s'étant trop accrue, l'eût quitté en partie pour chercher au dehors des monts d'autres régions pour s'y fixer; mais comment supposer un surcroît de population chez des tribus barbares qui vivent au milieu de privations continuelles, et qui sont même éloignées de cette sorte de luxe qu'un climat heureux produit parmi les sauvages des îles du Grand-Océan?

La supposition des naturalistes, que près d'un quart du genre humain est originaire du Caucase, est certainement dénuée de fondement. Tout, au contraire, indique une origine plus orientale pour la race qui a peuplé

l'Europe ; et nous avons l'espérance fondée de voir cette doctrine corroborée par les recherches historiques et par les preuves que plusieurs savans s'occupent de recueillir, à l'aide de l'examen des langues. Or, si les nations européennes, et, avec elles, les peuples sémitiques, les Turcs, les Persans et les Afghans, ne sont pas venus du *Caucase*, pourquoi donc les appeler *Caucasiens?* Il est temps de bannir de l'ethnographie cette dénomination fautive et vide de sens ; elle ne peut servir qu'à donner des idées erronnées aux personnes qui ne sont pas en état d'approfondir la question.

Les peuples du Caucase, d'après les langues qu'ils parlent et d'après d'autres signes caractéristiques, se divisent en six grandes classes :

I. Les Lesghi ou les Caucasiens orientaux.

II. Les Mitsdjeghi, ou Kistes.

III. Les Ossètes, ou Iron.

IV. Les peuplades Abazo-Tcherkesses, ou les Caucasiens occidentaux.

V. Les peuples d'origine Géorgienne.

VI. Les tribus Turques qui sont venues s'établir dans les montagnes et dans les plaines situées à leur pied.

PEUPLADES LESGHI.

Le nom de *Lesghi*, ou plutôt *Leksi*, est très ancien dans le Caucase, et se trouve déjà chez Plutarque et Strabon. Les peuples Lesghi paraissent être d'origine différente, et se subdivisent en une infinité de petites tribus qui habitent tout le pays montagneux situé entre

le Koï-sou, l'Alazani et les plaines qui bordent la mer Caspienne. La plupart de ces tribus paraissent être établies depuis un temps immémorial dans le Caucase, car il est question des Lesghi dans les anciennes chroniques de la Géorgie, dans Strabon et chez Plutarque. Il paraît cependant que ce peuple a été souvent mêlé avec les débris d'autres peuplades, qui sont venues s'établir dans les montagnes. J'ai remarqué, dans mes Tableaux historiques de l'Asie, que les *Avar,* tribu lesghienne qui habite *Khoundzakh,* pouvait bien descendre des anciens Avars, qui eux-mêmes étaient la seconde branche de la nation des Huns. Il est aussi prouvé qu'à l'époque de la conquête du Daghestân par les premiers musulmans, une foule de colonies arabes et sémitiques s'établirent parmi les Lesghi, avec lesquels elles se sont confondues insensiblement.

Comme tous les Caucasiens, les Lesghi sont farouches, cruels et adonnés au brigandage; ils sont toujours prêts à servir quiconque veut les payer. Leur courage audacieux dégénère souvent en témérité. Leurs armes sont le fusil, le sabre et le poignard, dont ils se servent avec beaucoup de dextérité. Ils savent bien manœuvrer à cheval, et sont également bons fantassins. Ils supportent très patiemment les fatigues et les incommodités d'une campagne, pourvu qu'on soit exact à leur compter leur solde : celle d'un homme armé à cheval est environ de 48 francs pour une campagne, qui ne dure jamais plus de quatre mois. Outre cette somme, le cavalier reçoit ses vivres. Le Lesghi, qui dans ses foyers ne connaît pas le mot d'obéissance, se conforme rigoureusement,

pendant la guerre, à tous les ordres du *beladi* ou chef, choisi par la troupe à laquelle il appartient. Quand quelqu'un veut servir sous un tel beladi, il vient le trouver et lui présente un morceau de bois pourri ou un tison, et lui dit : « Que je devienne ainsi, si je trompe la fidé« lité que je jure, ou si je t'abandonne. » Alors il prend la main droite du chef avec ses deux mains, entre lesquelles il la presse aussi long-temps qu'il parle de l'objet qui l'a amené. De deux ou trois frères qui ont l'âge requis, un seul quitte la maison paternelle pour aller faire des parties de brigandage ou pour le service de la guerre; si le nombre des frères est plus considérable, un sur trois seulement peut s'absenter; les autres doivent rester pour soigner les affaires domestiques de la famille.

Aussi long-temps que le Lesghi reçoit ce qu'on est convenu de lui donner, il sert avec zèle et ponctualité, et il lui est tout-à-fait égal contre qui il combat. Mais si la disette se montre, si l'on veut les empêcher de commettre des brigandages, ou s'ils ne voient aucune occasion de faire du butin, ils quittent celui qui les a engagé, et se rangent souvent du côté des ennemis contre lesquels ils devaient combattre.

Ce peuple l'emporte sur tous ses voisins en bravoure. Avant l'occupation de l'isthme caucasien par les Russes, son amitié était recherchée par tous les princes belligérans; l'intervention des Lesghi dans une querelle à main armée était ordinairement décisive : dans l'action ils sont en effet d'une intrépidité remarquable. On a vu cinq ou six Lesghi, placés derrière un petit retranchement, tenir tête à plus de cinquante ennemis.

C'est principalement par leurs brigandages que les Lesghi sont devenus la terreur de leurs voisins; la Géorgie a le plus souffert par leurs incursions, car leur haine contre les chrétiens est implacable : elle est fondée sur la vengeance qu'ils prétendent devoir tirer des invasions qu'autrefois les Géorgiens ont faites chez eux, afin de les convertir. C'est ordinairement vers la fin du mois de mai que les Lesghi sortent des montagnes et se dispersent dans la Géorgie ; ils s'y cachent sur les coteaux qui bordent les rivières, dans les bosquets touffus ou dans les ruines des anciennes églises et des forts, qu'on rencontre partout dans ce pays. C'est de ces repaires qu'ils s'élancent pour attaquer à l'improviste les villages, s'emparer du bétail, et emmener les habitans en captivité. Arrivés dans un lieu sûr, ils annoncent aux parens de leurs prisonniers qu'ils les peuvent racheter, moyennant la somme de 40 fr., si c'est un étranger ; mais si un Lesghi tombe entre les mains d'un autre, il est obligé de payer le double de cette somme. Si le prisonnier est un homme d'une haute extraction, la rançon monte considérablement; mais souvent on le met tout de suite en liberté, s'il peut offrir une caution valable. La vie de chaque captif dépend de la volonté de celui qui l'a pris ; cependant, aussitôt que celui-ci l'a conduit dans sa maison, le prisonnier commence à jouir du droit de l'esclavage, qui empêche qu'on ne puisse le vendre ou le donner hors des limites du Caucase, ni le tuer sans une décision de la commune. Le captif qui n'a pas les moyens de se racheter, est obligé de servir pendant dix ans dans la maison de son maître.

La plupart des tribus lesghi sont musulmanes de la secte des sounni; il y en a cependant plusieurs qui paraissent n'avoir aucune religion, ou chez lesquelles on trouve encore quelques faibles vestiges de christianisme. L'hospitalité et le droit du talion maintiennent chez ce peuple les faibles liens de la société; une vie simple et austère y conserve la pureté des mœurs et la droiture. La mère excite son fils, depuis l'âge le plus tendre, à l'héroïsme, en lui racontant les hauts faits de ses ancêtres ou de ses parens; c'est elle qui lui donne ses premières armes et qui le conduit jusqu'aux limites du canton, quand il entreprend sa première campagne, en l'exhortant à faire honneur à la réputation de sa famille, et à revenir couvert de gloire et de butin, ou à mourir en combattant.

Les Lesghi d'Avar sont soumis à l'Avar khan, qui est le prince le plus puissant des hautes montagnes du Caucase oriental, et porte le titre de Nutsahl. Les Avars habitent les vallées du Koï-sou supérieur et de la plupart de ses affluens. Leur chef-lieu est Khoundzakh, bourg assez considérable, où se trouve le palais du khan. C'est une maison spacieuse, tenue très proprement; les fenêtres y sont garnies de vitres, ce qui est une chose rare dans le Caucase. A l'entrée est une grande salle, ouverte pour tout le monde; il y a toujours une table servie de mets, que l'on offre à tous ceux qui arrivent. Outre les Avars, le khan de Khoundzakh gouverne aussi plusieurs autres tribus qui parlent la même langue. Les Avars seuls ne lui fournissent que 2000 combattans; mais, en cas de besoin, ses autres sujets lui donnent 10,000 hommes. Il força les rois de Géorgie de lui payer

annuellement un tribut de 24,000 francs, pour qu'il s'abstînt de faire des incursions sur leur territoire. Il demanda la même somme des Russes lorsqu'ils occupèrent la Géorgie : on la lui accorda volontiers, et même, en 1807, elle fut portée à 40,000 francs. Depuis ce temps il n'a cessé de se montrer soumis à cette puissance. Les autres cantons qui lui obéissent sont Ounsokoul, Hidat, Bakdalal, Moukrat, Karakh et Tkæserouk.

Un autre prince Lesghi, également puissant, est le Khanboutaï, khan des Kazi Koumuk; ses domaines s'étendent le long du bras oriental du Koï-sou, qui a sa source dans les hautes montagnes, coule au N.-O., et se réunit au bras occidental. Les Kazi Koumuk sont, comme les Avars, des mahométans zélés de la secte des sounni. Ils habitent des vallées fertiles, dont les gras pâturages nourrissent leurs nombreux troupeaux de bœufs et moutons. Ils sont aussi agriculteurs; cependant leur récolte, rarement abondante, est retardée par l'âpreté du climat, due au voisinage des montagnes de neige. Le Khanboutaï khan, qui porte aussi le nom de Sourkhaï, est un ennemi des Russes; il peut mettre 6000 hommes en campagne, et plus si le cas l'exige. Il commande aussi dans les districts de Tchilik; le nombre de ses villages monte à une centaine. Il réside dans un grand bourg de quatre cents maisons, nommé *Chahar*, ou la Ville.

Les bornes de ce mémoire ne me permettent pas de faire mention de toutes les tribus lesghi indépendantes. Je ne dois donc parler que des deux les plus remarquables, celles d'Akoucha et de Koubitchi.

Les *Akoucha* forment une république assez puissante

qui compte une trentaine de villages, situés dans les montagnes schisteuses du Daghestân septentrional, aux sources du Torkali, du Manas et du H'umry. Le village principal est celui d'Akoucha; il compte 1000 familles. Ce peuple n'a ni princes ni noblesse; chacune des douze tribus, ou *boutta*, a son ancien, qui porte le titre de *darga*, et qui est chargé de l'administration; cependant il ne fait que conseiller, et il ne peut rien ordonner. Si un prince, voisin du Caucase, désire prendre à sa solde un certain nombre d'habitans d'Akoucha, il doit envoyer un plénipotentiaire particulier à chaque boutta, ou du moins communiquer sa demande à chaque tribu séparément. Cette règle est strictement observée par les Akoucha, qui ne commenceraient aucune négociation avant que cette formalité fût remplie. Ils accordent leurs secours aux plus offrans, et se battent contre tous ceux qui ne les paient pas; cependant ils n'ont jamais voulu servir contre le chamkhal de Tarkou, qui autrefois était leur suzerain. Comme leur pays n'est pas très fertile, ce prince leur permet de faire paître leurs bestiaux, sans aucune redevance, dans les belles et vastes prairies qu'il possède sur leur frontière. Les Akoucha sont mahométans sounnites; ils vivent principalement du produit de leurs troupeaux, et cultivent peu la terre. La laine de leur moutons est excellente, et ils fabriquent du drap renommé dans tout le Caucase.

Koubitchi, grand bourg, duquel dépendent huit villages, est situé sur une petite rivière qui se jette dans le Grand-Bouam. Ses habitans sont connus, dans tout l'Orient, sous le nom des *Zerkherân*, ou de faiseurs de côtes

de maille. On prétend que ce sont des Frenghi, ou Européens; cependant cette tribu ressemble en tout aux Lesghi qui les environnent, et sa langue n'est qu'un dialecte de celle d'Akoucha. Ils fabriquent des armes très belles et d'excellente qualité, qui, comme leur drap, appelé *Koubitchi-châl*, sont renommées non seulement dans le Caucase, mais même en Perse et dans les pays au delà de la mer Caspienne. Il est singulier de trouver, au milieu des hommes grossiers et barbares qui habitent cette contrée montagneuse, un peuple industrieux et laborieux. Les Koubitchi ne s'occupent ni d'agriculture, ni de l'éducation des bestiaux. Ils échangent les produits de leur travail contre les choses nécessaires à la vie. Comme ce sont eux qui fournissent aux autres Lesghi les armes dont ils ont besoin, ceux-ci vivent toujours en bonne harmonie avec eux, et recherchent leur amitié. Cela n'empêche pas que les Koubitchi ne soient perpétuellement sur leurs gardes, et ne défendent soigneusement les deux seules issues qui conduisent à leurs habitations. Dans les fortifications qu'ils y ont établies, ils ont de petits canons en cuivre, qu'ils fondent eux-mêmes. L'entrepôt où ils vendent leurs marchandises se trouve à la frontière de leur pays. Ils ne font jamais la guerre, ne paient de redevance à qui que ce soit, et ne sont gouvernés que par un conseil de douze anciens, qu'ils choisissent eux-mêmes; des arbitres jugent leurs discussions, et chacun se soumet sans murmurer à leur décision.

Les tribus Lesghi de Tchar, de Belakhani, et autres, qui habitent les montagnes situées à l'est de l'Alazani, furent autrefois soumises aux rois de Géorgie. Les Russes

les ont aussi rendues tributaires, et en reçoivent annuellement un impôt; il est perçu en soie qui n'est pas très belle, et que le gouvernement envoie vendre à Moscou.

PEUPLADES MITSDJEGHI.

Les peuples d'origine *Mitsdjeghi*, ou les *Kistes*, occupent la partie de la haute chaîne du Caucase située entre les montagnes des Lesghi, le Soundja et le Terek supérieur. Ce sont des brigands encore plus déterminés que les Lesghi; notamment les *Tchetchentses*, qui habitent le pays arrosé par la Ghikha, le Farthan, l'Argoun et le Djalk : toutes ces rivières sortent des hautes montagnes, et se jettent dans le Soundja. Jamais les Russes n'ont pu parvenir à dompter ces tribus farouches, et la plupart des expéditions qu'ils ont entreprises contre elles ont été malheureuses. Pour les tenir en bride, le général Yermolov, qui commande dans le Caucase et en Géorgie, a établi une ligne militaire sur la gauche du Soundja; elle est défendue par des forts et des redoutes, dont les principales sont Pregradnoï-stan et Groznaïa. Malgré cette précaution, les Tchetchentses ne cessent d'inquiéter les Russes et de faire des incursions sur leur territoire. C'est principalement à cause d'eux qu'on est obligé d'envoyer toujours une escorte de plus de 150 hommes avec deux canons, pour accompagner les courriers qui apportent la correspondance officielle de Mozdok à Vladikavkas : ils sont expédiés avec moins de risque de ce lieu à Tiflis.

Les Tchetchentses vont ordinairement par petites troupes pour exercer leurs brigandages chez les Russes. Après avoir passé le Terek, ils se cachent dans les bocages qui bordent ce fleuve. S'ils aperçoivent un voyageur sans escorte, ils tuent son conducteur et ses chevaux, lui mettent un bâillon dans la bouche, et le traînent jusqu'au rivage. Là, ils lui attachent des outres remplies d'air sous les bras, lui placent une corde avec un nœud coulant au cou, et le jettent dans l'eau. Pour éviter de s'étrangler, le malheureux est obligé de tenir la corde, par laquelle deux nageurs le transportent à l'autre bord. Les Tchetchentses tuent rarement ceux desquels ils se promettent une bonne rançon; mais ils traitent leurs prisonniers d'une manière excessivement dure et barbare, principalement quand ceux-ci ont essayé de se sauver. Ils ont des princes et des nobles; ceux-ci sont les vassaux des premiers.

A l'ouest des Tchetchentses habitent les *Kara-boulak*, autre tribu mitsdjeghi, qui s'appellent eux-mêmes Archté. Kara-boulak est leur nom nogaï; il signifie Source-Noire. Ils occupent les vallées fertiles du Chelmigor et du premier Farthan, qui est proprement le Kara-boulak; ils sont agriculteurs; ils paraissent avoir été autrefois mahométans, car ils placent encore sur leurs tombeaux des pieux surmontés d'un turban, quoiqu'à présent ils ne professent réellement aucune religion, et suivent seulement les pratiques superstitieuses des autres Caucasiens. Ils sont très sobres; un morceau de pain de millet et un peu de fromage leur suffit pour un repas; rarement ils mangent de la viande. Munis de provisions pour six mois, et armés

d'un bon fusil, d'une pique, d'un sabre léger, d'un poignard et d'un petit bouclier rond, ils traversent les montagnes, soit pour chasser, soit pour faire des incursions chez leurs voisins. Ils n'ont pas de princes; ils n'ont que des anciens, qui, dans les expéditions guerrières, les conduisent. Ils sont ennemis des Tchetchentses; mais ils attaquent aussi les Russes, qui ont beaucoup de peine à les tenir en bride.

Les Ingouches sont les plus occidentaux de tous les Mitsdjeghi. Ils habitent principalement les parties supérieures de l'Assaï et du Soundja, de même que la vallée dans laquelle coule le Ghaloun ou Koumbalei. A présent ils sont presque entièrement soumis aux Russes; ils sont moins enclins au brigandage que les autres tribus de leur nation. On trouve encore chez eux plusieurs vestiges du christianisme, et il ne serait peut-être pas difficile de les civiliser, car ils sont déjà portés à l'agriculture, qui est le meilleur moyen de changer les habitudes barbares d'un peuple.

OSSÈTES.

Les *Ossètes* ou *Ovtsi*, qui s'appellent eux-mêmes *Iron*, habitent à l'ouest des Kistes et du Terek supérieur. Leur langue et plusieurs indices historiques démontrent que ce peuple est une colonie mède, qui, dans des temps reculés, fut transportée dans le Caucase. Je les regarde comme les *Sarmates Mèdes* des anciens, et comme les restes des *Alaïns* et des *Azes* du moyen âge. Autrefois les Ossètes étaient gouvernés par leurs princes, et habitaient les

plaines de la grande et de la petite Kabardah, ainsi que les branches avancées du Caucase. Dans le 12e siècle de notre ère, la reine Thamar subjugua toute la partie occidentale du Caucase, jusqu'à la mer Noire, et par conséquent aussi le pays des Ossètes; alors ils furent de nouveau convertis au christianisme, qui, par les soins des empereurs de Byzance, avait déjà fait des progrès parmi eux. Il paraît cependant qu'ils renoncèrent bientôt après à cette croyance. L'Ossèthi, ou le pays des Ossètes, était autrefois couvert de villes et de villages, qui furent presque tous ruinés par Batou-khan et ses mongols. Plus tard, ce peuple ayant fait la guerre aux khans de Crimée, il fut chassé des plaines et des montagnes inférieures, principalement par les Tcherkesses, qui occupèrent les deux Kabardah, et s'y établirent à leur place. Ensuite, la puissance des princes tcherkesses prit graduellement de l'accroissement, et les Ossètes furent réduits à devenir leurs tributaires; cependant ceux qui habitaient au sud de la chaîne des monts neigeux restèrent sous la domination des rois de Géorgie. Les progrès des Russes, jusqu'au Kouban et au Terek supérieur, ayant beaucoup affaibli les Tcherkesses, les Ossètes, qui habitent au nord des montagnes de neige, ont profité de la circonstance pour se soustraire à leur joug.

Les Russes ont fait quelques tentatives pour soumettre ce peuple; mais ils n'ont pu parvenir à établir leur autorité que sur quelques villages situés dans la vallée du Terek, où passe la route militaire qui conduit de Russie en Géorgie; les autres parties de ce pays montagneux sont tout-à-fait indépendantes. Sous le règne de l'impé-

ratrice Élisabeth, le clergé russe conçut l'idée de rendre ce peuple sujet de la Russie; la requête qui, à cet effet, fut présentée à l'impératrice, commence par la phrase suivante : « Les Ossètes, *peuple riche en or et en argent,* « qui habite les monts Caucasiens, et qui, depuis le bou- « leversement du royaume de Géorgie par les Persans « et les Turcs, *se trouve sans maître,* avaient autrefois été « convertis à la religion chrétienne; mais ils sont malheu- « reusement retombés dans le paganisme. Quelques voya- « geurs, qui ont traversé leur pays, nous apprennent que « les Ossètes brûlent d'adopter de nouveau la croyance « chrétienne. Il serait honteux de les laisser dans leurs « anciennes erreurs, et il est probable que, si on leur « envoyait des *missionnaires orthodoxes,* il ne serait pas « difficile de les remettre bientôt dans la voie du salut. » En conséquence, une commission composée d'ecclésiastiques fut établie à Mozdok en 1752, et chargée de ramener les Ossètes au christianisme. Elle fit bâtir un couvent dans le canton où le Fiag, sortant des montagnes, entre dans la plaine de la Kabardah; il fut peuplé de missionnaires, dont les travaux apostoliques se bornaient à baptiser ces païens; mais la plupart des Ossètes se représentaient plusieurs fois, parce que le gouvernement russe accordait à chaque néophyte douze archines de grosse toile ordinaire pour faire des chemises et des pantalons, deux poissons salés et une croix de métal. Les montagnards n'apprirent du christianisme qu'à s'appeler *khristôn,* et à faire le signe de la croix. Les missionnaires cherchèrent en même temps à faciliter aux minéralogistes russes, envoyés pour explorer les riches mines du pays, les moyens

de pénétrer dans les hautes montagnes. Cependant quand le gouvernement s'aperçut que les richesses qu'on lui avait fait espérer de trouver dans l'Osséthi, n'existaient réellement pas, il cessa de s'intéresser au salut des Caucasiens. Les Ossètes, de leur côté, attaquèrent et détruisirent, en 1769, le couvent russe, parce que l'un des missionnaires avait été pris en flagrant délit, violant la femme d'un de leurs chefs. Les Russes ont cherché à venger cet affront, mais avec peu de succès; le couvent n'a pas été rebâti, et les missionnaires se sont retirés à Mozdok, où l'on a créé une école pour les Ossètes qui demeurent dans cette ville et dans les environs.

Les Ossètes vivent épars, soit dans des villages, soit dans des maisons isolées. Ils appellent un village *kaou* ou *gaou*. Chaque village est ordinairement gouverné par un ou deux anciens, qui s'occupent de terminer les différends parmi les habitans, et de maintenir l'ordre autant qu'ils le peuvent. La nourriture de ce peuple consiste ordinairement en pain de froment ou d'orge sans levain, qu'ils font cuire sous les cendres, et en gâteaux de millet et de seigle, qui se coupent avec un couteau, et se mangent ou froids ou chauds, au lieu de pain. Ils mangent aussi de la viande de bœuf ou de mouton, et les pauvres du porc. Ils ne boivent ordinairement que l'eau de rivière, qui, dans les montagnes, est saine et pure. Ils font de la bière d'orge, de l'eau-de-vie d'orge et de seigle, et du bouza de gruau de seigle. Dans leurs montagnes, la culture est très pénible; car ce n'est que dans un petit nombre d'endroits que le roc est couvert d'un peu de terre argilleuse jaune, qui a besoin d'être fumée tous les

ans. Les champs sont presque toujours sur des pentes escarpées, ce qui les rend difficiles à labourer. Outre le millet et les céréales ordinaires, les Ossètes sèment aussi des pois verts, des haricots, du maïs, des concombres, du chanvre et du tabac. Cependant toute leur agriculture, aussi bien que celle des autres Caucasiens, est peu productive, et la disette se montre souvent chez eux. Après l'agriculture, le soin des bestiaux est l'occupation principale des Ossètes; les troupeaux de moutons font la principale richesse de la nation. Ils échangent leurs moutons en Géorgie et en Imiréthi contre des étoffes de soie ordinaires, de la toile, des tissus de coton, de fil d'or et d'argent, des vaisseaux et des outils en fer; et, avec les Tcherkesses et les Arméniens, contre du sel, qui manque à tous les montagnards du Caucase, et souvent contre du millet et de la toile.

Les hommes labourent, forgent, bâtissent des maisons, fabriquent des instrumens d'agriculture et des selles, préparent la poudre à tirer, et le cuir pour les souliers et les courroies. La chasse est, après le brigandage, leur occupation la plus agréable; ils aiment beaucoup à aller chez leurs amis pour y banqueter. Tous les soins du ménage retombent sur les femmes, de même que les travaux des champs, qui au reste sont peu importans.

L'extérieur de ce peuple le distingue de tous les autres Caucasiens, et décèle son origine étrangère. Les Ossètes sont assez bien faits, forts, vigoureux, et ordinairement de taille moyenne; les hommes n'ont guère que cinq pieds deux à quatre pouces : ils sont rarement gras, mais charnus et carrés; c'est ce qu'on observe surtout chez

les femmes. Leur physionomie se rapproche beaucoup de celle des Européens. Les yeux bleus, les cheveux blonds ou roux, sont très communs chez les Ossètes; il y en a fort peu qui aient la chevelure vraiment noire. C'est une race d'hommes saine et féconde. On ne voit pas beaucoup de vieillards âgés de plus de soixante-dix ans. Les femmes sont ordinairement petites et peu jolies; elles ont le visage rond et le nez camus : elles sont robustes; le travail et une nourriture frugale contribuent à les rendre encore plus fortes.

TCHERKESSES.

Les *Tcherkesses*, que nous nommons ordinairement *Circassiens*, habitent la grande et la petite Kabardah, et le pays situé au delà du Kouban jusqu'à la mer Noire. Ce peuple s'appelle dans sa propre langue *Adighé*. Le nom Tcherkesse est, dit-on, d'origine turque, et composé de *tcher*, chemin, et *kesmek*, couper; il signifierait donc un homme qui coupe le chemin, c'est-à-dire, un brigand. Cependant on trouve déjà chez les auteurs anciens une nation nommée *Kerkètes*, qui habitait le Caucase et les bords de la mer Noire, et qui paraît avoir été identique avec les Tcherkesses. Le nom de ces derniers est antérieur à l'époque à laquelle les peuples turcs arrivèrent de l'Asie moyenne dans le voisinage du Caucase. Les Ossètes, les Mingréliens, et autres voisins des Tcherkesses, les appellent *Kazakh*, et dans les historiens byzantins, leur pays porte le nom de *Kazakhia*.

D'après les traditions de ce peuple, il occupait origi-

nairement les bords du Kouban, jusqu'à ce que, dans le 12[e] siècle, une de ses tribus, nommée Kabardah, quitta son ancien pays, et se transporta sur le Don inférieur. Les Kabardah n'y restèrent pas long-temps, et allèrent s'établir en Crimée. Après y avoir habité pendant quelques siècles, ils revinrent au Caucase, et occupèrent le pays situé entre le Kouban et la Soundja, qui reçut, d'après eux, le nom de Kabardah. Une autre dénomination générale des Tcherkesses, dans le moyen âge, fut celle de Zykhes.

Autrefois les Tcherkesses s'étendaient beaucoup plus au nord qu'à présent; ils avaient des pâturages sur la Kouma. Il n'y a qu'environ cinquante ans que les Nogaï, les Koumuk, les Tcherkesses et les Abazes allaient tous les ans chercher du sel dans le lac salant de Djanseït, au nord de l'embouchure de la Kouma, dans la mer Caspienne, ainsi que dans un autre plus petit qui est près de la source du Manytch; mais, depuis les progrès des Russes, et surtout depuis l'établissement de la ligne militaire du Caucase, en 1777, les Tcherkesses ont été repoussés au delà du Terek, de la Malka et du Kouban. Leur gué principal était sur la Malka, dans les environs du lieu où l'on a bâti Iekaterinograd, et près de la plaine fertile des Bech-tamak, ou des cinq embouchures.

La nation tcherkesse est divisée en cinq classes bien distinctes : la première comprend les *pcheh*, ou princes, qui dominent sur toutes les autres; la seconde, les *ouzden*, ou nobles, appelés *work* en tcherkesse; la troisième, les affranchis des princes et des nobles, ce qui les fait devenir nobles; mais, pour le service militaire, ils restent tou-

jours soumis à leurs anciens maîtres; à la quatrième appartiennent les affranchis de ces nouveaux nobles, et à la cinquième les *tcho'khotl*, ou serfs; ceux-ci se partagent encore en laboureurs et en domestiques des classes supérieures.

Chaque branche des maisons de princes a sous sa dépendance plusieurs familles de nobles; ceux-ci ont au-dessous d'eux les paysans, qu'ils regardent comme une propriété héréditaire, parce que ces paysans ne peuvent passer d'un noble à un autre. Chaque prince est donc le seigneur suzerain de ses nobles; ceux-ci sont à leur tour les maîtres de leurs serfs. Les familles nobles peuvent passer d'un prince à l'autre, et c'est de cette manière que plusieurs familles de princes, notamment celles de la Kabardah, sont devenues très puissantes. Les paysans ne sont pas tenus à payer aux ouzden des redevances fixes; ils doivent leur fournir tout ce dont ils ont besoin, mais seulement les choses de première nécessité. Il en est de même des rapports entre les princes et les nobles : les premiers exigent de ceux-ci les objets qui leur sont nécessaires, mais rien au delà de ce qui est absolument indispensable. Si l'on veut qualifier un tel ordre de choses, on peut dire que les Tcherkesses forment une république aristocratique; mais, dans la réalité, il n'y a maintenant aucune règle fixe dans cette sorte de gouvernement, puisque chacun fait ce que bon lui semble. Autrefois la puissance des princes tcherkesses s'étendait aussi sur les Ossètes, les Tchetchentses, les Abazes et les tribus Turco-nogaï des hautes montagnes, près des sources du Tcheghem, du Baksan, de la Malka et du Kouban; les

progrès successifs des Russes ont considérablement diminué, de ces côtés, le pouvoir des princes tcherkesses; mais ceux-ci ne continuent pas moins à se regarder comme les maîtres de ces peuples.

L'usage veut que le prince fasse de temps en temps des présens à ses nobles; ces dons, ainsi que le récit des circonstances et des causes qui en ont été l'origine, passent de père en fils, tant dans la famille de celui qui a reçu que dans la famille de celui qui a donné. Lorsqu'un noble refuse, sans motif suffisant, d'obéir à son prince, il est obligé de lui rendre tous les présens que lui et ses ancêtres en ont reçu. Les ouzden doivent suivre le prince à la guerre toutes les fois qu'il l'exige, et fournir autant de leurs sujets, comme troupes auxiliaires, que le prince en demande et qu'ils peuvent en donner. Lorsque le prince, par de trop grandes dépenses ou par des accidens, contracte des dettes, ses nobles sont tenus de les payer pour lui. Le prince, ainsi que le noble, a le droit de vie et de mort sur ses serfs, et peut même vendre, à son gré, ceux qui sont attachés au service de sa maison : ceux-ci recouvrent souvent la liberté; ils sont alors appelés *bég-âulia*, et doivent exécuter les ordres de leur maître contre les nobles et les serfs. On ne peut vendre séparément les serfs qui exercent l'agriculture : ils sont obligés de payer les dettes et les vols de leur ouzden. Le prince commande les troupes en temps de guerre, et fait, avec ses chevaliers et ses serviteurs, des incursions chez ses voisins.

Avant que la religion de Mahomet fût introduite chez les Tcherkesses, chaque prince ou fils de prince avait le

droit de prendre une brebis de chaque troupeau lorsqu'au printemps on les menait pâturer dans les montagnes, ainsi qu'à leur retour au commencement de l'automne. On devait aussi donner une brebis au prince toutes les fois que, dans ses tournées, il passait la nuit près d'un parc. S'il approchait d'un troupeau de chevaux, il avait le droit de choisir celui qui lui plaisait, de le monter et de s'en servir aussi long-temps qu'il en avait besoin. S'il passait la nuit près d'un de ces troupeaux, il pouvait faire tuer un poulain et le manger avec sa suite; car ces peuples ont encore l'usage de se nourrir de chair de cheval; mais ils choisissent alors la bête qu'ils veulent tuer, et s'abstiennent de celles qui meurent de maladie. La peau du cheval et celle de la brebis appartenaient à celui qui avait préparé le repas. Tels étaient les droits des princes dès les temps les plus reculés; ils leur étaient aussi chers qu'ils étaient conformes à leur manière de vivre; cependant ils y ont renoncé en embrassant la religion mahométane. Depuis cette époque, le peuple a aussi changé ses habitudes sous beaucoup de rapports. Les Tcherkesses, comme tous les peuples non civilisés, buvaient de l'eau-de-vie avec excès; ils fumaient du tabac, en prenaient en poudre, mangeaient de la viande de porc, et surtout de celle de sanglier : cet animal, qui est très commun dans leur pays, était le principal objet de leurs chasses. A présent ils s'abstiennent de toutes ces choses : un grand nombre d'entre eux, au lieu de porter simplement des moustaches comme autrefois, laissent croître leur barbe. Il y a à peu près soixante ans que les Tcherkesses de la Kabardah, quoique se di-

sant musulmans, vivaient presque sans religion, n'étaient pas circoncis, et n'avaient ni mosquées ni prêtres, à l'exception de quelques moullas ignorans. Ils n'observaient de la religion de Mahomet que l'abstinence du porc et du vin; ils enterraient leurs morts, et célébraient les mariages d'après le rit de l'islamisme; la polygamie était permise, mais peu en usage; les princes et les principaux nobles faisaient, aux heures fixées, leurs prières journalières en arabe, sans en comprendre le sens; les gens du peuple vivaient sans aucune pratique religieuse. Ce n'est que depuis la conclusion de la paix de Kutchuk-Kaïnardji, en 1774, que la Porte a envoyé prêcher de nouveau l'islamisme dans le Caucase, et notamment chez les Tcherkesses; elle a réussi dans ses vues, au moins à l'égard des derniers. Leurs moullas, ou prêtres, sont ordinairement des affranchis qui vont apprendre un peu à lire et à écrire à Endery ou dans le Thabasserân, et retournent dans leur pays pour travailler à maintenir le peuple dans la foi mahométane, et à le détourner de l'alliance de la Russie. Depuis plus de soixante-dix ans, les Kabardiens ont été déclarés vassaux de cet empire; mais ils ne le sont que de nom, puisqu'ils ne lui paient aucun impôt, et ne rendent aucun compte de leur conduite dans leur pays; bien plus, ils font tous les ans des incursions fréquentes sur le territoire russe, et y enlèvent des hommes et des bestiaux. Les représailles qu'on emploie pour les punir entretiennent une guerre presque continuelle sur la frontière. La Russie envoie de temps en temps des troupes contre les Tcherkesses au delà du Kouban; mais ces expéditions, obligées de traverser un pays peu connu

et d'un accès difficile, n'obtiennent que rarement des avantages marquans, et ces moyens violens n'ont fait qu'effaroucher ce peuple, qui se croit invincible dans ses montagnes.

C'est l'âge qui, chez les Tcherkesses, donne le plus de considération; aussi, lorsqu'il s'agit de décider une affaire, les plus âgés parmi les princes et les nobles, et même les plus riches paysans, s'assemblent et prononcent; c'est toujours avec grand bruit et beaucoup de paroles. Il n'y a chez eux ni tribunaux fixes, ni lois écrites. Cependant des peines sont établies par les anciens usages pour punir le vol et le meurtre. Les décisions des assemblées qui jugent les différends entre deux parties, sont quelquefois très singulières, comme on peut s'en convaincre par quelques exemples. Deux Tcherkesses possédaient en commun un terrain sur lequel était un arbre dépouillé de son écorce par l'un des propriétaires. Celui-ci, quelque temps après, céda sa portion à son camarade, pour aller habiter un autre canton. L'arbre mourut sur pied, et le Tcherkesse resté seul propriétaire y mit le feu pour le détruire. Tandis qu'il brûlait, un homme ayant voulu s'en approcher pour allumer sa pipe, fut écrasé par sa chute. La famille du défunt attaqua le propriétaire, et lui demanda le prix de l'individu dont il avait causé la mort. L'usage était constant; il semblait qu'il n'y avait rien à lui opposer; mais le propriétaire convoqua une assemblée, et exposa que, n'ayant mis le feu à l'arbre que parce qu'il était séché sur pied, l'ancien propriétaire devait être condamné au paiement, puisque l'accident ne serait pas arrivé si l'arbre eût conservé son écorce.

Toute l'assemblée applaudit au plaidoyer, et se déclara en faveur de celui qui l'avait prononcé. Voici un autre fait qui est au moins aussi ridicule : Quelqu'un voyant une chèvre dans son champ, donna l'ordre à son vassal de la chasser. Celui-ci ayant cassé la jambe de l'animal d'un coup de pierre, enveloppa la blessure avec un morceau de toile. La chèvre, de retour chez son maître, s'approcha un peu trop du foyer, et mit le feu au bandage. La douleur qu'elle ressentit la fit échapper à travers un champ de blé attenant à la maison; elle y porta la flamme, qui bientôt réduisit tout en cendres. L'affaire fut mise en jugement : l'homme qui le premier avait donné l'ordre de chasser la chèvre de sa terre fut obligé de rembourser tout le dommage.

Presque toutes les affaires sont jugées de la même manière, par des assemblées tenues dans un bois, présidées par des princes, et d'après les anciens usages, qui sont devenus pour ce peuple des lois sacrées. Elles condamnent à l'ignominie le parricide et le péché contre nature ; le meurtre oblige au paiement d'une somme considérable, fixée par l'assemblée, si toutefois la famille du défunt veut transiger avec l'assassin, et ne demande pas son sang. On punit également par des amendes tous les perturbateurs du repos public qui usent de voies de fait. Le vol, lorsqu'il est découvert, est puni par le paiement de plusieurs fois la valeur de l'objet dérobé; mais, fait avec adresse, il n'a rien de déshonorant, parce qu'on y attache le même mérite que chez nous à une expédition militaire bien exécutée. Ce genre de larcin est l'étude principale et le but de toutes les entreprises de ce peuple; y réussir passe

pour un mérite. Le plus grand reproche qu'une jeune fille puisse faire à un jeune homme, c'est de lui dire qu'il n'a pas encore pu dérober une vache. Mais les propriétés sont respectées entre les personnes que la parenté, l'amitié, l'hospitalité ou d'autres liens unissent.

Comme tous les autres Caucasiens, les Tcherkesses observent avec la plus scrupuleuse exactitude les lois de l'hospitalité. L'orgueil de la noblesse n'est poussé chez aucune nation aussi loin que chez eux; aussi les mésalliances sont sans exemple. Le prince épouse toujours la fille d'un prince; ses bâtards ne peuvent jamais hériter du titre ni des prérogatives de leur père, à moins qu'ils ne se marient avec une princesse légitime; alors ils deviennent princes de la troisième classe. Les Abazes, ayant autrefois été soumis aux Tcherkesses, leurs princes ne sont considérés que comme nobles tcherkesses; ils ne peuvent épouser que des filles de ceux-ci, qui à leur tour s'allient aux princes abazes. La dot monte chez les princes à une valeur de 8000 francs. Le noble qui a élevé un jeune prince le marie aussi, et donne, conjointement avec les autres ouzden, la dot en fusils et en brebis : de son côté, le père de la future fait présent de quelques serfs à son gendre. Si le nouveau marié reconnaît que son épouse n'a pas sa virginité, il la renvoie aussitôt à sa famille, qui lui rend le présent; la fille est vendue ou tuée par les siens. Si une femme commet un adultère, son mari lui fait raser les cheveux, lui fend les oreilles, lui coupe les manches de ses habits, et la renvoie à cheval à ses parens, qui la vendent ou la tuent. L'homme complice de l'adultère tombe ordinairement victime

du mari offensé, qui laisse aussi quelquefois à ses amis le soin de le venger. Il y a chez les Tcherkesses deux espèces de divorce : quelquefois le mari se sépare de sa femme en présence de témoins, et laisse la dot aux parens; alors elle peut se remarier; mais s'il lui dit seulement de s'éloigner de lui, il a encore le droit de la reprendre après l'année révolue; si deux ans s'écoulent avant qu'il la rappelle, le père ou les parens de la femme vont chez le mari, et terminent le divorce; la femme peut ensuite contracter de nouveaux liens. Le mari ne doit jamais aller publiquement chez sa femme, ni se montrer en compagnie avec elle; ce serait blesser les bonnes mœurs. Les gens du commun vivent avec leurs femmes quand elles sont déjà avancées en âge.

Un prince, quand il lui naît un enfant, donne de grandes fêtes; si c'est un garçon, il le remet, le troisième jour après la naissance, à un de ses nobles, qui est chargé de l'élever; on conçoit que ces derniers se disputent cet honneur. On confie ensuite l'enfant à une nourrice, qui lui impose un nom; il est circoncis à l'âge de trois à quatre ans, et, à cette occasion, le moulla reçoit un cheval. Le père ne voit jamais son fils avant que celui-ci se marie; ce qui produit une froideur extrême entre les parens les plus proches. Un prince s'indigne si l'on s'informe de la santé de sa femme et de ses enfans; il ne répond pas, et tourne le dos avec mépris. Les fils des nobles restent dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de trois à quatre ans : on leur donne alors un gouverneur, qui n'a pas besoin d'être précisément du même rang; les parens ne lui paient ni sa peine, ni l'entretien de l'en-

fant; mais l'élève, parvenu à l'adolescence, donne à son instituteur, tant qu'il reste chez lui, la meilleure partie du butin qu'il fait à la guerre ou dans ses excursions de pillage.

Le gouverneur d'un jeune prince lui choisit une épouse; quand le marché pour le présent qu'il doit faire aux parens de celle-ci, est conclu, le prince vient enlever son amante, accompagné d'un ami, qui la place sur son cheval, et monte en croupe derrière elle; on part au grand galop, et on gagne l'habitation des parens du futur. L'ami présente la jeune fille, que l'on installe bientôt dans la chambre destinée aux nouveaux époux. Elle attend son futur, en entretenant le feu de la cheminée, qui tient lieu de lumière. Ce n'est que quand tous les habitans de la maison sont supposés endormis, que l'ami va chercher l'époux dans le bois, où il s'est caché pendant le jour, puis il l'amène à la jeune fille. Le mari, avant de s'abandonner aux plaisirs de l'amour, défait avec son poignard le corset que sa femme porte depuis l'âge de cinq à six ans; il est en maroquin, et garni de deux plaques de bois placées de chaque côté sur la poitrine, et qui, par leur forte pression, empêchent le développement du sein.

A la mort du père, la mère a la gestion du bien, qui ne se partage pas; quand celle-ci meurt, c'est ordinairement la femme de l'aîné des fils qui la remplace. Si les frères veulent diviser l'héritage, elle fait les parts de manière que l'aîné reçoive la plus forte, et le plus jeune la moindre. Les *thouma*, ou enfans naturels, n'ont aucun droit à la succession; ils sont ordinairement nourris par la famille.

Les Tcherkesses sont généralement bien faits; les hommes se distinguent surtout par leur taille élancée et bien prise, et ils mettent tout en usage pour qu'elle reste svelte. Ils sont de stature moyenne, très nerveux, et rarement gras. Ils ont les épaules et la poitrine larges; mais la partie inférieure de leur corps est très mince. Ils ont les yeux et les cheveux bruns, la tête alongée, le nez mince et droit. Leurs femmes ont la réputation d'être les plus belles de tout le Caucase; cependant il me paraît que les Géorgiennes leur sont préférables sous plusieurs rapports; du moins les traits de celles-ci sont plus réguliers; elles n'ont pas le nez retroussé et les cheveux roux, ce qui empêche les jeunes filles tcherkesses de passer pour des beautés parfaites. Je dois observer à cette occasion que les Circassiennes sont moins souvent vendues aux Turcs que les belles femmes de l'Imiréthi et de la Mingrélie.

Les maisons des Tcherkesses sont construites en claies d'osier enduites d'argile en dehors et en dedans: le toit est en paille. Quarante ou cinquante maisons, disposées en cercle, forment un village. Pendant la nuit, les bestiaux sont placés au milieu de cet espace, où il y a aussi d'autres cabanes. En hiver, on bâtit des huttes près des rivières et dans les prairies, pour y renfermer les brebis. Les animaux domestiques des Tcherkesses sont le cheval, le bœuf, le buffle, le mouton, la chèvre, le chien et le chat. Leurs chevaux, les meilleurs après ceux des Arabes, errent en liberté dans les champs; jamais ils n'entrent dans une écurie. L'agriculture des Tcherkesses est très simple: au printemps, ils brûlent les herbes qui

couvrent les champs, les prairies, les pâturages et les terres qu'ils veulent ensemencer; c'est le seul engrais qu'ils leur donnent : ensuite on laboure, on sème, et l'on herse avec des arbres garnis encore du feuillage. Ils cultivent principalement du millet et de l'épautre. Ils élèvent beaucoup d'abeilles.

La langue tcherkesse diffère considérablement de celle des autres Caucasiens; on la parle le mieux dans les deux Kabardah et chez la tribu de Bezlen, qui habite les bords de la Laba. Les autres peuplades tcherkesses, au delà du Kouban jusqu'à la Mer-Noire, ont des dialectes qui s'écartent plus ou moins du kabardien. Il y a dans cet idiome un grand nombre de labiales et palatales, qui se prononcent avec des sifflemens et des claquemens de langue, ce qui en rend la prononciation très difficile aux étrangers. Les Tcherkesses n'ont ni livres ni écriture : quand ils veulent envoyer une lettre à quelqu'un, il la font écrire en turc par leur moulla.

LES ABAZES.

Les *Abazes* habitent au delà du Kouban, sur les bords de plusieurs rivières qui se jettent dans ce fleuve; ils occupent ce pays conjointement avec des tribus tcherkesses; mais la plus grande partie de ce peuple occupe les côtes de la Mer-Noire, au sud du Caucase oriental. Ils ressemblent aux Tcherkesses dans leurs mœurs, leur manière de se vêtir et leurs usages; il y a également quelque ressemblance entre les idiomes de ces deux peuples. Les Abazes aussi cultivent les terres; mais ils vivent princi-

palement du produit de leurs bestiaux. La grande et belle race de leurs chevaux est célèbre; ils seraient vraisemblablement riches à leur manière, s'ils n'étaient pas perpétuellement livrés aux vexations arbitraires des princes tcherkesses.

Les Abazes habitent depuis très long-temps la partie nord-ouest du Caucase; autrefois ils s'étendaient beaucoup plus loin qu'aujourd'hui; mais les Tcherkesses les ont repoussés dans les montagnes. Ils furent convertis à la religion chrétienne par les empereurs byzantins. On voit encore dans leur pays un grand nombre d'églises anciennes, pour lesquelles ils ont une vénération si profonde, que bien qu'ils soient des brigands non moins déterminés que les Tcherkesses, ils n'osent jamais toucher aux meubles, aux ornemens sacerdotaux et aux livres qui se trouvent dans ces édifices. Dans le courant du XVIIIe siècle, les Abazes furent soumis par les Turcs, qui introduisirent chez eux l'islamisme; mais ces nouveaux convertis se révoltèrent, en 1771, contre la Porte, et retournèrent à leurs anciennes pratiques superstitieuses, qui leur paraissaient préférables à la doctrine étrangère récemment établie chez eux. Il n'y a plus que quelques familles qui fassent encore circoncire leurs enfans; du reste toute la nation s'abstient de la chair de pourceau.

Les Abazes commettent souvent des pirateries sur mer, et la Russie est obligée de tenir des bâtimens de guerre en station sur les côtes de leur pays pour protéger le commerce insignifiant qui s'y fait. Comme les Abazes n'ont que des bateaux à rames, qui ne portent pas de

canons, ils ne sont pas bien dangereux pour un navire suffisamment armé, et ce ne serait que par surprise qu'ils pourraient s'en emparer. Beaucoup de jeunes Abazes allaient autrefois en Égypte, et s'y vendaient comme esclaves aux mameluks et aux princes du pays. Ils regardaient cette condition comme le moyen le plus sûr de faire fortune, et de parvenir par leur bravoure à la fortune et à un grade militaire éminent. En effet, plusieurs des derniers mameluks d'Égypte étaient d'origine abaze.

Les femmes abazes sont belles, et très recherchées par les Turcs, chez lesquels elles passent sous le nom de Circassiennes. Ordinairement tout ce qu'une jeune fille souhaite est de pouvoir être admise dans un harem de Turquie; elles préfèrent ce genre de vie à l'existence qu'elles mènent dans leur patrie. Quelquefois les esclaves reçoivent leur liberté au bout de quelques années, et retournent en Abazie avec une petite fortune; mais ils n'y restent ordinairement pas long-temps, et préfèrent rentrer dans les pays musulmans, qui leur paraissent plus civilisés.

L'agriculture des Abazes suffit à leurs besoins; tout leur pays est extrêmement fertile. Indépendamment des bestiaux, ils élèvent beaucoup d'abeilles; ils sont bons forgerons et armuriers, et leur acier est excellent; les fusils, les sabres, les poignards et les couteaux qu'ils fabriquent sont très recherchés. On prétend qu'il y a dans leur pays de riches mines d'argent; mais ils ne veulent pas les exploiter, et ne permettent à aucun étranger d'entreprendre ce travail. Leurs femmes filent

très bien le coton, et l'Abazie fournissait autrefois une grande quantité de fil de coton, qui était transporté à Smyrne et à Salonique.

Les Abazes sont depuis plusieurs années en guerre avec la Russie, qui ne possède dans leur pays que l'étroite enceinte du fort de Sokhoum-kalah; hors des murs de cette place, il n'existe pour les Russes aucune sûreté. Lorsque les soldats ont besoin d'aller couper du bois, ils ne marchent que bien armés, et en nombre suffisant pour ne pas craindre d'être enlevés par les Abazes; cependant ces derniers arrivent tous les jours aux avant-postes, souvent en assez grand nombre, armés de fusils et de poignards, qu'ils déposent avant d'entrer dans le fort, pour y faire leurs échanges.

GÉORGIENS.

Les *Géorgiens* s'appellent eux-mêmes *K'arthouli,* et diffèrent, pour l'extérieur et par leur idiome, de tous les autres peuples de l'isthme caucasien; ils occupent actuellement une grande partie de ce pays, celle qui s'étend depuis les rives de l'Alazani jusqu'à la Mer-Noire. Au nord ils ont le Caucase; au sud ils sont séparés en partie par le Kour et par les montagnes de Karabagh, de Pambaki et de Tchildir, de peuples qui parlent des langues différentes, et qui par conséquent ne sont pas de la même origine qu'eux.

Le christianisme se répandit en Géorgie dans le commencement du ve siècle, et devint bientôt la religion générale du pays. Comme la plupart des peuples qui

ont adopté cette croyance, les Géorgiens ont rattaché leurs traditions, qui remontent à une très haute antiquité, à celles de la Genèse, et ont falsifié de cette manière leurs chroniques. Adoptant également les généalogies qui se trouvent dans les livres des Arméniens, ils prétendent qu'ils descendent, comme ceux-ci, de Thargamos, arrière-petit-fils de Japhet, fils de Noé. A travers toutes les fables qui enveloppent la tradition sur l'origine de cette nation, on découvre cependant qu'elle descendit de la haute chaîne de Pambaki, dont la double cime, appelée *Alaghès*, est encore couverte de neige au mois de juin. Les premiers Géorgiens se dirigèrent de là vers le nord, et pleuplèrent les vallées qui se trouvent entre cette chaîne et le Caucase. L'histoire géorgienne indique le pays situé au sud du Kour, jusqu'aux rives du Bedroudji (nommé actuellement Debeté), comme résidence de K'arthlos, qui passe pour fondateur de la nation. C'est de ce canton que les Géorgiens se répandirent au nord, et plus tard à l'ouest, jusqu'à la Mer-Noire.

La nation géorgienne se partage en quatre branches principales, qui diffèrent entre elles tant par les dialectes qu'elles parlent, que par leur état moral et politique. La branche principale, qui en même temps est la plus civilisée, est celle des Géorgiens proprement dits; elle s'étend sur le K'arthli, le Kakhéthi et l'Iminéthi, jusqu'aux bords du Tskhénís-tsqali, qui se jette dans le Phase. Les Pchavi et les Goudamaqari, qui occupent quelques vallées étroites du Caucase, à l'est de l'Aragvi supérieur, appartiennent à cette même branche, quoiqu'ils parlent l'ancien dialecte géorgien, qui diffère con-

sidérablement de celui qui est en usage aujourd'hui. Les habitans de la Mingrélie, de l'Odichi et de Ghouria, forment la seconde branche de la nation géorgienne; leur idiome est moins pur que celui de la première. La troisième ne contient que les Souanes, ou Chnaou; leur langue est encore plus dissemblable et mêlée d'un grand nombre de mots caucasiens, qui la rendent même inintelligible aux Mingréliens. Les Souanes habitent les hautes montagnes du Caucase, à l'ouest de l'Elbrouz, et au nord de l'Iméréthi, jusqu'aux sources du Tskhénis-tsqali, de l'Engouri et de l'Egrissi. La quatrième branche enfin comprend les Lazi, appelés par les Turcs Laj; c'est un peuple farouche, dont les habitations dans le Pont s'étendent depuis Trébisonde, le long de la côte de la Mer-Noire, jusqu'à l'embouchure du Tchorokhi, fleuve qui les sépare du Ghouria. Leur langue s'approche du mingrélien. Dans le moyen âge, le nom des Lazes était donné à tous les Géorgiens qui occupaient les rivages du Pont-Euxin.

Les Géorgiens n'étant pas originaires du Caucase, et n'occupant que les vallées du versant méridional de cette chaîne, je crois inutile de décrire leur manière de vivre, leurs mœurs et leurs usages; ces détails sont d'ailleurs suffisamment connus par les voyageurs qui ont parcouru leur pays. Nous avons vu que cette nation est tombée sous la domination russe; depuis cet événement, il est vraisemblable que son sort n'a pas empiré; cependant elle ne paraît pas très disposée à endurer un joug étranger; aussi les Géorgiens saisissent-ils toutes les occasions de se révolter.

PEUPLADES TURQUES.

Les *Peuples Turcs* qui habitent quelques vallées du Caucase et les belles plaines qui l'entourent du côté de l'orient, sont pour la plupart nomades. On les appelle vulgairement *Tartares*. Ils appartiennent à deux branches différentes de la souche turque; ce sont ou des Nogaïs, ou des Turcomans. Les Bazians occupent les Alpes caucasiennes entre les sources du Kouban, du Baksan, du Tcheghem, du Naltchik, du Tcherek et de l'Argoudan. Cette tribu, d'origine nogaïe, habitait autrefois les bords de la Kouma supérieure et les villes de Madjar; ce ne fut que dans le xv[e] siècle qu'elle se retira dans les hautes montagnes. Les Koumuk sont une autre peuplade turque; ils parlent un dialecte particulier, et occupent les promontoires nord-est du Caucase et les contrées arrosées par le Soundja, l'Aksaï et le Koï-sou inférieurs. Ils sont gouvernés par plusieurs petits princes, qui vivent presque toujours en mauvaise intelligence entre eux, et reconnaissent la suprématie de la Russie. Les Koumuk ont des villages stables; ils sont agriculteurs, ont peu de bétail, et s'adonnent à la pêche de leurs rivières, qui sont très poissonneuses. Les Turcs nomades du Daghestân sont d'origine turcomane, et s'appellent généralement *Tarekameh*.

Les recherches auxquelles je me suis livré pour connaître la population de l'isthme caucasien m'ont fourni le résultat contenu dans le tableau suivant; je crois pouvoir en garantir l'exactitude approximative, puisqu'il est tiré de pièces authentiques.

TABLEAU DE LA POPULATION DES PAYS SITUÉS ENTRE LA MER-NOIRE ET LA CASPIENNE.

TCHERKESSES.

	Familles ou maisons.
1. *Bezenlié*, sur la Laba supérieure, à la sortie des hautes montagnes, jusqu'au Khots	1,600
2. *Moukhoch*, aux pieds des montagnes noires, boisées, sur les rivières qui se jettent dans le Yaman-sou	670
3. *Abazekh*, dans les cantons supérieurs où coulent le Pfarzekh, le Psefir, le Pchass et le Pchakh	15,000
4. *Temirgoï* ou *Kemour kwæhé*, confinent avec le Moukhoch et habitent principalement l'Arim	5,100
5. *Bjedoukh*, sur plusieurs rivières que le Kouban reçoit à gauche	850
6. *Hattoukaï* ou *Hattikwæhé*, sur les bords du Chag'wacha.	460
7. *Chapchikh*, à l'ouest des Bjedoukh, dans les montagnes boisées qui s'étendent jusqu'à Anapa	10,000
8. *Bjana* ou *Jani*, sur l'Atta-koum et dans le voisinage	240
9. *Adaly*, sur la rive gauche du Kouban, à son embouchure, et sur le liman de ce fleuve	420
10. *Skhegakaï*, sur le Bougour et ses affluens, tout près et au dessous d'Anapa	950
11. Tcherkesses de la *Grande Kabardah*	11,250
12. Tcherkesses de la *Petite Kabardah*	4,590
	51,130

ABAZES.

1. *Alti kesseh*, ou *Petite Abaza*, sur le Kouban supérieur.	2,328
2. *Bechilbaï*, sur l'Ouroup	4,500
3. *Midawi* ou *Madowé*, sur la Laba supérieure	860
	7,688

Report..........	7,688
4. *Barrakai*, sur le Khots et ses affluens, dans les cantons de Kounak-tav et Jighil Boulouko........................	560
5. *Kazil beg*, entre les sources de la grande et de la petite Laba, jusqu'à la Mer-Noire................................	260
6. *Tchegreh* et *Bagh*, sur la gauche de la Laba.............	480
7. *Toubi* et *Ouboukh*, près de la Chag'wacha et de Pchakh, jusqu'aux montagnes de neige et la Mer-Noire..........	540
8. *Bsoubbéh*, au sud-ouest des précédens, jusqu'à la Mer-Noire et Sokoum-kalah..................................	520
9. *Natoukhai*, à l'ouest des Tcherkesses Chapchikh, sur les dernières montagnes noires, jusqu'au Mez-kiakh, qui se jette dans la Mer-Noire............................	5,350
10. *Kouch'hazip Abazi*, ou Abazes qui habitent au delà des montagnes. Ce sont les tribus Ouboukh, Chachi, Ibsip, Koubikhan, Aratkhovas, Bah et Nalkoupi Madjavi.	38,500
	53,898

NOGAÏ, AU DELA DU KOUBAN.

1. *Mantsour-oglou*, sur le Khots.............................	450
2. *Nawrouz-aoûl*, sur la Laba inférieure.....................	650
3. Hordes qui appartiennent aux descendans des Sulthans de Crimée..	180
4. Autres hordes dispersées sur la gauche du Kouban et ses affluens, jusqu'aux bords de la Mer-Noire, et sur les bords du Terek et de ses affluens	8,200
	9,480

OSSÈTES.

1. *Dougores*, dans les vallées de l'Ouroukh et de ses affluens..	8,300
2. Sur les bords du Dourdour et de l'Ours-don..............	650
	8,950

Report.........	8,950
3. Tribus de Sakha, Nar, Sramaghi, Walaghir et Koubat, sur l'Arre-don et ses affluens...............................	9,450
4. *Tsmitti*, dans la vallée du Fiag...........................	1,800
5. *Tagaté* ou *Tagaouri*, sur le Kizil et le Gnal-don.........	1,260
6. *Tirsaou*, à la source et dans la vallée du Terek supérieur.	1,040
7. Dans la vallée du Terek, depuis Kobi jusqu'à Vladikavkas..	800
8. Sur le Makal-don, affluent de droite du Terek..........	165
9. Ossètes, au sud de la chaîne principale du Caucase, en Géorgie..	10,450
	33,915

MITSDJEGHI.

1. *Ingouches*, soumis et non soumis à la Russie.............	4,600
2. *Terli*, *Kara-boulak*, *Soslanki*, *Meredji*, *Datakh* et *Alkoun*, entre l'Assaï et le Ghekhé.........................	7,350
3. Ingouches *Galga*, sur l'Assaï supérieur.....................	3,500
4, *Tchetchentses*, pacifiés et indépendans, dont on ne sait pas le nombre avec exactitude..............................	20,000
5. *Touchi*, au nord du Kakhethi................................	400
	35,850

LESGHI.

1. *Avar* ou *Koundzakh*, sur le Koï-sou et l'Atala...........	14,700
2. *Tkæseroukh*, sur le Karak, affluent du Koï-sou..........	420
3. *Hidatlé*, sur le Koï-sou..	400
4. *Moukratlé*, sur le Karak..	200
5. *Ounsokoul*, sur le Koï-sou......................................	550
6. *Karakhlé*, sur le Karak, affluent du Koï-sou..............	1,230
7. *Gounbet*, sur le Koï-sou inférieur..........	250
8. *Arrakan*, sur le Koï-sou..	420
	18,170

	Report.....	18,170
9.	*Bourtunnæh*, sur le Takhara, affluent du Koï-sou.......	500
10.	*Antsoukh*, sur les bords du Samoura..........................	1,500
11.	*Thebeli*, sur la même rivière, au dessous d'Antsoukh....	350
12.	*Toumourghi*, au dessous de Thebel, sur le Samoura.....	160
13.	*Tchilik*, sur le Samoura....................................	520
14.	*Tchari*, *Belakani*, et autres tribus lesghi, dans les montagnes à l'est de l'Alazani..................................	8,000
15.	Républiques *Dido* et *Ounso*, aux sources du Samoura.	4,500
16.	*Kaboutch*, entre les Dido et le Kakhéthi..................	1,000
17.	*Andi*, sur un affluent du Koï-sou...........................	800
18.	*Akoucha*, sur les bords du Koï-sou........................	18,200
19.	*Tsoudakara*, sur un des affluens du Koï-sou supérieur..	2,000
20.	*Koubitchi*, dans le Daghestân septentrional................	1,000
21.	*Kazi Koumuk*, sur un bras supérieur du Koï-sou.........	15,000
22.	Territoire de *Djengoutaï*, dans le Daghestân septentrional	6,500
23.	Possessions de l'Ouzmeï des *Kaïtak*..........................	25,000
24.	Possessions du kadi de *Thabasserân*..........................	10,000
25.	Canton de *Kouræli*..	5,000
26.	*Makhsiler*, sur le Koï-sou inférieur..........................	400
27.	*Cheki* ou *Chaki*..	20,000
		138,700

PEUPLADES TURQUES et TURCOMANES.

1.	Possessions du Chamkhal de Tarkou.......................	12,000
2.	Koumuk d'Aksaï, d'Endery et de Kostek..................	12,000
3.	District de Derbend..	2,000
4.	Territoire de Kouba..	7,964
5.	———————— Chamakhi	25,000
6.	———————— Bakou..	1,000
7	———————— Sallian..	2,000
8.	Karabagh ou Chouchi...	5,000
		65,964

	Report....	65,964
9.	Gandja et Chamkhor	7,000
10.	Somkhéthi.	5,500
11.	Chourag héli	450
		79,914

PAYS GÉORGIENS.

1.	Karthli et Kakhéthi	40,000
2.	Iméréthi	35,000
3.	Mingrélie	20,000
4.	*Géorgie turque*, c'est-à-dire le pachalik d'Akhal-tsikhé, Gouria, Djavakhéthi et Narimani	25,000
5.	Le pays des *Pchavi* et *Khevsouri*	2,000
6.	*Souanéthi*, dans les hautes montagnes au nord de l'Iméréthi	3,000
		125,000

RÉCAPITULATION.

A.	Tcherkesses	51,130
B.	Abazes	53,898
C.	Nogaï	9,480
D.	Ossètes	33,915
E.	Mitsdjeghi	35,850
D.	Lesghi	138,700
D.	Peuplades turques et turcomanes	79,914
E.	Pays géorgiens	125,000
		527,887

Je ne pense pas qu'on puisse compter plus de neuf individus par deux maisons; peut-être moins dans les hautes montagnes, et plus dans les vallées inférieures, et dans les plaines de la Géorgie; ce calcul porterait donc le nombre total des habitans de l'isthme caucasien à 2,375,487.

RELIGION. — MOEURS ET USAGES.

Il n'existe pas de religion proprement dite chez les peuplades des hautes montagnes du Caucase; elles ne sont réellement ni chrétiennes, ni mahométanes; leur croyance n'est accompagnée d'aucun culte extérieur et généralement adopté; elles n'ont pas non plus de véritables prêtres. Cependant la plupart de ces tribus avaient été anciennement converties au christianisme par le zèle des empereurs grecs et des rois de Géorgie : quelques vestiges de cette religion se sont conservés dans la plus grande partie du Caucase.

Chez les Tcherkesses qui n'habitent pas les hautes montagnes, le christianisme s'est maintenu plus longtemps que chez leurs voisins; aussi voit-on encore dans leur pays un grand nombre de croix, qu'ils révèrent sans savoir ce qu'elles représentent. Les forêts qui entourent ces croix sont réputées sacrées; personne n'oserait y couper des arbres, ni même toucher aux objets qu'on y vient déposer. Les Tcherkesses et les Abazes se rassemblent devant ces croix à certains jours de l'année marqués par des fêtes solennelles. Ceux qui font la fonction de prêtres se revêtent d'un manteau de feutre, s'avancent vers la croix au milieu d'un peuple qui garde le plus profond silence, et adressent des prières à la divinité protectrice du pays, pour lui demander la conservation des champs, l'abondance des moissons, et la grâce de préserver le peuple de la peste. Plusieurs petites bougies sont attachées à la croix ; on en prend

une, avec laquelle on brûle un peu de poil d'un bœuf destiné à être immolé; on commence par verser sur sa tête du bouza, boisson faite avec du millet fermenté; on l'offre au Dieu, ainsi qu'un pain azyme, dans lequel il y a du fromage. La cérémonie se termine par des festins auxquels chaque habitant du canton a contribué plus ou moins, selon ses moyens, et enfin par des danses et des jeux. Ceux des Caucasiens qui ont embrassé la religion musulmane prennent également part à ces fêtes, et y assistent avec le plus grand respect. Ces mahométans sont en général très indifférens pour leur religion; il paraît qu'ils la professent uniquement par politique pour les Turcs; entre eux ils se moquent volontiers des pratiques et des cérémonies que cette croyance prescrit.

Les Tcherkesses et les autres peuplades du Caucase occidental célèbrent le premier jour de l'an presque à la même époque que nous. Ils connaissent la Pâque, qu'ils chôment en honneur d'un certain saint. Pendant les quinze jours qui la précèdent, ils s'abstiennent de manger des œufs. Le commencement de chaque saison est également signalé par des réjouissances. Parmi les divinités qu'ils révèrent, et qui ne paraissent pas devoir leur origine au christianisme, les principales sont : *Mérissa*, qui a quelque analogie avec Cérès, et qui est spécialement la protectrice des abeilles. Les Tcherkesses prétendent qu'à une époque où ces utiles insectes périrent tous, la seule qui survécut alla se réfugier dans la manche de Mérissa, qui l'y conserva, et que c'est de cette abeille que viennent toutes celles qui existent maintenant. La fête de cette divinité est célébrée en été.

Les Tcherkesses coupent dans la forêt un jeune poirier; après l'avoir extérieurement dépouillé de ses branches, ils portent chez eux ce tronc ébranché, qu'ils adorent comme une divinité : ils l'appellent *Séossérès;* on en voit un chez presque toutes les familles. Vers l'automne, le jour consacré pour sa fête, on le porte en grande cérémonie dans l'intérieur de la maison, au bruit de différens instrumens et des cris de joie de tous les habitans, qui le complimentent sur son heureuse arrivée; il est couvert de petites bougies, et à son sommet est attaché un fromage. On forme un cercle autour de ce tronc; on boit du bouza, on mange, on chante, ensuite on le congédie, et on le replace dans la cour, où il passe le reste de l'année appuyé contre le mur, sans recevoir aucune marque de respect particulière. On le regarde comme le protecteur des troupeaux. Il a deux frères. Le protecteur des forgerons s'appelle *Tlièbse.* Le jour de sa fête on fait en son honneur des libations sur un soc et sur une hache. Les Russes et autres chrétiens qui ont visité le pays des Tcherkesses ont pris Mérissa pour la Vierge Marie, Tlièbse pour David, et le bâton Séossérès pour saint Jean.

La plupart des Caucasiens ont une grande vénération pour le tonnerre. Si quelqu'un est tué par la foudre, ils disent que c'est le prophète Élie qui l'a frappé, parce que la bénédiction de l'Éternel l'avait distingué. On pousse des cris de joie, on chante, on danse autour du corps; tout le monde accourt pour participer à cette joie et célébrer le bienfait d'Élie. L'orage passé, on revêt le défunt d'autres habits, on le replace, étendu sur un coussin, au même endroit et dans la position où il a été

trouvé, et l'on continue à danser jusqu'à la nuit. Les parens du défunt chantent, dansent, et montrent la même gaieté qu'à une fête, car un visage triste est regardé comme offensant pour le prophète Élie, et par conséquent comme digne de châtiment. Cette fête dure huit jours, après lesquels l'enterrement a lieu avec beaucoup de solennité; il est suivi de festins; enfin on élève un grand tas de pierres sur le tombeau, près duquel on suspend la peau d'un bouc noir à une grande perche, et les vêtemens du défunt à une autre.

Le prophète Élie joue en général un très grand rôle dans les croyances des Caucasiens; beaucoup de rochers et de cavernes lui sont dédiés. Dans le voisinage du grand village Ossète, nommé Kakadour, on voit au bout d'une plaine un rocher très élevé, sur le sommet duquel il y a une de ces cavernes, regardée comme un sanctuaire : on en raconte des prodiges sans nombre. On dit que sa partie supérieure est de couleur verte; qu'il y a au milieu une pierre très haute qui tient lieu d'autel, et qui a une cavité dans laquelle se trouve un gobelet d'argent, rempli de bière. L'entrée de cette caverne n'est connue que de l'homme qui vient annuellement y offrir des sacrifices. Au-dessous du rocher où est cette grotte, les bestiaux paissent sous la protection du saint en toute sûreté, sans qu'on ait besoin de les garder, parce que la mort et l'aveuglement punissent quiconque oserait les toucher. Au lieu de faire un serment solennel, il suffit de monter avec confiance de la plaine vers la caverne. Les Ossètes du voisinage racontent qu'un de leurs compatriotes, fait prisonnier, s'étant enfui dans les pays occi-

dentaux, et ne trouvant pas la route pour retourner dans sa patrie, rencontra un chat qui se métamorphosa en aigle, l'enleva, et le porta, par-dessus les mers et les montagnes, jusqu'à la vallée dans laquelle est situé Kakadour. C'est le chef de la famille issue de cet homme qui fait tous les ans le pélerinage à cette caverne; il doit être alors en état de pureté, et vêtu d'habits neufs, faits par lui-même. Durant le sacrifice il aperçoit une lumière sacrée, et quand le gobelet de bière placé sur l'autel déborde, il prédit des moissons abondantes, la paix, l'union, et des temps heureux. Une grande partie des tribus ossètes honorent cette caverne, et tous les ans, en été, elles célèbrent, dans la plaine qui est au-dessous, une grande fète dans laquelle on offre à Élie de la bière, des bœufs, des moutons. Le lendemain, le grand-prêtre reçoit de chaque métairie la moitié d'un mouton et un peu de pain; il mange ces provisions avec les anciens de son village, dans un festin public, pendant lequel il raconte les apparitions et les prophéties dont il a été favorisé.

De semblables cavernes, dédiées au prophète Élie, ou à d'autres saints, se trouvent chez diverses tribus ossètes et mitsdjeghies. Dans le Daghestân, celle du mont-Bech-barmak, presque sur les bords de la mer Caspienne, est la plus célèbre. On y montre la table, le lit et la chaise d'Élie; ce sont des blocs de rocher, dans lesquels l'imagination voit les meubles du prophète. Cependant, comme le Bech-barmak est situé dans un pays actuellement mahométan, on n'y offre plus de sacrifices. Dans les autres cantons du Caucase, où l'islamisme n'a pas pénétré, on offre à *Ilia,* ou Élie, dans les lieux consacrés, des chèvres

dont on mange la chair, et on en étend la peau sur un grand arbre. Le jour de la fête de ce saint, ces peaux sont honorées d'une manière particulière, afin que le prophète éloigne la grêle et accorde une riche moisson. Les habitans des hautes montagnes se rendent souvent à ces endroits, et s'y enivrent avec la fumée du *rhododendron caucasicum;* ils s'y endorment bientôt, et regardent leurs rêves comme un présage d'après lequel ils règlent leurs actions.

De même que chez les Tcherkesses, on trouve dans les forêts, chez les Ossètes et les Mitsdjeghis, d'anciennes églises et des croix qui sont très révérées. L'intérieur des églises, qui datent pour la plupart du temps de Thamar, reine de Géorgie, est très noirci par la fumée des nombreux sacrifices qui s'y font tous les ans : on y trouve une grande quantité d'os et de cornes de victimes; parmi les dernières, on en remarque souvent plusieurs d'une grandeur démesurée; elles doivent appartenir au Doumbaï (*urus*). D'autres viennent du bouc sauvage et du bouquetin du Caucase.

Les montagnards païens observent encore le grand jeûne de l'église grecque, qui précède la Pâques, et qui dure huit semaines, pendant lesquelles ils s'abstiennent de viande, de beurre et de lait; ils ne mangent alors que du pain et des végétaux; quelques uns observent d'autres carêmes. Après le grand carême, ils se rassemblent près des églises et des chapelles; les anciens font la prière, et l'on mange de la viande en commun, ce qui se pratique de la manière suivante : avant de brûler les os de l'animal qui a été immolé, le plus âgé de la com-

munauté se met à genoux, tenant à la main un petit bâton, au bout duquel est suspendu un peu de graisse ou un morceau de rognon; il en distribue une parcelle à chacun des assistans, et jette le reste au feu. La coutume de brûler les os de la victime, excepté ceux de la tête, a quelque chose d'analogue avec celle de l'agneau pascal des Juifs.

Le jour de Saint-Michel, les Tcherkesses tuent des bœufs et font de la bière; ils tuent des chèvres à Noël, et des cochons le jour de l'an; ils croient à l'influence des bons et des mauvais esprits; ils révèrent encore particulièrement saint Georges, saint Michel et saint Nicolas. Ils prétendent que ce dernier se montre souvent sous la forme d'un aigle.

La plupart des tribus montagnardes du Caucase ont des devins qui habitent les rochers sacrés, et qu'on appelle saints hommes; ils sont chargés d'accomplir les cérémonies dans les sacrifices ordinaires, et, moyennant un cadeau, ils découvrent l'avenir à ceux qui les consultent. Il y a aussi des vieilles femmes et des vieillards qui, le soir de la Saint-Silvestre, tombent dans une espèce d'extase, de sorte qu'ils restent étendus à terre, immobiles, comme s'ils dormaient. En s'éveillant, ils disent qu'ils ont vu les ames des défunts, tantôt dans un grand marais, tantôt montées sur des cochons, des chiens ou des boucs : lorsqu'ils voient une ame sarclant du blé dans les champs et le portant dans le village, ils en augurent une moisson abondante.

Les Caucasiens ont une grande vénération pour les étoiles tombantes, qu'ils appellent étoiles ou croix vo-

lantes, ou saints volans. Lorsque la nouvelle lune paraît pour la première fois sur l'horizon, tous ceux qui la voient tracent en l'air, avec leurs couteaux ou leurs poignards, des croix vers la lune et vers les étoiles, et décrivent de la même manière un cercle de croix autour d'eux, parce qu'ils regardent l'apparition de la nouvelle lune comme un phénomène très saint.

Ces peuples donnent un caractère singulier au serment. Lorsqu'un vol a été commis dans une tribu, tous ses membres jurent par un chien, par un chat, ou par les morts. L'accusé parcourt le village avec un chien, et s'écrie à haute voix : « Je veux tuer ce chien. » Alors le véritable voleur avoue ordinairement son délit, parce qu'une croyance établit que participer à la mort d'un chien porte malheur. Celui qui prête serment coupe souvent la tête d'un chat, ou bien il pend un chien, en disant que l'animal vengera le parjure en égratignant, en mordant et en tourmentant le coupable. Quiconque soupçonne un de ses voisins de l'avoir volé, le conduit à l'endroit où ses proches sont enterrés, et l'accusé, se mettant près du tombeau de son père, de sa mère ou de son frère, s'écrie : « Si j'ai volé, je veux dans l'autre « monde servir de cheval à mon père, à ma mère ou à « mon frère; mais, si je suis innocent, que cette puni- « tion tombe sur le coupable. » Mettre des excrémens d'animaux au bout d'un bâton, et prononcer l'imprécation : « Que le voleur en soit rassasié dans l'autre monde, » garantit mieux un troupeau que ne le ferait un gardien. Pour marque d'une alliance, on enfonce un pieu dans la terre, en déclarant que le transgresseur est hors de la loi.

Cependant on trouve dans les pratiques religieuses de tous les peuples qui habitent les hautes montagnes, depuis le pays des Lesghi jusqu'aux bords de la mer Noire, tant de vestiges de christianisme, qu'on ne peut douter qu'ils ne soient des chrétiens dégénérés, qui ont repris la plupart des superstitions de l'ancien paganisme. Ils n'ont toutefois aucune notion du baptême. Les anciens des familles les plus considérables, qui sont en relation avec les Tcherkesses et les Lesghi mahométans, se disent sectateurs de l'islamisme; mais ils ne le prouvent qu'en s'abstenant de la chair de porc, et ne savent pas même réciter leurs prières ordinaires en langue arabe.

Ces peuples n'ont pas de lois proprement dites, et la propriété n'est en sûreté qu'autant qu'elle est défendue par la force. Chaque village a cependant ses anciens, qui cherchent à terminer les différens, et maintiennent l'ordre passablement : ils sont généralement respectés; mais on ne leur paie aucune espèce d'impôt ni de rétribution. Ils se mettent presque toujours à la tête des expéditions de brigandage, et ont une grande influence sur les résolutions de leurs compatriotes.

Quoique les farouches habitans du Caucase soient encore loin d'un véritable état de société, deux grands principes, généralement adoptés parmi eux, contribuent puissamment à brider les passions atroces, ce sont *les devoirs de l'hospitalité*, et *la vengeance du sang répandu*. L'un de ces principes est le complément de l'autre. L'hospitalité des Caucasiens ne consiste pas seulement à recevoir un étranger avec bienveillance dans sa maison, à le nourrir et à

le protéger, elle fait contracter une alliance conventionnelle entre deux individus ou deux familles, alliance que personne ne peut rompre sans s'attirer la haine de toute la tribu, et sans encourir la juste punition du manque à la foi jurée. Si un Caucasien en prend un autre sous sa protection, ou s'il l'accueille comme son hôte, celui-ci peut compter sur lui en toute sûreté, et même lui confier sa vie. Jamais son *konak* (c'est le nom de cette espèce d'allié) ne le trahira, ni ne le livrera à ses ennemis. Si ceux-ci menacent d'emmener l'hôte de vive force, la mère de la famille qui lui donne hospitalité lui fait sucer le lait de son sein, et le reconnaît ainsi pour son fils légitime; ses nouveaux frères sont alors obligés de le défendre contre ses ennemis, au péril de leurs jours, et, s'il est tué, de venger son sang. Ces services sont réciproques entre les deux *konak*, ou entre les familles alliées par ce principe de garantie mutuelle.

La vengeance du sang répandu est encore plus rigoureusement exercée dans le Caucase que chez les Bedouins; c'est un devoir sacré qui passe de père en fils; son effet s'étend à toute la famille de celui qui a provoqué cette vengeance en commettant le premier meurtre. L'observation de ce principe est la cause ordinaire des guerres entre les tribus caucasiennes; leur haine implacable contre les Russes est en partie produite par le même motif. Il y a pourtant un moyen de racheter le sang répandu, mais rarement on a recours à cet expédient, qui n'est pas toujours sûr, car il arrive souvent que les plus proches parens de celui qui est tombé sous le fer du meurtrier entrent en composition avec celui-ci, tandis

qu'un neveu éloigné lui fait subir l'effet de sa vengeance. Si le meurtrier est riche, il peut, par des présens donnés à la famille ennemie, suspendre l'exécution du droit du talion; mais il est difficile de l'empêcher pour toujours. C'est pour cette raison qu'on voit fréquemment dans la même maison celui qui doit tomber victime d'un meurtre qu'il a commis, et l'homme sur lequel pèse le devoir d'exécuter cette vengeance. Rien ne fait soupçonner dans leur conduite l'un envers l'autre qu'ils soient ennemis, et cependant l'offensé épie sans cesse l'occasion d'apaiser les mânes de son parent ou de son hôte par la mort du meurtrier. Vingt ans, et même un plus grand nombre d'années, s'écoulent souvent avant que la vengeance s'accomplisse, et sans que les deux parties aient pendant ce temps la moindre querelle ensemble. L'exemple suivant montrera l'effet singulier produit quelquefois par le droit du talion dans le Caucase. Un Ossète, nommé Bauto, tua d'un coup de fusil un de ses compatriotes, en 1759; neuf ans après il fut assassiné pour ce forfait par Ahmed, fils aîné de Mambed. Ahmed adopta aussitôt Kaitoukho, fils unique de Bauto, qui n'avait alors que cinq ans. Cet enfant fut élevé avec les fils d'Ahmed; les soins que son père adoptif lui prodigua firent naître en lui le sentiment de la piété filiale, et les habitudes de la jeunesse le portèrent à chérir ses nouveaux frères. Arrivé à l'âge de puberté, Ahmed lui accorda les mêmes avantages qu'à ses propres fils, lui donna une épouse, et le réintégra dans tous les biens de son père. Mais aucun de ces sacrifices n'avait été capable de faire taire la voix intérieure qui excitait Kaitoukho à venger la mort de l'auteur de

ses jours. Cependant il ne parvint pas à accomplir ce devoir; il fut tué, en 1784, dans une expédition contre les Tchetchentses. Alors Tevo, fils du frère de son père, hérita de la vengeance avec les autres biens de son oncle; et quoique Ahmed cherchât à éviter le sort qui le menaçait par des présens considérables et par des démonstrations d'amitié faites à Tevo, il n'osa cependant jamais sortir de la limite de ses possessions sans être accompagné d'un cortége nombreux qui pût le protéger contre les attaques de son ennemi. C'est ainsi que la vengeance est devenue chez les Caucasiens une partie de l'héritage; c'est une dette que celui qui le recueille est obligé de recouvrer tôt ou tard, s'il ne veut pas s'exposer au mépris de ses compatriotes.

Un autre exemple démontrera que la vengeance du sang d'un hôte est aussi obligatoire que celle du sang d'un père et d'un parent. Missost, fils d'Ahmed, propriétaire du village de Tchim, tua Alkhest Mouldaraté, prince tcherkesse, qui avait tenté d'enlever de force sa sœur. Le quatrième frère de ce Missost, nommé Arslan bey, vengea la mort du prince tcherkesse, dont il était le *konak*, ou l'hôte ami, en tuant son propre frère d'un coup de pistolet pendant qu'il dormait sur une échauguette; puis il se réfugia chez les Ingouches, où il vivait encore avec sa famille en 1811.

CHAPITRE V.

Division politique des pays Caucasiens. — Possessions russes. — Possessions turques. — Provinces limitrophes de la Perse.

I. POSSESSIONS RUSSES.

I. *Pays Géorgiens.* Le *Kharthli* et le *Kakhéthie* furent définitivement incorporés à l'empire russe en 1802. On en forma le gouvernement de *Grouzia,* nom qui est une corruption du mot turc *Gurdji*, désignant les Géorgiens. Les écrivains allemands et autres l'ont encore plus défiguré en le changeant en *Grouzie* ou *Grouzinie*, et il y a eu des géographes qui ont copié cette faute avec un air de prétention, afin de paraître plus savans que leurs prédécesseurs. Tiflis devint alors le siége d'un gouverneur, qui reçut le titre de *Pravitel Grouzia* ou d'*Administrateur de la Géorgie*. Il fut placé sous la dépendance du gouverneur-général, commandant des troupes stationnées dans les provinces d'Astrakhan, du Caucase et de la Géorgie. Ce dernier réside également à Tiflis. L'administrateur ne s'occupe que des affaires civiles. On divisa à la même époque la Géorgie en cinq districts, ceux de Gori, Lohri, Douchéthi, Thélavi et Signakhi. Les bureaux et

les administrations furent établis à Tiflis; savoir, l'expédition exécutive, ou le véritable gouvernement, la chambre des domaines et le trésor, le tribunal criminel et le tribunal civil; enfin une commission médicale. Les chefs-lieux des districts eurent des commandans, des directeurs de police, des trésoriers, des tribunaux provinciaux, et des magistrats furent placés dans tous les lieux où ils parurent nécessaires. Les frais annuels de l'administration de la Géorgie s'élevoit à 71,020 roubles en argent (environ 284,080 francs) : 240,000 furent destinés à la construction de bâtimens pour les bureaux du gouvernement et pour d'autres objets. Les postes les plus éminens dans la magistrature furent donnés de préférence aux princes et nobles géorgiens, en cas d'égalité de talens. Les causes judiciaires devaient être décidées d'après les lois russes, en consultant cependant le Code géorgien du roi Vakhtang; et dans les affaires criminelles on devait avoir égard aux idées généralement reçues parmi les indigènes.

Le roi Vakhtang, qui régnait au commencement du 18e siècle, fit traduire du grec les lois de l'empereur Léon le philosophe, et celles des rois d'Arménie ; il revit lui-même ces traductions, et y joignit plusieurs additions importantes. Ce Code, dont une copie se trouve à Paris, à la bibliothèque royale, jouit d'une grande estime dans tous les pays caucasiens; plusieurs peuples des montagnes s'en servent pour décider leurs différens. Malgré les efforts de Vakhtang pour donner à ses lois le plus haut degré possible de clarté et de perfection, et pour introduire dans ses États une bonne

administration de la justice, il prévit que ni lui ni ses successeurs ne pourraient y réussir complétement; il termina son Code par la phrase suivante, qui n'est pas très flatteuse pour ses sujets : « J'ai rédigé ce livre de lois, » mais en Géorgie on n'a jamais jugé avec équité, et on » n'y jugera pas non plus à l'avenir, sans s'écarter des » règles qu'elle prescrit. »

Quant aux provinces nouvelles que la Russie a acquises au sud du Caucase, elles ne peuvent être gouvernées toutes de la même manière. Les pays habités par des chrétiens du rit grec et arménien, sont susceptibles de recevoir des institutions semblables à celles qui existent en Russie, mais il n'en est pas de même des contrées mahométanes. Il serait difficile d'introduire dans ces dernières les lois russes qui n'admettent pas la peine de mort. Suivant l'opinion des nations asiatiques, une espèce de cruauté est indispensable à un gouvernement qui veut être fort, et on conçoit facilement que la peine capitale est nécessaire dans des pays où la vengeance du sang répandu est regardée comme un devoir sacré. Dans l'état actuel de civilisation des peuplades du Caucase, on ne parviendrait pas à leur faire comprendre que le meurtre peut être autrement puni que par la mort du meurtrier, et qu'une punition corporelle et l'exil du criminel en Sibérie soient une satisfaction complète pour la famille et les alliés de celui qui est tombé sa victime. Dans plusieurs de ces provinces, les Russes se sont contentés de laisser les anciens chefs, et de ne leur imposer qu'un tribut assez médiocre; mais par ce moyen, ils ne parviendront jamais à s'attacher sincère-

ment des tribus mahométanes, que leurs idées superstitieuses et fanatiques empêcheront toujours d'être sincèrement soumises à des maîtres qu'ils qualifient de mécréans.

De tout temps le paysan serf a été opprimé en Géorgie par les princes et les nobles auquel il appartient. Le maître s'appropriait presque tout ce que le serf gagnait, et chaque famille de cultivateurs était de plus obligée de fournir annuellement au roi soixante-sept livres de froment, indépendamment de l'impôt foncier. Les habitans des villes payaient environ 40 francs par famille ; de sorte qu'on pouvoit évaluer ainsi le revenu que le roi de Géorgie tirait de ce pays :

Impôts directs..	2,400,000 f.
Douanes rapportaient.................................	100,000
Mines de Somkhéthi, en or et en argent.........	252,000
Impôt des districts mahométans qui bornent la Géorgie au sud....................................	60,000
Total.....	2,812,800

Ces revenus, qui avaient diminué beaucoup depuis l'invasion des Persans en Géorgie et la dévastation de Tiflis, paraissaient si insignifiantes au gouvernement russe, qu'on les *destina* à la réédification des bourgs et des villages, détruits pendant les troubles continuels qui avaient agité le pays.

Il n'est pas probable que les revenus aient considérablement augmenté depuis que les Russes possèdent le pays; mais il est certain que depuis cette époque on a envoyé annuellement huit millions de francs en Géorgie, pour subvenir aux frais d'entretien d'une armée de 30 à

40,000 hommes, stationnés au sud du Caucase, afin de défendre les provinces nouvellement acquises contre les invasions des Turcs, des Persans et des peuples des montagnes. Cette armée ne trouvant pas dans les contrées qu'elle occupe les vivres dont elle a besoin, on est obligé de les expédier en grande partie par la mer Noire, et à travers le Caucase, par un chemin où les voitures ne peuvent passer qu'avec de grandes difficultés. Tous les autres objets nécessaires pour l'équipement et l'armement des troupes arrivent de la même manière en Géorgie; on peut donc juger que la possession de cette contrée doit être très onéreuse pour la Russie. Quarante mille hommes suffisent à peine pour tenir en bride et la population de la Géorgie et les tribus guerrières du Caucase, qui épient toutes les occasions pour piller le pays et emmener les habitans en esclavage.

Au lieu d'employer les moyens de se faire aimer et respecter dans ces provinces nouvelles, le gouvernement russe a commis la faute grave de se servir de la Géorgie comme d'un lieu d'exil pour les officiers qui ont commis des fautes graves dans leur service, et les comptables qui ont malversé. On les envoyait dans ce pays pour y occuper des emplois moindres que ceux qu'ils avaient eus précédemment en Russie; or, est-ce un bon moyen de se concilier l'estime d'un peuple, peu disposé en faveur des étrangers conquérans, que de lui donner pour administrateurs des hommes qu'on a bannis de chez soi pour leur mauvaise conduite? Ce motif et plusieurs autres sont cause qu'en Géorgie on a peu d'attachement pour les Russes.

Les belles vallées du versant méridional du Caucase sont fertiles, mais elles ne sont pas cultivées. On y récolte principalement du blé, de l'orge de l'avoine, du froment, des lentilles, du maïs, du riz, du coton et du chanvre. Le paysan géorgien se borne à semer les céréales dont il croit avoir besoin pour se nourrir lui et sa famille, et pour aller échanger dans les villes voisines contre d'autres choses de première nécessité. Le caractère paresseux de cette nation ne lui permet pas de se livrer à des travaux et à des entreprises qui pourraient l'enrichir; tout le commerce se trouve entre les mains des Arméniens; il ne consiste d'ailleurs que dans le trafic des marchandises, et ne s'étend pas aux productions de la terre.

Malgré la fertilité du sol, l'agriculture est encore dans son enfance en Géorgie. La charrue, dont on se sert ordinairement, est si lourde, qu'il y faut atteler six ou huit paires de buffles. Entre deux paires, un homme assis sur le joug excite les buffles en criant et en les frappant; un autre, placé au manche, dirige la charrue, et appuie souvent le pied sur le soc quand il ne s'enfonce pas assez avant dans la terre. Comme cette charrue ne verse constamment la terre qu'à droite, il faut, quand on veut tracer un sillon tout près d'un autre, commencer toujours par le même bout, ou bien, ce qui est plus avantageux, labourer une pièce de terre de deux côtés en même temps. Le sillon a un pied et demi de largeur et plus d'un de profondeur. Avec cette charrue, qui occupe seize buffles et cinq hommes, on peut, en quatre heures, labourer 43,470 pieds carrés. — La herse que

l'on emploie pour recouvrir la semence est encore plus défectueuse que la charrue. On prend une forte planche longue de sept pieds sur un pied de largeur; on fixe contre cette partie une perche à laquelle on attache, par leur gros bout, des arbres de longueurs différentes, et on laisse traîner leurs branches. Au milieu de la planche on fixe, par une courroie, un timon auquel on attèle plusieurs paires de bœufs les uns derrière les autres : pendant que ces animaux traînent la herse, un ou deux hommes se tiennent debout sur la planche, afin que la terre étant fortement pressée, la semence soit bien enterrée par le gros bout des arbres, dont les branches traînantes la recouvrent encore mieux de terre.

La production principale de la Géorgie est le vin, qui est d'une qualité excellente, et abonde tellement dans les pays situés entre la mer Noire et la Caspienne, qu'il deviendrait l'article le plus important de l'exportation, si l'on pouvait introduire une meilleure manière de le préparer et de le garder. A présent on le presse sans soin, et on le laisse fermenter avec si peu de précaution, qu'il ne dure pas même jusqu'à la vendange suivante. Pour le transporter on se sert d'outres, faites avec des peaux entières d'animaux, qu'on enduit intérieurement de pisasphalte, pour les rendre impénétrables, ce qui donne au vin un très mauvais goût, et contribue à l'aigrir. Jusqu'à présent les Géorgiens ont été trop insoucians pour mettre le vin en barrique, seul moyen de le conserver et de l'améliorer; leurs montagnes fournissent pourtant du bois excellent pour faire toute espèce de futailles; il suffirait d'envoyer dans ce

pays des tonneliers. Pendant mon séjour à Tiflis, un Hongrois, nommé *Martini*, auquel le général Goudovitch avait confié la direction de quelques vignobles appartenant au gouvernement, avait fait avec les raisins du Kakhéti plusieurs espèces de vin qui pouvaient se comparer aux bonnes qualités du Bourgogne : la mort de cet homme empêcha de suivre ces expériences utiles; d'ailleurs elles n'étaient pas bien vues de la part des indigènes du pays, qui alors, nourrissant encore l'espérance d'échapper à la domination russe, craignaient que l'amélioration des vins de leur pays ne contribuât à disposer les Russes à ne pas quitter de sitôt la Géorgie. En effet, si l'on portait une attention particulière à la préparation du vin dans les pays caucasiens, ces contrées seraient en état de fournir à la Russie tout ce qu'elle en consomme; mais avant d'y parvenir il y a encore beaucoup à faire en Géorgie, où la crasse ignorance et les préjugés se montrent, comme ailleurs, les ennemis les plus invétérés de toute réforme salutaire.

Tiflis, la capitale de la Géorgie, est bâti sur les bords du Kour, appelé en géorgien *Mtkwari*. Cette ville se divise en trois quartiers : *Tiflis* proprement dit, ou l'ancienne ville, dans laquelle sont les bains chauds, qui est située au sud-est du Kour et peu considérable; *Kalah*, ou la citadelle, au nord de la précédente; à l'ouest du fleuve est la plus peuplée; enfin le faubourg d'*Isni*, séparé des deux autres parties par le seul pont qui traverse le Kour dans cette cité. Originairement *Tiphlissi* n'était qu'un village; mais vers l'an 380 de notre ère et sous le règne de Varza Bakour, vingt-septième roi de

Géorgie, le gouverneur persan de ce pays, construisit près de ce village un fort; et en 469, le vaillant roi Vakhtang Gourgaslan, ou le loup-lion, y bâtit la ville de Tiflis, qui, ayant été ensuite dévastée par les Khazars, fut rebâtie par l'émir Agarian, et devint la résidence de la famille royale des Bagrathides, après la destruction de Mtskhétha.

La partie de la ville située à l'ouest du Kour forme à peu près un rectangle, dont le côté le plus long est baigné par le fleuve; à l'ouest elle est entourée de jardins; le côté du sud-est est appuyé sur la montagne de Solalani, et la partie de la ville qui y est bâtie descend en terrasse. Sur cette montagne s'élève, du côté du Kour, le fort de Narakléa. Un mur, avec des embrasures, long d'un quart de lieue et haut de seize pieds, part de ce fort, traverse la crête de la montagne, et se dirige à l'ouest jusqu'au fort Chardakhti, aujourd'hui détruit; il descend ensuite le long des côtés occidental et septentrional de la ville jusqu'au Kour. Son enceinte renferme donc une grande partie de la montagne où l'on ne voit aucun bâtiment. Au sud et derrière le mur, coule le *Tsakwissi*, ruisseau qui vient d'un village du même nom; il traverse une vallée profonde, entourée de hauts rochers très escarpés, et qui est fréquentée en été à cause de l'ombre et de la fraîcheur dont on y jouit. A l'ouest de Tiflis s'élève le mont Ichtourdouki, et sur sa pente on voit les ruines du couvent Mtha-tzminda, célèbre par les miracles qui s'y opèrent.

Tiflis, détruit en 1796 par Agha Mohammed-khan, n'a été reconstruit que fort lentement. Les rues, ou pour

mieux dire les ruelles de cette ville, sont presque toutes très étroites et irrégulières ; aucune n'est droite, à l'exception des nouvelles rues, qui traversent les parties de la ville que le général Yermolov a fait rebâtir à la manière européenne. Les maisons et les murs qui les entourent sont construits en briques larges et plates, souvent mêlées de pierres ordinaires et de quartiers de rocher, ou formant alternativement avec ces derniers des assises, liées ensemble par de la terre glaise ou un peu de chaux. Les maisons des plus riches habitans seules ont des fenêtres vitrées; dans les autres, les carreaux sont remplacés par des feuilles de papier quelquefois huilé. Le verre est excessivement cher en Géorgie, parce qu'on ne le fabrique pas dans le pays ; il vient de Russie. Les portes qui donnent dans la cour servent souvent de fenêtres, et on les laisse ouvertes pour donner du jour dans les chambres. En général Tiflis est une ville très laide. Le Kour, dont l'eau est trouble à cause du limon qu'il charrie, a un cours très rapide et occasionne souvent des inondations. Les marchés publics sont remplis de boues. La plupart des bains naturels sont malpropres; enfin, malgré toutes les améliorations introduites par les Russes, Tiflis est une ville très misérable : cependant la foule se presse dans ses rues et ses habitans ont l'air très affairé.

Les bazars, quoique agrandis par les soins du général Yermolov, n'ont rien d'imposant. Les boutiques forment des allées couvertes, qui traversent tout le bazar: quelques unes sont extrêmement obscures et les autres ne sont guère plus claires ; mais ces allées sont sans cesse

animées par le bruit que font les ouvriers et les passans. Chaque quartier du bazar est affecté à un genre d'industrie particulier. Quand on approche d'une petite place entourée de boutiques, un tintamarre horrible annonce qu'on est dans le quartier des chaudronniers. Le cuivre, qui leur est vendu brut par le gouvernement, provient des riches mines du Somkhéthi ; ils le mettent en feuilles avant de le façonner. A peu de distance, les potiers étalent des vases de terre : une vingtaine de boutiques sont occupées par les orfèvres qui ont toujours du travail, l'argenterie, quoique grossièrement faite, étant un des objets habituels de luxe dans le pays : ils excellent dans l'art d'émailler. Près des bains sulfureux, on trouve les fourbisseurs les plus renommés pour donner aux sabres et aux poignards une trempe supérieure ; ils se servent de l'acier de Khorassân, qui est excessivement cher. Ils savent aussi parfaitement damasquiner les armes. Dans l'intérieur du bazar, quelques ouvriers fabriquent des tapis de feutre à la manière persanne; non loin de là se trouvent les fileurs de soie, qui ont le talent de donner à cette substance, en employant les plantes du pays, des couleurs brillantes et solides. Les corroyeurs, au lieu de tanner le cuir, l'apprêtent en le passant continuellement entre deux cylindres de bois, et finissent par lui donner une élasticité et une force supérieure aux cuirs préparés en Europe. Enfin un grand nombre de boutiques sont destinées aux bottiers, cordonniers et fourreurs. Ceux-ci fabriquent des bonnets de peau de mouton et d'agneau d'Astrakhan, noirs et gris, également en usage en Perse et en Géorgie, et qui ne diffèrent

chez les deux peuples que par la forme plus ou moins élevée.

Les caravanseraïs de Tiflis ne sont ni beaux ni spacieux, ni bien fournis de marchandises d'Asie. Ceux des Turcs et des Persans sont des édifices carrés, qui ressemblent assez à des prisons. Bâtis autour d'une cour, ils ont deux rangs de boutiques l'un au-dessus de l'autre; le nombre de ces petites boutiques est très considérable: elles sont sans meubles et servent aux marchands étrangers de magasin et d'habitation. Pendant le jour, ces marchands s'y tiennent assis par terre, fumant leur pipe, en attendant les acheteurs; la nuit, ils y couchent sur des tapis ouatés, et ne quittent le caravanseraï que lorsqu'ils ont vendu toutes leurs marchandises.

Le général Yermolov a fait construire près de sa demeure deux rangs de grandes boutiques, auxquelles on donne également le nom de caravanseraïs, mais il n'y a que peu de marchands. C'est dans le même quartier qu'on a commencé de bâtir la nouvelle ville, qui ressemble à celles de l'Europe, quoiqu'on y voie encore des centaines de masures souterraines, couvertes d'un toit sur lequel on peut se promener.

A peu près au milieu de la ville se trouve une place irrégulière, entourée par la maison du gouverneur civil de la Géorgie, et les édifices occupés par les bureaux de la police et de l'administration. On a aussi construit des bâtimens à l'européenne, près d'un cimetière qui fait partie du faubourg septentrional de Tiflis, nommé Garéthoubani.

En 1807, le nombre des habitans de Tiflis s'élevait à

18,000, sans y comprendre les officiers russes civils et militaires, ni la garnison; depuis, cette population a augmenté d'environ 2,000 ames. M. Gamba croit pouvoir porter le nombre des habitans de cette capitale à 33,000; mais ce calcul est exagéré, comme la plupart de ceux de ce voyageur, qui paraît avoir un intérêt particulier à peindre la Géorgie sous un aspect brillant.

Les travaux pénibles, le transport de l'eau du Kour aux maisons de la ville, et celui des marchandises et de tous les objets, sont, en général, le partage des Ímeréthiens, qui arrivent en foule à Tiflis, pour y gagner leur vie. Les colons allemands, qui occupent le village attenant aux faubourgs, sur la gauche du Kour, fournissent à la ville des plantes potagères, du beurre, des jambons, et d'autres salaisons de porc. La plupart de ces colons sont du Wurtemberg. C'est à eux et à une autre colonie de cette nation qui habite également sur la rive gauche du Kour, qu'est due la culture des pommes de terre en Géorgie. Ces allemands paraissent satisfaits de leur sort, et ne peuvent manquer de prospérer.

Gori est après Tiflis la ville la plus considérable de la Géorgie proprement dite. On y compte trois cents maisons entourées d'un mur circulaire. Le fort est au nord-est, sur une montagne de grès, qui a quatre-vingts pieds de hauteur au-dessus de la plaine dans laquelle coule le Liakhwi. Ce fort est abandonné; on ne fait plus usage que d'une petite chapelle située dans un coin du sud-est. Tout semble de même bien désert dans la ville inférieure, parce qu'on ne fait aucune réparation aux anciens bâtimens. Les maisons sont généralement au-dessus du

sol comme à Tiflis; elles se composent de quatre murs hauts de dix à quinze pieds; au milieu s'élève une cheminée conique, proportionnée à la largeur de la maison; elle a un trou rond, de trois pieds de diamètre, qui sert à laisser échapper la fumée et pénétrer la lumière, mais qui donne aussi un libre accès à la pluie. Quelques maisons sont à peu près bâties à l'européenne ; on y trouve des chambres de forme oblongue, blanchies à la chaux, pourvues de cheminées, de portes et de fenêtres : celles-ci se distinguent des nôtres en ce qu'elles descendent jusqu'à terre; au lieu de carreaux de verre, elles en ont de papiers : pendant la nuit, elles se ferment avec des volets. Des toits en saillie s'avancent de chaque côté des fenêtres et des portes, ce qui met à l'abri de la pluie, mais cache aussi la lumière du jour. Les murs sont construits en brique et en cailloux roulés, tirés de la rivière et unis par de la chaux. Les toits sont plats et couverts d'argile, sur laquelle l'herbe croît.

Les autres villes du K'harthli ne méritent nullement ce nom; ce sont des amas de misérables huttes ou d'habitations souterraines appelées *sakhli* en géorgien. Un sakhli est un trou carré creusé en terre; les parois sont revêtues de pierres ou de bois; le toit est fait avec des planches couvertes de terre. Au milieu du toit est une ouverture par laquelle sort la fumée et qui laisse pénétrer la clarté du jour. L'entrée est inclinée et de côté : les étables se trouvent à côté de ces habitations et leur ressemblent complétement.

Le *Kakhéthi*, ou la partie orientale de la Géorgie, est formé par les vallées où coulent l'*Yori* et l'*Alazani*. Ce

pays était originairement une province géorgienne qui, en 1424, eut ses rois particuliers; le dernier fut Héraclius II, qui, en 1761, réunit les couronnes de K'harthli et de Kakhéthi, et établit sa résidence à Tiflis.

Ce beau pays occupe une grande partie du versant méridional des Alpes du Caucase, et s'étend presque jusqu'aux bords du Kour. Il est plus fertile et mieux cultivé que le K'harthli, et produit du vin et des grains en abondance. La plupart de ses habitans sont d'origine géorgienne; on n'y compte que peu d'Arméniens et de Juifs. Le Yori et l'Alazani, qui viennent de montagnes neigeuses, traversent le Kakhéthi dans la direction générale du nord-ouest au sud-est, et fertilisent la terre par des inondations régulières.

Les maisons diffèrent de celles du K'harthli, et ressemblent à celles des Tcherkesses. Les murs se composent de branches d'arbres ou d'osier tressées et revêtues d'un mélange de terre glaise et de fiente de bœuf. On couvre ordinairement les toits avec des roseaux. Le pays produit des fruits excellens, des grains, du vin, dont le meilleur est celui d'Akhmeta; de la soie, du coton, de la garance, du miel, des bestiaux, des chevaux et du gibier. Les mines de cette province ne sont pas encore suffisamment exploitées.

Les Russes ont partagé le Kakhéthi en deux cercles, qui sont Thelavi et Signakhi. La partie sud-est de ce pays, connue sous le nom de Khizikhi, est couverte de prairies riantes, dont les pâturages sont excellens. On y voit les ruines de la forteresse de *Top Kara-agatch*, ancienne résidence des rois du pays. A l'ouest de Khizikhi,

entre le Yori et l'Alazani, se trouve la belle plaine de Karaya, autrefois habitée par des Turcomans, qui s'y occupaient de la culture du riz, à laquelle la nature du pays arrosé par une multitude de canaux, est très favorable. Les incursions des Lesghi ont chassé de cette contrée la plupart des habitans qui se sont réfugiés en Somkhéthi, où ils restent pendant l'été; en hiver, quand ils n'ont rien à craindre des Lesghi, ils reviennent dans leurs anciennes demeures pour y faire paître leurs troupeaux.

La partie orientale du Kakhéthi, située sur la gauche de l'Alazani, est la plus fertile; elle est entrecoupée de rivières, de forêts, de jardins et de vignobles, de champs labourés et de gras pâturages. Il y avait autrefois *Gremi*, ville ancienne, qui fut détruite en 1622 par le chah Abas; il transporta ses habitans à Ispahan et à Astrabad, et les força de se faire mahométans. Ils ont quitté Astrabad, et, mêlés avec des Arméniens, demeurent à Achraf; ils élisent deux chefs : le militaire porte le titre de *sarkirdeh*, et le civil celui de *khan*.

La capitale du Kakhéti supérieur est Thélavi; elle consiste en trois petits forts, entre lesquels sont dispersées les maisons des habitans. Les deux districts lesghi de Tchar et de Belakhani ont toujours fait partie de ce pays, et sont actuellement soumis aux Russes, qui y perçoivent un tribut annuel en soie écrue.

L'*Imeréthi*, également habité par des Géorgiens, est situé à l'ouest de la Géorgie, de laquelle il est séparé par une chaîne de montagnes. Il est limitrophe avec le pachalik d'Akhal-tsikhé, le Ghouria, la Mingrelie et le

Caucause. Quoique ce pays soit, comme la Géorgie, sur le versant méridional du Caucase, il en diffère pourtant beaucoup par le sol et la température. Les montagnes y sont plus élevées, et en rendent le climat plus froid et moins favorable à plusieurs espèces de culture. Les plaines, moins exposées aux vents, et souvent inondées par le débordement des rivières qui descendent des Alpes caucasiennes, sont ordinairement fangeuses et marécageuses; l'humidité de l'air devient alors nuisible aux hommes et aux bestiaux. Quoique l'Imeréthi ait généralement moins souffert des guerres, et qu'il soit par conséquent moins dévasté que les autres pays géorgiens, l'agriculture y est négligée et le pays mal cultivé; cependant la population y est à proportion plus considérable que dans le K'harthli et le Kakhéti. Le nombre des familles monte à 35,000, dont 13,000 seulement paient des impôts.

En général le climat est beau et constant, et le terrain extrêmement fertile. Les rivières sont poissonneuses, et les montagnes du Ratcha sont riches en mines, qu'on exploite faiblement. La fertilité du sol rend les habitans paresseux; ils passent leur vie à boire et à manger, sans se soucier d'augmenter la culture ni de fonder des établissemens qui enrichiraient leurs descendans, et leur procureraient les avantages de la vie civilisée, que la génération actuelle n'a jamais connus.

En Iméréthi et en Mingrelie, l'espèce de millet nommé *ghomi* tient lieu de pain; on en fait une bouillie épaisse, qui est la nourriture ordinaire des habitans. Dans le Ratcha, et dans toute la partie septentrionale de l'Ime-

réthi, le ghomi est remplacé par le maïs et par le millet ordinaire. Le pays abonde en gibier ; c'est, comme l'on sait, la patrie du faisan (*khokhobi*). Les montagnes fournissent d'excellens bois de construction, et sont jusqu'à une certaine hauteur couvertes d'arbres fruitiers. La vigne prospère en Imeréthi et en Mingrelie, sans aucune culture; de sorte que ces deux provinces forment un vaste vignoble. Le vin d'Imeréthi ressemble beaucoup à celui du Kakhéthi, et l'emporte beaucoup sur celui qu'on boit à Tiflis et dans le K'harthli ; enfin il est infiniment meilleur que celui des environs de Kizliar, du Don inférieur et de la Crimée. Il est digne de remarquer que le vin s'appelle en géorgien *ghuni* ou *ghwini*, et en arménien *kini ;* ces mots ressemblent assez au οἶνος des Grecs et au *vinum* des latins, tandis que cette liqueur porte dans les pays voisins des noms absolument différens (1). Cette circonstance et la grande abondance de la vigne en Géorgie et en Arménie pourraient faire conjecturer que ces contrées sont la véritable patrie de ce précieux végétal, et qu'il s'est répandu de là dans les pays qui bordent la Méditerranée du côté du nord; cette supposition est d'autant plus probable qu'on ne retrouve pas le mot de *vinum*, ni quelqu'un qui lui ressemble, dans l'ancien idiome de l'Inde, qui cependant a conservé une foule de racines identiques avec celles du latin, du grec, et des langues germaniques.

(1) En persan, *meï*, *bâdeh*, *charâb*, *mul*; en arabe, *khæmr*, *mudâm*, *régf*; en turc, *sudji*, *itchki*; en turc-tartare, *tchikhir* ou *tchakhir*.

Les Imeréthiens ne sont pas aussi misérables que les Mingreliens ; ils s'occupent d'agriculture. Plusieurs milliers, comme je l'ai déjà dit, vont annuellement à Tiflis pour y servir de porte-faix. Leur religion est la catholique du rit grec, et leur dialecte ne diffère que fort peu de celui du K'harthli : ce sont des marcheurs infatigables et qui font souvent à pied trente à trente-trois lieues par jour.

Il y a en Imeréthi une espèce de miel appelé *kwa-tapli*, ou miel de pierre : il est dur, n'est nullement gluant et a un goût agréable et aromatique ; on le trouve dans les fentes des rochers où habitent les abeilles qui le préparent. Ce miel forme une seule masse avec la cire, c'est ce qui le rend si dur. Les rayons sont originairement blancs, mais ils jaunissent facilement et se conservent long-temps. Le miel ordinaire est souvent enivrant quand les abeilles ont sucé les fleurs du *rhododendron caucasicum*, qui abonde dans les montagnes du pays. Les auteurs anciens ont déjà remarqué la qualité enivrante du miel de la Colchide.

L'Imeréthi a fréquemment formé un état séparé des autres pays géorgiens. La dernière dynastie commença à Vakhtang, fils d'Alexandre, roi de toute la Géorgie, qui, en 1424, partagea ses états entre ses fils. Le malheur de l'Imeréthi fut causé par le système féodal, qui rendit les grands vassaux presque indépendans du roi. Les habitans étaient ou la propriété de ce dernier, ou les esclaves des princes et des nobles, qui les vendaient aux Turcs et aux peuples du Caucase ; le produit de cette vente formait la principale partie de leurs re-

venus. La réunion de la haute noblesse formait un conseil, ou une espèce de diète, sans le consentement de laquelle le roi ne pouvait entreprendre rien d'important.

Les revenus du souverain étaient très minces et ne reposaient pas sur des bases fixes. Ils montaient ordinairement de 120 à 200,000 francs par an; mais cette modique somme ne pouvait même être perçue sans surcharger le peuple d'impôts et de taxes beaucoup trop fortes pour la pauvreté du pays. Le roi Salomon I se délivra du joug des Turcs, et établit des relations amicales avec la Russie. Sa mémoire est révérée parmi le peuple, car il avait trouvé le moyen de rétablir la tranquillité et la sûreté dans l'Imeréthi, et défendu le commerce des esclaves sous peine de la vie. Son beau-frère Davith lui succéda. *Daria*, épouse d'Héraclius, roi de Géorgie, qui désiroit de voir placer son petit-fils Salomon sur le trône d'Imeréthi, détermina son mari à envoyer des troupes dans ce pays, et y fomenta une révolution. Davith fut forcé d'abandonner son royaume et de se sauver sur le territoire turc. Constantin, son fils et son successeur légitime, fut enfermé dans une forteresse, et Salomon devint roi d'Imeréthi. Il se soumit en 1804 à la Russie; mais n'étant pas resté fidèle à ses engagements, il fut mené prisonnier à Tiflis, et son pays incorporé à l'empire du magnanime Alexandre. Salomon trouva cependant moyen de se sauver, et se réfugia auprès du pacha d'Akhal-tsikhé. Depuis ce temps l'Imeréthi est militairement occupé par les Russes.

La rivière principale du pays est le *Rioni*, qui reçoit toutes les autres; il a ses sources au pied oriental de

l'Elbrouz, traverse le Ratcha et toute l'Imerethi; sépare la Mingrelie du Ghouria, et se jette dans la mer Noire au nord de Pothi. Cette rivière n'est pas très considérable, près de K'houthaissi, où elle n'a, en été, que deux cents pas de largeur. Sa profondeur et la vitesse de son cours diffèrent suivant la nature du terrain; mais ses eaux sont toujours troubles. Le Rioni n'est navigable qu'à quatre-vingts à quatre-vingt-dix verst au-dessus de son embouchure. Dans les montagnes, ses bords sont rocailleux; dans la plaine, ils sont argileux et ont ordinairement jusqu'à deux toises de hauteur. Comme les eaux de cette rivière sont mêlées de beaucoup de parties terreuses qui les rendent jaunes, on les peut distinguer de celles de la mer à une distance considérable. Le Rioni est très poissonneux; on y prend principalement des saumons et des esturgeons, des œufs desquels on prépare une grande quantité de caviar.

K'houthaissi ou *K'hothathissi*, est la capitale de l'Imeréthi. L'ancienne ville de ce nom étoit sur une montagne assez élevée et presque à pic, sur la droite du Rioni. La ville actuelle est dans la plaine, sur la gauche du fleuve, et dans une situation plus commode. La position de l'ancienne était plus convenable pour une place de guerre et plus salubre. Pour aller dans la ville nouvelle, on est obligé de suivre, pendant près d'un demi-verst, une chaussée extrêmement escarpée, sur le flanc d'une montagne élevée de plus de soixante pieds au-dessus du Rioni. Ce chemin, trop étroit pour que deux voitures y puissent passer à la fois, étoit dans un tel état de dégradation, qu'on courait à chaque instant le danger d'être

précipité dans le fleuve ; il a été entièrement rétabli en 1823. Avant d'arriver au pont qui sépare l'ancienne ville de la nouvelle, on doit prendre les plus grandes précautions à cause de la rapidité excessive de la descente. Le passage du pont n'est même pas sans danger ; les culées sont en pierres, et paroissent être d'un travail très ancien; l'arche du milieu ayant été emportée dans une crue d'eau, le plancher qu'on lui a substitué est placé sur des poutres, et si peu solide, qu'il est à craindre qu'il ne s'écroule sous le poids de quelque voiture. On voit dans l'ancienne ville les restes d'une belle église construite en pierre, dans le style de l'architecture byzantine. Tous les ans, les habitans du voisinage enlèvent des fûts de colonnes et des pans de murs dont ils se servent pour faire des enclos; si bien que dans quelques années à peine restera-t-il des traces de cet édifice curieux. Autour de ces ruines sont placés les bâtiments en bois qui composent l'archevêché : quelques maisons sont occupées par des prêtres attachés à l'église du lieu et par des cultivateurs. Il y a aussi un magasin de poudre. L'eau des sources du voisinage est excellente. De là on jouit d'une vue magnifique qui, vers l'est, s'étend beaucoup au delà de l'ancien monastère de Ghélathi, et, vers le sud, jusqu'aux montagnes d'Akhal tsikhé. Les murs de l'ancienne ville sont encore en assez bon état, et se font remarquer par leur épaisseur et leur solidité. Dans la ville moderne, les rues étoient généralement tortueuses, et les maisons bâties pour ainsi dire au hasard. Les Russes ont donné un alignement régulier aux rues. La plupart des maisons sont construites en clayon-

nage, mêlé d'argile et blanchi extérieurement avec de la chaux. Les habitations de quelques seigneurs et des principaux marchands sont en bois. Les rues et les places sont plantées d'arbres, parmi lesquels les cognassiers, les figuiers et les noyers sont les plus nombreux. Au milieu de son irrégularité, l'aspect de K'houthaissi a quelque chose de champêtre et de pittoresque qui plaît, et que relèvent d'ailleurs la beauté de la campagne voisine, et ce mélange de vallées et de forêts encadrées de trois côtés par de hautes montagnes, dont le sommet, pendant la plus grande partie de l'année, est couvert de neige. Le bazar est spacieux; toutes les boutiques sont en bois, et placées sur deux lignes parallèles : on y trouve des marchandises de Constantinople, de Tiflis et d'Akhal-tsikhé, qui servent à la consommation de la garnison et des habitants; ceux-ci donnent en échange des fourrures, de la soie, du coton, de la cire, du miel, et autres productions de leur pays qu'ils apportent régulièrement au bazar le mercredi et le vendredi. La population de la ville est peu nombreuse; les Juifs, au nombre d'environ huit cents, en composent presque la moitié; ils vivent dans un quartier particulier; le reste des habitans consiste en Imeréthiens et en Arméniens. La garnison est assez nombreuse. Les vivres y sont à très bon compte, le blé vaut ordinairement de 12 à 15 francs le tchetvert ($333\frac{1}{3}$ livres, poids de marc); le maïs, 7 ou 8 francs; la viande, quelques centimes la livre. On achète une mesure de dix-huit bouteilles de vin du pays pour 80 centimes.

L'Imeréthi est divisé en plusieurs districts, qui, pour la plupart, ont été nommés d'après les familles des

princes auxquels ils ont autrefois appartenu. Le célèbre couvent de *Ghélathi* appartient à celui d'Okriba; il est situé sur un rocher calcaire: c'étoit le siége du patriarche et du katolikos d'Imeréthi. *Khoni* est un bourg considérable sur la petite rivière de Koukha; il est habité par deux cents familles, et appartient au district de Waké.

Le grand district de *Ratcha* occupe la partie nord-est du pays, et se termine, au nord, aux montagnes neigeuses du Caucase. Le Rioni supérieur, très rapide, le traverse, et y reçoit un grand nombre de rivières et de torrents qui la grossissent considérablement à l'époque de la fonte des neiges. Ce canton est hérissé de montagnes; les petits villages, situés sur les hauteurs, sont très pauvres, tandis que ceux des vallées sont un peu plus à leur aise. On y cultive du froment, de l'orge, du millet et du maïs; la vigne croît très bien sur les bords du Rioni, au-dessous du village d'Outséra : on presse les grappes dans de grandes cuves de bois, et on conserve le vin dans de très gros pots qu'on enterre. Les légumes et les herbes potagères, de même que plusieurs espèces de fruits, abondent. On élève très peu de bétail dans le Ratcha; les chevaux et les bœufs y sont rares, et on n'y voit ni buffles, ni ânes, ni moutons, ni chèvres; les cochons et les poules sont les seuls animaux domestiques qu'on y trouve en grand nombre. Les montagnes et les forêts sont peuplées de gibier, et on y rencontre beaucoup de chamois et de bouquetins. La population du Ratcha, qui se compose d'Imeréthiens, d'Arméniens et de Juifs, se monte à cinq cents familles. Le bourg le plus

considérable est Oni, sur la gauche de Rioni, au-dessus du confluent du Djedjo; les Arméniens et les Juifs y vendent aux Ossètes et aux Souanes de la taillanderie de Tsedissi, des tissus de coton de Géorgie, du sel et du millet. Tsedissi est le village le plus oriental du district de Ratcha ; il est dans une vallée profonde, à trois quarts de lieue du Djedjo. Il y a de riches mines d'hématite ; le fer qu'on en extrait par la fusion est employé à faire des fers à cheval, des faulx, des haches, des socs de charrue, des chaînes et des chaudrons : marchandises qui s'échangent à Kakhéthi, chez les Ossètes et chez les Bazianes, contre du bétail, du froment et d'autres objets de première nécessité. Le district de Dvalethi, habité par des Ossètes, appartient également à l'Imeréthi ; il est à l'est du Ratcha, au sud des montagnes de neige et sur les deux rives du Djedjo supérieur. Le climat y est rude, et le terrain peu fertile. Autrefois il dépendait du *Ratchis-Eristhavi,* ou prince de Ratcha : il fut incorporé à l'Imeréthi, quand les possessions de ce prince devinrent la propriété des rois de ce pays.

La *Mingrelie* est séparée au nord-ouest de l'Abkhazie par le cours de l'Engouri; au sud-ouest, elle a la mer Noire; au sud, le Rioni et le Ghouria, et à l'est l'Imeréthi; la Tskhénis tzquali marque sa limite de ce côté. Les habitans de ce pays sont d'origine géorgienne; mais ils parlent un dialecte grossier et très différent de ceux de l'Imeréthi et de la Géorgie. Ils s'appellent eux-mêmes *Kadzaria,* du mot *kadzaro,* bouc. On trouve parmi eux beaucoup d'Arméniens, de Juifs et de Tatares. Ce pays obéissoit autrefois aux rois de K'harthli; ce ne fut que vers

la fin du XVIe siècle que son prince, issu de la famille de *Tchikvaki*, se rendit indépendant, et prit le titre de *Dadian* qui est resté à tous ses descendans. C'est pour cette raison que ce pays porte en géorgien le nom de *Sa-Dadiano*, ou appartenant au Dadian. La religion est la catholique grecque, du rit géorgien. La Mingrelie a beaucoup souffert par les invasions des Turcs, et a été dépeuplée par le commerce d'esclaves. Les Mingreliens sont encore moins civilisés que les habitans de l'Imeréthi, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par la manière de vivre, de se vêtir et de se loger. Le peuple se divise en trois classes, qui sont les princes, les *sakkour* ou nobles, et les *moniali* ou roturiers. Les princes du premier ordre portent le titre de *djinaska*, et les autres celui de *djinandi*. Cette différence de classes est si fortement établie, que jamais un noble ou un homme du peuple ne peut sortir de la sienne. Les sakkour servent les princes et les accompagnent dans leurs voyages, dans leurs expéditions et à la guerre. Les moniali vont couper du bois, suivent les princes et nobles à pied, et dans les voyages portent sur les épaules leurs effets ; les moniali sont obligés de donner aux deux autres classes une partie de leur récolte, et de leur bétail quand il augmente ; de recevoir et d'entretenir les hôtes que leurs maîtres leur envoient. Le dadian réside à *Zoubdidi ;* mais ce prince, accompagné de sa cour, va souvent d'un bourg à l'autre, et y reste aussi long-temps qu'il y trouve des vivres, du vin et des poules ; quand tout est consommé, il plie bagage et gagne un autre endroit. La pauvreté de la cour est souvent si grande, que personne n'y possède assez

d'argent pour échanger un ducat turc de la valeur d'environ 8 francs.

La Mingrelie se divise actuellement en trois provinces, savoir : la Mingrelie proprement dite, ou l'*Odichi*, qui est la plus proche de la mer. A l'exception de quelques plateaux épars et d'une chaîne de montagnes peu élevées du côté du monastère de Khophi, ce pays est généralement plat ; le terrain, qui consiste en débris de végétaux, est d'une fertilité extraordinaire. Cette partie de la Mingrelie, occupée sur plusieurs points par des postes russes, et garantie par des rivières profondes contre les incursions des peuples voisins, offre une entière sûreté à ses habitans. La seconde province, nommée *Letchkoumi*, comprend le pays arrosé par le Tskhénis tzqali supérieur et ses affluens ; elle s'étend des environs de Khoni, au sommet du Caucase, et à la partie des montagnes occupées par les Souanes : c'est un pays entièrement montagneux ; l'air y est très salubre. La troisième province de la Mingrelie est la partie méridionale de l'ancienne Aphhazie ; le nom de *Sa-Mourzakano* (et non pas Tmourakane, comme écrit M. Gamba), lui vient de la famille des princes Mourzakani, à laquelle ce pays appartenait autrefois. Elle s'étend au nord jusqu'aux rives du Kodori, et fait partie des Etats du Dadian ; mais elle n'obéit réellement à aucune puissance. On n'y trouve que peu de terre cultivée ; la population y est très faible ; c'est un véritable désert qui forme une barrière entre les Apkhas et les Mingreliens. Si la partie basse du Sa-Mourzakano est privée d'habitans, celle des montagnes renferme une population assez nombreuse, puisqu'on l'es-

time à près de huit cents familles. Les Russes ont établi à l'embouchure du Khophi, et sur la gauche de cette rivière, le fort de *Redout kaleh*, où l'on compte actuellement cent maisons et quatre cents habitans. L'air y est malsain, surtout en automne; cette insalubrité disparaîtrait peut-être si l'on desséchait les marais dont le bazar est environné, et si l'on élevait les bords de la rivière pour empêcher les débordemens. Le bazar forme deux lignes de boutiques parallèles. Les maisons situées le long du Khophi ont toutes un grand enclos qui, s'étendant jusqu'au bord de l'eau, permet aux navires d'y décharger leurs cargaisons; mais le port formé par l'embouchure du fleuve est encombré de bancs de sable et présente souvent des difficultés pour y entrer; des travaux immenses seraient nécessaires pour le curer. Il se fait quelque commerce à Redout kaleh; on y trouve des marchandises de Constantinople, de Trébizonde, de Tiflis, de Taganrog et de la Crimée; c'est le seul port que les Russes possèdent sur toute la côte orientale de la mer Noire : ils y tiennent une garnison de six ou sept cents hommes. Les marchands sont presque tous Arméniens ou Grecs et généralement fort pauvres. Leur commerce ne consiste que dans l'échange du sel, du fer et de quelques marchandises européennes qui leur sont consignées contre la cire, le miel, le tabac, le cuir, le bois de noyer et de buis, les cornes de cerf, les fourrures, le maïs, les noix que les Mingreliens apportent en petites quantités au bazar.

Quoique le *Ghouria* ne soit pas regardé comme une province russe, le prince de ce pays se qualifie de vassal

allié de la Russie; cette puissance y occupe quelques positions, afin de la garantir contre les incursions des Turcs d'Akhal tsikhé. Cette contrée s'étend au sud du Rioni inférieur, le long de la mer Noire, jusqu'à l'embouchure du Tchorokhi; elle est remarquable par la fertilité de ses terres et la beauté de la végétation; mais elle est comme la Mingrelie et l'Imeréthi entièrement couverte de forêts, au milieu desquelles on rencontre de magnifiques pâturages et quelques terrains cultivés. Presque toutes les habitations sont bâties sur des plateaux où l'on jouit d'un air plus salubre que dans les plaines. Le peuple du Ghouria parle la même langue, a les mêmes usages et les mêmes mœurs que celui qui habite la Mingrelie; ces mœurs ne sont pas excessivement sévères. On y cultive la vigne, le maïs, le millet, le tabac, un peu de coton, et on y recueille aussi un peu de soie. Un Anglais, vraisemblablement mauvais naturaliste, se berce de l'espérance chimérique d'y pouvoir établir des *plantations d'indigo*. On y récolte une grande quantité de cire et de miel, ordinairement excellens; il y en a aussi qui enivre. On porte à six mille le nombre des familles. La religion est la grecque, dont les chefs sont deux évêques; l'un réside à Tchemokmedi, l'autre à Djoumathi; ils dépendent du katolikos d'Imeréthi, et doivent lui donner une partie de leurs revenus. Comme la seule manière de se garantir de l'esclavage, en cas d'une incursion des Turcs, est de se faire musulman, la moitié à peu près des habitans a adopté la croyance de Mahomet. Le prince de Ghouria porte le nom de *Ghouriéli;* ce n'est

pas celui du pays, qu'il ne faut pas non plus nommer *Gouriel.*

Au sud de la Géorgie proprement dite, les Russes possèdent encore plusieurs petits *khanats* ou principautés.

Le khanat de *Gandja* ou *Ghendjeh* a son nom de la ville ancienne qui en est la capitale. Quand les Russes s'emparèrent de la Géorgie, *Djavat khan* de Gandja, ayant refusé de se soumettre, le prince Tsitsianov marcha à la tête de trois mille hommes, et prit cette ville d'assaut en 1804. Le khan fut tué à coups de baïonnettes sur une batterie qu'il défendit vaillamment. Gandja fut pillée, et les Russes lui donnèrent le nom de *Ielisavetpol,* en honneur de l'épouse de l'empereur Alexandre.

Le *Chouraghéli* est un petit canton cédé par la Perse à la Russie; il est situé au sud de la chaîne des monts de Pambaki et sur la gauche de l'Arpa tchaï, qui le sépare du pachalik de Kars. Sa population, composée de Tatares et d'Arméniens nomades, est peu nombreuse.

Le *Karabagh* ou le jardin noir, appelé aussi *Chouchi,* est une grande et belle province qui occupe le coin formé par le Kour et l'Aras, au-dessus de leur confluent. A l'ouest, elle est bornée par les montagnes de Massissi et par le cours du Kourek tchaï. Le Karabagh est célèbre dans l'histoire asiatique, par le séjour que Timour y fit fréquemment. Ce pays appartenait originairement à l'Arménie; actuellement le nombre des habitans turcs ou turcomans égale celui des Arméniens. La tribu turcomane de *Djouanchiri,* venue du Khorassan, s'y est établie, et fait paître ses bestiaux avec ceux des anciens

habitans du pays. Le premier khan d'origine turque, qui régna dans le Karabagh, fut Pana khan. Son fils Ibrahim lui succéda; Melik chah naszer, prince arménien, lui céda un territoire sur les bords du Karkar, où il construisit le fort Chouchi, sur une montagne haute et escarpée, entre les deux ruisseaux qui portent le nom de Karachan et forment le Karkar, affluent de gauche de l'Aras. Ibrahim khan fut tué en 1806 par Liessanéwitch, lieutenant-colonel russe, qui s'empara de ses trésors. Son fils, Mekhti kouli khan, fut installé khan de Karabagh, et reconnut la souveraineté de la Russie. A présent tout son pays est occupé militairement par les Russes : les Arméniens qui habitent le Karabagh parlent un très mauvais dialecte de leur langue; ils sont tous esclaves des princes arméniens, dont la famille porte le titre de Melik. Une partie de cette famille a quitté le pays en 1800, et s'est établie en Somkhéthi, dans les environs de Bolnissi, sur les bords du Machaveri; plusieurs de leurs serfs, las du joug, s'enfuirent à Tiflis, où ils sont établis dans le faubourg de Hawlabari. Anciennement le Karabagh portait le nom d'Arran; sa capitale Berdaah, célèbre dans l'histoire, est détruite depuis long-temps : on voit, à la place, Berde, misérable village composé de quelques huttes chétives.

Les pays situés entre le Caucase et les bords de la mer Caspienne portent le nom de *Daghestân*, c'est-à-dire contrées des montagnes; elles sont partiellement soumises à la Russie. Les montagnes sont habitées par des peuplades Lesghi, et les parties inférieures, jusqu'à la mer, par des Koumyk et des Turcomans, peuples d'ori-

gine turque, qui sont agriculteurs et nomades; on y trouve aussi des Arabes et des Juifs, qui changent souvent l'emplacement de leurs villages.

Quoique les Turcs du Daghestân n'égalent pas en beauté leurs voisins de l'ouest, les Géorgiens, Lesghi et Tcherkesses, ils ne sont pourtant pas dépourvus de grâce et d'agilité. Le mélange de peuples d'origine différente n'a pas donné un caractère général à la physionomie des habitans de ces pays. Les hommes sont ordinairement de stature moyenne, maigres et pâles; ils ont le teint rembruni et les cheveux noirs : les femmes sont rarement belles. L'amour du butin, la paresse et la fierté sont les traits caractéristiques des habitans du Daghestân. La religion est l'islamisme de la secte Sounnite. L'habillement diffère de celui des Tatares qui habitent au nord du Caucase, et de celui des Lesghi et des Tchetchentses, par le bonnet et la chaussure. On y porte généralement le kalpak persan, fait de peau de mouton; les Koumyk ont conservé le bonnet tcherkesse. Les pieds sont enveloppés d'un morceau de drap ou d'étoffe qu'on serre et qu'on attache avec des courroies.

Le territoire du chamkhal de *Tarkhou* occupe la partie septentrionale du Daghestân, et finit au sud aux rives de l'Ouroussaï boulak, qui le sépare de celui de l'Ouzmeï. Le chamkal est tributaire de la Russie; la ville de Tarkhou, appelée anciennement Semender, est bâtie en terrasses sur trois montagnes pointues, à une bonne lieue de la mer; le château fortifié, demeure du chamkhal, la domine. Les habitans s'occupent principalement de la culture de la garance; ils élèvent aussi du bétail.

Il s'y trouve beaucoup de négocians arméniens, qui vendent des marchandises de Russie. Au sud de Tarkhou, et au confluent du grand et du petit Bouam, est le grand village de Kara Boudakh, habité par une tribu koumyke, riche en troupeaux de moutons. Kazanich est un bourg dans la partie la plus occidentale du territoire du chamkhal; on y fabrique beaucoup de bourki, ou manteaux de feutre. Les habitans exploitent aussi les mines de fer du voisinage.

Bouniaki est une principauté dépendante du chamkhal, sur la frontière du territoire de l'Ouzmeï, dans un canton extrêmement fertile.

Djengoutaï et son territoire sont au sud-ouest de Tarkhou, et appartiennent également au chamkhal, qui les donne en fief à la famille d'Aly sulthan.

Le territoire de l'*Ouzmeï des Kaïtak* est au sud des possessions du chamkhal et d'Ali sulthan; à l'ouest, il a les montagnes des Kazi Koumouk, tribu lesghi, et, à l'est, la mer. Le cours du Darbakh le sépare du territoire de Derbend et de Thabasseran. Ce pays est arrosé par le Hhoumry ozen, et le Grand Bouam, qui ont leur source dans les hautes montagnes de Lesghi, et coulent à l'est, vers la mer. Les habitans sont des Lesghi, et forment deux tribus : la première, nommée *Kaïtak*, demeure sur les rives du Bouam et de ses affluens; l'autre, portant le nom de *Kara Kaïtak*, ou Kaïtak noirs, vit à la gauche du Darbakh. Les bords de la mer sont occupés par des Turcomans nomades, et, entre l'embouchure du Bouam et celle du Darbakh, par une autre tribu du même peuple; elle tire son nom de Bérégoë, son bourg principal.

Le titre d'Ouzmeï est héréditaire; celui qui règne à présent se nomme Mama ou Mohamet. Il se soumit à la Russie en 1799, reçut le titre de conseiller d'état actuel et 2,000 roubles d'argent d'appointement. Il peut, avec ses frères, fournir sept mille hommes. Il réside ordinairement à *Barchly* ou *Bachly*, bourg considérable, qui contient, avec les villages voisins, environ douze cents familles. Il y habite dans un vaste bâtiment en briques, placé au milieu d'une belle cour entourée d'une haute muraille. Au sud de *Bachly*, on trouve Medjalis sur la gauche du Bouam. Les environs produisent d'excellens raisins, qui ne demandent presque aucun soin; mais les habitans ne savent pas bien faire le vin: ce n'est qu'après avoir laissé évaporer la moitié du moût qu'ils le font fermenter; ils mêlent ensuite le vin avec de l'eau de rose, qui lui donne un goût fort agréable. Ils préparent aussi une espèce de raisiné nommé *douchâb*, qui a la consistance d'un sirop, et qu'on mange avec le pain. Les possesseurs des vignobles étant musulmans, ne veulent pas s'occuper de la fabrication du vin, et vendent leur récolte en nature aux juifs et aux chrétiens. Ceux-ci font le vin, puis le revendent aux sectateurs de l'islam, dont la conscience s'effarouche de l'idée de presser le raisin et d'en faire fermenter eux-mêmes le jus; néanmoins ils le boivent avec plaisir et ordinairement avec excès. *Kaïa kend*, ou le château des rochers, célèbre dans les annales du pays, est situé sur le Hhoumry ozen, à peu près à trois lieues de la mer. Les Kara Kaïtak ont pour chef-lieu *Kara Gourich*, sur un ruisseau qui coule au sud et se joint au Darbakh; ils sont en partie juifs, en partie

mahométans sounnites, et plus pauvres que les autres Kaïtak, leur pays étant montagneux et stérile. Ils labourent des champs dans les plaines, élèvent une assez grande quantité de bétail, et font un commerce actif avec les Lesghi, leurs voisins. Ils ont la réputation d'être braves et bons cavaliers. L'idiome des Kaïtak et des Kara Kaïtak est un dialecte lesghi, qui ressemble à celui des Kazi Koumouk; leurs chefs parlent également la langue turcomane.

L'Ouzmeï exerce une espèce de souveraineté sur les Lesghi d'*Akoucha* et de *Koubitchi*. Les premiers lui paient une redevance pour la permission de faire paître en hiver leur bétail dans les plaines fertiles qui lui appartiennent. Le successeur désigné de l'Ouzmeï a le village de *Ianghi kend* en apanage. L'Ouzmeï envoie ses fils aussitôt, après leur naissance, dans les principaux bourgs de son territoire, où toutes les femmes leur donnent le sein; acte par lequel ils sont reconnus fils de toutes les familles.

Derbend et son territoire formaient autrefois un khanat particulier; mais *Cheikh ali khan* s'étant révolté en 1806, les Russes le chassèrent et depuis ils occupent militairement cette ville. Le canton de Derbend n'est pas très considérable; il ne s'étend que sur les bords de la mer et sur les montagnes peu élevées entre le Darbakh et le Samour. Ces habitans sont turcomans; il y a aussi quelques villages arabes.

Dans le moyen âge, Derbend portait, chez les Arabes, le nom de *Bab ul abwab*, ou la porte des portes. La tradition du pays attribue la fondation de cette ville célèbre à Alexandre : elle forme un parallèlogramme très étroit,

qui descend en terrasses de la pente d'une montagne jusqu'à la mer, sur une longueur d'une lieue. Les murs, qui entrent très avant dans la mer, sont très forts, et construits en grandes pierres de taille de quatre à six pieds de longueur. La ville se divise en trois parties : la plus haute et la plus petite est la citadelle, au milieu de laquelle on voit l'ancien château du khan. Cette forteresse est séparée, par une forte muraille, de la partie moyenne de la ville, où l'on entre par une porte couverte de plaques de fer. La partie inférieure, voisine de la mer, n'est pas habitée, et ne renferme que des pâturages pour les bestiaux des habitans. Des aquéducs conduisent, des montagnes dans la ville, une eau limpide et excellente. Les maisons sont ordinairement de forme carrée, construites en fragmens de rocher, et couvertes en poutres et en planches, sur lesquelles on place une couche épaisse de terre; ces toits peu solides ne garantissent pas l'intérieur contre l'eau de la pluie, qui y pénètre souvent. On compte à Derbend quatre mille familles, parmi lesquelles il y en a plusieurs arméniennes; on y trouve aussi des juifs, qui ne se distinguent en aucune manière des habitans Turcomans, dont ils parlent aussi la langue. Dans la partie moyenne de la ville s'élève une belle mosquée, devant laquelle est une vaste place pavée de dalles. Une belle église arménienne fut bâtie en pierres de taille en 1782. Au nord de la ville est un vaste cimetière rempli de pierres sépulcrales, avec des inscriptions koufiques et d'autres; dans le voisinage, on voit un mausolée qu'on prétend être celui des *Kirklar,* ou des quarante héros arabes qui furent tués dans une bataille

contre les inddèles, lorsque Derbend fut conquis par les armées du khalife. Tous les mahométans, et principalement les Lesghi de Koubitchi, y viennent en pélerinage. Les habitans de Derbend s'occupent de la culture de la vigne et de celle du safran, qui y est d'une qualité excellente. On y fabrique beaucoup de toiles de coton grossières et étroites, qu'on appelle *bes*. Les champs de safran sont près de la ville; presque toute la récolte est expédiée en Perse. Le vin est rouge et clair; les raisins sont très sucrés. Le batman de vin, pesant douze à quatorze livres, se vend en septembre 75 centimes. La viande vaut 6 à 7 centimes la livre, et les autres denrées dans la même proportion. Les bazars sont bien fournis en marchandises de Perse et de Boukharie, ainsi qu'en produits de l'industrie des Turcomans et des peuples des montagnes.

A l'est de Derbend on aperçoit les débris d'une grande muraille, qui, dit-on, se prolonge sur toute la chaîne des monts du Thabasserân, et qui fut bâtie par *Nouchirvân*, roi de Perse, pour empêcher les incursions des Khazars. Cette muraille et d'autres fortifications dans les défilés du Caucase ont donné lieu à la fable d'une grande muraille qui s'étendait de la mer Noire à la Caspienne.

Le *Thabasserân*, ou comme on prononce ordinairement *Thawassurân*, est le pays à l'ouest du territoire de Derbend, entre le Darbakh et le Gouriéni. Il occupe la pente méridionale de la chaîne auquel il donne son nom; le Roubas y a sa source et le traverse; l'Angoula le sépare des Kazi Koumouk, et, à l'est, il a la grande

forêt qui s'étend jusqu'aux bords du Samour; au nord, il confine avec les États de l'Ouzmeï, et, au sud, avec le pays des *Kourœli*. Il renferme plusieurs grands villages. Les habitans sont Lesghi d'origine, ont leur idiome particulier et parlent aussi le turcoman; ils sont agriculteurs et élèvent des troupeaux. Ceux qui sont voisins de Derbend, vivant dans un canton fertile, sont plus civilisés que les autres qui, aussi barbares que les autres Lesghi, sont toujours prêts à combattre, à faire des incursions chez leurs voisins et à piller. Le froid piquant, causé par les montagnes couvertes de neige situées sur la frontière des Kouræli et des Kazi Koumouk, empêche de cultiver la terre; d'ailleurs le pays manque de bois. Les habitans n'ont d'autres moyens de subsistance que d'élever des bestiaux. Ils sont mahométans, et suivent l'observance sévère d'Hhanefi. Le Thabasserân est divisé entre trois princes de la même famille. La première porte le titre de *Makhsoum* ou plutôt *Mawsoumeh*. Son territoire s'étend de la frontière de Derbend jusqu'à celle du pays des Kazi-Koumouk; il change souvent de résidence, et ne compte que deux mille combattans. Le second est le khadi de Thabasserân; celui qui, en 1799, se soumit à la Russie, s'appeloit *Roustan Sourap*. Il obtint le titre de conseiller d'État, avec 1,500 roubles argent d'appointement. Sa résidence ordinaire est le bourg de *Yarsi* ou *Ersi;* il pouvoit mettre sur pied environ deux mille hommes, avec lesquels il exerçait le brigandage sur les grands chemins. Le troisième ne commande qu'à quinze cents combattans.

Au sud du Thabasserân est le territoire du *Koura*

Khamoutaï khan, compris entre le Gouriéni et le Samour, et habité par les Kouræi et les Kouræli, tribus Lesghi. La première demeure vers l'ouest, dans plusieurs villages, sur les bords du Samoura, au pied du Gattoun koul, et dans d'autres montagnes. Les Kouræli sont plus à l'est; une montagne les sépare du Thabasserân : leur territoire est éloigné de quatre lieues de la mer, et renferme une vingtaine de villages situés le long du Samour. Ils sont plus pacifiques que leurs voisins. Le Koura Khamoutaï khan est dans une sorte de dépendance de la Russie, et quoiqu'il n'ait pas encore été promu à la dignité de conseiller d'état, il aime pourtant le brigandage autant que son voisin le khadi de Thabasserân. Sa résidence est à Koura, ville sur la droite du Koura tchaï, torrent rapide qui se réunit au Gouriéni.

Le territoire de *Kouba* étoit autrefois un des états les plus puissans du Daghestân; le khan avoit envahi une partie du Chirvân, et occupait Bakou et Sallian, à l'embouchure du Kour. Cheik ali, le dernier de ces princes, commandait à dix mille hommes. En 1796, ayant pris part contre la Russie, il fut forcé, par la prise de Derbend, de reconnaître, sous certaines conditions, la souveraineté de cette puissance; mais il s'enfuit bientôt après. Quand l'empereur Paul I[er] rappela ses troupes du Daghestân, Cheik ali rentra en possession de Kouba et de Derbend, et occupa ces deux places jusqu'au moment où son frère Hassan khan parvint à s'emparer de la dernière. Cheikh ali khan perdit Kouba et son territoire en 1806; quand les Russes rentrèrent dans le Daghestân, ils le chassèrent et s'emparèrent de ses états. Le

khanat de Kouba est traversé par plusieurs rivières ; la plus considérable est le Samour, qui, avant de se jeter dans la mer, se divise en plusieurs bras, dont le septentrional porte le nom d'Oulou Samour, et l'inférieur celui de Yalonia. Le Koussar tchaï, le Kourou tchaï, le Khodial tchaï, le Deli tchaï, le Kara tchaï, le Belbele tchaï, le Chabran, le Devitchi, le Gulgheni, l'Ata tchaï, et une infinité d'autres, plus ou moins considérables, coulent du sud-sud-ouest vers la mer, arrosent et fertilisent le pays, mais rendent les marches et les opérations militaires très difficiles. En sortant des montagnes, plusieurs de ces courans d'eau se partagent; ils sont très rapides : leur lit est peu profond, mais large et rempli de fragmens de rochers; leurs eaux sont troubles, on ne peut les boire qu'après les avoir laissées reposer long-temps. Les habitans du pays sont d'origine ou turcomane ou Lesghi, Arméniens et Juifs. Vers le bord de la mer, on rencontre en été les campemens de quelques hordes nomades d'origine arabe, ou de la tribu turque nommée Sarevân. *Kouba*, capitale du pays, est entourée d'une muraille en terre assez haute, et située à la droite du Khodial tchaï, dont les bords sont très escarpés. On y compte quatre cent trente maisons. De l'autre côté de la rivière est un village entièrement habité par des Juifs cultivateurs : ils passent pour être fixés dans ce canton depuis un temps immémorial. Leurs maisons sont propres, et ils ont l'air de vivre dans l'aisance. De Kouba, on aperçoit dans le lointain les hauts sommets du Caucase, dont quelques uns sont couverts de neige : les plus élevés sont le Chah dagh et le Chah Albrouz. L'air qu'on

respire à Kouba est très dangereux pour les Russes, tandis que le village situé dans la plaine jouit d'un climat si salubre, et les Juifs qui l'occupent y vivent presque exempts de maladies. La transition rapide, qu'on éprouve souvent dans la même journée, d'une chaleur excessive à un froid rigoureux, qui survient brusquement lorsque le vent tourne au nord et passe sur les neiges du Caucase avant d'arriver à la ville, paraît une des causes principales des maladies qui attaquent les étrangers. Il y a peu de temps que les Russes ont commencé à bâtir la *nouvelle ville de Kouba,* vingt-cinq lieues à l'ouest de l'ancienne, et sur la droite de Koussar tchaï, dans un canton dont l'air est peu sain. Le district de Kouba fournit beaucoup de grains, qui approvisionnent le Chirvân quand la récolte y manque. Il produit aussi de la soie, du safran, de la garance et du coton. On y prépare du salep avec la racine des orchis, dont on y trouve plusieurs espèces. Il y a également beaucoup de chevaux et de bestiaux, qui paissent dans des pâturages excellens et abondans. Les habitans du Kouba sont agriculteurs et commerçans; ils fabriquent de gros draps et de beaux tapis, qu'ils échangent avec les peuples des montagnes contre du miel, de la cire, et plusieurs sortes de pelleteries. Les environs de ce bourg sont fertiles, mais généralement peu cultivés; car depuis que les Russes sont maîtres de ce pays, les habitans des campagnes sont moins à l'abri des incursions des Lesghi qu'auparavant, parce que l'ancien khan de Kouba, homme d'un caractère belliqueux et remuant, parcourt continuellement les montagnes pour exciter les tribus de ces cantons contre les Russes.

Le long de la côte de la mer, entre le Samour et le Belbeli tchaï, s'étend le *Mouchkour,* pays beau et fertile, rempli de villages; la pêche y est abondante, la terre propre à l'agriculture; on y voit des prairies riantes : les forêts, remplies de chênes et de hêtres touffus, contiennent aussi un grand nombre d'arbres fruitiers, qui produisent une immense quantité de pommes, de poires, de prunes, de coings, de noix et de nèfles. La vigne y croît sans culture, s'entrelace autour des arbres les plus hauts, et forme des berceaux qui donnent un ombrage frais. Les mois de décembre et de janvier sont les plus agréables et les plus tempérés ; à cette époque les montagnards font paître leurs troupeaux dans le Mouchkour. Ce pays produit une grande quantité de riz et de froment, qui s'exportent dans le Daghestân. Chaque village a son ancien ou *kaukha,* soumis à l'inspection d'un *youz-bachi.* Les habitans sont d'origine turcomane. En été, ils quittent les plaines pour éviter les grandes chaleurs, et se retirent dans les montagnes inférieures du Caucase. Sur la côte du Mouchkour et à l'embouchure du Deli tchaï, dans la Caspienne, est la rade de *Nisabad,* nommée *Nizova* par les Russes; elle n'est pas très commode pour l'abordage, ni à l'abri des coups de vent. Plus au sud et au delà de l'Ata tchaï, s'élève le *Bich barmak,* ou les cinq doigts, haute montagne qui se prolonge jusqu'à la mer.

Le *Chirvân* est limité, à l'est, par la mer Caspienne ; au sud, par le Kour inférieur jusqu'à son embouchure; à l'ouest, il s'étend jusqu'aux rives du Gok tchaï; au nord, il est borné par le Khaladar, montagne neigeuse,

et par le cours du Sougaïté, qui le sépare du Daghestân. La partie maritime de cette province jusqu'à Sallian, est stérile et couverte de buissons épineux et de plantes salines. Les environs de Bakou et la presqu'île d'Abcherôn ne sont pas plus fertiles. Le long de la côte, un grand nombre de collines sont formées par le limon que vomit la terre par des ouvertures toujours en action; plusieurs sont de véritables volcans vaseux, dont les éruptions sont souvent accompagnées de flammes. Toute la presqu'île d'Abcherôn est imprégnée de naphte et de particules bitumineuses: le feu sacré de Bakou, connu par les descriptions des voyageurs, est visité par une foule de Parsis de Yezd et d'Hindous du Moultan et d'autres provinces septentrionales de l'Inde qui y viennent en pélerinage. Le nord du Chirvân est montagneux; les parties occidentale et méridionale du pays sont arrosées et fertilisées par un grand nombre de rivières qui vont se réunir au Kour.

Bakou, ville dont le port, médiocrement bon, est visité souvent par les navires marchands russes, étoit autrefois gouverné par un khan; le dernier, nommé Hhussein kouli, fut déposé, en 1806, pour avoir fait assassiner le prince Tsitsianov, général russe. Bakou, vu de la mer, a la forme d'un triangle; la mosquée, placée près de l'ancien palais bâti par Abbas II, roi de Perse, est sur le point le plus élevé. La ville, composée d'une grande forteresse ou cité et d'un faubourg, est habitée par des Persans, qui sont les plus nombreux, des Arméniens et des Turcomans. Les rues de la cité sont étroites; celles du faubourg sont larges et alignées. Presque toutes les mai-

sons ont une terrasse en terre pétrie avec de la naphte; ce qui la rend impénétrable à la pluie. Le bazar est bien fourni de marchandises de Russie et de Perse. Les rues sont pavées de larges dalles de pierre, et paroissent toujours très propres. Le commerce y est languissant. Le khan de Bakou, comme celui du Chirvân, était propriétaire de presque toutes les terres et des maisons de ses états, qui aujourd'hui font partie des domaines du gouvernement russe. Indépendamment des droits de douane et des revenus territoriaux, la couronne afferme à des Arméniens la chasse des phoques, qui se fait sur l'île *Tulenoï ostrov*. On y prend annuellement six mille de ces animaux; ils sont plus petits que ceux des grandes îles de la mer Caspienne. Les premiers pèsent vingt-cinq livres russes, les autres quarante. On les paie aux pêcheurs cinquante à soixante-dix centimes la pièce; il en coûte trente-cinq pour les transporter à Astrakhan, d'où ils sont expédiés, en hiver, à Kazan. Leur huile entre dans la composition des savons noirs, dont on fabrique une très grande quantité dans cette ville, et qui se consomment dans toute la Russie. Le territoire de Bakou produit de la soie, du safran, un peu de riz et de la garance sauvage. Le coton qui sert à la fabrication des toiles vient du Mazanderân; il est à courte soie, mais assez doux et blanc. Il est généralement plus cher que celui qu'on tire d'Erivân, quoiqu'il ne soit pas beaucoup plus beau. Les cent puits de naphte noire sont loués à un arménien, moyennant 205,000 francs par an; les quinze puits de naphte blanche le sont pour 6,200. La naphte est transportée sur des chariots à Bakou; on l'y con-

serve dans des citernes. La plus grande partie de ce bitume s'expédie pour la Perse, et principalement pour le Ghilân et le Mazanderân, où il sert généralement pour l'éclairage. On estime à quatre-vingt mille quintaux la récolte annuelle de naphte noire; sur cette quantité, la Perse seule en prend plus des sept huitièmes. On ne paie ordinairement la naphte noire qu'un franc le poud (trente-trois livres); mais ce prix est toujours exigé au comptant, ou en marchandises qui conviennent aux fermiers. La vente de la naphte blanche ne s'élève qu'à environ huit cents pouds : elle coûte ordinairement 10 francs et demi le poud. La ferme du sel des lacs rapporte au gouvernement environ 45,000 francs. Le seul lac Massasir en fournit au fermier cinq cent mille pouds. La pêche de Sallian est très considérable; sa ferme rapportoit autrefois 200,000 francs.

Le khan de Chirvân, s'étant enfui en Perse, en 1820, abandonna aux Russes sa province, ses revenus et son mobilier. La capitale de ce pays était *Chamakhi*, bâtie sur la rive gauche du Bir-saat tchaï; détruite par les Russes, sous Pierre-le-Grand, elle fut rebâtie, plus tard, à sept lieues plus à l'ouest, sur les bords de l'Ak sou. Cette nouvelle ville reçut le nom de *Ienghi-Chamakhi*, ou de Nouvelle-Chamakhi. On voit encore, dans l'ancienne ville, des rues régulièrement tracées, des maisons et des bazars; enfin des caravanserais, dont les voûtes sont les unes à demi brisées, les autres encore entières. Une trentaine d'habitans, demeurant à une de ces extrêmités, sont les restes d'une population de cent mille ames, que cette cité renfermait il y a à peine un siècle. La for-

teresse, où jadis résidoient les khans, est encore en bon état, et pourroit être rétablie avec peu de dépense. La Nouvelle Chamakhi a été également détruite durant les nombreuses invasions auxquelles ce pays a été en proie; elle ne renferme plus que quelques centaines d'habitans, et un petit bazar où l'on vend des soies écrues, production du pays, et quelques autres marchandises de peu de valeur. Le khan de Chirvân s'était retiré à *Pfi tag*, forteresse qu'il avait fait construire sur un rocher haut et escarpé, à huit ou neuf lieues au nord de la Nouvelle Chamakhi. Désespéré de voir sans cesse sa capitale ravagée et détruite, ses sujets conduits en esclavage, le khan avait forcé le reste de la population des deux Chamakhi et des plaines qui les avoisinent, à se retirer avec lui à Pfi tag, eù il était à l'abri des incursions des Lesghi; de sorte que cette place renfermait environ trente mille ames. Le canton de Chamakhi était auparavant habité par des Arméniens, possesseurs de beaux vignobles, qui donnaient un vin excellent, regardé avec raison comme le meilleur du Caucase. Il n'y coûte que quatre vingts centimes le batman. Les vendanges se font au mois de septembre. Les grenades sans pepins de Chamakhi sont également célèbres. ¦.

A l'occident de la Nouvelle Chamakhi s'étend la belle et vaste plaine de *Kaballah,* arrosée par les différens bras du Gardimani et entourée de montagnes; elle se prolonge, à l'ouest, jusqu'au bras droit du Gok tchaï, venant de la chaîne du Salavat dagh, et contient plusieurs villages et hameaux, dont les habitans cultivent la terre et élèvent des troupeaux. On y récolte beaucoup de grains

et de fruits, principalement de châtaignes, de figues et de grenades d'un goût exquis. On y nourrit beaucoup de vers à soie; les pâturages sont excellens. Les habitans sont Turcomans et Arméniens, qui parlent un dialecte turcoman, mêlé de plusieurs mots persans.

Le khanat de *Chakhi* est séparé, à l'est, par le Gok tchaï de celui de Chirvân. Ce pays occupe le versant méridional des montagnes neigeuses de Koulmouki ou Koumouk, qu'on appelle aussi les monts de Djak ou Chak, et s'étend, au sud, jusqu'à la rive gauche du Kour. A l'ouest, le Kanik ou Kennag le sépare du territoire du sultan d'Elisoui ou Eliseni. Les rivières principales sont l'Aldjagan tchaï et le Gheldighilani, elles traversent le pays qui est habité par des Lesghi et des Turcomans. Chakhi était le domaine de Djaphar kouli khan; il mourut, en 1820, sans enfans, et laissa cette province à la Russie. Il résidait dans la nouvelle ville de Noukhi, située sur une hauteur, au pied de laquelle coule l'Aldjagan tchai; au nord de la ville commencent les montagnes de neige. En été, la chaleur y est insupportable, et les collines, exposées au rayon d'un soleil brûlant, ne sont couvertes que de quelques broussailles et de buissons épineux. La ville de *Chakhi* se trouve sur les bords du Kennag. L'ancienne était Noukhi, sur le Gok tchaï supérieur, au pied des monts neigeux. Plus au nord est le village de Vandam, au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers, remplie de noyers et de châtaigniers majestueux, entre lesquels ruissèlent des sources d'eau limpide; c'est sur leurs bords que sont dispersées les maisons des habitans. La

partie méridionale du khanat de Chakhi est une plaine fertile, nommée *Akdach*, qui contient des jolis hameaux et villages. Elle produit du riz, du froment, du millet, des fruits et de la soie. Tous les dimanches, il s'y tient une foire, à laquelle se rendent les peuplades voisines pour y vendre et acheter leurs denrées. Dans la partie septentrionale de cette plaine est le village de Bertha, connu par ses bons fromages, dont il se fait un grand commerce.

La plaine de *Mogan* ou *Mougan* est entre le Kour inférieur, l'Araxes et la mer Caspienne ; elle s'étend, au sud, au delà du port de Kyzil agatch jusqu'aux montagnes de Talichah. Cette plaine est coupée par plusieurs petites rivières qui vont joindre le Kour ou se jeter dans la mer ; on y voit aussi plusieurs lacs et des marécages couverts de roseaux. Le pays est revêtu d'herbages très hauts, et infesté de serpens, dont la longueur est souvent de huit à neuf pieds, et qui augmentent beaucoup en été. Ils se tiennent dans des trous dans la terre, et rendent le trajet de cette plaine très dangereux. Dans la guerre contre Mithridate, roi de Pont, la grande quantité de ces serpens empêcha Pompée de pousser jusqu'aux bords de la mer Caspienne, et le força de retourner dans l'Arménie-Mineure. Le Mougan est habité par deux pauvres tribus turcomanes, nommées Chaïsevani et Mougami, qui vivent dans de misérables cabanes de roseaux, et élèvent des troupeaux. Cependant leurs haras fournissent les chevaux persans, qui sont très recherchés. Une grande partie de ces Turcomans traversent en hiver le Kour, et font paître leurs bestiaux dans le voisinage de Sallian ou

sur la gauche de l'Araxes; ils en obtiennent la permission en payant une redevance au gouvernement et aux propriétaires des pâturages. Il y a peu de villages le long de la côte maritime; le plus considérable est celui de Kizyl agatch, qui donne son nom au golfe dans lequel le Kour a son embouchure.

Le *Talichâh* ou *Talichân* est un pays montagneux qui borde la côte de la mer Caspienne, confine au nord avec le Mougan et au sud avec le Ghilân, province de Perse. Les habitans appartiennent à deux tribus différentes, les Ghilân et les Talich ou Talichâh. Les derniers sont d'origine mède, et leur langue mérite d'être examinée avec soin. *Far* signifie père, *mour* mère, et *bour* frère. Un chien s'appelle *spek,* mot qui correspond avec *spako,* nom de la chienne en mède, qu'Hérodote nous a conservé. Sur le bord de la mer, on trouve Lenkerân, ou plutôt Lengkenâr. La vigne sauvage y croît dans toutes les forêts et entoure les arbres les plus élevés. Les raisins sont rouges, de grosseur moyenne et agréables au goût : on les sèche et on en assaisonne le pillau; ils portent alors le nom de kichmych. La partie du Talichâh, qui appartient aux Russes, s'étend au sud jusqu'à la petite rivière de Tchilivân; c'est la province la plus méridionale de la Russie.

II. POSSESSIONS PERSANNES.

Les seuls cantons de la Perse qui entrent dans le cadre de ce tableau sont ceux que baigne l'Araxes; ce sont les territoires d'*Erivân* et de *Nakhtchivân*.

Erivân ou *Irivân* est un khanat séparé, au nord et à

l'est par la chaîne des monts de Pambaki, des possessions de la Russie; et, au sud, par l'Ararat, de celles de la Turquie. Il est traversé par l'Araxes et par un grand nombre de ses affluens, parmi lesquels le plus considérable est le *Zenga* ou *Zenghi*, qui sort du grand lac Goktcha ou Sevani, situé dans la partie septentrionale du pays. Le climat est sain, quoique l'air soit un peu épais; l'hiver y est long et rude, et l'été très doux. Le sol, en général fertile, bien cultivé et bien arrosé, produit en abondance de l'orge, du froment, du riz très estimé, quelques fruits, et surtout d'excellent raisin dont on ne fait pas de vin; le pavot, la sésame, le tabac et le coton y sont cultivés avec succès. Il y a très peu de bois; les montagnes ont de gras pâturages, où l'on élève beaucoup de bestiaux. Les exportations consistent principalement en riz et en céréales. Le pays est très peuplé; les Arméniens sont les plus nombreux habitans à demeure fixe : il y a aussi des Persans et des Juifs. Les nomades sont des Turcomans et des Kurdes, gouvernés par leurs chefs, qui paient tribut à la Perse : on évalue leur nombre à cinq mille familles, qui professent la religion mahométane, et qui, pour la plupart, sont sounnites.

La ville d'*Erivân* renferme environ deux mille maisons, éparses au milieu de champs et de jardins; elle est défendue par une citadelle, située sur un rocher qui s'élève perpendiculairement à cent toises au-dessus de la rive gauche du Zenghi, et est protégée du côté opposé par un large fossé à sec, sur lequel sont jetés des ponts mobiles. Cette forteresse a une double enceinte en terre, flanquée de tours, et renferme le palais du khan, une

belle mosquée et d'autres édifices publics. Il y a dans la ville quelques fabriques de toiles de coton et de poterie, ainsi que des tanneries. Les habitans, pour la plupart Arméniens, font un commerce assez considérable avec les Russes et les Turcs, et, en temps de paix, leurs caravanes sont à Tiflis. En 1808, les Russes tentèrent vainement de s'emparer d'Erivân, et y perdirent beaucoup de monde par l'inhabileté de leur chef, le vieux maréchal Goudovitch, poltron imbécille et dénué de tout talent militaire.

Au nord-ouest de cette ville, dans la belle vallée d'Astaraki, on trouve le célèbre couvent d'*Etchmiadzin*, appelé par les Turcs Utch kilisseh, ou les cinq églises. Cet ancien chef-lieu de la religion arménienne a beaucoup souffert dans les dernières guerres entre les Russes et les Persans; le patriarche et ses prêtres se sont réfugiés sur les terres de la Russie. Nakhtchivân, ville arménienne très ancienne, et son territoire, appartiennent aussi au khanat d'Erivân; plus au sud est le pont de Djoulfa, sur lequel on passe l'Araxes.

III. POSSESSIONS TURQUES.

Les Turcs, auxquels appartenaient autrefois toute la Géorgie supérieure, le Ghouria, l'Imeréthi, la Mingrelie, et les pays des Abkhas et des Tcherkesses le long de la mer Noire, n'y possède plus que le pachalik d'Akhiskhah, une partie du Ghouria et quelques places sur les côtes du Pont-Euxin.

La pachalik d'*Akhiskhah* est la partie de la Géorgie qui,

dans la langue du pays, porte le nom de *Zemo K'harthli* ou du K'harthli supérieur. Cette province occupe les bords du Kour supérieur et de ses affluens; elle fit autrefois partie du gouvernement de *Tchildir;* mais la ville de ce nom ayant été détruite, son territoire fut réuni à celui d'Akhiskhah, et tous deux ne formèrent qu'un seul pachalik qui, à l'est, est borné par la Géorgie russe et le pachalik de Kars; au sud, par les montagnes de Tchildir; à l'est, par le Ghouria et par la chaîne des monts Kalikan; et, au nord, par la Géorgie et l'Imeréthi. Ce pays, avant de devenir province turque, s'appeloit *Sa Atabago,* ou appartenant à l'atabeg, parce qu'il était l'apanage du menin des fils des rois de Géorgie qui la leur accordait en fief. Un de ces atabegs, nommé Menoudjehr, fils de Gazeh, y régnait en 1580, époque à laquelle le visir Mustapha pacha reçut l'ordre du sultan Mourad III de s'emparer du Chirvân. Alors Menoudjeher embrassa l'islamisme, et garda son pays comme *odjaklik* ou fief héréditaire dans sa famille. Plus tard, les Persans s'emparèrent d'Akhiskhah; cette capitale fut reprise sous le sultan Mourad IV, par Kanon pacha, qui se rendit aussi maître de six autres places fortes du pays. Alors cette province fut donnée également comme odjaklik à Sefer pacha, dans la famille duquel elle resta long-temps.

Akhiskhah, en géorgien *Akal tsikhé,* ou la forteresse nouvelle, est sur le penchant d'une colline, dans une belle vallée, et sur le Dalki, affluent de gauche du Kour. La rive droite du Dalki est embellie par une infinité de jardins. On y voit encore les ruines du palais de Suleïman pacha, qui s'étant révolté contre le Grand-Sei-

gneur, s'y défendit long-temps et finit par succomber. La ville, proprement dite, est entourée de fossés et d'un double rang de tours, les unes carrées, les autres rondes ; un fort la domine. Elle est plus petite que Tiflis; les Turcs composent la majeure partie de la population : les Arméniens, les Géorgiens et les Juifs sont en petit nombre, soit dans la ville, soit dans les villages voisins. On compte à Akhiskhah cinq cents familles d'Arméniens catholiques ; ils y ont deux églises, desservies par des prêtres qui font l'office en langue arménienne. On voit dans la ville une belle mosquée, des colléges, des bains publics et des caravanserais. Son commerce est peu considérable, et le bazar n'est pas grand. On y apporte quelques marchandises de la Perse : elle n'a de relations qu'avec Erivân, Arzen-erroum et Tiflis. Le pays est riche par l'agriculture et par le nombre de ses troupeaux. On y recueille beaucoup de soie, de miel et de cire ; l'olivier, qui ne se trouve pas dans les autres parties de la Géorgie, y prospère et fournit une quantité considérable d'huile.

Le château d'*Atsqveri,* nommé *Razghour* par les Turcs, est situé à la gauche du Kour, sur un rocher escarpé, au commencement d'un défilé qui s'étend jusqu'à la frontière de la Géorgie russe, où il se termine à Bedreh, fort ruiné.

Akhal-kalaki, ou la ville blanche, est situé au sud-est d'Akhal tsikhé, sur une hauteur au milieu d'une plaine, et sur la droite du Kour. L'air y est froid ; mais le pays produit du blé et des fruits. Ce lieu est mémorable par une honteuse affaire du comte Goudovitch contre les

Turcs, qui eut lieu en 1806, et dans laquelle il perdit plusieurs canons.

Ardanoudji est une place forte, sur un rocher très élevé. On y monte par un chemin taillé dans le roc : les bêtes de somme ne peuvent arriver qu'à la moitié ; on ne peut aller plus haut qu'à pied, et avec peine. Il y a à Ardanoudji deux citernes ; l'une est creusée dans le roc, qui forme un des bastions de la place ; l'autre est au milieu du fort : c'est la plus grande, et l'eau y abonde toujours. Au bas de la montagne se trouve le faubourg dans lequel il y a des édifices publics qui datent du temps de Sefer pacha.

Dans la partie méridionale du pachalik d'Akhiskhah, à quelques lieues au sud d'Ardanoudji, on rencontre la ville d'*Oltissi*, où l'on fabrique du borax excellent, qui est l'objet d'un grand commerce.

Les Turcs ne possèdent, sur toute la côte nord-est de la mer Noire, que les villes et forts d'*Anàpa*, *Soudjouk kalah* et *Pothi*.

Anàpa est le port le plus septentrional de la côte du pays des Tcherkesses ; il se trouve à peu de distance de l'embouchure du Kouban. Les Turcs fondèrent cette ville en 1784, lorsque les Russes eurent occupé Taman, qui, avant cette époque, était le marché principal des Tcherkesses ; c'est aujourd'hui la résidence d'un pacha. Sa situation et sa possession sont d'autant plus importantes pour les Turcs, qu'elle leur sert de moyen de communication avec les peuples musulmans qui habitent le Caucase. Autrefois le commerce entre Taman et Anàpa était assez actif ; il a entièrement cessé, à cause des me-

sures sanitaires auxquelles sont assujétis les Turcs d'Anàpa lorsqu'ils veulent traverser le Kouban, et surtout par suite des dispositions réciproquement malveillantes qui existent plus que jamais entre les Russes et les Ottomans. Dans d'autres circonstances, le commerce d'Anàpa pourrait acquérir quelque importance, si la situation entre les deux empires ne causait plus d'inquiétude aux marchands arméniens et turcs de Constantinople, et ne les empêchait d'y établir un entrepôt pour les marchandises qui conviennent aux habitans des montagnes du Caucase. La population d'Anàpa est d'environ trois mille habitans, un tiers Turcs, et le reste Tcherkesses, Arméniens et Grecs : ces derniers sont aujourd'hui en très petit nombre ; ils sont sévèrement surveillés, et en quelque sorte captifs. Leurs maisons sont de véritables cabanes. Le fort est garni de plus de quatre-vingts pièces de canon en bronze ; mais ses remparts ne seraient pas trop en état de résister à une attaque sérieuse. Le port, ou plutôt la plague, est presque ouverte ; le fond est de sable et de mauvaise tenue : il n'y peut entrer que des bâtimens d'un faible tirant d'eau ; encore sont-ils exposés à être jetés en mer lorsque le vent de terre souffle avec violence. Anàpa, pris en 1807 par les Russes, fut restitué à la Porte en 1812, avec Pothi ; tandis que la Russie gardait, sous des prétextes spécieux, les autres forts sur la côte nord-est de la mer Noire, qu'elle devoit également rendre aux Turcs, conformément au même traité.

Soudjouk kalah est à huit lieues au sud-est d'Anàpa. Cette place n'a qu'une baie ouverte, défendue contre les vents du nord par le cap Taouba. Il en ferme l'entrée, que

favorisent toujours les courans, qui partent avec une grande rapidité du sud au nord, tout le long de la côte. Le fond de cette baie est vaseux, et les bâtimens y sont en parfaite sûreté pendant huit mois de l'année. Le commerce de Soudjouk kalah est absolument nul; les habitans, aujourd'hui peu nombreux, tirent d'Anapa les marchandises d'Europe dont ils ont besoin, en échange de cuirs, de buis, de cire, de miel, et de quelques esclaves. Entre Soudjouk kalah et *Ghelindjik limani,* ou la baie des belettes, éloignés à quinze lieues au sud-est, on trouve une petite anse à laquelle les Turcs donnent le nom de Faux-Ghelindjik. Ghelindjik, proprement dit, est une baie défendue par deux caps contre les vents du nord et du sud, et qui n'est exposée qu'aux seuls vents du sud-ouest. Les Turcs avoient autrefois une garnison dans cette place : ils l'en ont retirée, ainsi que de Soudjouk kalah, afin de concerter leurs forces à Anapa. A quinze lieues au sud-est de Ghelindjik est la baie de *Pchad;* elle est sûre pendant neuf mois de l'année : sa profondeur est de sept à neuf brasses; le fond est de vase et de coquillages. Cette place est absolument privée de commerce. La rade est formée par deux caps. Toutes les terres de cette partie du pays des Tcherkesses sont remarquables par leur fertilité et par la forte végétation des arbres dont elles sont couvertes. Le climat est tempéré dans les montagnes, chaud dans les plaines, et généralement salubre. La frontière du pays des Abazes est à sept lieues au sud de Pchad, et avant d'arriver à la baie du Soubachi, on ne trouve plus rien qui appartienne aux Turcs sur cette côte. La Mingrélie, autre-

fois tributaire du sultan de Constantinople, se trouve à présent sous la protection de la Russie. Les Turcs n'y ont gardé que la forteresse de *Pothi* ou *Fach kalah*, à la gauche du Rioni, près de son embouchure. La ville est située entre la mer, le Rioni et le lac Paliastomi. On y compte quatre mille habitans. En temps de paix, les Turcs n'y entretiennent qu'une petite garnison, qu'ils augmentent cependant quand les circonstances l'exigent. Cette place fut prise par les Russes au mois de novembre de l'an 1809, et restituée aux Turcs en 1812, à la paix de Bukarest. Le port n'est pas très sûr, et l'embouchure du Rioni est obstruée par un grand nombre d'îles et de bancs de sable. Les grands navires marchands sont obligés de rester à une demi-lieue de la ville. La navigation sur le Rioni est également difficile et se fait par des petits bâtimens ou grands bateaux qui ne peuvent remonter ce fleuve que jusqu'à *War tsikhé*, à environ vingt lieues de la mer. Le lac *Paliastomi*, au sud-est de la ville, donne naissance à trois courants d'eau, nommés Paliastomi, Dedaberi et Motapo; ils se réunissent en un seul, qui tombe dans la mer à deux lieues et demie au sud de l'embouchure du Rioni. Un canal, sortant de l'angle oriental du lac, le joint au Rioni, de sorte que Pothi est dans une île.

La partie du *Ghouria*, qui appartient aux Turcs, finit au sud à *Batoumi*, ville dont le commandant relève du pacha d'Akhiskha. Elle a environ deux mille habitans, parmi lesquels on compte quelques Arméniens. Elle est située sur le bord de la mer Noire, et à une certaine distance, au nord-est, de l'embouchure du Tchorokhi;

ses maisons éparses la font ressembler à un vaste hameau plutôt qu'à une petite ville. La rade est ouverte à l'est, au nord-est et au nord, et défendue à l'ouest par une langue de terre et de sable, se prolongeant à peu près à une lieue au nord. Cette rade est profonde, et les bâtimens y sont aussi en sûreté que dans le meilleur port. Ils peuvent s'amarrer à terre à dix toises du rivage. Aucun fort ne défend ce mouillage; une seule tour, sans canons, environnée d'un fossé, et dont la fondation est en pierre et le reste en bois, est à l'entrée du bazar, qui ne consiste qu'en une cinquantaine de mauvaises boutiques où l'on n'aperçoit que des objets de peu de valeur. Le pays est fertile en fruits, en blé et surtout en riz; mais le commerce de cette ville est nul; les petits navires et les bateaux qui y abordent n'apportent, en général, que du fer, du sel, du savon, et quelques étoffes à l'usage des habitans. La maison du commandant, défendue par une tour en pierres, est située à un quart de lieue au nord de la ville, sur une hauteur; au delà coule le Batoumi.

CHAPITRE VI.

Commerce. — Manque de productions propres à être exportées. — Difficulté des communications. — Estimation générale du commerce de la Géorgie. — Projets fabuleux d'un commerce par terre avec l'Inde. — Réflexions sur la position politique des Russes dans les pays Caucasiens, et sur leurs guerres contre la Perse.

COMMERCE.

Les productions des pays Caucasiens ne peuvent faire l'objet d'un commerce extérieur considérable. Les parties des plus hautes des montagnes sont stériles ; souvent la disette oblige les habitans de ces contrées à se procurer chez leurs voisins, dans la plaine, les grains nécessaires à leur subsistance.

La chèvre est l'animal le plus utile des Alpes Caucasiennes ; son poil est employé par plusieurs tribus à la fabrication d'une espèce de drap grossier qu'on appelle *châl ;* il est d'un grand débit dans les montagnes, et se vend également en Perse et en Turquie. On emploie aussi le poil des chèvres et des moutons à faire des *bourki* ou manteaux de feutre, qui sont une pièce nécessaire à l'accoutrement des montagnards, parce que, étant impénétrables à l'eau, ils les préservent contre l'effet des pluies

et des brouillards, fréquens dans ces régions. Les bourki des Lesghi sont les plus estimés; on les transporte en Perse et en Asie-Mineure, et on les paie très cher.

Quant aux mines du Caucase, elles ne sont encore que peu exploitées. Le pays des Ossètes est riche en plomb, qui contient souvent assez d'argent pour qu'il vaille la peine de le séparer; mais ces mines ne sont pas au pouvoir des Russes; ils n'exploitent que celles de la Géorgie méridionale, et des montagnes qui séparent l'Imeréthi du K'arthli, dont le produit n'est pas considérable. Le bois de construction et le vin sont les seules productions de l'isthme Caucasien qui méritent quelque attention. Le premier peut devenir un objet de commerce très important sur les côtes de la Mingrélie et de l'Abazie; on y pourrait même établir des chantiers, pour lesquels le Caucase occidental fournirait le fer nécessaire, si l'on parvenait à dompter les Abazes et les Souanes. Dans les circonstances actuelles, on pourrait tirer ce métal de la province de Ratcha, dans l'Imeréthi septentrional, généralement riche en métaux utiles. Quant au vin, il est d'une qualité excellente, et abonde tellement dans les pays situés entre la mer Noire et la Caspienne, qu'il deviendrait l'article le plus important de l'exportation, si le gouvernement russe introduisait une meilleure manière de le préparer et de le garder. A présent on le presse sans soin, et on le laisse fermenter avec si peu de précaution, qu'il ne dure pas même jusqu'à la vendange suivante. Pour le transporter, on se sert d'outres, faites avec des peaux entières d'animaux, qu'on enduit intérieurement de pisasphalte pour les rendre impénétra-

bles; ce qui donne au vin un très mauvais goût, et contribue à l'aigrir. Jusqu'à présent les Géorgiens ont été trop insoucians pour mettre le vin en barrique, seul moyen cependant de le conserver et de l'améliorer; leurs montagnes fournissent pourtant du bois excellent pour faire toute espèce de futailles; il suffirait d'envoyer dans ce pays des tonneliers.

Pendant mon séjour à Tiflis, un Hongrois, nommé Martini, auquel le général Goudovitch avait confié la direction de quelques vignobles appartenant au gouvernement, avait fait, avec les raisins du Kakhéthi, plusieurs espèces de vin qui pouvaient se comparer aux bonnes qualités du Bourgogne : la mort de cet homme empêcha de suivre ces expériences utiles; d'ailleurs elles n'étaient pas bien vues de la part des indigènes du pays, qui alors, nourrissant encore l'espérance d'échapper à la domination russe, craignaient que l'amélioration des vins de leur pays ne contribuât à disposer les Russes à ne pas quitter de sitôt la Géorgie. En effet, si l'on portait une attention particulière à la préparation du vin dans les pays caucasiens, ces contrées seraient en état d'en fournir à la Russie tout ce qu'elle consomme; mais avant d'y parvenir, il y a encore beaucoup à faire en Géorgie, où l'ignorance et les préjugés se montrent comme ailleurs, les ennemis les plus invétérés de toute réforme salutaire.

Il est en général impossible de donner de l'extension au commerce dans un pays où il n'y a ni communications faciles, soit par terre, soit par eau, ni moyens commodes de transport. Or, dans tout l'isthme caucasien,

il n'existe pas une rivière navigable, puisque l'on ne peut regarder comme telles celles dont la navigation est circonscrite à de petits bateaux, et à une distance de quelques lieues de leur embouchure. De même que dans tous les pays dont le terrain a une pente considérable, ces rivières ressemblent à des torrens; leur lit est pierreux et fortement incliné, leurs bords sont escarpés, leur cours est tortueux et d'une rapidité extrême, et le volume d'eau y varie singulièrement selon les saisons; toutes ces circonstances s'opposent à la possibilité d'une navigation régulière et commode. La nature du terrain se refuse et se refusera constamment à tous les moyens que l'art pourrait raisonnablement employer, afin d'établir une navigation intérieure. Tout ce qui a été raconté par les anciens sur la grande navigation du Cyrus (*Kour*) et du Phasis (*Rioni*), à l'époque où le commerce de l'Asie avait pris la direction de la mer Caspienne, d'où les marchandises se répandaient ensuite au nord et au midi de l'Europe, ne peut être admis qu'en limitant la navigation aux embouchures de ces fleuves; car l'inspection des lieux prouve qu'on n'a jamais navigué sur le Kour, ni sur le Rioni, d'une manière sûre et régulière, comme l'exige un commerce étendu et florissant (1). Malgré ces faits incontes

(1) C'était à l'époque où Pompée faisait la guerre contre Mithridate, que les Romains eurent connaissance d'une route de l'Inde qui traversait la mer Caspienne et conduisait au Pont. Des explorateurs, envoyés en Bactriane par le général romain, rapportèrent qu'on allait en sept jours de l'Inde à la rivière *Icarus*, qui se réunit à l'*Oxus*; on suivait alors le cours de ce dernier fleuve, traversait la mer Caspienne, et atteignait le

tables, on s'est bercé à Saint-Pétersbourg de l'espoir de rétablir, sur ces deux rivières, la navigation dont quelques auteurs anciens ont parlé sans connaître la nature du pays; une pareille navigation n'a jamais existé telle qu'on voudrait le faire accroire, et aucun effort de l'art ne pourra l'établir.

Si les communications par eau manquent dans l'isthme caucasien, les routes par terre ne sont pas non plus dans un bon état; les voitures ne peuvent guère passer que par le chemin qui conduit le long du Kour jusqu'à Sourami, à la frontière, entre le K'arthli et l'Imeréthi, et de là à Kouthaissi : on peut aussi aller de Tiflis en Kakhéthi, avec des arba ou chariots à deux roues et attelés de buffles, mais seulement jusqu'au point où commencent les montagnes plus élevées. Le manque de grands chemins oblige à transporter tout à dos de bêtes de somme, ce qui occasionne des frais considérables et est très incommode, puisque l'on ne peut placer sur chaque cheval que des ballots d'un petit volume. Enfin si l'on ajoute à tous ces obstacles le peu de sûreté qui règne dans ce pays, toujours exposé aux incursions des montagnards, on se convaincra que le commerce n'y sera jamais profitable, et y sera toujours difficile.

Cyrus qu'on remontait; et, de l'endroit où l'on quittait ce fleuve, il n'y avait qu'un trajet de cinq jours par terre jusqu'au *Phasis*, par lequel arrivaient les marchandises de l'Inde dans le Pont-Euxin. Strabon a aussi parlé de cette route; mais on ne trouve aucun indice dans les auteurs classiques, qui peut faire présumer que les productions de l'Inde fussent venues à Rome par ce chemin.

Dans le moment actuel, il est d'un très mince rapport. Les provinces situées sur les bords de la mer Noire, originairement dépendantes de la Géorgie, et occupées aujourd'hui par les troupes russes, sont encore plus sauvages et moins cultivées que le K'arthli et le Kakhéthi ; elles n'ont d'autre commerce que l'exportation du buis et de quelques bois de construction. Dans plusieurs cantons, comme dans toute la chaîne des hautes montagnes du Caucase, l'usage de l'argent monnoyé est presque inconnu. Les échanges se font au moyen de chemises de toile grossière, ou de pièces de toile, et de morceaux carrés de sel qu'on apporte à grands frais des mines de l'Arménie septentrionale.

Toutes les marchandises qui entrent et qui sortent de la Géorgie sont enregistrées, et paient les droits à la douane de Tiflis. Le journal officiel de Saint-Pétersbourg donne presque tous les mois un aperçu de ces entrées et sorties; j'en extrais ici celles des mois de janvier, février et avril de l'an 1824, celles du mois de mars n'ayant pas été mentionnées dans ce journal.

Dans le courant du mois de janvier, il arriva à Tiflis, des pays situés au delà de la frontière, des marchandises pour 33,928$\frac{40}{100}$ roubles, argent blanc, consistant en étoffes de soie façonnées, tissus de coton simple et de laine, velours, coton cru et non filé, couleurs, cordes de boyaux de mouton, sucre, différentes espèces de peaux, feutres, poivre et fruits.—Dans le même mois, on a exporté pour 26,277$\frac{95}{100}$ roubles de marchandises, savoir : des étoffes de soie façonnées et simples, des tissus de coton, du papier pour écrire, du drap, des feutres, de la

gaze, des cadenas; du fer-blanc en feuilles, différentes espèces de peaux, des cuirs, du clinquant, du laiton, des ustensiles en bois, des selles et harnais, des laines de mouton et des poils de chèvre, des schals de Bardan, des broderies en or et en argent.

Dans le courant de février de la même année, les importations des pays situés au delà de la frontière montaient à 54,997$\frac{50}{100}$ roubles argent blanc; elles consistaient en différentes étoffes de soie façonnées et simples, tissus de coton et de laine, perles, peaux, couleurs, encens, huiles, savons, poivres, harnachemens, soie, schals et fruits. — L'exportation était de 39,632$\frac{45}{100}$ roubles; elle consistait en étoffes de soie, tissus de coton, feutres, bourki ou manteaux de feutres, peaux, laines teintes, clinquant, chaussures, thé, soie écrue et coffres.

Au mois d'avril, il arriva à la douane de Tiflis pour 61,496$\frac{30}{100}$ roubles, argent blanc, de marchandises; c'étaient des étoffes de soie façonnées et simples, des tissus de laine et de coton, des velours, du coton cru et non filé, de l'acier, des peaux, des couleurs, de l'encens, des ustensiles en cuivre, de la soie, du sel, des cordes de boyaux, de la poix, des fruits et du bétail. — On exporta pour 41,841$\frac{40}{100}$ roubles, savoir : des soieries, des cotonnades, des tissus de laine, du fer en barres et travaillé, des couleurs, des peaux, de l'alun, des pelleteries, des gobelets d'argent, du clinquant, de l'étain et du bétail.

	Roubles en argent blanc.
L'importation en trois mois a donc été de	155,422$\frac{20}{100}$
L'exportation de	107,751$\frac{80}{100}$

Il faut remarquer que la plupart des marchandises ex-

portées sont venues de la Russie à travers le Caucase, et que presque aucune production du pays, à l'exception du bétail et des manteaux de feutre, n'a été exportée.

L'importation dans les provinces russes au delà du Caucase surpasse donc l'exportation d'un tiers. En comptant le rouble argent blanc à 4 fr., l'importation annuelle ne serait donc que de 2,487,075 fr., et l'exportation de 1,724,028 fr.

A la première guerre entre la Russie et la Perse, ce faible commerce sera réduit à rien, puisqu'alors les communications entre les deux pays seront naturellement rompues.

PROJETS FABULEUX D'UN COMMERCE PAR TERRE AVEC L'INDE.

Plusieurs personnes ont cru que l'occupation de la Géorgie et d'autres provinces limitrophes de la Perse, pouvait faciliter à la Russie les moyens d'établir des relations commerciales et directes avec l'Inde, et que cette puissance parviendrait peut-être, par ce moyen, à menacer les possessions anglaises dans l'Hindoustân. Ceux qui ont pu nourrir de semblables espérances ne connaissent pas bien les localités des pays situés entre le Caucase et l'Inde, ni la nature du commerce de ce dernier pays. Je veux tâcher de discuter ici ces points, et de les placer dans leur véritable jour.

Le commerce que les anciens faisaient avec l'Inde n'était, sous aucun rapport, aussi considérable que celui qui eut lieu depuis que les Portugais eurent fait le tour de l'Afrique. Les Grecs et les Romains recevaient la plu-

part des marchandises de l'Inde, soit par l'Égypte, soit par terre, au travers de la Perse; mais c'étaient toujours des objets peu volumineux, tels que des pierres fines, des épices, de la soie, des tissus précieux, etc. Les frais de transport devenaient presque nuls, quand on les comparait au prix élevé de ces marchandises, augmenté encore par les dangers que couraient les marchands, pendant un long voyage à travers plusieurs états différens et des pays à moitié sauvages.

La nature de ce commerce changea peu dans le moyen âge. Les productions de l'Inde méridionale arrivaient alors par l'entremise des Arabes dans le golfe Persique et en Egypte, d'où on les transportait en Europe; celles des pays septentrionaux de l'Inde, de la Haute-Asie et de la Chine venaient par terre en Perse; de là elles étaient dirigées ou par la Syrie, ou par les contrées voisines de la mer Caspienne, jusqu'aux bords de la mer Noire, dont le commerce était principalement entre les mains des Grecs et des Italiens. Une grande partie de ces marchandises arrivait aussi par la mer Caspienne en Russie; elles y étaient échangées contre des pelleteries précieuses, puis se dirigeaient vers le nord de l'Europe : ce trafic et celui des fourrures contribuèrent beaucoup à enrichir la Russie. Il n'est donc pas étonnant de voir les princes et les négocians de ce pays faire, à différentes époques, des tentatives pour établir un commerce direct avec l'Inde, afin d'y envoyer eux-mêmes les productions de leur pays, et de rapporter en échange celles de l'Inde tirées de la première main. Ces efforts étaient louables; on put espérer de les voir

réussir aussi long-temps que le commerce de l'Inde ne changea pas de direction; mais ils perdirent de leur mérite dès que les Portugais eurent franchi le cap de Bonne-Espérance, et apportèrent par mer en Europe les productions de l'Asie. Cette nation et les Hollandais, qui lui succédèrent dans l'Inde, purent ainsi procurer à l'Europe toutes les marchandises de l'Orient, à un prix beaucoup plus modéré qu'elle ne les avait reçues, par l'entremise des Génois et des Vénitiens, de la Perse et des ports de la mer Noire ou de la Russie, par les négocians de la ligue hanséatique. Les Russes perdirent alors presque entièrement le débit des marchandises de l'Inde en Europe, et furent réduits à échanger celles dont ils avaient besoin pour la consommation intérieure contre leurs productions; la Russie fut donc obligée de chercher d'autres débouchés pour le surplus de celles-ci.

Les czars, tout en regrettant la perte des profits qu'avait procurés à leur pays la vente des marchandises de l'Asie faite par leurs sujets au reste de l'Europe, ne se doutaient cependant pas de la véritable cause du déclin de ce commerce si avantageux; ils redoublèrent de tentatives pour se frayer une route vers l'Inde. C'est sans doute un des principaux motifs qui déterminèrent Ivan Vassiliévitch et ses successeurs à étendre les limites de leur domination jusqu'au Caucase et au delà du Terek, et à renouer les anciennes liaisons de la Russie avec les princes de l'Asie moyenne. Néanmoins l'espérance de tirer de grands bénéfices d'un commerce par terre avec l'Inde, devait naturellement diminuer à mesure que les nations de l'Europe donnaient plus d'extension à leurs

relations maritimes avec cette contrée, et qu'on leur demandait plus de marchandises d'une moindre valeur intrinsèque, et par conséquent d'un volume beaucoup plus considérable que les choses précieuses qu'on en tirait auparavant.

Pierre-le-Grand, l'esprit tout rempli des projets de ses prédécesseurs, mit à leur exécution cette ardeur qui distinguait toutes ses entreprises. Son expédition contre la Perse n'avait d'autre but que d'ouvrir à ses sujets le commerce de l'Inde. L'expérience lui apprit, comme je l'ai déjà observé plus haut, que les idées qu'on s'était faites sur la possibilité et sur les avantages d'un pareil commerce étaient erronées : il abandonna donc ses desseins; et, si la mort ne l'avait pas enlevé, il aurait vraisemblablement remis à la Perse les provinces qui bordent la mer Caspienne à l'ouest. Cette restitution ne tarda pas à se faire; car on reconnut bientôt à Saint-Pétersbourg que la possession de ces pays n'était d'aucune utilité pour la Russie, et qu'il fallait renoncer aux vains projets sur l'Asie, qui jusqu'alors avaient occupé les czars.

Sous le règne de l'impératrice Catherine II, la Russie fit ce qu'elle devait faire pour s'ouvrir vers la Méditerranée un meilleur débouché de ses grains et de ses autres productions : elle s'empara de la Crimée, et devint, par ce moyen, maîtresse des bords de la mer Noire et de sa navigation. Catherine, jalouse d'imiter son grand prédécesseur, se persuada facilement que ses sujets pouvaient se livrer avec fruit à un commerce direct avec l'Asie; y porter les productions de leur pays et les échanger contre d'autres qui trouveraient un débouché pro-

fitable en Europe. Un aventurier, nommé Reineggs, honteusement chassé de Tiflis par le roi Héraclius, s'étant retiré en Russie, se présenta chez Potemkin, lui fit un tableau ravissant des richesses minérales de la Géorgie, et disposa ce favori à presser l'occupation de ce pays, résolue depuis long-temps comme le seul moyen de s'établir solidement au delà du Caucase, et d'y fonder, pour ainsi dire, le centre de la puissance russe; c'était de là qu'on devait, selon lui, tirer les moyens de soumettre la Perse et les pays situés sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Ce fut principalement Reineggs qui contribua au traité de 1783, par lequel Héraclius se déclara vassal de la Russie. Potemkin préparait encore d'autres conquêtes en Asie; mais sa mort, arrivée en 1791, l'empêcha d'exécuter ses vastes projets. Ce ne fut que sur la nouvelle de la prise et de la destruction de Tiflis par Agha Mohammed khan, que l'impératrice envoya le comte Valérien Zoubov dans le Daghestân et le Chirvân; et il est probable que cette guerre contre la Perse aurait fini par enlever à cette puissance toutes les provinces situées à l'ouest de la mer Caspienne, si le destin n'avait pas appelé Paul Ier au trône de la Russie. Ce prince fit revenir ses troupes du Daghestân, et au lieu d'étendre les limites de son empire du côté de l'Asie, il préféra s'arroger le rôle d'arbitre des destins de l'Europe. Cependant les victoires des Français et la grandeur de Napoléon lui firent encore changer d'idée; il rectifia sa politique, et résolut de tourner ses armes contre ceux qui l'avaient excité à la guerre contre la France; car il est vraisemblable que si ses assassins ne

l'avaient pas prévenu, il aurait tenté une invasion sur les possessions anglaises dans l'Inde.

A cette époque, la position des Anglais dans l'Asie méridionale était entièrement différente de ce qu'elle est à présent. Dans l'Hindoustân, leur pouvoir n'avait pas encore acquis une stabilité inébranlable; la puissante fédération des Mahrattes n'était pas encore détruite, et présentait une alliance avantageuse à celui qui aurait voulu attaquer les possessions de la Compagnie des Indes. Quinze ans ont beaucoup changé l'état de ces contrées; les Anglais n'ont plus aucun ennemi puissant à combattre dans la presqu'île en deçà du Gange. En tout cas, la perte de l'Hindoustân, à l'exception du Bengale, ne serait pas extrêmement préjudiciable à l'Angleterre, depuis que le congrès de Vienne lui a cédé pour toujours l'empire des mers, en abaissant l'influence politique de la France, et en donnant à la Russie la prépondérance sur le continent européen. Par sa position insulaire, l'Angleterre est à l'abri de toute invasion; au premier bruit de guerre, elle peut attaquer l'Europe sur tous les points, sans courir aucun risque pour sa propre sûreté. Un coup d'œil sur la mappemonde démontre la vérité de cette assertion. La possession de l'île de Helgoland lui donne la facilité de détruire le commerce de l'Allemagne septentrionale. Dans la Manche, Jersey et Guernesey sont des stations d'où elle peut attaquer les côtes de la France; aucun vaisseau ne peut naviguer dans la Méditerranée sans sa permission et sans passer sous les canons de Gibraltar, de Malte ou de Corfou; il est probable que si la Russie faisait mine de vouloir s'emparer de Constantinople, une

garnison anglaise s'emparerait des châteaux des Dardanelles : cette position inexpugnable assurerait à l'Angleterre le moyen le plus sûr d'exclure les vaisseaux russes de la Méditerranée, et de paralyser sur ce point la puissance moscovite. Saint-Hélène et le Cap sont devenus des stations militaires importantes; de ce dernier point, les Anglais commandent le canal de Mozambique; ils possèdent les îles de Tristan d'Acunha et de l'Ascension, de même que l'île de France; ils exercent une grande influence à Madagascar, et entourent de cette manière toute l'Afrique. Dans l'Inde, l'Angleterre règne sur environ 80,000,000 d'habitans. Sincapoure devient le centre d'un empire maritime dans les parages des îles de la Sonde; des colonies anglaises peuplent la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande et la Terre Van Diemen; son commerce dans l'Océan pacifique est déjà devenu très considérable; et le moment n'est peut-être pas éloigné où elle maîtrisera de ce point toute la côte nord-ouest de l'Amérique. Par la station de Halifax, dans la Nouvelle-Écosse, les Anglais règnent sur la partie septentrionale de l'Atlantique; celle de la Jamaïque les rend maîtres du golfe du Mexique, et les îles Bermudes sont le point de réunion de ces deux stations. La plupart des Antilles appartiennent à l'Angleterre, toujours en état de bloquer l'île de Cuba; l'influence de cette puissance est bien prononcée dans toute l'Amérique du sud et au Mexique. Les Anglais environnent donc les deux hémisphères d'un pouvoir formidable, qu'ils peuvent transporter où ils veulent; ce pouvoir leur assure non seulement la faculté de s'emparer sur-le-champ des colonies des puissances qui voudraient

se déclarer contre eux, mais aussi celle d'attaquer les côtes des dernières et de pénétrer dans le centre de leurs possessions.

La perte de quelques provinces dans l'Hindoustân ne serait pas un événement qui exercerait une grande influence sur la position politique et commerciale de l'Angleterre. Il est également évident, par ce qui précède, que les profits qu'on pourrait se promettre d'un trafic par terre avec l'Inde, sont purement chimériques. Le projet de vouloir faire de la Géorgie le centre de ce commerce, et d'y établir, dans ce but, des colonies françaises, qui resteraient en relation intime avec la mère-patrie, n'amènerait aucun résultat satisfaisant, quand même rien ne s'opposerait à son exécution. En effet, si l'on suppose qu'on pourrait tirer de grands avantages de l'envoi de caravanes à travers la Perse et l'Afghanistân dans l'Inde, on oublie que cette voie est bien peu sûre. Le négociant serait non seulement exposé à être rançonné par les chefs des différens états par lesquels il passerait, mais il risquerait encore de perdre, par les attaques imprévues des hordes nomades de ces contrées, toutes les marchandises de sa caravane. A la première guerre entre la Russie et la Perse, il deviendrait même impossible de faire partir des caravanes de Tiflis, ou de recevoir dans cette ville celles qui viennent de l'Inde. Et croit-on que, si ce trafic pouvait réellement offrir quelques avantages, la Russie permettrait long-temps à des étrangers de l'exploiter à leur profit? Certes, les marchands de Moscou et d'Odessa sont le plus à portée d'envoyer les productions de l'Europe en Géorgie, et de là en Perse, et plus

loin; ils l'ont déjà essayé, mais le peu de sûreté qu'offre ce commerce, et les frais considérables qu'il exige, les ont découragés; ils ont abandonné ces entreprises incertaines, préférant vendre leurs marchandises aux caravanes de Boukhars, qui viennent les chercher à la frontière russe, et qui, comme mahométans, sont exposés en chemin à moins de vexations et de périls que les infidèles qui parcourent des pays où règne l'islamisme.

Ceux qui, dans nos temps modernes, ont rêvé les avantages du commerce par terre avec l'Inde, n'ont pas réfléchi que les marchandises apportées en Europe par les vaisseaux de la Compagnie anglaise et ceux des particuliers, sont, pour la plupart, entièrement étrangères à l'Hindoustân; or, ce ne serait que cette partie des possessions asiatiques de la Grande-Bretagne, que les caravanes et les armes russes, pourraient atteindre; car pour arriver dans les autres, il faudrait une marine, et l'on ne peut transporter ni des frégates, ni des vaisseaux marchands par la Perse dans la mer des Indes. Le coton et l'indigo seraient d'ailleurs les seules productions qu'on pourrait envoyer par des caravanes en Europe; puisque le transport par terre rendrait trop chers le riz, le salpêtre, le sucre et les autres marchandises d'un poids considérable. L'opium du Bengale ne trouverait pas un débit aussi avantageux en Europe que dans la Chine méridionale, où il est très recherché par les fumeurs, tandis que chez nous il n'est usité qu'en médecine. Les autres productions de l'Hindoustân qu'on reçoit en Europe, sont : le gingembre, la cardamome, le borax, la gomme laque, les matières colorantes, les noix vomiques,

les fleurs de carthame, et autres objets qui donnent du profit quand ils arrivent en Europe par mer; mais ils ne suffiraient pas pour alimenter un commerce qui serait établi à grands frais à travers la Perse. Beaucoup de marchandises que les vaisseaux anglais apportent de l'Inde, ne viennent pas de la presqu'île en deçà du Gange. Ceylan fournit la canelle et l'essence de cet aromate; le poivre se tire de Sumatra, de Borneo, de Malacca et des côtes du golfe de Siam. Les différentes espèces de camphre sont apportées de Sumatra, de Borneo et de la Chine; ce dernier pays donne le thé, le musc, la squine, la cassia lignea, les fleurs de cassie, le sang de dragon, la porcelaine, les meubles en laque, des cotonnades et des tissus en soie. Les îles Molucques produisent le girofle, la muscade, le macis; on y extrait les huiles essentielles de toutes ces épices, de même que des grains de cajeput; le sagou y croît également en abondance. La gomme gutte vient du Cambodje et de la Chine; le benzoin est une production du royaume de Siam et de l'île de Sumatra. Le curcuma du Bengale est moins estimé que celui de Java et de la Chine. L'aloés vient de l'Afrique orientale, et principalement de l'île de Socotra, située devant le canal qui conduit à l'entrée de la mer Rouge; on en tire une autre espèce d'un pays montagneux dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance, qui est presque entièrement couvert de la plante qui produit l'aloés. Le café asiatique ne croît pas dans l'Hindoustân; il vient de Moka en Arabie; de Sumatra, de Java et de l'île de Bourbon. La côte orientale de l'Afrique, l'Égypte et l'Arabie, offrent au commerçant de l'écaille, de la ra-

cine de colombo, de l'encens, plusieurs espèces de gommes-résines, qu'on emploie dans la médecine; de la gomme arabique, des noix de galle, du sel ammoniac, et mille autres objets utiles et recherchés. Mais la Compagnie des Indes n'importe pas uniquement les productions de l'hémisphère oriental du globe; celles de l'Amérique arrivent également sur ses vaisseaux; car elle fait un commerce considérable de cochenille, qu'elle envoie chercher dans l'Amérique méridionale. Cette marchandise est d'un très grand débit dans toute l'Asie; c'est pourquoi on a essayé de transplanter cet insecte dans l'Inde, mais sans un grand succès; car le peu de cochenille qu'on y récolte ne contient pas beaucoup de matière colorante; elle est très inférieure à celle de la Nouvelle-Espagne, et ne peut servir à la teinture de tissus grossiers.

Les principaux achats que les Européens faisaient autrefois dans la presqu'île des Indes en deçà du Gange, consistaient en tissus de coton d'une finesse extrême, qu'on ne savait pas alors fabriquer en Europe. Actuellement l'exportation et le débit de ces tissus sont moins considérables; ce qu'on en vend est plutôt dirigé vers la mer Rouge, le golfe Persique, la côte de Malacca et les îles Philippines, qu'en Angleterre. Les Anglais ayant perfectionné leurs fabriques d'une manière étonnante, achètent aujourd'hui le coton dans tous les pays du globe qui produisent cette plante, pour le filer et le tisser chez eux; après qu'ils l'ont converti en tissus de différentes sortes, ils le réexportent et le renvoient dans les contrées qui l'ont vu naître. Ainsi la marchandise qu'on allait prin-

cipalement chercher dans l'Inde, y est maintenant apportée de l'Europe. Le coton en laine, qui arrive tous les ans de l'Hindoustân en Angleterre, ne fait à peu près que la seizième ou la dix-septième partie de tout ce qui est importé de cette matière première dans ce dernier pays; par conséquent, si cette quantité venait à manquer soudainement, cet événement ne produirait pas un effet très sensible sur les manufactures anglaises.

On voit donc que le commerce des Indes a tout-à-fait changé de nature depuis la perfection des manufactures en Angleterre; que les objets qu'on portait autrefois de l'Inde en Europe n'y sont plus recherchés, et qu'un trafic direct avec l'Hindoustân, et même la possession d'une partie de ce pays ne seraient pas très profitables pour la Russie. Parmi les productions naturelles de l'Inde, il n'y en aurait qu'un petit nombre qu'elle pourrait envoyer en Europe, et pour attirer les autres apportées de contrées beaucoup plus éloignées, il lui faudrait une marine puissante, et des fabriques en état de rivaliser avec celles de l'Angleterre; elle aurait besoin de produits de l'industrie semblables à ceux de ce pays, pour les expédier à Canton, dans la presqu'île au delà du Gange, dans les îles Molucques et de la Sonde, et en Afrique, afin de les y échanger contre les choses dont elle pourrait avoir besoin pour soutenir son commerce indo-européen.

Enfin, quand même on supposerait que des plans et des espérances aussi chimériques pussent se réaliser, la difficulté et la cherté du transport des marchandises seraient toujours des obstacles insurmontables au com-

merce par terre avec l'Inde ; car, peut-on comparer les avantages de ce transport à ceux du transport par mer ? Les grands navires de la Compagnie des Indes, par exemple, sont de *douze cents tonneaux ;* c'est-à-dire qu'ils portent *vingt-quatre mille quintaux ;* ils ont cinquante à soixante hommes d'équipage. Un chameau, dans un voyage de longue durée, ne peut porter, au plus, que six quintaux ; dix chameaux sont conduits par un homme. Il faudrait donc une caravane de quatre mille chameaux et de quatre cents conducteurs, outre l'escorte, pour transporter la cargaison d'un seul bâtiment de la Compagnie des Indes. On charge environ dix quintaux sur les petits chariots ou traîneaux attelés d'un cheval, tels qu'ils sont en usage en Russie pour transporter les marchandises ; vingt de ces chariots exigent un conducteur; une cargaison égale à celle d'un vaisseau de la Compagnie, exigerait donc deux mille quatre cents chariots et cent vingt hommes, outre l'escorte. Qu'on calcule ensuite la différence des frais entre ces deux manières de faire arriver en Europe les marchandises de l'Asie méridionale, et l'on concevra sans peine qu'aucun commerçant ne voudrait courir la chance d'une opération de ce genre.

RÉFLEXIONS

SUR LA POSITION DES RUSSES DANS LES PAYS CAUCASIENS, ET SUR LEURS GUERRES CONTRE LA PERSE (1).

Depuis que la Russie a étendu ses possessions au delà du Caucase, elle est obligée d'entretenir une armée nombreuse dans les provinces nouvellement conquises. Cette armée ne trouvant pas dans les contrées qu'elle occupe les vivres dont elle a besoin, on est obligé de les expédier en grande partie par la mer Noire, et à travers le Caucase, par un chemin où les voitures ne peuvent passer que rarement. Tous les autres objets nécessaires à l'équipement et l'armement des troupes arrivent de la même manière en Géorgie; on peut donc juger que la possession de cette contrée doit être très onéreuse pour la Russie. Quarante mille hommes suffisent à peine pour contenir la population de la Géorgie et les tribus guerrières du Caucase, qui épient toutes les occasions de piller le pays et d'emmener les habitans en esclavage.

Toujours menacés d'un côté par les montagnards non soumis, les Russes ne peuvent disposer librement des forces qu'ils ont au sud du Caucase; une guerre avec les Persans doit les gêner beaucoup; car, s'il est facile d'ordonner à cent mille hommes de passer cette chaîne de monts inhospitaliers, il devient impossible de les nourrir quand ils sont arrivés au lieu de leur destination. Au-

(1) Ce morceau a déjà paru dans le *Courrier Français*, du mois de novembre de l'année passée.

cune contrée de l'isthme caucasien ne produit une assez grande quantité de céréales pour qu'on en puisse exporter beaucoup; et quand même il y aurait de la surabondance, la difficulté des communications empêcherait de transporter les grains dans les provinces moins fertiles. Ce manque de vivres sera toujours l'obstacle principal qui empêchera la Russie d'augmenter son armée en Géorgie, et de faire des conquêtes considérables en Perse. La partie de ce dernier pays, qu'une armée russe doit traverser pour arriver à Téhrân, capitale actuelle de la Perse, est encore moins féconde que la Géorgie; elle n'est habitée que par des nomades qui vivent de leurs troupeaux; rarement on y voit des champs labourés. A l'approche d'une armée ennemie les nomades se retireraient vraisemblablement avec leurs bestiaux dans les montagnes, où ils seraient en état de défendre leur propriété contre les cosaques envoyés à la recherche de vivres. Téhrân même est entouré de déserts, et rien dans ces contrées ne peut assurer les subsistances à l'armée qui y ferait une invasion.

Pour faire la guerre dans ces pays, il ne faut pas seulement y avoir une armée bien équipée et bien conduite, il faut encore que les troupes qui la composent soient acclimatées. L'air malfaisant de plusieurs cantons de la Perse septentrionale engendre des fièvres et d'autres maladies, qui empirent encore par une nourriture malsaine, et principalement par les fruits que le soldat ne peut s'abstenir de manger.

Les troupes russes, en s'avançant sur le territoire persan, laisseraient derrière elles au moins cent vingt mille

Caucasiens, bien armés; de plus, toute la population géorgienne de l'isthme, qui n'attend qu'une occasion favorable pour se révolter; enfin, les tribus mahométanes du Karabagh, du Chirvân et du Daghestân, toujours prêtes à secouer le joug des infidèles. Gênée dans sa marche, par le manque de choses de première nécessité, l'armée d'invasion se trouverait perpétuellement harcelée par la cavalerie légère des Persans, qui vaut bien les casaques; et on sait combien ces attaques imprévues contribuent à fatiguer et à démoraliser une armée en marche.

Si les Persans pouvaient être assez éclairés ou assez bien conseillés pour éviter toute bataille rangée, dans le cas où les Russes envahiraient leur territoire; s'ils laissaient les Russes s'avancer, et se bornaient à couper les communications entre les différens corps de l'armée ennemie et la Géorgie, ils réussiraient infailliblement à les détruire, ou à les forcer à retourner avec perte dans leur pays. Mais la stupidité et la fausse bravoure de presque tous les peuples mahométans ne permettra probablement pas de prendre un parti si avantageux pour eux; ils voudraient se mesurer en rase campagne avec l'armée des infidèles; alors la bravoure du soldat russe, guidée par la tactique européenne, pourra tenir tête à un ennemi dix fois plus fort en nombre. Mais une, deux et trois batailles perdues ne décident pas le sort d'un Etat à moitié barbare; et, pour la Russie, la difficulté de conquérir sera beaucoup moindre que celle de garder les provinces qui pourront lui échouer en partage.

Du reste, tout agrandissement de la Russie, aux dépens de la Perse, ne peut être que désavantageux à la première de ces deux puissances; elle acquerra des provinces qui ne sont d'aucun rapport, et dont les habitans, sectateurs zélés de l'islamisme, ne lui seront jamais véritablement dévoués. Elle sera donc forcée d'y entretenir toujours un nombre considérable de troupes; ce qui lui causera les dépenses extraordinaires, indépendamment des frais de l'administration. Elle se trouverait donc, à cet égard, dans une position aussi gênée que celle de la Compagnie des Indes, depuis la guerre entreprise si imprudemment contre les Birmans, et la paix glorieuse qui l'a terminée; c'est-à-dire que les nouvelles conquêtes au delà du Gange obligeront long-temps les Anglais à se tenir sur la défensive contre leurs voisins du côté de l'Orient.

FIN.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

ERRATA.

Page 42, ligne 1 de la note, *lisez* (43° 44′ 5″ lat. N. et 42° 20′ 12″ long. E.).
..... 89, ... 4, Pour Bezenlie, *lisez* Bezlénié.

DES PEUPLES

DU CAUCASE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

DES PEUPLES
DU CAUCASE

ET

DES PAYS AU NORD DE LA MER NOIRE ET DE LA MER CASPIENNE, DANS LE DIXIÈME SIÈCLE,

OU

VOYAGE D'ABOU-EL-CASSIM.

PAR M. C. D'OHSSON.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1828.

PRÉFACE.

Plusieurs auteurs arabes du neuvième et du dixième siècles ont fait mention des peuples qui habitaient alors le Caucase et les pays situés au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Ces notions, quoique très-incomplètes, méritent d'autant plus d'être recueillies que ce sont les seuls renseignements que nous possédions sur plusieurs peuples septentrionaux; car ceux mêmes qui avaient des relations avec l'empire d'Orient, ne sont nommés par les historiens de Byzance, qu'à l'occasion de leurs guerres ou de leurs alliances avec cet empire; aucun de ces historiens ne nous les fait d'ailleurs connaître, et, parmi les ouvrages grecs contemporains, c'est uniquement dans le précieux traité de l'empereur Constantin Porphyrogénète : *De l'Administration de l'Empire*, qu'on trouve quelques détails sur les Russes, les Patchinakes, les Khazares, et d'autres nations du nord.

Après avoir rangé dans l'ordre qui nous a paru le plus convenable, les notions que contiennent, sur ces peuples demi-barbares, les ouvrages arabes, persans et turcs, que nous avons pu examiner, il nous a semblé que, pour rendre plus fidèlement les narrations souvent naïves et négligées de ces anciens auteurs, il valait mieux les présenter sous la forme d'un voyage. Nous avons supposé qu'un légat du khaliphe, envoyé en 336 (948), au roi des Boulgares du Volga, vassal du chef des croyants, raconte ce qu'il a vu dans les pays qu'il a traversés, et ce qu'il y a ouï dire sur les peuples qui habitaient les contrées du nord. Cette forme de narration nous a permis de conserver les expressions de nos auteurs, et nous nous sommes bornés à coordonner les textes selon les matières, n'ajoutant que quelques mots nécessaires pour leur liaison.

On devrait peut-être appliquer à ces écrivains mahométans le reproche que Strabon fait aux auteurs grecs et latins qui ont parlé des peuples du nord. Il blâme leur crédulité ou plutôt leur penchant à publier des fables. « Voyant, dit-il, les succès obtenus par ceux

« qui faisaient profession d'écrire des contes, « ils voulurent plaire aussi, en narrant comme « vraies des choses qu'ils n'avaient ni vues, « ni entendues, non du moins de la bouche « de ceux qui pouvaient les bien connaître, « n'ayant d'autre but que celui d'amuser et « d'étonner par le merveilleux. » (*Lib. XI, cap.* 6.)

Nous allons donner une analyse succincte des ouvrages manuscrits, cités dans les notes marginales, qui nous ont fourni des matériaux pour ce voyage.

I. MOUROUDJ UZ-ZÉHÉB U MA'ADIN-IL-DJEVHÉRI, مُروج الذَّهب و مَعادن الجوهر, ou *Prairies d'or et mines de pierreries*, par l'imam Aboul-Hassan Ali, historien, théologien et jurisconsulte, célèbre sous le nom d'*El-Mass'oudi*, المسعودى, parce qu'il descendait, à la huitième génération, de Mass'-oud, l'un des compagnons de Mahomet. Cet ouvrage, qui fut commencé dans l'année 332 de l'hégire (943-4), et achevé en 336 (947-8), se compose de cent trente chapitres, dont les soixante-sept premiers traitent de l'histoire ancienne, sacrée et profane, de l'histoire de

l'Inde et de la Chine, de quelques parties de la géographie, surtout des mers; des anciennes croyances et pratiques superstitieuses des Arabes, des temples chez plusieurs nations, et des divers calendriers. Le reste du livre est consacré à l'histoire de l'empire mahométan, depuis la naissance du prophète jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Ce que nous avons rapporté de cet ouvrage est extrait des chapitres suivants :

Chap. 11. De la mer *Pontous* (Pont-Euxin), de la mer *Maïttous* (Palus Méotides), et du détroit de Constantinople.

Chap. 13. Des rois de la Chine, des rois turcs, etc.

Chap. 14. Des mers, de ce qu'elles contiennent; des peuples qui habitent leurs côtes, etc.

Chap. 15. Des monts *Cabokh* (Caucase), et des peuples Alan, Sérir, Khazare, Turc et Boulgare; de la Porte des Portes (Derbend), et des rois et nations qui habitent dans le voisinage de cette ville *.

* Une traduction de ce chapitre a été publiée par M. J. Klaproth, dans le premier tome de son *Magasin asiatique*.

Chap. 32. Des *Saclabes* (Slaves), de leur pays, de leurs rois, et de la dispersion des peuples de cette race.

Chap. 33. Des Francs, des Galiciens, de leurs rois, et de leurs guerres avec les Andalous.

Chap. 34. Des *Nogbardes* (Lombards), de leurs rois et de leur pays.

Chap. 64. Des temples chez les Saclabes.

Mass'oudi annonce dans sa préface que la plupart des matières contenues dans le *Mouroudj-uz-Zéheb*, sont extraites de deux autres de ses ouvrages plus étendus, l'*Akhbar-uz-Zéman*, اخبار الزمان, et le *Kitab el-Evsatt*, كتاب الاوسط. Cet auteur, que nous pouvons appeler l'Hérodote arabe, nous apprend qu'il avait fait beaucoup de voyages sur terre et à travers les mers, pour chercher à s'instruire par lui-même de ce que les peuples et les pays divers offraient de remarquable; qu'il avait été dans l'Éthiopie et dans l'Inde; que de l'extrémité du Khorassan il avait passé au centre de l'Arménie, que de l'Irak il s'était rendu en Syrie, qu'il avait enfin parcouru la terre comme le soleil par-

court le firmament, et eu l'honneur de converser avec les souverains de ces régions si distantes.

Après avoir indiqué les titres de plusieurs autres ouvrages de sa composition sur des matières théologiques et métaphysiques, il cite une cinquantaine d'auteurs arabes dont il a compulsé les écrits, et annonce que ses *Mines de Pierres précieuses* contiennent un précis de ce que renferment ses autres ouvrages d'histoire et de géographie; qu'elles forment un recueil de ce que l'homme instruit doit savoir, de ce qu'il serait même inexcusable d'ignorer : « Car il n'y a, dit-il, au-« cune branche des sciences, aucune par-« tie des traditions et de l'histoire qui n'y « soient traitées, soit avec étendue, soit en « abrégé. » Il finit par lancer des imprécations contre quiconque s'avisera d'altérer son ouvrage : « Que celui, dit-il, qui changera « quelque chose au sens de ce livre, qui en-« lèvera une colonne de son édifice, qui arra-« chera un de ses jalons indicateurs, qui « voilera ce qui y est clair, qui en omettra ou « qui y substituera, qui l'extraira ou qui « l'abrégera, ou enfin qui l'attribuera à un

« autre que nous, soit frappé de la colère « divine ; qu'il essuye un prompt châtiment ; « qu'il éprouve des maux qui épuisent sa « patience et troublent sa raison ; que Dieu « en fasse un exemple aux savants, un aver- « tissement pour les hommes de lettres, et « lui ôte tout ce qu'il lui a donné ; de quelque « nation, de quelque religion qu'il soit, « puisse-t-il perdre les bienfaits qu'il a re- « çus du Créateur tout-puissant de la terre « et des cieux. J'ai placé, ajoute-t-il, cet « épouvantail au commencement et à la fin « de ce livre, pour retenir celui qui serait « entraîné par son mauvais destin, afin qu'il « craigne Dieu, son seigneur, et qu'il songe « à l'époque de sa transformation ; car le dé- « lai est bref, et le moment approche où il « faudra retourner à Dieu. »

Il existe à la Bibliothèque royale de Paris trois exemplaires manuscrits du *Mouroudj-uz-Zéhéb*, dont l'un toutefois est tronqué. La Bibliothèque de l'université de Leyde en possède aussi trois copies, mais toutes incomplètes. L'une contient les trente-deux premiers chapitres de l'ouvrage ; une seconde en donne seulement les vingt-neuf premiers,

et l'on n'a dans la troisième que les quatre-vingt-dix derniers. Nous avons soigneusement comparé, pour les chapitres extraits, les textes de tous ces manuscrits.

On trouve dans la Bibliothèque de Paris un autre traité cosmographique de Mass'-oudi, sous le titre de *Kitab et-tenbih vé el ischraf*, كتاب التّنبيه و الاشراف, qu'on peut traduire par *Livre de Mémoire*. Il le donne pour un abrégé de ses autres ouvrages; c'est probablement le dernier de ceux qu'il composa. L'auteur nous apprend qu'il l'acheva à Foustatt en Égypte dans l'année 345 (956-7.)

II. KITAB EL-MÉSSALIK VÉ EL-MÉMALIK, كتاب المسالك و الممالك, ou *Livre des Itinéraires et des Provinces*, par l'imam Aboul-Cassim Mohammed el Haoucali (manuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde). C'est une description des pays mahométans, où l'auteur ne suit pas, comme la plupart des géographes de sa nation, la méthode de diviser la terre par climats, ou par zones parallèles, qui a l'inconvénient de confondre les matières. Il traite, en commençant par

l'Arabie, de chaque contrée séparément; il fait connaître ses productions, son commerce et ses impôts. Ce livre est le fruit des recherches de l'auteur, et des voyages qu'il avait faits pour ses opérations commerciales. Ebn-Haoucal nous apprend qu'il les commença dans sa première jeunesse, et qu'il partit de Bagdad en 331 (942-3); mais il ne composa sa géographie que dans l'année 366 (976-7). Il est à regretter que ce manuscrit contienne beaucoup de fautes, qui rendent souvent le sens inintelligible.

III. MA'DJEM-AL-BOLDAN, مُعجم البُلدان ou l'*Indicateur des pays par ordre alphabétique*, de Schahab-ud-din Abou Abd-allah Yacout, commerçant très-érudit, qui mourut près d'Alep, en 626 (1229). Ce que nous rapportons de ce dictionnaire géographique en arabe, que nous n'avons jamais eu sous les yeux, est puisé dans les extraits que M. Fræhn en a récemment publiés, sous les titres suivants : 1° *De Baschkiris, quæ memoriæ prodita sunt ab Ibn Foszlano et Jakuto;* 2° *De Chasaris, excerpta ex scriptoribus arabicis,* Petrop. 1822, in-4°, et 3° *Ibn Fosz-*

ans und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit, St-Pét., 1823, in-4°; ouvrages où l'on trouve des textes corrects, des versions fidèles, et des notes remplies de savantes recherches. Au reste, les trois articles du dictionnaire géographique de Yacout sur les Baschkires, les Khazares et les Russes, ont été copiés, par cet auteur, d'une relation d'Ebn Fozzlan, qui, dans l'année 309 de l'hégire (921), avait été chargé par le khaliphe de Bagdad, d'une mission auprès du roi des Boulgares du Volga, qui venait d'embrasser la foi mahométane.

IV. KITAB EL-MOSCHTÉRÉK VAZ'EN EL-MOKHTÉLEF SOK'EN, كتاب المشترك وضعا والمختلف صقعا, ou *Des lieux divers qui ont des noms semblables*, par Abou Abd-allah Yacout; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. L'auteur dit que ce dictionnaire des homonymes géographiques est extrait de son *Ma'djem-ul-Boldan*, dont nous venons de parler.

V. KITAB MORASSID EL-ITTILA' ALA ESSMAÏ EL-EMKINET VE' EL-BICA'. كتاب مراصد الاطلاع على اسماء الامكنة و البقاع, ou *Livre*

des Observatoires qui font voir les noms des lieux et des pays; ms. arabe de la bibl. de Leyde. C'est un abrégé du *Ma'djem-el Boldan*, par Safi-ed-din Abd-oul-Moumin, fils d'Abd-el-Hakk. Il annonce que le dictionnaire géographique de Yacout étant trop volumineux pour être facilement multiplié par les copistes, il avait cru, dans l'intérêt de la propagation des connaissances utiles, pouvoir enfreindre la terrible défense faite par l'auteur, de rien changer à son ouvrage; et qu'il en avait retranché les étymologies des noms géographiques, comme étrangères au sujet; les longitudes et les latitudes, parce qu'elles auraient besoin d'être vérifiées, et la mention des hommes illustres que chaque lieu a vu naître, parce qu'elle appartient proprement aux ouvrages biographiques. L'abréviateur nous apprend, en outre, qu'il a fait des additions à quelques articles de son original, et qu'il en a corrigé d'autres d'après des informations exactes.

VI. Kitab Assar-ul-Bilad, ve' Akhbar-ul-Y'bad. كتاب اثار البلاد واخبار العباد ou *Description des pays et traditions des*

peuples; par le scheïkh Zacaria, fils de Mohammed de Cazvin; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Cette géographie, divisée en sept climats, fut achevée dans l'année 634 (1236-7).

VII. KHARIDET EL-A'DJAÏB VE' FARIDET EL-GARAÏB. خريدة العجايب و فريدة الغرايب ou *Perle des merveilles;* par l'imam Siradj-ud-din Omar, fils d'El-Vardi, mort en 749 (1348-9). Cet ouvrage, dont il existe en Europe un grand nombre d'exemplaires manuscrits, et qui a même été traduit en latin, est divisé en deux parties; la première traite de la géographie; la seconde est consacrée aux trois règnes de la nature. Voici le jugement que porte de cette compilation, le Turc Katib Tchéleby dans son Dictionnaire bibliographique. « L'auteur, dit-il, a placé en « tête de son livre, une sphère où il a tracé « les contours des pays et des mers, croyant « les avoir exactement représentés : c'est une « erreur bien grande; mais cet homme n'é- « tait pas géographe, et sa carte ne ressem- « ble pas aux autres cartes. Il a d'ailleurs « rapporté dans cet ouvrage des faits dé-

« nués de vérité, et même des choses im-
« possibles, selon l'usage des Arabes et des
« hommes de lettres peu versés dans les
« sciences. Aussi ce livre est-il très-répandu
« parmi les gens qui sont bornés comme son
« auteur. »

VIII. Telkhiss-ul-Assar fi Adjaïb-ul-Acttar. تلخيص الآثار في عجايب الاقطار *Description des merveilles terrestres ;* par Abd-our-Raschid, fils de Salih, natif de Bacou, ville du Schirvan, sur la mer Caspienne; ms. arabe de la bibliothèque royale de Paris. L'auteur de cette géographie, divisée par climats, florissait vers l'année 800 de l'hégire (1397).

IX. Nokhbét-ud-Dahr fi A'djaïb-ul-ber vé el-bahr. نخبة الدّهر في عجايب البر والبحر *Extrait des siècles sur les merveilles de la terre et de la mer ;* par l'imam Schems-uddin Abou Abd-allah Mohammed de Damas, mort en 994 (1586); ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Traité de cosmographie divisé en neuf livres.

X. Tacvim-ul-Boldan. تقويم البُلدان *Indica-*

tion des pays ; par Aboul-Fatha, prince de Hamah, mort en 712 (1312); ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est la géographie bien connue d'Aboul-Feda.

XI. Naschak-el-Azhar fi A'djaïb el-Acttar. نشق الأزهار في عجايب الاقطار ou *Parfum des fleurs sur les merveilles terrestres ;* par le scheïkh Abou Abd-allah Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Ayass le Hanéfite; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. Traité de géographie où l'auteur décrit, sans aucun ordre, les villes et lès pays connus des Musulmans, en commençant par l'Egypte, qui était probablement sa patrie, et dont il parle avec le plus d'étendue, d'après la description de Macrizy. Cet ouvrage fut achevé en 922 (1516).

XII. Djihan-Numa. جهان نما *le Miroir du monde ;* par Moustafa Efendy, plus connu sous les noms de Hadji-Khalifa et de Katib Tchéléby. Géographie de l'Asie, composée en turc vers l'année 1058 de l'hégire (1648), et imprimée dans la même langue à Constantinople, en 1145 (1732-3).

XIII. Tarikh el Mulouk. تاريخ الملوك *Histoire dès Rois*, etc ; par Abou-Dja'fer Mohammed et Tabary, mort en 310 (922-3) ; tome troisième ; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est le seul volume de cette célèbre histoire universelle, depuis la création jusqu'à l'année 309 de l'hégire (921), que possède la bibliothèque de Leyde, et il contient l'histoire des rois de Perse, depuis le règne d'Ardschir, fils de Babek, jusqu'au commencement de celui de Yezdedjourd, qui fut dépouillé de ses états par les Arabes ; c'est-à-dire qu'il comprend la dynastie des Sassanides.

XIV. Fotouh el Boldan. فتوح البُلدان *Livre des Conquêtes* ; par l'imam Abou-l Abbas Ahmed, fils de Yahia, surnommé el Balazori, البَلاذُرى, né à Bagdad et mort en 279 (892-3) ; ms. arabe de la bibliothèque de Leyde. C'est l'histoire des conquêtes des Arabes depuis Mahomet.

XV. Tarikh el Kamil. تاريخ الكامل ou *Histoire complète* ; par Ali, fils d'Ethir, né

en 555 (1160), à Djéziré, sur la rive du Tigre, et mort en 630 (1233). Histoire universelle très-estimée, depuis la création jusqu'à l'année 628 de l'hégire (1231), en douze volumes. Le huitième, contenant les annales mahométanes depuis l'année 295 (908) jusqu'à 369 (979), existe à la bibliothèque de l'Académie d'Upsal, et c'est l'exemplaire que nous avons consulté. Cette belle biblothèque possède deux autres volumes du *Tarikh el Kamil ;* l'onzième, qui comprend l'espace de 527 (1132) à 585 (1189), et le douzième, de 586 (1190) à 628 (1230).

XVI. Zubdét ul-Fikret fi Tarikh ul-Hidjret. زبدة الفكرة في تاريخ الهجرة ou *De l'essence des méditations sur la chronologie de l'hégire ;* par l'émir Baïbarss, Rukn-uddin, el Manssouri, el Devadar, ou le chancelier, au service d'el Nassir, sultan d'Égypte ; ms. arabe de la bibliothèque d'Upsal. Histoire des khaliphes Abbassides, depuis le commencement de cette dynastie, en 132 (749), jusqu'à la mort du khaliphe El-Mosta'in-b-illahi, en 252 (866). Selon Katib Tchéléby, dans son Dictionnaire bibliographique,

cet auteur égyptien mourut en 725 (1325), et le *Zubdet-ul-fikret* est une grande histoire, en 11 volumes, où les événements sont rapportés année par année. Le manuscrit de la bibliothèque d'Upsal, en un seul volume, ne serait donc qu'un abrégé de ces Annales.

XVII. NOKHBET-UT-TAVARIKH VÉ EL-AKHBAR, نخبة التواريخ و الاخبار, ou *Extraits historiques*, par Mohammed Efendi, mort en 1050 (1640); manuscrit turc de la bibliothèque d'Upsal. Histoire universelle depuis Mahomet, comprenant les principales dynasties mahométanes qui ont régné en Asie et en Afrique, dediée au sultan Othoman Mourad, fils d'Ahmed. Le bibliographe Katib Tchéléby fait l'éloge de cet ouvrage historique, qui a été puisé, dit-il, aux meilleures sources.

XVIII. TARIKH BEDOU-I EL-KHALICAT, تاريخ بدوء الخليقة, *Histoire des premiers temps après la création*, manuscrit arabe de la bibliothèque d'Upsal. Histoire des Patriarches, depuis Adam jusqu'à David. L'auteur, qui écrivait en l'an 604 (1207),

ne se nomme pas; mais il dit que l'auteur des *Mevzou'at*, الموضوعات, et du *Montazam*, المنتظم, ouvrages qu'il cite souvent, était son aïeul; ce qui le fait connaître pour le petit fils d'Abd-oul Faradj, fils de Mohammed El-Djaouzy, الجوزى, auteur célèbre d'un grand nombre d'écrits sur diverses matières, et principalement sur les traditions mahométanes. Le descendant d'Ebn el-Djaouzy annonce, dans une courte préface, qu'ayant lu beaucoup de livres historiques, sans en avoir trouvé un seul qui réunît les vies des prophètes (patriarches) et des rois payens, leurs contemporains, il avait voulu rassembler tout ce qu'on savait de ces hommes qui avaient été honorés d'une mission divine, à l'exception de Mahomet, auquel il avait consacré un ouvrage particulier.

XIX. Raouzat-Ouli-ul-Elbab fi ma'rifet-et-Tévarikh vé el-Enssab, روضة اولى الالباب فى معرفت التواريخ و الأنساب

Jardin des doctes, sur l'histoire et les généa-

logies, par Abou Souleïman Daoud, de Bénaket, sur la rive du Sihoun; manuscrit persan de la bibliothèque de Leyde. Histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'année 717 de l'hégire (1317), où elle fut achevée et dédiée au sultan Mohammed Oldjaïtou-khan, souverain de la Perse, descendant de Tchinguiz-khan. Cet ouvrage a été puisé, dit l'auteur, dans beaucoup de livres historiques; mais principalement dans le *Djami-et-tévarikh*, ou Recueil d'histoires, par le Khodjea Raschid-ed-din. Il ne se borne pas, comme la plupart des histoires universelles mahométanes, à faire mention des dynasties arabes, persanes et turques; voici le contenu des neuf sections qui composent cet ouvrage.

1° Histoire, depuis Adam jusqu'à la mort d'Abraham.

2° Des quatre dynasties des rois de Perse, depuis Keyoumarath jusqu'à Yezdédjourd, et des patriarches et prophètes, leurs contemporains.

3° De Mahomet et des khaliphes, jusqu'à la destruction de la monarchie des Abbassides, en 656 (1258).

4° Des sept dynasties mahométanes qui régnèrent en Perse sous les khaliphes abbassides.

5° De l'histoire des Juifs, depuis Moïse jusqu'à Sadakeya (Zédékias), leur dernier souverain.

6° Histoire des chrétiens; généalogie de Marie jusqu'à David; Histoire des césars et des papes jusqu'au temps de l'auteur.

7° Histoire et géographie de l'Hindoustan.

8° Des trente-six dynasties qui se sont succédées en Chine, jusqu'à la conquête de cet empire par les Mongols.

9° De Tchinguiz-khan, de ses ancêtres, et de ses descendants.

XX. Tarikh Aaly efendy, تاريخ عالى افندى, manuscrit turc, en deux volumes, appartenant à la bibliothèque de M. le comte d'Engestrœm à Stockholm. Histoire universelle, divisée en quatre parties, dont la quatrième, qui est la plus étendue, contient l'histoire de l'empire othman jusqu'à l'année 1006 (1597).

XXI. Akhbar ed-duwel vé Assar ul ewel, اخبار الدوّل و اثار الاوّل, ou *Histoire*

des monarchies et traditions de l'antiquité, par Ahmed, fils de Youssouf; manuscrit arabe appartenant à la belle bibliothèque de M. le général comte de Suchtelen, ministre de Russie à Stockholm. Histoire universelle, depuis la création, suivie d'un précis de géographie. Selon Katib Tchéléby, l'auteur était de Damas, et son ouvrage, qui fut terminé en 1008 (1599), est l'abrégé de la grande histoire universelle, fort estimée, du molla Moustapha Efendy, célèbre sous le nom de Djénaby, né dans l'Asie Mineure, et mort en 999 (1590).

XXII. Tarikh Mounnédjim-Baschi, تاريخ منجّم باشى, Histoire universelle, par Ahmed Éfendy, chef des astronomes et des astrologues de la cour du sultan Othoman Mohammed IV, qui monta sur le trône en 1648; traduite de l'arabe en turc vers l'année 1720, par Ahmed, fils de Mohammed Nédim, client du grand visir Damad Ibrahim Pacha. Manuscrit turc en deux volumes, appartenant à l'auteur.

XXIII. Raouzat-us-safa, روضة الصّفا

Jardin de plaisance, par Mohammed, fils de Khavendschah, plus connu sous le nom de Mirkhond, mort en 903 (1498); manuscrit persan, appartenant à l'auteur. Histoire universelle en sept volumes.

XXIV. SCHAHNAMÉ, شاهنامه, *Livre des rois*, par Firdaoussy, de Thous; manuscrit persan, appartenant à l'auteur. Histoire poétique des rois de Perse, depuis Kayoumarath jusqu'à Yezdedjourd.

Les noms de peuples et de pays étrangers aux Arabes devaient être altérés sous la plume des copistes. Nous avons mis dans le texte la leçon qui nous a paru la meilleure, en indiquant, toutefois, les variantes en caractères arabes et latins, dans les notes marginales, et nous avons cherché à éclaircir, dans d'autres notes à la fin du voyage, les diverses matières dont il fait mention.

DES PEUPLES
DU CAUCASE

ET DES PAYS AU NORD DE LA MER NOIRE ET DE LA MER CASPIENNE,

DANS LE DIXIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bagdad. — Schirvan. — Iran. — Moucan. — Petits princes du Caucase. — La Porte des Portes, — Monts Cabokh. — Mur du Caucase. — Sa construction. — Tabarsséran. — Tifliss. — Djorzan. — Abkhazes. — Sac de Tifliss. — Somtakhas. — Sanariens. — Schékis. — Cabalah. — Sérir. — Zirhguérans. — Gourdjes. — Goumikes. — Alans. — Château de la Porte des Alans. — Caschakes. — Les Sept Pays. — Contrées fabuleuses.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux, nous implorons son assistance. Louanges à l'Éternel, le maître de l'univers, qui récompensera ceux qui le craignent, et qui a fait grace à notre

seigneur Mohammed, à sa famille et à tous ses disciples.

L'humble auteur de cette petite relation, Abou-el-Cassim Mahmoud, fils d'Omar, de Bagdad, ayant été honoré par le kaliphe El Moutti'-l-illahi [1] d'une mission auprès du roi des Bulgares, dans les régions du nord, a cru devoir consigner ici non seulement ce qu'il a vu dans son voyage, mais aussi les notions qu'il a pu recueillir sur les habitants des pays situés près des limites septentrionales de la terre.

Je partis de Bagdad le deuxième jour du mois de schewal de l'an 336 (16 avril 948), prenant la route de l'Arménie. Après avoir traversé les fleuves Arass et Kour, j'entrai dans le Schirvan. Ce pays est gouverné par un prince musulman, Mohammed, fils de Yezid, qui descend de Bahram Tchoupin. [2] A l'époque des premières conquêtes des Arabes, le Schirvan se soumit à payer un tribut au khaliphe Omar; mais il ne fut converti à l'islamisme que sous le règne du khalife Hischam, fils d'Abd-oul-Mélik [3]. Son

(1) Il fut le vingt-troisième khaliphe abasside; monta au trône le 22 djémadi-ul-akhir 334 (17 janvier 946), et mourut le 13 zilcadé 363 (6 août 974).

(2) بهرام چوبين ; var. بهرام جور , Bahram Djour.

(3) Il fut le dixième khaliphe ommiade, et régna de 105 (723) 125 (743).

souverain actuel, Mohammed, fils de Yézid, prend le titre de *schirvanschah*, à l'exemple de ses prédécesseurs, depuis le règne de Kessra (Cosroës) Nouschirévan; (I) * car ce puissant roi de Perse en investit un prince nommé Schirvan, de qui la contrée tire son nom et le souverain actuel son origine. Ce fut alors que Nouschirévan confirma les princes des divers cantons situés au milieu des monts *Cabokh* (1) (Caucase) (II), dans la possession de leurs territoires respectifs, qu'il leur donna le titre de *schah*, et leur imposa un tribut. (2) C'étaient le khacan des montagnes ou prince de Sérir, appelé *Hérarzanschah* (3); le roi de Filan (4), appelé *Filanschah*; le *Tabarsséranschah* (5), le prince des Lekzes, appelé *Kharischanschah* (?) (6); le roi de *Mascatt*, principauté

* Les chiffres romains renvoyent aux notes à la fin du volume

(1) قبخ ; قبج, Cabtch; قبق, Cabk; فتح, Feth. L'auteur du *Mérassid-el-ittila*, écrit قبق, et dit qu'il faut prononcer *Cabk*.

(2) Mass'oudi, chap. 15.

(3) هرارزانشاه.

(4) فيلان.

(5) طبرسرانشاه.

(6) حرشانشاه.

qui n'existe plus [1]; le roi d'*Iran* [2], appelé *Iranschah;* le prince de *Nodj*[3] et celui de [4] *Zerenguéran*[5]. Or, Mohammed, fils de Yézid, n'était d'abord que prince de l'Iran [6], pays situé près du Schirvan, dans les monts Cabokh, qu'il tenait de ses ancêtres avec le titre d'*Iranschah* (III); mais après la mort d'Ali, fils de Haïtham, souverain du Schirvan, il s'empara de cette principauté. Non-content de cette acquisition, il agrandit ses domaines de plusieurs états dont les princes descendaient de ceux auxquels Nouschirévan les avait donnés. Il s'est rendu maître du Moucan [7], qu'il ne faut pas confondre avec une contrée du même nom,

(1) مَسْقَط. « Bourg et peuplade du même nom, au-delà de la » Porte des Portes, sur la côte de la mer khazare. » (Yacout, *El Moschterek waz'en*, etc.) L'auteur du *Merassid-ul-ittila'* ajoute que cette nation est musulmane, qu'elle est puissante, et que son territoire est situé entre celui des Legzes et la Porte des Portes.

(2) ايران.

(3) نج; c'est peut-être *Nuschi*, ancienne ville du pays de Schéki.

(4) زرنكران.

(5) Balazori, chap. *Futouh Erminiyé.*

(6) لايزان; لايران, Laïran; لابران, Labiran; الابران, Alaberan; لابدان, Labedan; لايذان, Laïdhan.

(7) الموقانية.

située sur la côte de la mer Khazare (Caspienne) (IV). Il s'est aussi rendu maître de la ville *la Porte des Portes* (1), après la mort de son beau-père Abd-oul-Mélik, fils de Hischam, gouverneur de cette place (pour le khaliphe), qui avait hérité ce poste de ses ancêtres; l'un d'eux s'établit dans ces contrées septentrionales à l'époque où le prince Masslamah, frère du khaliphe Hischam, en fit la conquête. Mohammed, fils de Yézid, règne aussi sur une partie de la nombreuse nation des *Lekzes* (2), qui habitent les régions les plus élevées des monts Cabokh, et l'on peut dire que ces peuples constituent sa force (V); l'autre partie de la nation, qui ne lui obéit pas, est païenne. Ces Lekzes indépendants, nommés *Doudanis* (3), suivent des usages très-singuliers dans leurs mariages et leurs autres transactions civiles, et se croient issus de Doudan, fils d'Essed, fils de Khazimét (4) (VI).

Le Schirvan s'étend, au nord, jusqu'à la *Porte*

(1) مدينة الباب والابواب, littéralement : *La ville de la Porte et des Portes ;* plus connue aujourd'hui sous le nom de Derbend.

(2) اللكز.

(3) الدودانية ; لودانية, Loudaniyet; رودانية, Roudaniyet; دوانية, Douaniyet.

(4) Mass'oudi, chap. 15.

des Portes, qui lui sert de boulevard contre les peuples septentrionaux. Cette place est ainsi nommée de sa situation dans un défilé formé par la rive de la mer Khazare, et par l'extrémité orientale de la chaîne des monts Cabokh. Elle est ceinte d'une muraille construite en pierres, briques et argile ; deux murs composés de quartiers de roche, unis ensemble par du plomb, s'avançant circulairement au sein de la mer, embrassent le port, et ne laissent aux vaisseaux qu'un passage étroit, fermé d'une chaîne et d'un cadenas, dont la clef est entre les mains de l'intendant du port, sans la permission duquel aucun navire ne peut entrer ni sortir. Ce port est fréquenté par les Khazares, les Sérires, les vaisseaux du Tabéristan, du Djourdjan, du Deïlem, et de la partie de la côte qui est encore habitée par des païens. On fabrique dans la ville des Portes beaucoup d'étoffes de coton, tandis qu'il ne s'en fait point dans l'Arran, ni dans l'Arménie, ni dans l'Azerbaïdjan. Le safran croît en abondance sur son territoire. On récolte dans le Schirvan, l'Arran et le pays de Tifliss une grande quantité de garance, qui s'exporte par mer à Djourdjan, d'où elle est transportée, à dos de bêtes de somme, jusque dans l'Inde. Il se fait dans la ville des Portes un grand commerce d'esclaves, qui y sont amenés de tous les pays

voisins habités par des infidèles (1), et il s'y tient dans l'année plusieurs foires, où se rendent en foule les marchands des provinces musulmanes et des provinces romaines, ceux de l'Arménie, de la Caschakie (Circassie) et d'autres contrées.

Les monts Cabokh se prolongent depuis les bords de la mer Khazare jusqu'à ceux de la mer *Ponttouss* (le Pont-Euxin) et de la mer *Maït-touss* (2) (les Palus-Méotidès), dans l'espace d'un peu plus de deux mois de chemin. On les dit habités par soixante-douze nations, dont chacune a son roi et sa langue particulière (3). Il est de ces peuples qui, bien que voisins, ne se connaissent pas, étant séparés par des montagnes

(1) Ebn Haoucal, pag. 110.

(2) بنطس ; مانيطس. « La mer *Ponttous* et la mer *Maïttous*, « dit Mass'oudi (ch. 11), ne forment qu'une seule mer, quoi-« que séparées par un détroit; il ne convient donc pas de les dis-« tinguer par deux noms différents. Ainsi, nous les appellerons « indifféremment *Ponttous* et *Maïttous* dans le cours de cet « ouvrage. »

(3) « La ville de Dioscouria (dans la Colchide), dit Strabon « (liv. XI, ch. 2), est un lieu de marché pour les peuples voi-« sins. Il s'y rassemble, dit-on, des hommes de soixante-dix na-« tions, et même, selon quelques-uns, qui se soucient peu de la « vérité, de trois cent nations, toutes parlant des langues diffé-« rentes. Ce sont des Sarmates et des individus de tous les « peuples du Caucase. »

élevées jusqu'aux nues, des rochers escarpés et d'épaisses forêts.

Ce fut pour garantir ses États des invasions dont ils étaient sans cesse menacés par les peuples au nord de ces montagnes, tels que les Khazares, les Alans, Sérires, Turcs et autres barbares, que Kessra Nouschirévan fit construire un mur à travers le Caucase. L'extrémité de ce rempart, construit en quartiers de roche unis avec du plomb, s'avance, comme nous venons de le dire, dans le sein de la mer Khazare, devant la ville des Portes, l'espace de trois milles. Nouschirévan avait ordonné de conduire en cet endroit des bateaux chargés de pierres; on jeta ces pierres dans l'eau jusqu'à ce qu'elles se fussent élevées au-dessus de sa surface, et l'on bâtit le mur. Il se prolonge de l'autre côté de la ville jusqu'au sommet de la montagne qui la domine (1), et traverse ensuite les monts Cabokh, tantôt s'élevant sur ses plus hautes cimes, tantôt plongeant dans ses plus profondes vallées, et après avoir parcouru l'espace de 40 fersenks (2), il se termine au château fort de Tabarsséran (3).

(1) Balazori, l. c.

(2) Le *Fersenk* (parasange), mesure itinéraire de Perse, est à peu près la douzième partie du degré. Selon Mass'oudi (ch. 6), il a 8 milles, et le mille a 4,000 coudées de 14 doigts.

(3) طبرسران. Dans les divers exemplaires manuscrits du

Ce rempart étant coupé, du midi au nord, par plusieurs routes, fut muni, en ces endroits, de portes de fer, flanquées de tours. Le Cosroës établit une peuplade devant chacune de ces issues, pour la garder, ainsi que les parties voisines du mur [1]. Ces portes ou forts, destinés à défendre les défilés dont les entrées sont appelées *portes*, sont au nombre de douze, savoir : le château de la porte de Saoul, de la porte des Alans, de Schabéran, de Mazaca, de Sarnsidjy, de Sérir, de Filan-Schah, de Carouyan, d'Iran-Schah, de Lian-Schah, de Lazica et de Tabarsséran [2]; et comme la place située au bord de la mer Caspienne est la principale de ces forteresses, celle qui défend le passage le plus

Mouroudj-uz-Zéheb, et dans d'autres ouvrages arabes de géographie, ce nom est écrit طبرستان; mais l'histoire des conquêtes des Arabes, par Balazori, fait plusieurs fois mention du canton de Tabarsseran, dans le Caucase, et l'on sait que ce nom lui a été conservé jusqu'à nos jours. Comme le nom de *Tabéristan*, province de la Perse, était plus familier aux copistes, ils auront cru rectifier une erreur en le substituant à l'autre.

(1) Ebn Mass'oudi, chap. 15, intitulé: ذكر جبل القبخ واخبار الامم من اللان والسرير والخزر.

(2) باب صول, اللان, الشابران, مازقة (ازفة), سمسجي, سرير, فيلان شاه, كاروبان (كاروبان), ايران شاه, ليان شاه,

fréquenté, elle a reçu le nom de *Porte des Portes* (1) (VII).

Voici, dit-on, à quelle occasion Nouschirévan fit construire ce fameux boulevard. Il venait de conclure la paix avec le roi des Turcs (2); pour la cimenter, il lui demanda la main de sa fille. Ayant appris que ce prince consentait à une double alliance, il lui envoya la fille de l'une de ses parentes, qu'il avait adoptée et fait élever dans son palais, la donnant pour sa propre fille. Le Turc ne se douta pas de la supercherie; il fit conduire sa fille auprès de Nouschirévan; puis les deux souverains eurent une entrevue à *Bersiliyé* (3), où ils se donnèrent des fêtes et se témoignèrent réciproquement beaucoup d'amitié.

Un jour, le roi de Perse ordonna à quelques-uns de ses officiers d'aller pendant la nuit mettre le feu au camp des Turcs. Le lendemain, le roi

(طبرستان), طبرسران, (لازنه) لاذقه, (لبان). Voyez les traités de géographie d'Ebn al-Vardi, et de Schérif el-Idrissy.

(1) *Djihan-numa*, impr., pag. 395. L'auteur cite un ouvrage géographique intitulé روض العطار, ou *Jardins parfumants*, par le scheïkh Abou Abd-Allah Mohammed Homeïri, africain.

(2) C'est-à-dire, des Khazares, au nord du Caucase.

(3) برسليه. C'est peut-être Barschli, petite ville à 4 ou 5 lieues au nord de Derbend.

des Turcs lui porta des plaintes sur cet acte hostile commis par les siens. Nouschirévan feignit de l'ignorer; et, peu de jours après, il fit encore mettre le feu pendant la nuit au camp des Turcs. Leur souverain renouvela ses plaintes: cette fois, Nouschirévan lui en fit des excuses, et il réussit à l'appaiser. Puis le roi de Perse fit jeter des matières enflammées dans son propre camp, qui n'était composé que de huttes faites avec des roseaux, et lorsque le jour parut, il se plaignit au Turc, lui disant: « Vos gens fréquentent mon camp; je ne puis soupçonner « qu'eux. » Le Turc lui jura qu'il ignorait entièrement le fait. Alors Nouschirévan lui dit: « Mon « frère, mes troupes et les vôtres sont mécontentes de notre paix, qui les prive de la gloire « des combats et des avantages du butin. Je « crains qu'elles n'en fassent tant que nous finirons par nous brouiller; et quel fruit aurons-« nous retiré de notre réconciliation, qui vient « d'être scellée par une double alliance? Il faudrait, pour prévenir cette fâcheuse rupture, « que vous consentissiez à ce que j'élevasse un « mur qui séparerait nos deux empires. J'y mettrai une porte, par laquelle personne ne passera sans notre permission. » Le Turc y consentit et retourna dans son pays. Alors Nouschirévan fit construire la muraille, où l'on laissa

une ouverture qui fut fermée par des portes de fer, et le Cosroïs confia la garde de ce passage à cent cavaliers, tandis qu'il fallait précédemment cinquante mille hommes pour le défendre (1).

Mais il existe deux autres opinions, qui sont même plus généralement répandues, au sujet du véritable fondateur de cette fameuse muraille. Les uns l'attribuent à Alexandre le Macédonien, surnommé *Zou-l-Cornaïn* (le Bicorne); les autres, à un plus ancien conquérant, aussi nommé *Zou-l-Cornaïn*, sur lequel on n'a que des notions très-vagues. J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur cette matière.

Pendant mon séjour dans la ville de la *Porte des Portes*, j'obtins quelques renseignements sur les peuples que renferment les monts Cabokh. Je vais d'abord parler de ceux qui habitent le revers méridional de cette chaîne.

Au royaume de Schirvan touche le canton de *Tabarsséran* (VIII), dont le prince est musulman, et neveu d'Abd-oul-Mélik, dernier gouverneur de la Porte des Portes.

Plus à l'ouest, on arrive au pays des *Gourdjes* (2), dont le roi est appelé *Berziban* (3), titre que

(1) Balazori, l. c.

(2) كرج ; كرخ, Kerkh.

(3) برزيبان ; برزنيان, Berzénian ; دريبان, Dériban.

prennent tous les souverains de ce pays. Il est mahométan; mais ses sujets sont chrétiens.

On trouve ensuite le territoire de Tifliss, ville qui, moins grande que celle des Portes, est entourée d'une double muraille d'argile. Elle jouit, grace à la fertilité de son territoire, d'une abondance supérieure à celle de toute autre contrée. Quelqu'un m'a dit y avoir acheté dernièrement plus de 20 *rattels* (livres) de miel pour un dirhem (drachme). On y trouve, comme à Tabariyé (Tibériade, en Galilée), des eaux naturellement chaudes, qui servent pour les bains. Le Kour la traverse, et forme, en cet endroit, plusieurs cascades, qu'on met à profit pour moudre les grains. Les habitans de cette ville sont extrêmement probes et hospitaliers. Tifliss est l'une des places frontières les plus importantes de l'empire musulman, qui, de ce côté, est bordé de peuples ennemis [1].

Cette ville était, à l'époque de sa conquête par les Arabes, sous le règne du khaliphe Osman, le chef-lieu de la province arménienne de *Djorzan* [2], habitée par une grande nation chré-

(1) Ebn Haoucal, pag. 110.

(2) جُرْزان ; جزران , Djozran; جزوان , Djezvan; خزران , Khazeran; خزرية , Khazeriyet; جزرية , Djezeriyet , جورية , Djouriyet. La vraie leçon est *Djorzan*, d'après le *Mérassid-el-*

tienne de même nom [1], dont le roi actuel s'appelle *Tobighi* [2]. Ce pays est défendu par des forteresses que le Cosroès Nouschirévan y fit bâtir; telles que *Sogdbil* [3], servant de place d'armes (contre les barbares); *Firouz-Cobad* [4], sur la frontière de l'empire romain, et une troisième nommée la porte de *Lazica* [5]. C'est dans cette contrée que se trouve le lieu nommé *Temple de Zou-l-Cornaïn* [6], et que le Kour

Ittilá, qui indique les consonnes et les voyelles de ce nom d'une province de l'Arménie, dont il dit que Tifliss est le chef-lieu. Dans le manuscrit de Balazori, ce nom est aussi écrit : جُرزان.

(1) Balazori.

(2) طبيغى.

(3) صُغدبيل. L'orthographe de ce nom est indiquée lettre par lettre, dans le *Mérassid-el-Ittilá*, avec cette explication : « Ville d'Arménie, sur la rive occidentale du Kour, à l'opposite « de Tifliss. »

(4) فيروز قباد. « Ainsi nommée de Cobad, père de Nouschi- « révan; c'est une ville proche de la *Porte des Portes*, commu- « nément appelée *Derbend.* Nouschirévan fit bâtir en ce lieu « un château qu'il nomma *Bab-Firouz-Cobad* (Porte de Fi- « rouz-Cobad). » (Article du *Mérassid-el-Ittilá.*)

(5) باب لازقه.

(6) مسجد ذو القرنَين.

prend sa source (IX). Ce fleuve [1] traverse le pays d'Abkhaze, celui de Tifliss, et le territoire des *Savordiens* [2], peuple arménien très-redoutable, qui a donné son nom à une espèce de hache d'armes dont se servent les Sipahs et les autres troupes étrangères; on les appelle *haches savordiennes* (X). Enfin le Kour passe à trois milles de Barda'a, capitale de l'Arran, arrose le district de Bardadj [3], dépendant de cette ville, et reçoit, près du bourg de *Sanaret* [4], les eaux de l'Aras, qui viennent du côté de Trébizonde. Mêlés ensemble, ces deux fleuves se jettent dans la mer Khazare [5]. Le Kour et l'Aras donnent un poisson nommé *sermahi* [6], qu'on transporte

(1) « Le Kour, dit Mass'oudi, prend sa source dans la pro« vince de Khazeran, خزران (Djorzan), du royaume de *Djor*« *djin*, جرجين. » Ce dernier nom est aussi écrit dans divers manuscrits جربين, *Djerbin*; جرير, *Djerir*, et جرجر, *Djerdjer*. Celui de *Djordjin* ressemble à Géorgie.

(2) الساوردية; سياوردية, Siavordiyet; سارورية, Sarouyet; سلوردية; Salourdiyet.

(3) برداج. Cette ville, sur le bord du Kour, est appelée Bardidj, برديج, dans le *Mèrassid-el-Ittilâ*, et d'autres géographies.

(4) الصنارة; صيادة, Sayadet; ضارة; Zaret.

(5) Mass'oudi, chap. 15.

(6) سرماهي.

jusqu'en Irac-Adjem, à cause de sa chair délicate [1].

Au-delà du Djorzan, et près de la chaîne des monts Cabokh, est le pays des Abkhazes [2], peuple chrétien, dont le roi est vassal de celui des Alans, ses voisins (XI).

Les Djorzans et les Abkhazes payèrent un tribut au gouverneur de Tifliss pour les khaliphes, depuis la conquête de cette ville par les Musulmans, jusqu'au règne de Motévekkul [3]. Un certain Ishak, fils d'Ismaïl, commandait alors dans cette province, et avec ses Musulmans il tenait en respect les peuples voisins; mais partisan des Ommiades, et, si je ne me trompe, appartenant même à cette illustre branche des Coureyschs, il refusait de reconnaître l'autorité du khaliphe Abbasside. Dans l'année 237 (851-2), les Arméniens, s'étant insurgés contre leur gouverneur, Youssouf, fils de Mohammed, qui s'était saisi de la personne de *Bacaratt* (Pagrat), leur principal *battrik* (patricien), et l'avait envoyé à la cour du khaliphe, acte de violence qui coûta la vie à Youssouf et

(1) Ebn Haoucal, p. 110.

(2) الابخاز.

(3) C'est à dire plus de deux cents ans. Le khaliphe Motévekkul monta au trône le 24 zilhidjé 231 (22 août 846).

à la plupart des siens, que les Arméniens massacrèrent, le khaliphe Motévekkul fit marcher un corps d'armée, sous les ordres du Turc Bogha, pour châtier les rebelles. Ce général, après en avoir fait passer au fil de l'épée environ 30,000, et réduit à l'esclavage un grand nombre, qui furent vendus, se rendit à Débil (Tovin), d'où il partit l'année suivante pour assiéger Tifliss. Il prit cette ville d'assaut en 238 (852-3), et la livra aux flammes; on dit que 50,000 individus y périrent. Ishak, qui avait été fait prisonnier, fut tué avec ses enfans et ses gens. Après cette exécution, le général Bogha conquit plusieurs châteaux dans ces contrées, d'où il revint chargé de butin, et traînant une multitude de captifs (1). Cependant, depuis cette époque, les Musulmans virent décliner leur puissance dans ces régions, et les peuples infidèles, très-redoutables, qui environnent Tifliss, ne voulurent plus être soumis à la cour khaliphale; ils s'emparèrent même de la plus grande partie du territoire de cette ville (2).

Le royaume de Djorzan est contigu au pays

(1) Mass'oudi, chap. 15. — *Kitab Duwel-ul-Islam*, par Schems-ed-din ez-Zéhébi. — Tarikh Mounnédjim Baschi, tom. I.

(2) Mass'oudi, l. c.

des *Somtakhas* (1) (Somkhittes), qui sont les uns chrétiens, les autres païens, et qui n'ont pas de roi (XII). On trouve entre ce pays et le château des Alans le territoire des Sanariens (2), peuple chrétien, dont les princes prennent tous le titre de *korisgovos* (3) (chorévêque) ;(4). Le nom propre de leur souverain actuel est Sennedjarib (5). Les Sanariens se disent d'origine arabe, et descendans de Nézar, fils de Ma'ad, fils de Mazar, de la postérité d'O'caïl. Ils croient que leurs ancêtres sont venus s'établir très-anciennement dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui. Ils dominent sur plusieurs peuples de leur voisinage (XIII).

On trouve entre le Kour et le Schirvan le pays des *Schékis* (6), peuple chrétien, chez lequel il y a des Musulmans (XIV); ce sont des marchands et des artisans. Leur prince s'appelle

(1) الصمصحى, Samssaha; القَطَخَا Sattakha.

(2) الصنـــاريّة; صباريّه, Sabariyé; صناديه, Sanadiyé; ضياريه, Ziariyé; ضاريه, Zariyé.

(3) كرسكوس; كرسكوش, Korisgovosch; كريكسو, Keriksson; كركسوش, Kerkésousch. M. St.-Martin nous apprend que Khorisgobos veut dire, en arménien, *Chorévêque*. (*Mém. sur l'Arménie*, tom. I, pag. 234.)

(4) Ebn Mass'oudi.

(5) سنجاريب. Ebn Haoucal, p. 114.

(6) شكى; شكين, Schékines.

Ader, fils de Sémet, fils de Hamaïn (1). Ce canton touche à celui de *Cabalah* (2), vrai repaire de brigands et de mendiants. Les habitants de la ville de Cabalah professent l'islamisme ; mais ceux des campagnes environnantes sont chrétiens (XV). Le souverain actuel de Cabalah s'appelle *A'nbassat-el-A'ver* (Léon-le-Borgne) (3). J'ai déja parlé du canton de Moucan, qui en est voisin.

Je passerai maintenant en revue les peuples qui habitent le revers septentrional des monts Caboukh.

A une petite distance, au nord de Derbend, on entre dans la principauté de *Khaïdac* (4), qui relève du khacan des Khazares. Celui qui règne aujourd'hui (332 de l'hég. et 943 de J.-C.) sur

(1) لدزبرسه بن همابن — ادر بن سمة بن همابن — بن همابر — بن هام . Le dernier nom est peut-être *Hamam*, همام, qui était usité chez les Arméniens.

(2) قبله ; قبلة, Caïlat; قبلك, Caïda.

(3) عَنْبَسة الاعور. *A'nbassat* est un nom propre arabe, formé d'*A'nbass*, qui signifie *lion*.

(4) Les diverses copies de l'ouvrage de Mass'oudi, portent جيدان djidan; mais il me parait hors de doute qu'il faut lire خيداق Khaïdac, puisque le pays ici désigné est encore habité par les Kaïtacs, peuple dont le nom est écrit قيتق, dans les traités de géographie d'Abou-l-Fetha et de Katib-Tchéléby.

ce pays est musulman ; on le croit arabe et descendant de Cahtan. Il s'appelle Selifan (1), nom que portent, si je ne me trompe, tous les rois de Khaïdac. Il n'y a dans son pays d'autres Musulmans que lui, son fils et sa femme (2). Il fait sa résidence dans la ville de Samander (3), qui est à quatre journées au nord de la ville des Portes (4), et seulement à deux fersenks de la frontière du petit royaume de Sérir (5). Samander, fondée par Nouschirévan, était jadis la capitale du royaume des Khazares ; mais, lorsqu'elle eut été conquise par Selman, fils de Rabiat, le souverain des Khazares transféra sa résidence à Itil (6). Les environs de Samander sont couverts de vergers et de vignes ; on en compte,

(1) سليفان ; سلمان, Selman. Les princes de ce pays, qui résident actuellement à Tarkhou, prennent le titre héréditaire de *Schemkhal* ou *Schefkal*. C'est peut-être le même titre que Mass'oudi aura voulu désigner, et qui aura été altéré sous la plume des copistes.

(2) Mass'oudi, chap. 15. — Ebn Haoucal (pag. 145) dit que le roi de ce pays est parent et vassal du khacan des Khazares, et qu'il professe, ainsi que son suzerain, la religion judaïque ; mais cet auteur écrivait trente ans après Mass'oudi.

(3) سَمَنْدَر.

(4) Selon Mass'oudi, chap. 15, à huit journées.

(5) Ebn Haoucal, pag. 145.

(6) Mass'oudi, l. c.

dit-on, quatre mille : aussi le raisin y est très-abondant. Sa population, dont les Khazares forment la plus nombreuse partie, se compose de mahométans, de chrétiens et de juifs, qui ont leurs mosquées, leurs églises et leurs synagogues. Les maisons y sont en bois, assez grandes, construites comme des huttes (de nomades), avec des toits élevés [1]. J'ai ouï dire que les sujets du prince de Khaïdak attaquent souvent les habitants de la ville des Portes [2] (XVI).

Au nord-ouest et à trois journées de distance de la ville des Portes, on trouve le pays montagneux de *Sérir* [3], qui contient douze mille villages, et dont la capitale s'appelle Djirakh [4]. Le roi de Sérir est chrétien ; il prend, comme ses prédécesseurs, le titre de *filan-schah*, et celui de possesseur du sérir, c'est-à-dire du trône [5]. Voici ce qu'on raconte sur l'origine du nom de *Sérir*. Lorsque Yezdedjurd, le dernier souverain

(1) Ebn Haoucal, *ibid.* Cet auteur ajoute que les Russes saccagèrent, en 358 (968-9), la ville de Samander, et ruinèrent les vergers et les vignobles qui couvraient ses environs.

(2) Mass'oudi, l. c.

(3) سرير.

(4) جيرخ ; جيرج, Djiredj; جمرج, Djamardj; خندخ, Khandakh; خنوج Khanoudj.

(5) *Sérir* signifie *trône* en arabe, et de là probablement le conte que l'on fait sur le trône de Yezdedjurd.

de la dynastie perse des Sassanides, fuyant devant les Arabes (en 642), se retira dans le Khorassan, il envoya son trône d'or et ses trésors dans les monts Cabokh, sous la garde de l'un de ses officiers, qui descendait de Bahram Tchoupin. Ce seigneur persan se rendit maître du pays appelé aujourd'hui Sérir, et le transmit à sa postérité. Le souverain du Sérir a le droit de réduire ses sujets à l'esclavage. Il fait souvent des courses, au nord de ses frontières, sur le territoire des Khazares, ayant sur ce peuple voisin l'avantage qu'ont les montagnards sur les habitants des plaines (XVII).

On trouve, près du Sérir, le pays des *Zirhguéran* (1), nom qui signifie, en persan, *fabricants de cottes de mailles*. En effet, la plupart d'entre eux font de ces armures, ainsi que des sabres, étriers, mors, et toutes sortes d'instruments de fer. Ils sont chrétiens, mahométans ou juifs. Leur pays est hérissé de montagnes, qui leur servent de remparts contre leurs voisins (XVIII).

Au nord du Sérir et à l'ouest du Khaïdac, est le pays montagneux des *Goumikès* (2), peuple

(1) زره کران ; زردکران, Zerdguéran; دربکران, Derbguéran, etc.

(2) غميق.

chrétien, qui obéit à des chefs, mais n'a pas de roi. Il vit en paix avec les Alans (XIX).

Du territoire des Goumikès, on entre dans celui des Alans [1], qui est très-cultivé. Les habitations y sont si rapprochées, que lorsqu'un coq chante, tous les autres lui répondent jusqu'aux extrémités du pays. Le roi des Alans prend le nom héréditaire de *Kerkenedadj* [2]; sa capitale s'appelle *Magass* [3]. Il habite aussi des maisons de plaisance. Il a une armée de 30,000 cavaliers. Un de ses prédécesseurs embrassa le christianisme dans le premier siècle de la dynastie des Abbassides [4]. Avant cette époque, les Alans étaient paiens; mais, il y a peu d'années [5], ils abjurèrent la foi du Christ, et chassèrent les évêques et les prêtres qui leur avaient été envoyés par l'empereur romain.

(1) آلان.

(2) كركنداج, كَرْكَرْنْداج, Kerkernedadje; كدكنداج, Kedkendadje.

(3) مغص. Mass'oudi ajoute que ce nom signifie ديانة, en arabe, c'est à dire *dévotion*, *soumission*, *observance religieuse*. On trouve sur le bord du Tchérék, rivière qui se jette dans le Terek, un lieu nommé *Mokhatschla*, que nous indiquons pour la ressemblance de ce nom avec celui de *Magass*.

(4) Cette dynastie commença à régner en 749.

(5) Dans le texte d'Ebn Mass'oudi : *postérieurement à l'année* 320 (932), et il écrivait en 332 (943-4).

Entre le pays des Alans et les monts Cabokh s'élève une forteresse appelée *le Château de la Porte des Alans*, qui est assise sur un rocher très-éminent, au bord d'un fleuve, sur lequel on a jeté un pont en cet endroit. C'est l'unique route par où les Alans peuvent pénétrer dans les monts Cabokh. Ils doivent passer sur ce pont pour arriver à la forteresse, qui est d'ailleurs inexpugnable. Un seul homme qui la garderait pourrait défendre ce passage contre tous les rois barbares, à cause de sa hauteur extraordinaire, et de sa situation, qui commande le pont et le chemin. Elle possède, dans son intérieur, une source d'eau douce. C'est un des châteaux les plus renommés dans le monde pour sa force, et il est vanté dans les poëmes des Perses. Il fut bâti par l'ordre d'un ancien prince perse, nommé Isfendiar, fils de Gouschtasb, qui y mit une garnison, pour empêcher les Alans de pénétrer dans ces montagnes (1). Lorsque Masslamat, fils d'Abd-oul-Mélik, fils de Mervan, eut soumis à la domination des khaliphes les habitants des monts Cabokh, il confia à ses troupes arabes la garde de cette place. Elle a conservé

(1) Isfendiar, fils du roi de Perse Gouschtasb, de la dynastie des Keyaniens, fut tué en combat singulier, sous le règne de son père, cinq siècles avant J.-C.

jusqu'à nos jours une garnison arabe, qui reçoit ses vivres et ses vêtements de la ville frontière de Tifliss, située à cinq grandes journées du château des Alans (XX).

Les Alans ont pour voisins (à l'ouest) les *Caschakes*(1), grande nation qui est restée attachée aux croyances du sabéisme; son territoire s'étend depuis les monts Cabokh jusqu'à la mer *Ponttous*. C'est la plus belle race d'hommes parmi les peuples de ces montagnes. Il n'en est point où les individus des deux sexes aient les traits plus réguliers, le teint plus blanc, la taille plus élevée, la ceinture plus svelte, les épaules et les hanches plus larges; enfin, dont toutes les formes soient plus parfaites. Les femmes caschakes passent pour être voluptueuses. Les vêtements de cette nation consistent en tissus de lin, en écarlate, en étoffes de soie romaines et toutes sortes de draps d'or. Parmi les toiles de lin que les Caschakes fabriquent, il en est une espèce appelée *tala* (2), qui est plus fine et en même temps plus durable que celle de Dibik (3) (en Égypte). Un vêtement

(1) كشك.

(2) طلا.

(3) دبيق. Au temps d'Hérodote, les toiles de la Colchide étaient déjà renommées. Cet auteur cite, entre autres indices de l'origine égyptienne des habitants de la Colchide, leur habileté

de cette étoffe coûte jusqu'à dix dinars. On en exporte dans les pays mahométans voisins, où l'on en reçoit également d'autres cantons du Caucase; mais ceux de fabrique caschake sont préférés. Le pays des Caschakes est fréquenté par les marchands de Trébizonde, qui y viennent par mer, et les Caschakes visitent eux-mêmes ce port de la mer Ponttous, qui a des foires annuelles où se rendent des commerçants de beaucoup de nations, Musulmans, Romains, Arméniens, etc. (1). C'est à Trébizonde que se réunissent les marchands musulmans pour entrer dans l'empire romain, et c'est par Trébizonde que nous recevons les étoffes romaines de drap d'or, de lin et de coton, ainsi que les draps de laine et les étoffes russes; ce qui est la source d'un revenu considérable pour le fisc (2).

Les Caschakes ont sur le bord de la mer Ponttous des forteresses où ils se retirent, lorsqu'ils sont attaqués par les Alans. Ils ne leur seraient cependant pas inférieurs en forces, s'ils voulaient se soumettre à l'autorité d'un seul chef. On peut même dire que s'ils étaient unis entre eux, ni

dans l'art de tisser le lin, où seuls de tous les peuples ils égalaient les Égyptiens. (*Euterpe*, 105.)

(1) Mass'oudi, l. c.

(2) Ebn Haoucal, p. 112.

les Alans, ni les autres peuples de ces contrées ne pourraient leur résister (XXI).

Au-delà du territoire des Caschakes, il y a sur le bord de la mer (Noire) une vaste contrée, nommée *les Sept-Cantons* (1), qui est habitée par une grande nation chez laquelle il est difficile d'arriver. Je n'ai pas pu savoir quelle est sa religion.

Un grand fleuve, qu'on peut comparer à l'Euphrate, et qui, selon les uns, se jette dans le Pontous, selon d'autres, dans le golfe Maïttous, sépare les Caschakes d'une grande nation païenne nommée *Iram-Zates* (2). Voici un fait singulier, mais bien connu : il arrive tous les ans une grande quantité de poissons dans ces parages; les habitants leur coupent la chair d'un côté pour s'en nourrir; eh bien! ces mêmes poissons reviennent l'année suivante, et présentent leur autre côté qu'ils avaient conservé intact. On voit alors qu'une nouvelle chair a remplacé celle qui leur avait été enlevée.

Ce pays est, dit-on, voisin d'une contrée fort remarquable. C'est une plaine d'environ cent milles d'étendue, environnée de quatre chaînes de montagnes très-escarpées, dont les cimes se

(1) En arabe, سبع بلدان.
(2) إرم ذات.

perdent dans les nues. On voit, au centre de cette plaine, une cavité dans le roc, si parfaitement circulaire, qu'on la croirait tracée au compas. Elle a cinquante milles de circonférence et deux milles de profondeur. Sa pente est droite comme un mur, de sorte qu'il est impossible d'y descendre. La nuit, on y voit briller beaucoup de lumières éparses; mais le jour, on peut distinguer des villages, des champs cultivés, des rivières, des hommes et des animaux. Tous ces objets paraissent très-petits, à cause de l'énorme profondeur de la cavité. On ignore de quelle nation sont les hommes qui l'habitent; on ne peut pas communiquer avec eux; car il leur est aussi impossible de gravir le pan vertical de cette cavité qu'il l'est à ceux d'en haut d'y descendre.

S'il faut en croire les récits des voyageurs, il y a, au-delà de ces montagnes, sur le bord de la mer, une autre cavité moins profonde, qui est garnie de forêts habitées par une espèce particulière de singes. Ils marchent sur deux pieds; ils ont le visage rond et toutes les formes humaines; seulement leur corps est couvert de poils : il ne leur manque enfin que la parole; encore saisissent-ils parfaitement tout ce qu'on veut leur faire entendre par signes. Ils sont si fins, que pour les prendre, il faut employer toutes sortes de stratagèmes. On a soin d'offrir

ces animaux aux princes voisins, qui en font un grand cas. Le singe est dressé à se tenir immobile derrière son maître, la main armée d'un instrument avec lequel il chasse les mouches. Comme il possède l'instinct de découvrir le poison qu'on aurait mis dans les boissons et les mets, son maître, lorsqu'il est à table, lui jette de chaque plat. Si le singe refuse d'en manger, on peut être sûr qu'il s'y trouve du poison [1]. Ces choses paraissent, à la vérité, bien étranges; mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu?

(1) Mass'oudi, chap. 15. — Ebn el-Vardi.

CHAPITRE II.

Colonie Arabe. — Djidan. — Sémander. — Fleuve Itil (Volga). — Ville d'Itil. — Pays des Khazares. — Leur langue. — Leur roi. — Le lieutenant du roi. — Leur religion. — La garde du khacan. — Respect des Khazares envers leur souverain. — Femmes du khacan. — Tombeaux des khacans. — Installation d'un nouveau khacan. — Tribunaux. — Mahométans à Itil. — Productions de la Khazarie. — Revenus publics. — Esclaves.

Après avoir passé toute une semaine dans la ville des Portes, je continuai ma route vers le fleuve *Itil* (1) (Volga). Je n'avais pas fait trois

(1) ايتل, Itil; إتل, Itel; اأتل, Eetel; اتل, Etel; Atil dans Constantin-Porphyrogénète; Etil dans Rubruquis. L'auteur du Mérassid-ul-Ittilâ, et celui du Djihan Numa (pag. 367), disent qu'il faut prononcer Itil. Ce mot signifie *fleuve* en turc, et les peuples turcs du Nord l'ajoutent aux noms de leurs rivières; ils disent : *Jaik-Idüli*, le fleuve Jaïk; *Ouloug-Itil*, le grand fleuve, c'est-à-dire le Volga; *Tolman-Idel*, ou la Kama, *Tana-Idel*, *Keskonna-Idel*, *Orman-Idel*, rivières qui coulent dans le gouvernement de Cherson. Il est remarquable que le Volga est encore aujourd'hui appelé *Rhau* par les Mordvas, peuples de race Tchoude ou Finoise, qui demeurent entre ce fleuve et l'Oca; ce qui nous confirme dans l'opinion que les peuples qui

milles que je me trouvai au milieu d'une colonie d'Arabes musulmans. On concevra que j'eus beaucoup de plaisir à rencontrer, loin de ma patrie, des hommes qui parlaient ma langue; ils n'en savaient même pas d'autre. Cette peuplade est là depuis l'époque où les Arabes firent la conquête de ces régions septentrionales. Les forêts et les rivières de son territoire lui servent de barrières contre les Khaïdaks, ses voisins au nord, et d'ailleurs elle est protégée par la garnison de la ville des Portes (XXII).

Je traversai la principauté de Khaïdac, et m'arrêtai à Samander, d'où il me fallut sept jours pour arriver à la capitale du royaume des Khazares [1]. Elle est située sur les deux rives du fleuve *Itil*, dont elle a pris le nom [2], et à une petite distance de son embouchure dans la mer Caspienne. On-dit que ce fleuve, qui vient du pays des Russes et des Boulgares [3],

habitaient ces contrées septentrionales, du temps de Ptolémée, appartenaient à la même race.

(1) خزر.

(2) Ebn Haoucal, p. 6.

(3) Ebn Haoucal, pag. 143. Selon Mass'oudi (ch. 15), l'Itil vient de la partie septentrionale du pays des Turcs; l'une de ses branches traverse la Boulgarie, et ce fleuve se jette dans la mer Maïttous. Mass'oudi croyait, comme on le verra plus bas, que le Don est un bras du Volga.

se divise, vers la fin de son cours, en plus de 70 branches, et que néanmoins il ne paraît pas éprouver de diminution, à cause de l'abondance de ses eaux, dont on peut distinguer la couleur de celle de la mer, jusqu'à deux journées de son embouchure. Elles se gêlent en hiver, parce qu'elles ne sont pas salées [1].

La ville d'*Itil*, longue d'environ un fersenk [2], est entourée d'un mur; ses deux parties, séparées par le fleuve, ont chacune deux portes, l'une sur l'Itil, l'autre sur la campagne. On y voit des marchés et des bains. Les maisons y sont éparses et ressemblent à des huttes; elles sont de bois et de feutre, mais il y entre un peu d'argile [3]. Le palais royal, situé sur le bord d'une île qui communique, par un pont de bateaux, à la partie occidentale de la ville [4], est le seul édifice qui soit en briques; car l'usage des briques est interdit pour les maisons des particuliers. Il n'y a que les gens du roi qui habitent

(1) Ebn Haoucal, pag. 145.

(2) *Id.*, pag., 143.

(3) Ebn Fozlan, ap. Fræhn, *Veteres memoriæ Chasarorum.* — Ebn Haoucal, pag. 143.

(4) Mass'oudi, ch. 15. Ebn Fozlan et Ebn Haoucal disent, au contraire, que le palais était situé dans la partie occidentale de la ville et loin du fleuve.

cette partie occidentale; l'autre, plus grande, et nommée *Khazeran* (1), est peuplée de mahométans, de chrétiens, de juifs et de païens.

On trouve dans le pays des Khazares quelques autres villes, parmi lesquelles je citerai *Balandjar* et *Khamlidje* (2); mais on ne voit pas de villages aux environs de leur capitale. Le pays est néanmoins parsemé de champs cultivés, jusqu'à la distance de 20 fersenks. En été, les habitants d'Itil vont recueillir les moissons, qu'ils transportent à la ville en chariot ou en bateau. Le riz et le poisson forment leur principale nourriture (3).

La langue des Khazares diffère totalement du turc et du persan; elle n'a d'affinité avec aucun autre idiôme (4). Leurs traits physiques ne ressemblent pas non plus à ceux des Turcs. Ils ont les cheveux noirs. On dit au reste qu'il y a deux

(1) خزران ; خزروان, Khazervan.

(2) بَلَنْجر و خمليج. Voyez *Nokhbet-ud-Dahr*. Schems-ud-din, de Damas, l'auteur de cette géographie, dit (Bab IX, fassel 4) qu'il y a, dans le pays des Khazares, quatre villes : *Khamlidje*, *Balandjar*, *Semender* et *Itil*.

(3) Ebn Haoucal, pag. 143. Le terrain fertile qui borde le Volga, dans la dernière partie de son cours, est resserré, des deux côtés de ce fleuve, par des plaines sablonneuses.

(4) Ebn Haoucal, pag. 145.

races de Khazares; que les uns, nommés *Cara-Khazares*, ou Khazares noirs [1], sont basanés et presque noirs comme les Indiens, tandis que les autres ont le teint blanc et de beaux traits [2].

Le roi des Khazares est issu de l'une des premières familles de la nation. On l'appelle *Ilk* ou *Bak* [3], et on lui donne le titre de grand-khacan (XXIII); mais ce roi n'exerce aucune autorité. Le pouvoir suprême est entre les mains d'un régent, qui se dit le lieutenant du khacan. Ce dernier n'a que les honneurs de la royauté. Il vit retiré au fond de son palais, ne prend nulle part aux affaires du gouvernement, ne se montre presque jamais en public, et n'est pas accessible aux particuliers. Toutefois, le régent lui rend les plus grands respects [4]; il va journellement lui faire sa cour, et ne paraît devant lui

(1) *Cara* veut dire *noir* en turc. Cette épithète aura été donnée aux Khazares par les peuples turcs leurs voisins. Or, les Turcs ont coutume de distinguer les branches d'une même nation par les surnoms de noirs, blancs, etc.; mais les géographes arabes auront pris cette dénomination à la lettre, et cru qu'elle indiquait la couleur de la peau.

(2) Ebn Fozlan, l. c. — Ebn Haoucal, pag., 145.

(3) بلك ; باك.

(4) Ebn Fozlan, l. c. — Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 145. Suivant ce dernier, c'est le régent qui prend le titre de Khacan.

que pieds nus. Au moment où il le salue, il allume un morceau de bois qu'il tient à la main, et lorsque ce bois est consumé, il va s'asseoir sur le trône, à la droite du khacan. Le régent, décoré du titre de *khacan-bouh* (1), est chargé de la représentation royale; il commande l'armée, gouverne l'état, et dicte des lois aux princes tributaires. Après lui, vient le *kender-khacan* (2), puis le *tschaouschigar* (3). Le roi ne reçoit que ces grands dignitaires; personne autre n'est admis en sa présence (4).

Le khacan et le régent professent le judaïsme, ainsi qu'une partie des Khazares (5). Ce fut sous le règne du khaliphe Haroun-er-Raschid (6) que leur roi embrassa cette religion, et depuis lors, beaucoup de Juifs sont venus des pays musulmans et romains s'établir dans ses états. Leur nombre s'y est accru à la suite de la persécution que leur a fait essuyer dans l'empire romain

(1) خاقان بُه. C'est peut-être *Khacan-bey*.

(2) كندر خاقان.

(3) جاوشيغر. Comme l'a remarqué M. Fræhn, on trouve ici le nom persan et turc de *Tchaousch*.

(4) Ebn Fozlan, l. c.

(5) Ebn Fozlan, *ibid.* — Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 143.

(6) Ce khaliphe régna de 786 à 809.

l'empereur Romanous, actuellement régnant (944), pour les contraindre à embrasser la foi chrétienne [1].

Le khacan a une garde de douze mille hommes, tenue toujours au complet [2] et soldée [3]. Nul autre souverain dans ces contrées septentrionales n'a de troupes à sa solde. La plus grande partie de cette garde se compose de musulmans, appelés *Larssiyés* [4]. Ils vinrent anciennement du Khorazm, fuyant la famine et la peste qui ravageaient leur pays. Je ne sais pas la date précise de cet événement, mais il est postérieur à notre ère. Ces Larssiyés sont les meilleures troupes du khacan; c'est à eux qu'il se fie dans ses guerres. D'après leurs capitulations, ils jouissent du libre exercice de leur culte; ils ont des mosquées et font chanter

(1) Mass'oudi, l. c. Cet auteur ajoute : « Nous avons raconté, « dans nos précédents ouvrages, l'histoire de la conversion du « roi des Khazares à la religion juive. »

(2) Ebn Haoucal, pag. 143.

(3) Mass'oudi, ch. 15. Ebn Fozlan et Ebn Haoucal disent, au contraire, qu'ils n'avaient pas de solde fixe, mais qu'ils recevaient de temps à autre des provisions.

(4) لارسيّة; لَأَرْسَنَه, Larssénê; ارسَيّة, Arssiyé; اريسية, Arissiyet.

l'ez'an [1]; c'est parmi eux que doit être choisi le principal ministre d'état; aussi le visir actuel est-il mahométan; il s'appelle Ahmed fils de Couya. Ces militaires sont enfin dispensés de servir dans les guerres que le roi des Khazares soutient contre des peuples mahométans; car ils ne veulent pas porter les armes contre ceux de leur religion. Ils sont au nombre de sept mille, tous armés d'arcs et de lances, couverts de casques, de cuirasses et de cottes de mailles. Leur nom est devenu commun dans ce pays à tous les Musulmans, que l'on appelle aussi *Larssiyés*. On voit, au reste, parmi les troupes du roi des Khazares, des Russes et des Sclabes païens [2].

Les militaires khazares qui ont tourné le dos à l'ennemi sont punis de mort. Si des généraux ont commis la même faute, ils sont conduits avec leurs familles devant le souverain, qui donne, en leur présence, leurs femmes et leurs enfants à qui il lui plaît. Il dispose également de leurs chevaux, de leurs effets, de leurs armes, de leurs maisons; puis le coupable est coupé par le milieu du corps, ou crucifié, ou pendu à un arbre; mais quelquefois le prince lui fait

(1) C'est l'annonce de l'heure de la prière, qui se fait du haut des minarets.

(2) Mass'oudi, ch. 15.

grace de la vie, et le met au nombre de ses écuyers [1].

Lorsque le khacan monte à cheval, il est suivi de sa garde, mais de loin, car elle se tient toujours à un mille de distance de sa personne. A l'aspect de ce souverain, ses sujets tombent la face contre terre; ils ne relèvent la tête que lorsqu'il s'est éloigné [2]. Personne ne passe même devant le tombeau d'un khacan sans mettre pied à terre et se prosterner. On ne remonte à cheval qu'après avoir perdu de vue le tombeau. Les Khazares ont un si grand respect pour leur roi, que s'il a jugé un seigneur digne de mort, mais que par égard pour son rang il ne veuille pas le faire périr en public, il lui ordonne de se tuer, et le condamné retourne chez lui pour s'ôter la vie [3].

Ce prince a, suivant l'usage établi, vingt-cinq femmes, qui sont prises parmi les filles des rois ses voisins et tributaires. Il est servi par soixante filles esclaves, toutes d'une beauté accomplie. Chacune d'elles a son habitation séparée; chacune est confiée à la garde d'un eunuque. Lorsque le khacan veut la voir, cet eunuque la conduit

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) *Ibid.*

(3) Ebn Haoucal, pag. 146.

jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, où il attend qu'elle sorte pour la ramener chez elle et ne plus la perdre de vue [1].

A la mort du khacan, on construit un grand édifice, contenant vingt pièces, que l'on tapisse d'étoffes de soie et or, et dans chacune desquelles on creuse un tombeau. Ce bâtiment est élevé au-dessus du fleuve, afin, disent les Khazares, que ni homme, ni démon, ni reptile, ne puissent atteindre le tombeau de leur roi. On répand dans ce sépulcre une poudre de pierre très-fine, qu'on recouvre d'une couche de chaux vive. Lorsque le khacan est inhumé en ce lieu, on coupe la tête à tous ceux qui l'y ont déposé, afin qu'on ne sache pas laquelle de ces pièces recèle son tombeau. Le sépulcre d'un roi est appelé *Paradis;* pour exprimer qu'il est mort, on dit qu'il est allé en paradis [2].

Lorsqu'un khacan est mort, c'est le régent qui désigne son successeur. Avant d'installer sur le trône le nouveau souverain, il l'exhorte à remplir scrupuleusement les devoirs que lui impose la dignité royale, et lui fait sentir combien il serait coupable de les négliger. Ensuite le régent lui passe au cou un cordon de soie, qu'il serre

(1) Ebn Fozlan, *ibid.*

(2) Ebn Fozlan, l. c.

comme pour l'étrangler, et quand le prince est sur le point de perdre la respiration, on lui demande combien de temps il veut régner; il le dit, et lorsque le terme qu'il a lui-même fixé est écoulé, on le tue [1]. J'ai même ouï dire qu'on ne le laisse pas régner plus de quarante ans, au bout desquels on lui ôte la vie, parce qu'on suppose que son esprit est affaibli par l'âge [2] (XXIV).

Il arrive quelquefois, dans les calamités publiques, que le peuple va trouver le régent et lui dit: « Nous avons consulté l'augure sur le roi et « sur son règne; les présages sont sinistres; dé- « fais-nous de ce khacan, ou livre-le-nous afin « que nous le fassions périr. » Quelquefois il leur livre le prince, et ils le tuent; ou bien il se charge lui-même de lui donner la mort; quelquefois il en a compassion, et lui sauve la vie, surtout lorsqu'on n'a réellement rien à lui reprocher. Telle est maintenant la coutume des Khazares; je ne sais pas si elle est ancienne [3].

Les Bourtasses, les Boulgares, les Russes, les Slaves et d'autres peuples, sont soumis au souverain des Khazares. On voit des individus de

(1) Ebn Haoucal, p. 146.

(2) Ebn Fozlan, l. c.

(3) Mass'oudi, ch. 15.

toutes ces nations dans la ville d'Itil, où il y a sept juges [1]. Deux de ces magistrats sont mahométans et prononcent d'après notre loi; deux sont Khazares et jugent d'après la loi hébraïque; deux sont chrétiens et jugent selon l'Évangile; le septième, qui est pour les Sclabes, les Russes et autres païens, juge par les règles de la raison naturelle. Dans les cas difficiles, ces derniers vont consulter les cadis mahométans et se conforment à leur décision [2]. Nul plaignant ne peut s'adresser directement au souverain; les juges seuls ont accès auprès de lui [3]; mais pendant les séances des tribunaux, les magistrats lui envoyent des messagers pour l'instruire des causes et prendre ses ordres [4].

Beaucoup de marchands et d'artisans mahométans sont venus s'établir dans le pays des Khazares, parce qu'ils y trouvent justice et sûreté [5]. On en compte, dit-on, au-delà de dix mille; c'est la plus nombreuse des quatre sectes; la moins nombreuse est celle des Juifs; mais toutes

(1) *Idem.* — Ebn Haoucal, p. 143. Il y en avait neuf, selon Ebn Fozlan.

(2) Mass'oudi, l. c.

(3) Ebn Fozlan, l. c.

(4) Ebn Haoucal, pag. 143.

(5) Mass'oudi, l. c.

les personnes qui composent la maison du roi sont de cette religion [1].

Les mahométans sont soumis, dans Itil, à l'autorité d'un préfet particulier, appelé *Khizmet* [2] qui est de leur religion, et nommé par le roi. Ils ont dans cette ville environ trente mosquées (Messdjids) et une cathédrale (Messdjid-Djami), [3] dont le minaret est plus élevé que le palais royal, avec des colléges où leurs enfants apprennent à lire le Cour'an. Si les Musulmans et les Chrétiens qui se trouvent dans le pays s'unissaient contre les Khazares, ils leur feraient la loi [4].

Dans l'année 310 (922-3), le roi des Khazares ayant appris que les Musulmans avaient détruit les temples des Juifs dans le pays d'*Albaboundje* [5], fit abattre le minaret élevé de la principale mosquée d'Itil, et mettre à mort les Muezzins de ce temple, disant que s'il ne faisait

(1) Ebn Fozlan. — Ebn Haoucal, pag. 143.

(2) خزمت.

(3) Ebn Fozlan. — Ebn Haoucal, pag. 143. Il y a cette différence entre *Messdjid* et *Messdjid el-Djâmi*, que c'est seulement dans ces dernières mosquées qu'on célèbre l'office divin, le vendredi. *Messdjid el-Djami* veut dire mosquée du vendredi.

(4) Mass'oudi, l. c.

(5) البابونج. Ce nom est probablement mal écrit.

pas démolir la mosquée même, c'était uniquement pour ne pas provoquer la destruction des synagogues dans les pays mahométans [1].

Il y a dans le pays des Khazares une chaîne de montagnes appelée *Batra*[2], qui court du midi au nord. Il s'y trouve des mines d'argent faciles à exploiter, ainsi que des mines de cuivre [3]. Ce pays n'a aucun produit qui s'exporte dans le Midi, si ce n'est la colle de poisson; car le miel, la cire, les pelleteries, que les Persans reçoivent de Khazarie, y sont apportés de Russie, de Boulgarie et de Couyaba [4] (Kiew) [5]. Il en est de même de ces peaux de castor que l'on exporte dans le monde entier, et qui ne se trouvent que dans les fleuves de ces trois contrées septentrionales. La plupart des fourrures, et même les plus belles, viennent de la Russie, ou de plus loin encore, du pays de Yadjoudje et Madjoudje, situé derrière la Russie; c'est de là que les mar-

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) باترة.

(3) Ebn-al-Vardi.

(4) كربانه ; كرثابة ; ce doit être كويابه Couyaba. La même ville est appelée Kioba, Kiova, par Constantin Porphyrogenète, *De adm. Imp.*, cap. IX.

(5) Ebn Fozlan, l. c. Ebn Haoucal, pag. 143 et 145.

chands russes les reçoivent, et ils vont les porter à Khazeran, qui, comme je l'ai dit, est la partie orientale de la ville d'Itil, habitée principalement par des marchands (1).

Les Khazares ne fabriquent pas d'étoffes; celles dont ils se vêtissent leur viennent des côtes méridionales de la mer Caspienne, de l'empire romain, et d'autres contrées voisines (2).

Les revenus de l'état se composent des droits que paient les voyageurs, et de la dîme des marchandises sur toutes les routes qui conduisent à la capitale. Les habitants donnent des contributions en nature, comme vivres, boissons, etc.

Les Khazares qu'on voit esclaves sont tous païens; car les Khazares païens vendent leurs enfants, et ont des esclaves de leur propre nation, au lieu que chez les Khazares chrétiens et juifs, de même que chez les musulmans, il n'est

(1) Ebn Haoucal, pag. 144 et 145.

(2) *Ibid.*, pag. 145. Le commerce entre les pays au nord et au midi de la mer Caspienne était fort ancien. Plus de mille ans auparavant, les Aorses, peuple établi sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, recevaient des mains des Arméniens et des Mèdes les marchandises de l'Inde et du pays de Babylone, qui étaient transportées à dos de chameau. (Strabon, lib. XI, cap. 5.)

pas permis de réduire en servitude ses co-religionnaires. Ces idolâtres ont coutume de se prosterner devant les personnes auxquelles ils doivent du respect[1].

(1) Ebn Fozlan, l. c. — Ebn Haoucal, pag. 143.

CHAPITRE III.

Mention des Khazares sous la dynastie perse des Sassanides. — Leurs possessions au midi du Caucase, un siècle avant Mahomet. — Conquête du nord de l'Arménie par les Perses. — Fortifications élevées par les rois de Perse Cobad et Nouschirévan, pour défendre le passage du Caucase aux Khazares. — Domination des Khazares sur les pays au midi du Caucase, après la chute de la monarchie perse. — Conquêtes des Arabes dans l'Arménie, l'Azerbaïdjan et les cantons du Caucase. — Leurs guerres avec les Khazares dans les deux premiers siècles de l'islamisme. — Leur domination affermie sur la plupart des contrées montagneuses qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne. — Tributs imposés par les Arabes aux petits princes de ces cantons du Caucase.

Comme le territoire des Khazares s'étendait jusqu'aux rives du Kour, à l'époque où le flambeau de l'islamisme dissipa les ténèbres de l'Arabie, nos ancêtres, en voulant étendre leurs conquêtes vers ces régions septentrionales, eurent, pendant plus d'un siècle, de fréquentes guerres avec les Khazares, auxquels ils finirent par enlever les contrées montagneuses qui séparent les deux mers méditerranées. Nous allons rapporter ce

que nous avons trouvé dans nos meilleurs ouvrages historiques, sur cette lutte sanglante, et sur les invasions des Khazares antérieures à l'hégire.

Nous lisons, dans l'histoire des Perses, que l'empereur romain Elianouss (Julien), celui qui, parvenu au trône, abjura la foi chrétienne, dans la guerre qu'il fit à Sabour, dont il conquit la capitale *Tissoun* (1) (Ctésiphon), avait une armée composée de Romains, de Khazares et d'Arabes (2).

Un siècle avant notre ère, la domination des Khazares s'étendait, au midi, jusqu'à l'Aras; car ils possédaient le Djorzan (3) et l'Arran, deux provinces de l'Arménie, qui est bornée, vers le septentrion, par la chaîne des monts Caboks (4). Le reste de ce royaume était soumis aux Romains (5).

Le roi de Perse Cobad, fils de Firouz, en-

(1) طيسون. Dans l'année 362 de J.-C.

(2) Tabari, *Tarikh-el-Mulouk*, tom. III.

(3) جُرزان. C'est, comme on l'a vu plus haut, le pays dont Tiflis est le chef-lieu.

(4) *Merassid-el-Ittila*, art. Cabk.

(5) Balazori, *Futouh-el-Boldan*, chap. intit. *Futouh-Erminiyé*. Il nous semble que cet auteur se trompe, et, qu'à cette époque, la plus grande partie de l'Arménie obéissait au roi de Perse.

voya contre les Khazares une armée de douze mille hommes, qui conquit le pays situé entre l'Aras et le Kour. Ce prince s'empara aussi du Schirvan, et fit élever sur la limite septentrionale de cette contrée, depuis la mer jusqu'à la Porte des Alans, un rempart qui fut garni de trois cents forts; mais on négligea d'entretenir ce boulevard après la construction de la forteresse, nommée la Porte des Portes. Ce fut, comme nous l'avons dit, Nouschirévan, fils et successeur de Cobad, qui jeta les fondements de cette dernière ville. Ayant pris aux Romains tout ce qu'ils possédaient de l'Arménie, il fit bâtir, sur cette frontière de son empire un grand nombre de châteaux, où il mit en garnison de bonnes troupes, et entre autres l'élite des *Sissadjans* (1) (XXV); mais, après la chute de la monarchie des Perses, la plupart de ces places restèrent sans garnison et tombèrent en ruine (2).

Lorsque Hormouzd, fils de Nouschirévan, fut attaqué, d'un côté, par Sabé (3), khacan des Turcs (de la Transoxiane), qui s'avança avec trois cent mille hommes jusqu'à Badghiss et Hérat,

(1) السيسجان.

(2) Balazori, *Ibid.*

(3) سابه.

de l'autre, par l'empereur romain, qui parut sur sa frontière occidentale à la tête de quatre-vingt mille guerriers, le souverain des Khazares, profitant de ces circonstances, entra par la Porte des Portes dans le royaume de Perse, mettant tout à feu et à sang [1].

Après la chute de la dynastie des Sassanides, les Khazares et les Romains reprirent les provinces de l'Arménie qui leur avaient été enlevées par les Perses; mais ils ne les conservèrent pas long-temps. Le khaliphe Omar, vainqueur des Perses à Cadessiyah, et maître de Modaïn leur capitale, envoya, dans l'année 17 (638), plusieurs corps d'armée qui, commandés par les généraux Osman, fils d'Abou-el-Ass, Bekir, fils d'Abd-Oullah, et Abd-our-Rahman, fils de Rabi'at, soumirent au tribut la Mésopotamie, l'Azerbaïdjan, l'Arménie et même le Schirvan [2]. Ce ne fut toutefois que sous le règne de son successeur Osman que la domination des Arabes s'établit en Arménie. Par l'ordre de ce khaliphe, Moaviyah, son gouverneur dans la Mésopotamie, fit marcher contre l'Arménie un corps de six ou huit mille hommes, commandé

(1) Tabary, l. c.

(2) *Tarikh Mounnédjim Baschy*, tom. I. — *Djihan-Nouma*, impr., pag. 339.

par Habib, fils de Masslamah, qui s'était distingué dans la conquête de la Syrie et dans la guerre contre les Romains. Ce général se dirigea d'abord sur la ville de Calicala (Arzroum) (XXVI), qui se rendit par capitulation. Il y séjournait depuis plusieurs mois, lorsqu'il apprit que le *Battrick* (Patricien) Arminacus [1] avait assemblé, pour le combattre, une armée composée en partie d'Alans, d'Abkhazes et de Khazares. Il demanda incontinent du secours à Moaviyah et au khaliphe Osman. Le premier lui envoya mille hommes, qu'il mit en garnison à Calicala, et auxquels il distribua des fiefs dans les environs de cette place. Le khaliphe, de son côté, manda à son préfet dans la ville de Coufah de faire marcher au secours de Habib un corps de troupes sous les ordres de Selman, fils de Rabi'at, le Bahilien [2]. C'était un officier d'un grand mérite qui avait déja fait beaucoup de campagnes. Il partit de Coufah, à la tête de six mille hommes; mais Habib, voyant qu'il tardait d'arriver, attaqua l'ennemi, qui s'était avancé jusqu'au bord de l'Euphrate, le battit et lui fit éprouver une perte considérable.

Arrivant après la victoire, ceux de Coufah

(1) بطريق ارميناقس.

(2) C'est à dire, de la tribu *Bahilé*.

n'en demandèrent pas moins à partager les dépouilles des vaincus. Les troupes de Habib ne voulurent pas y consentir; il s'éleva, à ce sujet, une altercation très-vive entre les deux chefs, et quelques Syriens menacèrent même de tuer Selman. Ce général porta ses plaintes au khaliphe, qui lui répondit que le butin appartenait de droit aux Syriens, et lui ordonna de marcher sur l'Arran.

Habib poursuivit ses opérations, et longeant la rive de l'Aras, il prit par capitulation les villes de Débil [1] et de Neschouï [2]. Ayant reçu la soumission du *Battrik* du *Basfourradjan* [3], qui vint le trouver en personne, il s'avança vers le Sissadjan [4], où il vit les habitants armés. Il les mit en fuite, et s'empara du château fort de Vaiss [5]; puis il imposa un tribut à la place forte

(1) C'est Tovin, qui était, depuis trois siècles, la capitale de l'Arménie. (*Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 119.)

(2) Nakhtchouvan.

(3) البسفرّجان; le Vaspouragan, grande province de l'Arménie, située entre l'Aras et le lac de Van; Nakhtchouvan en était le chef-lieu.

(4) C'était la province arménienne de Siounikh.

(5) حصن ويص. Cette forteresse était peut-être le chef-lieu du canton montagneux de Vaïots-dsor, au centre du pays de Siounikh.

de Sissadjan, et marcha sur le Djorzan. Il fut joint en route par un député du Battrik et des habitants de ce pays, qui lui demandaient la paix. Habib leur adressa une lettre conçue en ces termes :

« Votre député est venu vers moi et vers les « fidèles qui m'accompagnent, disant de votre « part que nous sommes un peuple comblé des « faveurs de Dieu, et élevé par sa bonté au-des- « sus de toutes les autres nations. C'est la vérité, « et nous en rendons des graces infinies au sei- « gneur, qui a fait miséricorde à Mohammed, « son envoyé, et le meilleur des êtres qu'il a « créés : la paix soit avec lui! Vous me deman- « dez la paix et vous m'envoyez vos présents, « que je reçois comme un tribut ; en consé- « quence, j'ai dressé pour vous une capitulation, « où j'ai stipulé certaines clauses. Si vous les « acceptez, il faut les accomplir; sinon, prépa- « rez-vous à la guerre, qui vous sera faite au « nom de Dieu et de son envoyé. Salut à qui « suit la bonne voie! »

Arrivé à Tiflis, il délivra aux habitants de cette capitale un acte par lequel il leur promit sûreté pour leurs personnes, leurs temples, leurs monastères, et l'exercice de leur culte, à condition que chaque chef de famille paierait un dinar de tribut.

Plusieurs villes (1) de ces contrées septentrionales se rendirent à Habib par capitulation. Il garantit à leurs habitants la vie sauve et la conservation de leurs temples et de leurs murailles, contre le paiement annuel d'une capitation et d'un impôt territorial.

Il accorda également la paix, moyennant un tribut, à plusieurs peuples de ces contrées, entre

(1) Voici les noms de ces villes, comme ils sont écrits dans l'exemplaire de l'ouvrage de Balazori, que possède la bibliothèque de Leyde :

وفتح حبيب [1] حوارح و [2] كسفردس و [3] كسال
و [4] جبان و [5] سمجى و [6] الجردمان و [7] كستسجى
و [8] شوشب و [9] نارلب *

[3] Kessal (?), selon Balazori, entre Barda'a et Tifliss, à 25 fersenks de cette dernière ville.

[4] C'est *Khounan*, خنان au confluent du Kour et de la rivière Ktsia. Ebn Haoucal dit que cette place était sur la route de Barda'a à Tifliss, à 22 fersenks de cette dernière ville, et à 21 de Schamcor.

[5] *Samsidji*, *Samtsikhe*, forteresse et district à l'ouest de Tifliss. Moyse de Khorèn en fait mention.

[6] La forteresse de Djardaman, Kertaman, était probablement située au confluent d'une rivière du même nom, et du Kour. La petite rivière qu'on appelle aujourd'hui Hertamans tombe dans le Kour, à l'ouest de l'Acsou, et à une petite distance du confluent de l'Aras.

[8] C'est peut-être *Schauscheth*, nommé, par Moyse de Khorèn, au nombre des cantons de l'Ibérie. Il est situé au midi du Guriel.

Nous ignorons quels sont les autres lieux.

autres à celui qui habitait près de la Porte des Alans, aux Sanariens et aux Doudaniens [1].

De son côté Selman, fils de Rabi'at, le Bahilien, faisait la conquête de l'Arran. Les villes de Baïlécan et de Barda'a lui avaient ouvert leurs portes et s'étaient soumises, ainsi que les autres cantons de cette province, à payer un tribut au khaliphe. Un corps de son armée s'empara de Schamcor; puis ce général passa le Kour, près de son confluent avec l'Aras, et prit la ville de Cabalah. Continuant sa marche vers le nord, il reçut successivement les soumissions du prince de Schéki et d'Alcamibéran [2], des habitants de

(1) Nous allons transcrire ce passage de Balazori :

و صالح اهل [1] فلزحيب و اهل [2] ترماليب و[3] حاحيط و[4] حوخيط و[5] ارطهال و [6] باب اللان و صالح [7] الصناربة و [8] الدودانيه اتاوةً *

[3] C'est probablement Khakhitt, la *Kakhetie*, province occidentale de la Géorgie.

[4] Peut-être *Dschavakhéti*, sur la rive du Kour supérieur, près d'Akaltsiskhe.

[5] C'est sans doute la forteresse d'*Ardahan*, sur une petite rivière qui afflue dans le Kour, au midi d'Akaltsikhé.

[6], [7] et [8] *La Potte des Alans*, les Sanariens et les Doudaniens, dont il a été question dans le premier chapitre. Les autres noms nous sont inconnus.

(2) القميبران.

Djézan [1], du roi de Schirvan et des autres princes de ces montagnes; des habitants de Mascatt, de Schaberan et de la ville des Portes, qui s'engagèrent tous à payer un tribut: mais ce fut le terme de ses conquêtes. Après avoir passé la ville des Portes, il rencontra le khacan (des Khazares) à la tête de sa cavalerie; la bataille fut livrée sur le bord de la rivière Balandjar [2], et Selman y périt avec quatre mille Musulmans (Dieu leur fasse miséricorde!) [3].

Cette victoire dut livrer aux Khazares une partie des contrées qui venaient d'être soustraites à leur domination; ils les possédaient du moins en 95 (717-4), puisque nos historiens rapportent que Masslamah, frère du khaliphe Vélid, et gouverneur de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, fit en cette année une expédition contre les Turcs,

(1) حسزان, ou peut-être جرزان.

(2) بلنجر.

(3) Selon Mounnédjim-Baschi, cet événement eut lieu dans la septième année du règne d'Osman, c'est-à-dire, dans l'année 31 de l'Hégire (651-2 de J.-C.)

Les historiens arméniens rapportent que les Khazares firent, en 683 de J.-C., une invasion en Arménie, et tuèrent, dans une bataille, Grégoire, arménien, qui était gouverneur de ce pays pour les khaliphes. (Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I., pag. 338.)

et qu'il s'avança jusqu'à la Porte des Portes, dont il se rendit le maître [1].

Mais, en 99 (717-8), une armée khazare de vingt mille hommes pénétra par le Schirvan dans l'Azerbaïdjan. Le khaliphe Omar, fils d'Abd-oul-A'ziz, fit marcher contre les infidèles un corps de quatre mille hommes sous les ordres d'A'mrou, fils de Rabi'yi. On raconte que ce général, ayant représenté au khaliphe que quatre mille hommes ne pouvaient pas se mesurer avec vingt mille, en reçut cette réponse : *A'mrou, qu'importe au boucher le nombre des moutons; les troupes d'un roi juste sont toujours victorieuses.* En effet, par la grace divine, ce corps tua ou fit prisonnière la plus grande partie de l'armée ennemie [2].

En 104 (722-3), une armée musulmane entra dans le pays des Khazares et leur livra bataille; mais Dieu voulut que les vrais croyants fussent défaits, et qu'un grand nombre d'entre eux souffrissent le martyre. Ceux qui revinrent de cette

(1) Schems-ud-din ez-Zéhébi. — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi. — *Tacvim-et-Tévarikh.* Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de cette expédition. Nous avons suivi le *Tacvim*, abrégé chronologique de l'*Histoire mahométane*, par Katib-Tchéléby, impr. à Constantinople.

(2) *Nokhbet-ut-Tévarikh vé al-Akhbar.* — *Tarikh* Bénakéti. — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

malheureuse expédition furent sévèrement réprimandés par le khaliphe Yézid, qui conféra le gouvernement de l'Arménie à Djerrah, fils d'Abd-Allah, et lui donna une grande armée avec l'ordre de marcher contre les Khazares, que commandait le fils de leur khacan. Il leur livra bataille à une petite distance en deçà de la ville des Portes, au bord de la rivière Alazan [1], et remporta sur eux une victoire signalée. Poursuivant l'ennemi, les Musulmans arrivèrent devant le château de Hassadin [2], qui, pour éviter l'assaut, paya une forte contribution. La ville de Berghouca [3] leur ouvrit ses portes, après six jours de siége; Balandjar, l'une des principales forteresses des Khazares, fit une plus longue résistance; mais enfin les lions de l'islamisme la prirent d'assaut et passèrent la garnison au fil de l'épée. Ils firent dans cette place un butin si considérable, qu'après la déduction du quint, chaque homme reçut trois cents dinars [4].

L'année suivante, Djerrah fit une expédition

(1) الران.

(2) حصدين (حصين).

(3) برغوقا (برغر).

(4) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi. — La cinquième partie du butin appartient au souverain, d'après la loi mahométane.

contre les Alans, conquit plusieurs châteaux au-delà de Balandjar, et fit un riche butin.

Le khaliphe Yézid venait de mourir; Hischam, son frère, qui lui succéda, ôta à Djerrah, dans l'année 107 (725-6), le gouvernement de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie, qu'il donna à son propre frère Masslamah [1].

En 108 (726-7), le fils du khacan fit une invasion dans l'Azerbaïdjan et y assiégea plusieurs villes; mais le lieutenant de Masslamah, Hariss, fils d'A'mrou, le battit et le poursuivit. Lorsque ce général eut passé l'Aras, le fils du khacan lui livra un second combat, où les Turcs furent encore défaits et perdirent beaucoup de monde.

En 110 (728-9), Masslamah entra avec une grande armée dans le Schirvan et prit aux Khazares la forteresse la *Porte des Portes*. De là, il s'avança vers les villes de Hassadin et de Balandjar, dans le pays des Khazares, recevant l'hommage des princes de ces cantons montagneux. Cependant, sur la nouvelle que le roi des Khazares, l'infidèle appelé khacan, marchait avec des forces innombrables, il se retira. Les Musulmans furent atteints près de la Porte des Portes; ils firent alors volte-face. On se battit, pendant deux jours, avec un acharnement impossible à

(1) Zéhéhi. — Mounnédjim Baschi.

décrire; par la grace divine, le khacan fut encore vaincu. Il prit la fuite, laissant entre les mains des Musulmans un immense butin. Cette victoire devint célèbre sous le nom de *bataille de l'argile* (1), parce qu'elle fut gagnée sur un terrain argileux (2).

Elle n'empêcha pas que l'année suivante Masslamah ne fût destitué du gouvernement de l'Azerbaïdjan, que le khaliphe Hischam conféra pour la seconde fois à Djerrah fils d'Abd-Allah. Ce général entra par le canton de Tiflis dans le pays des Khazares, et y prit la ville de Baizza (3); ce fut l'unique résultat de son expédition; il fit ensuite sa retraite (4).

Djerrah ayant appris, en 112 (730-1), que le fils du khacan des Khazares, après avoir passé le Derbend, s'avançait sur l'Azerbaïdjan, à la tête d'une grande armée, partit d'Erdebil, par la route de Baïlécan et de Barda'a, avec toutes les troupes qu'il put rassembler, au nombre de vingt mille hommes, espérant recevoir promptement des renforts de Syrie; mais, avant leur

(1) فتح الطين.

(2) *Nokhbét-ut-Tavarikh.*

(3) البيضا. « Ville du pays des Khazares, au-delà de la « *Porte des Portes.* » (*Merassid-el-Ittilá.*)

(4) Zéhébi.

arrivée, le fils du roi des Khazares l'atteignit avec cent mille hommes. On en vint aux mains à quatre fersenks de la frontière d'Arménie; la bataille dura trois jours, et l'armée musulmane essuya la plus terrible défaite; il n'en échappa que cinq cents hommes; tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Djerrah périt dans l'action; ses femmes et ses enfants tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui, ne trouvant plus de résistance, ravagèrent l'Azerbaïdjan et poussèrent des détachements jusqu'à Mossoul [1]. Erdébil fut pris d'assaut, et le peuple musulman consterné pleura la mort de Djerrah comme la cause de ses calamités.

Pour en arrêter le cours, Hischam fit marcher contre les infidèles une armée de trente mille hommes sous les ordres de Sa'yid, fils d'A'mrou-el-Haréschi. Ce général, qui était en Syrie, s'avança avec rapidité vers l'Azerbaïdjan. Il apprit à Batchervan [2] que dix mille Khazares, campés à quatre fersenks de cette ville, gardaient cinq mille familles musulmanes captives. Il partit le soir, surprit les Khazares au point du jour,

(1) « La rivière près de laquelle cette bataille fut livrée, et un « pont sur cette rivière, furent dès lors appelés *Djerrah.* » (Balazori.)

(2) باجروان, ville de l'Azerbaïdjan, au nord d'Erdebil. Elle était anciennement la capitale du Moughan.

les passa presque tous au fil de l'épée et délivra les captifs, qui furent conduits en triomphe à Batchervan. Peu de temps après, Haréschi tomba sur une autre division de vingt mille hommes, qu'il dispersa, et il délivra les femmes et les enfants de Djerrah. Alors le fils du Khacan marcha avec toutes ses forces contre Haréschi, qui, se confiant dans l'assistance divine, alla à sa rencontre, quoique son armée fût bien inférieure en nombre à celle des Khazares. Il les joignit dans la plaine de Berzend (1). La bataille fut terrible; déja les Musulmans commençaient à plier, lorsque les cris et les invocations des captifs qui se trouvaient au pouvoir des Khazares ranimèrent leur courage. Ils fondirent de nouveau sur les infidèles, et firent de tels prodiges de valeur, que les anges du haut des cieux les applaudirent. Ils remportèrent enfin la victoire et poursuivirent l'ennemi jusqu'au bord de l'Aras; puis revenant sur leurs pas, ils prirent possession de son camp abandonné, et délivrèrent les captifs, qu'ils conduisirent dans la ville de Batchervan (2).

Malgré sa défaite, le fils du khacan revint contre Haréschi, qu'il joignit sur le bord de la

(1) برزند, ville de l'Azerbaïdjan, à 25 fersenks au nord d'Erdebil, et au midi de Batchervan.

(2) *Nokhbet-ut-Tavarikh.* — *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

rivière de Baïlecan; les infidèles furent mis en déroute pour la quatrième fois, et il s'en noya dans la rivière plus encore qu'il n'en périt par le fer musulman. Haréschi distribua à ses troupes le riche butin qu'il avait fait dans cette campagne, après en avoir prélevé la cinquième partie, qu'il envoya, avec la relation de ses victoires, au khaliphe Hischam. Ce prince satisfait l'honora d'une lettre très-flatteuse, et lui ordonna de continuer ses opérations. En même temps, il conféra à son propre frère Masslamah le gouvernement de l'Azerbaidjan et de l'Arménie [1].

Masslamah, ayant pris le commandement de l'armée, s'avança vers le Derbend sur les traces de l'ennemi, qui se retirait. Il reçut, dans sa marche, la soumission des princes de ces cantons montagneux, du Schirvanschah, Tabarsseranschah, Filanschah, Haréschanschah et du prince de Mascatt. Il s'empara de la ville des Portes, dont il assiégea la citadelle, qui était gardée par mille Khazares. Après leur avoir vainement lancé des quartiers de roche et des fragments de fer, il prit le parti, pour les forcer à la reddition, de corrompre la source qui, par les soins du roi Nouschirévan, fournissait d'eau

(1) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

les citernes de la citadelle; il fit jeter dans cette source le sang et les intestins des bœufs et des moutons égorgés; alors la garnison se vit obligée d'évacuer la citadelle et prit la fuite au milieu des ténèbres de la nuit. Masslamah établit dans la Porte des Portes une colonie de quatorze mille Syriens, auxquels il donna la ville en propriété; aussi les citadins exigent une distribution d'argent de chaque nouveau préfet avant de lui permettre d'entrer dans leur ville. Par l'ordre de Masslamah, on y bâtit un arsenal et des magasins de vivres et de fourrages [1].

Ce prince fit, en 113 (731-2), une invasion dans les états du khacan, y conquit plusieurs villes et châteaux, brûla et dévasta différents districts et soumit le pays jusqu'au delà de Balandjar. Le fils du khacan périt même dans un combat qu'il livra aux Arabes; mais sur la nouvelle que les Khazares, renforcés par d'autres peuples, avaient une si grande armée, que Dieu seul pouvait en connaître le nombre, Masslamah dut songer à la retraite. Il ordonna à ses soldats d'allumer des feux comme de coutume, d'abandonner leurs tentes avec leurs effets et leurs bagages, et de se mettre en marche légèrement équipés. Il fit passer en avant les plus faibles, et

(1) Balazori.

mit les braves à l'arrière-garde. Rétrogradant à marches forcées, les Musulmans arrivèrent à la Porte des Portes, n'ayant plus qu'un souffle de vie [1].

La malheureuse issue de cette expédition fournit aux ennemis de Masslamah une belle occasion de lui nuire dans l'esprit du khaliphe. Mervan, fils de Mohammed, qui était oncle de ce souverain, et avait fait la dernière campagne, en imputa les revers à la conduite du général, et promit au khaliphe Hischam, s'il voulait lui donner cent vingt mille hommes et garder le secret sur l'expédition, d'aller tirer vengeance des Khazares. Hischam lui conféra le gouvernement de la Mésopotamie, de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, en remplacement de Masslamah, et fit avancer des troupes de tous côtés, en sorte que Mervan se vit bientôt à la tête de cent vingt mille hommes, entre troupes réglées et volontaires [2]. Il partit avec ces forces de Kessal [3], ville située entre Barda'a et Tiflis, à vingt-cinq fersenks de cette dernière, et pénétra, par la porte des Alans, dans le pays des Khazares, emmenant avec lui les princes des divers cantons du Caucase [4]. Il

(1) *Tarikh* Mounnédjim-Baschi.

(2) *Ibid.*

(3) كسال.

(4) Balazori.

passa le fleuve Elzem (1) et fit une incursion sur le territoire des Saclabes, qu'il transporta à Khakhitt (2); mais ces captifs, ayant pris la fuite, après avoir tué leurs chefs, Mervan les poursuivit et les passa au fil de l'épée (3).

En 117 (735), ce prince fit marcher deux corps d'armée; l'un entra dans le pays des Alans et y prit trois châteaux; l'autre envahit le canton de Touman et prit le Toumanschah, que Mervan fit conduire à la cour du khaliphe. Hischam le renvoya dans sa principauté (4), pour laquelle il s'engagea à livrer annuellement cinquante jeunes garçons et autant de jeunes filles avec vingt mille mesures de grain. Le pays de *Zerenguéran* fut taxé à cinquante esclaves et à dix mille mesures de grain par an (5).

Mervan fit, en 119 (737), à la tête de cent

(1) الزم, Zéhébi; peut-être l'Alazan.

(2) خاخط. C'est peut-être la Khakétie, ou Géorgie orientale.

(3) Balazori.

(4) Zéhébi. — Mounnédjim-Baschi.

(5) Balazori. Le tribut en esclaves était fort anciennement usité dans les mêmes régions; car Hérodote (Thalie) nous apprend que les habitants du Caucase envoyaient cent garçons et cent filles au roi des Perses, tous les cinq ans; et jusque vers la fin du siècle dernier, plusieurs nations du Caucase livraient annuellement au khan des Tartares de Crimée un certain nombre d'esclaves des deux sexes.

mille hommes, une nouvelle invasion dans le pays des Khazares. Il passa par les villes de Balandjar et de Semender, et s'avança jusqu'à Baïzza, résidence du khacan qui avait pris la fuite [1]. Il surprit son armée, forte de quarante mille hommes, et la mit en déroute. Alors le khacan lui demanda la paix. Mervan ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il embrasserait l'islamisme. Le khacan et ses généraux vinrent au quartier de Mervan et professèrent la foi mahométane, conversion qui fut célébrée par de grands festins. Ce fut propablement à cette époque que les *Schamkhales*, les *Tagassouanes*, les *Caïtakes* [2] et d'autres peuples de ces cantons se firent musulmans. Après cette glorieuse campagne, Mervan revint dans l'Azerbaïdjan, et envoya au khaliphe, son neveu, le quint du butin, qui était immense [3].

Ce général ne tarda pas à reprendre les armes.

(1) Zehebi. — Mounnédjim-Baschi.

(2) شمخال ; طغاسوان ; قيتاق. On désigne ici, sous le nom de *Schamkhales*, les Caïtakes, sujets du Schamkhal, ou prince du pays de Tarkhou. Les Caïtakes forment la plus grande partie de la population du Daghestan. Quant aux *Tagassouanes*, ils étaient peut-être une branche des *Souanes*, peuplade du Caucase, dont le territoire est situé au nord de la Mingrélie.

(3) Balazori. — *Nokhbet-ut-Tavarikh*.

Après avoir établi une colonie de Khazares entre la rivière Samour et Schabiran, dans le plat pays des Lezgues, il entra, en 121 (739), dans le Sérir; il y prit plusieurs châteaux, entre autres celui de Goumischka [1], où le roi du pays faisait sa résidence. Ce prince s'était retiré dans une autre place forte nommée Hiredj [2]; comme Mervan se disposait à l'y assiéger [3], il se rendit et s'engagea, en donnant des otages, à livrer chaque année mille têtes, moitié garçons, moitié filles, outre cent mille mesures de grains qui devaient être versées dans les magasins de la ville des Portes [4].

Ensuite Mervan entra dans le pays d'Arzoubattaran [5], auquel il imposa un tribut; delà il passa dans celui de Touman et puis dans celui de Hamrin [6] qui, [7] n'ayant pas voulu se soumettre, fut traité hostilement. Mervan y prit plusieurs châteaux et ravagea la contrée. Enfin la

(1) غومشكه.

(2) حيرج; c'est peut-être خيدخ, Khaïdakh.

(3) Zéhébi. — Moun.-Baschi.

(4) Balazori.

(5) ارزوبطران.

(6) حمرين. Il y a une forteresse nommée Hamry, à six ou sept lieues au nord-ouest de Derbend.

(7) Zéhébi. — Moun. Baschi.

paix fut conclue à condition que ce pays livrerait une fois seulement cinq cents esclaves, et qu'il fournirait tous les ans trente mille mesures de grains aux magasins de la ville des Portes [1].

Mervan parut devant la ville de Sindan [2], qui se rendit par capitulation, et il fut convenu que le souverain de ce canton livrerait une fois cent esclaves, et qu'il verserait annuellement cinq mille mesures de grains dans les magasins de la ville des Portes.

Le Tabarsseranschah fut taxé à dix mille mesures de grains, qui devaient être aussi transportées tous les ans aux magasins de la même ville. Le Filanschah fut, en considération de ses mérites, exempté de toutes contributions [3].

Ensuite Mervan entra dans le pays des Legzes, qui se soumirent à un tribut annuel de vingt mille mesures de grains. De là il passa dans le Schirvan, dont le roi s'engagea à donner un tribut annuel de dix mille mesures.

Mervan ordonna que, lorsque l'armée musulmane marcherait contre les Khazares, le prince de Schirvan et ses troupes formeraient son avant-garde; que lorsqu'elle se retirerait, ils seraient

(1) Balazori.

(2) سندان ; var., مسدار.

(3) Balazori.

à l'arrière-garde; que le Filanschah resterait toujours au centre, et que le Tabarsseranschah formerait l'arrière-garde de l'armée musulmane lorsqu'elle se porterait en avant, et son avant-garde lorsqu'elle se retirerait.

Ensuite Mervan attaqua les Doudaniyens. Il était occupé contre eux, lorsqu'il apprit la mort du khaliphe Vélid fils de Yézid, qui expira le 6 rabi-ul-sani 125 (5 février 742) (1).

L'année suivante, Mervan parvint au trône; il régna six ans et fut le dernier khaliphe ommiade. Ce vainqueur des Khazares, vaincu en 132 (750), par le parti d'Abd-Oullah-Saffah, le fondateur de la dynastie des Abbassides et poursuivi jusqu'en Égypte, y fut tué dans un combat. Sa valeur lui avait fait donner le surnom de Himar (l'Onagre) (2). Il mourut âgé de soixante-neuf ans.

Sous la dynastie actuelle on a été rarement en guerre avec les Khazares. Par l'ordre d'Al-Manssour, deuxième khaliphe abbasside, son gouverneur en Arménie, Yézid fils d'Essed-es-Sélémi, demanda en mariage la fille du khacan

(1) Balazori.

(2) « Les Arabes, pour vanter la bravoure d'un individu, » disent : *Il est plus opiniâtre au combat qu'un onagre.* » (Moun. Baschi.)

des Khazares; elle lui fut accordée; mais peu après elle mourut en couches. Ce gouverneur s'était emparé précédemment de la Porte des Alans, où il plaça des employés du fisc, et il avait subjugué les Sanariens, auxquels il imposa un tribut [1].

En 147 (764), les Turcs franchirent la Porte des Portes, entrèrent de vive force dans Tiflis, et ravagèrent ensuite l'Arménie. Le khaliphe Almanssour fit marcher contre eux une armée qui fut battue [2].

On n'entendit plus parler des Khazares jusqu'en 183 (799), sous le règne de Haroun-el-Raschid; ils firent alors une irruption dans l'empire. On diffère sur la cause qui leur fit prendre les armes. On dit que leur khacan ayant accordé sa fille en mariage à Fazel, fils de Yahia le Barmécide, la lui envoya, et qu'elle mourut à Barda'a. Ce prince, apprenant des officiers qui avaient accompagné sa fille, qu'on l'avait fait périr secrètement, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il passa la Porte des Portes à la tête de cent mille Khazares, et entra dans l'Arménie, où il exerça beaucoup de ravages, commit des atrocités inouïes, et enleva un grand nombre de

(1) Balazori.

(2) Zéhébi. — Moun. Baschi.

captifs; mais enfin le général Yézid, fils de Mézid, envoyé par le khaliphe, parvint à chasser ces barbares des pays mahométans [1].

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'histoire ne fait plus mention d'aucune guerre entre les Mahométans et les Khazares (XXVII).

(1) *Zubidet-ul-Fikret. — Tarikh el-Khouléfa min Kitab-el-U'youn ve el-Hadaik.*

CHAPITRE IV.

Départ d'Itil. — Bourtasses. — Pelleteries. — Boulgares. — Leur religion. — Introduction du mahométisme en Boulgarie. — Reconnaissance, par le roi de Boulgarie, de la suprématie du khaliphe de Bagdad. — Ambassade d'Ebn-Fozlan. — Audience d'Abou-el-Cassim Mahmoud. — Commerce des Boulgares. — Os fossiles. — Oiseau singulier. — Vissous. — Youra. — Pêche de la baleine sur la côte de Youra. — Jolie fille sortie de la tête d'une baleine. — Singulier effet de la présence des habitants de Vissou et de Youra sur le territoire boulgare. — Ertsayens.

Je m'embarquai dans la ville d'Itil, et remontant le fleuve de ce nom, je passai près du territoire des *Bourtasses* (1), qui habitent principalement les bords d'une rivière nommée comme eux, laquelle vient du pays des Boulgares et se jette dans l'Itil (2). Adonnés à la culture de la terre,

(1) برطاس. Selon Mass'oudi, les Bourtasses et les Boulgares étaient des peuples turcs, ce qui ne nous paraît pas exact; mais les Mahométans confondaient, sous le nom de Turcs, les peuples septentrionaux, comme les Grecs les confondaient sous le nom de Scythes.

(2) Il y a dans le gouvernement de Penza, une rivière nom-

ces Turcs demeurent dans des maisons de bois qui sont éparses. Leur langue diffère de celle des Boulgares. C'est de leur pays, dont l'étendue en longueur est de quinze journées, que viennent ces peaux si renommées de renard noir et roux qu'on appelle *bourtassiennes*. Celles de renard noir coûtent jusqu'à cent dinars la pièce et même davantage. Plus précieuses que la zibeline, la marte et toutes les autres fourrures, ces peaux sont réservées à l'usage des princes, qui portent avec ostentation des manteaux, des caftans, des bonnets fourrés de renard noir de Bourtasse (1).

Il faut deux mois pour remonter le fleuve en bateau, depuis Itil jusqu'à la ville de Boulgar (2), capitale d'un état de peu d'étendue; mais pour descendre le fleuve de Boulgar à Itil on ne met que vingt jours. La route par terre entre ces deux villes est d'un mois (3).

La ville de *Boulgar*, dont le nom est si connu

mée *Burdas*, qui afflue dans la Wischa. C'est probablement sur les bords de cette rivière, à l'ouest du Volga, que demeuraient les Bourtasses.

(1) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, pag. 146. — On lit, dans Ebn al-Vardi, que c'est la pelisse (الفَرْوَة) de renard noir qui coûte cent dinars.

(2) بلغار.

(3) Ebn Haoucal, pag. 147.

au midi de la mer Caspienne, parce qu'elle sert d'entrepôt à nos marchandises [1], est peu considérable. Sa population et celle de la ville de Souad [2], qui en est voisine, ne montent ensemble qu'à dix mille ames. Les maisons y sont en bois; on les habite seulement l'hiver; en été, les Boulgares demeurent sous des tentes ou huttes éparses dans la campagne [3]. La température de ce pays est très-rigoureuse; on y voit de la neige même en été. Les Boulgares sont les hommes du monde qui supportent le mieux le froid, ce qu'on attribue à leur nourriture, qui consiste principalement en miel et en chair de castor et de petit-gris [4]. Dans ce pays le plus long jour a vingt heures ainsi que la plus longue nuit [5].

(1) Ebn Haoucal, pag. 6. Cet auteur ajoute : « Les Russes la « saccagèrent, ainsi que Khazeran, Itil et Semender, dans l'an« née 358 (969), et firent ensuite une expédition contre l'em« pire romain et l'Andalousie. »

(2) سواد ; سوار, Souar.

(3) Ebn Haoucal, pag. 146. Cet usage se conserve encore dans les mêmes contrées. Les peuples de race tchoude ou finoise de la Russie orientale quittent leurs villages en été et vont habiter des huttes portatives.

(4) *Assar-ul-Bilad*, etc., par Zacaria de Cazvin, septième climat.

(5) Abou-Hamid el-Andaloussy, ap. Cazvini, art. Boulgar. Ebn Haoucal (pag. 146) raconte que, dans le pays des Boul-

Les Boulgares sont ou chrétiens ou mahométans. Ces derniers ont plusieurs mosquées dans la ville de Boulgar, et une mosquée cathédrale dans celle de Souad [1]. Le roi des Boulgares est actuellement de notre religion. Il embrassa l'islamisme sous le règne du khaliphe El-Moctédir-b-Illahi. Les uns disent qu'il prit cette résolution à la suite d'un songe [2]; les autres, qu'elle lui fut inspirée par un santon mahométan. Lorsque ce pieux personnage arriva à Boulgar, le roi et sa femme étant dangereusement malades, il les assura de leur guérison s'ils voulaient se convertir. Ils en prirent l'engagement. Ayant recouvré la santé, ils accomplirent leur vœu, et entraînèrent, par leur exemple, une partie de leurs sujets. Cette conversion irrita le roi des Khazares à un tel point, qu'il s'avança avec de grandes forces contre la Boulgarie. Lorsque les deux armées furent en présence et sur le

gares, la nuit est si courte au cœur de l'été, qu'un homme n'a pas le temps de parcourir à pied l'espace de deux fersenks avant le retour de la clarté, et que les jours y sont si courts en hiver, qu'à peine un musulman peut faire quatre Namazs de suite. Mass'oudi s'exprime autrement (chap. 15) : « Il y a des « personnes, dit-il, qui estiment que jusqu'au retour de l'au- « rore on n'a pas le temps d'y faire cuire le pot au feu. »

(1) Ebn Haoucal, pag. 5.

(2) Mass'oudi, l. c.

point d'en venir aux mains, le santon mahométan dit aux guerriers bulgares : *Ayez courage, et chargez l'ennemi aux cris d'Allahu ekber, Allahu ekber!* (1) (Dieu seul est grand). Aussitôt les Boulgares, faisant retentir l'air de ces paroles sacrées, se précipitèrent sur l'ennemi, qu'ils mirent en déroute. Peu après, le roi des Khazares ayant proposé la paix à celui des Boulgares, lui fit dire : *J'ai vu dans votre armée des géants montés sur des chevaux gris qui tuaient mes guerriers.* Le santon répondit : *C'étaient les troupes de Dieu.* On assure que cet homme pieux se nommait *Béla* (2), et que la nation chez laquelle il se fixa, pénétrée de respect pour ses vertus, adopta son nom; c'est pourquoi elle s'appelle Boulgare (3).

Quoiqu'il en soit, le roi des Boulgares, nommé *Almass* fils de *Schelki Balttouar* (4), écrivit au khaliphe Mouctédir pour le prier de lui envoyer des personnes capables de lui enseigner la vraie doctrine et les pratiques de l'islamisme, et d'autres qui lui bâtissent des mosquées, ainsi

(1) C'est le cri de guerre des mahométans.

(2) بلا.

(3) *Hist. des Boulgares* par le cadhi El Boulgari, citée par Cazvini.

(4) المس بن شلكى بلطوار.

qu'une forteresse où il pût se mettre en sûreté lorsque son territoire serait envahi par ses ennemis. Le khaliphe lui ayant accordé ses demandes, fit partir, au mois de safer de l'année 309 (juin 921), un de ses officiers nommé Ahmed fils de Fozlan, pour lui porter la robe d'investiture. Cet ambassadeur se rendit à Boulgar par le Khorazm et le pays des Baschkires. Il reçut à son arrivée l'accueil le plus distingué. Le roi fut solennellement revêtu de la robe d'honneur, et dès-lors il fit insérer dans les prières publiques le nom du khaliphe avant le sien, ne prenant plus que le titre d'émir des Boulgares et de vassal du souverain des vrais croyants (1).

Quelque temps après, un fils de ce roi des Boulgares allant en pélerinage (à la Mecque), passa par Bagdad et remit au khaliphe Mouctédir des étendards avec une somme d'argent (2).

Le jour fixé pour ma réception, je fus introduit chez le roi, qui était, ainsi que la reine, assis sur un trône couvert d'une étoffe de drap

(1) *Ibn Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit*, par M. Fræhn, Saint-Pétersbourg 1823, in-4° Einleit. p. LV et suiv. (art. Boulgar dans Yacout, récit d'Ebn Fozlan.)

(2) Mass'oudi, chap. 15.

d'or; ses enfants étaient en face de lui, et à sa droite siégeaient les grands de son royaume. Ce prince m'ayant invité à dîner, je m'approchai de sa personne. Il y avait sur la table un plat de viande; le roi en coupa un morceau et le mangea, puis un second, puis un troisième; ensuite il en coupa un morceau qu'il me donna. Lorsque je l'eus mangé, on posa devant moi une petite table; car on ne sert aucun individu avant que le roi lui ait offert à manger; mais dès qu'il a reçu cet honneur, on pose devant lui une petite table, qu'il emporte chez lui après le repas.

J'observai que tous ceux qui entraient chez le roi, même ses enfants et ses sœurs, ôtaient leur bonnet et le mettaient sous leur aisselle [1]. On reste ainsi la tête nue tant qu'on est en présence du roi. Lorsque le prince sort, tous ceux qui se trouvent sur son chemin se lèvent, ôtent leur bonnet et le tiennent sous le bras; ils ne se couvrent que lorsqu'il est passé [2].

(1) Cet usage paraît singulier aux mahométans, qui n'ôtent jamais leur coiffure pour saluer.

(2) Cazvini, art. *Saclabes*. Comme Yacout, en plusieurs endroits de son dictionnaire géographique, appelle *roi des Saclabes* le prince vers lequel Ebn Fozlan fut envoyé en ambassade, Cazvini, trompé par cette dénomination, rapporte les traits cidessus dans son article des Saclabes. Toutefois, comme nous l'apprend M. Fræhn (*Uber die Russen*, Einleit. p. 45.), Yacout,

Les Boulgares parlent la même langue que les Khazares; celle des Bourtasses est différente. La langue des Russes diffère également de celles des Khazares et des Bourtasses (1).

Les Russes portent à Boulgar les productions de leur pays, surtout des pelleteries; de cette ville, les marchandises sont transportées, par le fleuve Itil, dans les pays qui bordent la mer Caspienne (2). Les Boulgares et les Slaves font aussi un commerce actif par caravanes avec le Khorazm; mais les steppes intermédiaires étant habitées par des Turcs nomades qui assaillent les voyageurs, cette route est périlleuse (3). Les Khorazmiens vont eux-mêmes fréquemment chez les

après avoir nommé les Saclabes, dans son art. *Atil*, ajoute : *ce sont les habitants de Boulgar*, et dans son art. *Boulgar*, il dit tantôt *roi des Saclabes*, tantôt *roi des Boulgares*. Ailleurs, il énonce que c'est dans le pays des Boulgares que fut envoyé Ebn Fozlan. Cette synonymie prouve que Yacout regardait les Boulgares comme étant de race slave; ce qui nous paraît hors de doute.

(1) Ebn Haoucal, p. 146.

(2) *Idem*, p. 5 et 143.

(3) Mass'oudi, l. c. — Ebn Haoucal, p. 144. Ce dernier auteur dit : « C'étaient les Russes qui fournissaient de pelleteries « les habitants de Boulgar, avant la destruction de cette ville « par les Russes, dans l'année 358 (969). »

Boulgares et les Sclabes; ils les visitent aussi à main armée; dans ces saintes expéditions, ils pillent ces peuples infidèles et leur enlèvent des captifs [1].

On trouve souvent dans la Boulgarie des os (fossiles) d'une grandeur prodigieuse. J'ai vu une dent qui avait deux palmes de large sur quatre de long, et un crâne qui ressemblait à une hutte (arabe). On y déterre des dents semblables aux défenses d'éléphants, blanches comme la neige et pesant jusqu'à deux cents *menns*. On ne sait pas à quel animal elles ont appartenu, mais on les transporte dans le Khorazm, où elles se vendent à grand prix. On en fait des peignes, des vases et d'autres objets, comme on façonne l'ivoire; toutefois cette substance est plus dure que l'ivoire; jamais elle ne se brise.

(1) Ebn Haoucal, p. 144. — « A présent, dit cet auteur, « p. 147, il ne reste plus ni *Boulgares de l'intérieur* (Ebn « Haoucal les nomme ainsi pour les distinguer des Boulgares du « Danube), ni Bourtasses, ni Khazares; car les Russes les ont « tous attaqués, et leur ont pris leur pays, dont ils sont restés « en possession. Ceux qui ont échappé de leurs mains se sont « dispersés dans les contrées voisines. L'amour de la patrie ne « leur a pas permis de s'en éloigner à une plus grande distance, et « ils vivent dans l'espoir que les Russes leur accorderont la paix « en se contentant de leur soumission. »

On dit qu'il y a dans le pays des Boulgares un oiseau qui ne se trouve nulle autre part. La partie supérieure de son bec, qui est très-long, décline à droite pendant six mois de l'année, et à gauche pendant les six autres; mais lorsqu'il mange, les deux parties s'appliquent exactement l'une sur l'autre. On prétend que sa chair guérit du calcul dans la vessie, et que son œuf, lorsqu'il le dépose dans la neige ou la glace, la fait fondre comme si elle était exposée au feu (1) (XXVIII).

Le roi des Boulgares m'a dit qu'au nord de son pays, à la distance de trois mois de chemin, il y a un peuple nommé *Vissou* (2), chez lequel la nuit, en été, ne dure pas même une heure (3). Les habitants de Boulgar y vont porter leurs marchandises, et leur commerce avec les Vissous se fait de cette manière : les Boulgares déposent chacun séparément leurs marchandises, qui sont distinguées par leurs différentes marques, et se retirent; puis ils reviennent et trouvent à côté de chaque objet une production du pays des

(1) Abou Hamid el Andaloussy, cité par Cazvini, art. *Boulgar*.

(2) ويسو ; ويشو, Vischou.

(3) Ebn Fozlan, ap. Yacout; passage publié par M. Fræhn dans son ouvrage *Uber die Russen*, etc.

Vissous. Si elle convient au marchand, il la prend en échange, sinon, il la laisse et reprend sa marchandise. Ce trafic a lieu sans que les deux parties se voient, comme cela se pratique aussi dans le pays des Soudans (nègres) [1].

Les Vissous sont voisins du pays de *Youra*[2], qui est borné par la mer Ténébreuse. Dans ce pays, le soleil reste, en été, quarante jours de suite sur l'horizon; mais, en hiver, la nuit dure également quarante fois vingt-quatre heures.

Les habitants du Youra n'ont ni troupeaux ni champs cultivés; ils se nourrissent de poissons et des produits de leurs vastes forêts. Le chemin qui y conduit (de Boulgar) traverse une contrée toujours couverte de neige. On dit que les Boulgares y vont porter des sabres fabriqués dans les pays mahométans. Ces sabres n'ont ni poignée, ni ornements; ce sont de simples lames telles qu'elles sortent de la forge et de la trempe. Si on les suspend à un fil et qu'on les frappe du doigt, on les entend résonner. Les habitants de Youra les achètent à grand prix; ils jettent de ces sabres dans la mer Ténébreuse, et Dieu fait sortir du sein des ondes un poisson grand comme une montagne, que l'on voit poursuivi par un

(1) Cazvini et Bacouyi, art. *Vissou.*

(2) يورا.

autre poisson plus grand encore qui veut le dévorer. Le premier dirige sa fuite vers la côte de Youra; l'eau lui manque et il échoue près du rivage. Alors ceux qui ont jeté le sabre à la mer l'entourent dans des barques et découpent sa chair. Quelquefois l'eau, montant par l'effet de la marée, permet au poisson de retourner à la mer après qu'on en a coupé une énorme quantité de chair. D'autres fois il reste échoué, et les habitants achèvent de le dépecer. On prétend que quand ils ne jettent pas de sabre à la mer, ils ne voient pas arriver de poisson, et qu'ils souffrent de la famine.

J'ai ouï dire qu'un de ces poissons ayant échoué sur la côte de Youra, les habitants passèrent une corde dans ses ouïes et le tirèrent sur le rivage. Alors on vit sortir de l'une de ses ouïes une jeune fille d'une beauté accomplie, qui avait le teint blanc et rose et les cheveux noirs. Les habitants de Youra la mirent à terre; mais elle se frappait le visage, s'arrachait les cheveux et poussait des cris lamentables. Dieu lui avait créé sur le devant du corps une peau qui la couvrait comme un tablier depuis la gorge jusqu'aux genoux. Cette fille resta quelque temps parmi les habitants de Youra.

On raconte, entre autres choses étranges, que dès qu'un habitant de Vissou ou de Youra met

le pied dans le pays des Boulgares, la température, même au cœur de l'été, s'y refroidit au point que les fruits de la terre sont détruits par la gelée. C'est un fait avéré chez les Boulgares; aussi ne laissent-ils entrer dans leur pays aucun individu de ces deux nations [1] (XXIX).

A l'ouest des Boulgares sont les *Ertsayens*, dont le roi réside à *Ertsa* [2]. Je n'ai vu aucun étranger qui ait été chez eux, parce qu'ils tuent tous ceux qu'ils trouvent sur leur territoire. Les Ertsayens descendent le fleuve (Itil) avec leurs marchandises; mais ils ne disent rien de ce qui concerne leur commerce et leur pays, et ne permettent à personne de les y accompagner. C'est d'*Ertsa* qu'on reçoit (dans le midi) la zibeline, le renard noir et le plomb [3] (XXX).

(1) Cazvini, art. *Boulgar*.

(2) ارثا.

(3) Ebn Haoucal, p. 146.

CHAPITRE V.

Russes et Slaves. — Noms de leurs diverses nations. — Pays des Russes. — Leur commerce. — Mœurs de leurs négociants observées sur les bords du Volga. — Cérémonies de leurs funérailles. — Leur roi. — Temples des Slaves. — Expédition russe dans la mer Caspienne, et ravages sur ses côtes. — Seconde expédition dans la même mer; prise de Berdaà et combats des Russes avec les musulmans. — Pays et mer de *Varangue*.

Je profitai de mon séjour dans les villes de Boulgar et de Khazeran pour prendre quelques informations sur les Russes et les Sclabes (Slaves), peuples qui y sont assez connus, parce que leurs commerçants fréquentent en grand nombre les bords de l'Itil. Leur pays, situé à l'occident de celui des Boulgares, s'étend, l'espace de deux mois de chemin, du midi au nord et de l'est à l'ouest [1]. Les Russes et les Sclabes sont divisés en beaucoup de nations qui ont chacune leur roi, et qui se font souvent la guerre. Tous les Sclabes, au rapport des personnes les mieux instruites de leur origine, descendent de Ma-

(1) Ebn Haoucal, p. 6.

ri [1], fils de Japhet, et c'est à lui qu'ils font eux-mêmes remonter leurs généalogies [2].

Leur pays est si vaste, qu'à l'orient il fournit des esclaves aux Khorassaniens, et à l'occident aux Andalous. Ces derniers, qui les reçoivent de la Galice, de la France, de la Lombardie et de la Calabre, les réduisent à l'état d'eunuques, et les exportent en Égypte et en Afrique. Tous les eunuques sclabes qu'il y a dans le monde viennent d'Andalousie [3]. Les Sclabes sont, les uns chrétiens, de la secte de Jacob, les autres païens, sans livre sacré ni religion révélée. Le plus nombreux de ces peuples est celui qui s'appelle *Louza'ané* [4]. Il va trafiquer jusqu'en Andalousie, à Constantinople et chez les Khazares; mais la principale nation sclabe se nomme *Vélinana* [5]; on peut la considérer comme la souche des Sclabes. Jadis elle les dominait tous, et

(1) ماری. C'est probablement Madaï, troisième fils de Japhet, selon la *Genèse*, chap. 10, 2.

(2) Mass'oudi, chap. 32.

(3) Ebn Haoucal, p. 39. Les Arabes comprenaient, sous le nom d'*Andalousie*, la partie de l'Espagne qui était soumise aux mahométans.

(4) لوذعانة; لوذاعية, Louza'iyet : مودعانة, Moud'anet.

(5) وليبنانا.

son roi, nommé *Madjek* (1), recevait l'hommage des autres princes sclabes; mais la désunion survint et affaiblit la puissance de ces peuples, en leur donnant à chacun un souverain particulier.

Les autres nations sclabes sont les *Istabouanas* (2), dont le roi actuel s'appelle *Saclandje* (3); *les Doulabés* (4), dont le roi s'appelle *Vantch-Slava* (5) (Wenceslaw); les *Namtchines* (6), dont le roi s'appelle *Grana* (7), et qui sont les plus braves, les meilleurs cavaliers de tous les Sclabes; les *Turcs* (8), qui en sont les plus beaux, les plus nombreux, les plus formidables; les *Ménabines* (9), dont le roi s'appelle *Zentobir (?)* (10); les *Moravas* (11), les *Sassines* (12), les *Kharvatines* (13),

(1) ماجك.
(2) إصطبوانه ; اصطبرانه, Istabrana.
(3) صقلانج ; صقلايج, Saclaïdj.
(4) دولابه.
(5) وانج صلاوه.
(6) نامجبين ; نابجبين, Nabtchines; بامجين.
(7) غرانه.
(8) ترك.
(9) منابن ; منالى, Menali.
(10) زنتبير.
(11) مراوه.
(12) صاصين.
(13) حروانين ; جزوانيق, Djézouanik.

les *Khaschanines* (1), les *Barandjabines* (2) et les *Serbines* (3). Ce dernier peuple est très-redoutable; cependant il relève d'un empire voisin. Chez les Serbines, lorsque le roi meurt, plusieurs de ses sujets se brûlent avec son corps, et l'on fait aussi périr ses chevaux dans les flammes, comme cela se pratique dans l'Inde.

De tous les rois sclabes le plus puissant est le roi *Dir* (4); il a de grandes villes, un pays bien cultivé, beaucoup de troupes. Les marchands mahométans fréquentent sa capitale. Un autre roi sclabe appelé *Avandje* (5) a beaucoup de villes; il fait la guerre aux Romains, aux Francs, aux Nogbardes (6) (Lombards), et à d'autres peuples qui sont tantôt vaincus, tantôt vainqueurs (7).

(1) خشانين.

(2) برانجابين, probablement pour *Turandjanin* (Thuringiens).

(3) سربين.

(4) ملك الدير.

(5) ملك الاوانج.

(6) نوكبرد.

(7) Mass'oudi, ch. 32, intit., ذكر الصقالبة و مساكنهم و اخبار ملوكهم و تفرّق اجناسهم. Cet auteur, après avoir dit que la désunion affaiblit la puissance des Slaves, ajoute : « C'est « un sujet trop long pour être ici entamé; je l'ai traité avec « étendue dans mes ouvrages, اخبار الزمان et الاوسط.

C'est le pays des Russes et celui, encore plus au nord, des Yadjoudjes et Madjoudjes, qui fournissent le plus de pelleteries et les plus belles. De cette dernière contrée il en vient beaucoup en Russie. On ne trouve que dans les fleuves septentrionaux de la Russie, de la Boulgarie et de Couyaba (Kiew), ces castors dont les peaux sont exportées jusqu'en Andalousie, et même dans toutes les parties du monde.

Les Russes trafiquent avec les grands Boulgares, dont le pays est situé au nord de l'empire romain, à soixante journées de Constantinople. C'est une nation nombreuse et puissante, car elle imposa jadis un tribut aux Romains [1]. Le roi des Boulgares, à la tête de cinquante mille hommes, fit une invasion dans l'empire romain, et poussa ses ravages jusqu'aux pays de Bordjan [2], de France, de Galice et d'Andalousie. De nos jours encore les Boulgares sont, par leurs incursions, très-incommodes à tous leurs voisins, qui n'ont d'autre moyen de s'en garantir que de s'enfermer dans leurs forteresses, et les habitants mêmes de Constantinople se croient à peine en sûreté contre eux derrière leurs murailles [3].

(1) Ebn Haoucal, p. 147.

(2) برجان.

(3) Mass'oudi, chap. 15. — Cet auteur, confondant les Boul-

D'un côté, les Russes vont trafiquer avec les Romains; de l'autre, ils transportent sur le fleuve Itil leurs pelleteries à Boulgar, d'où elles passent en Perse. Leurs vaisseaux descendent même ce fleuve jusqu'à *Khazeran*[1]. C'est là que j'eus occasion de voir des Russes. Je n'ai jamais vu d'hommes plus robustes, ni d'aussi haute stature; ils sont grands comme des palmiers[2]. Ils ont les cheveux blonds[3], et le teint vermeil. Ils ne portent ni vestes ni tuniques; mais les hommes se couvrent d'un manteau, avec lequel ils s'enveloppent d'un côté, laissant passer une de leurs mains[4]. Les uns se rasent la barbe; les autres se la laissent croître, et la tressent comme nous tressons la crinière de nos chevaux[5]. On voit sur la peau de chaque individu, depuis le cou jusqu'aux bouts des pieds, des arbres et toutes

gares du Danube avec ceux du Volga, croit que ce sont ces derniers qui font ces expéditions lointaines.

(1) Ebn Haoucal, p. 144 et 147.

(2) Ebn Fozlan, ap. Fræhn, *Uber die Russen älterer Zeit.*

(3) Cazvini, art. Saclabes.

(4) Ebn Fozlan, *ibid.* — Ebn Haoucal dit (p. 146): « Les « Russes portent des habits courts, au lieu que les Khazares et « les Boulgares les portent longs. »

(5) Ebn Haoucal, p. 146.

sortes de figures peintes [1]. Ils vont tous armés d'une hache, d'un couteau et d'un sabre, que jamais ils ne quittent. Leurs sabres sont damasquinés et de fabrique franque. Les femmes portent sur la poitrine une boîte, qui est de fer, cuivre, argent ou or, selon la fortune du mari, et d'un anneau contenu dans cette boîte pend un couteau. Elles mettent un ou plusieurs colliers d'or ou d'argent; car dès qu'un Russe possède dix mille drachmes, il donne un collier à sa femme; lorsqu'il en a vingt mille, il lui donne deux colliers, et si sa fortune augmente, il continue de donner à sa femme un collier chaque fois qu'il a acquis dix mille drachmes. Aussi voit-on de ces femmes parées d'un grand nombre de colliers. Ceux qu'elles estiment le plus sont de grains verts, et ressemblent aux chapelets dont on orne les vaisseaux. Ces grains se paient une drachme la pièce [2].

(1) « Les *Agathirses*, dit Pomponius Méla, se peignent le visage et les membres, plus ou moins, selon qu'ils sont plus ou « moins nobles; mais tous se peignent les mêmes figures et de « manière à ce qu'elles ne puissent pas être effacées. » (*De situ Orbis*, lib. 2, cap. 1.) C'était un peuple scythe.

(2) « Les femmes slaves, dit M. Karamsin, portaient de « longues robes et des ornements de grains de verre (bisser) ou « de métal, pris à la guerre ou acquis par des échanges avec les « marchands étrangers. » (*Ist. goss. ross.* t. 1, p. 66.)

Les Russes, en arrivant de leurs pays, amarrent leurs vaisseaux, et construisent sur la rive de l'Itil de grandes baraques de bois, dont chacune sert d'habitation à dix ou vingt hommes. Chaque marchand y a son siége particulier, où il est assis, entouré de filles esclaves qu'il a amenées pour les vendre. Les Russes n'ont pas honte de jouir de ces femmes aux yeux de leurs compagnons, et plus d'une fois il est arrivé qu'un marchand du pays, entrant dans une de ces baraques pour acheter une fille esclave, l'a trouvée couchée sous son patron, qui n'avait garde de se déranger.

Les Russes sont les hommes du monde les plus malpropres. Ils ne se lavent ni après avoir satisfait à certains besoins, ni après leurs pollutions, et s'ils se nettoyent chaque jour la tête et le visage, c'est avec une eau des plus sales. Le matin, une esclave apporte un grand vase d'eau qu'elle présente à son maître; il s'y lave le visage, les mains et les cheveux; il y peigne sa chevelure; il s'y mouche; il y crache; enfin il jette toutes ses ordures dans cette eau. Quand il a fini, l'esclave présente le bassin à son voisin, qui fait de même; puis elle continue la tournée, et présente successivement le bassin à tous ceux qui habitent la baraque; chacun s'y mouche, y crache, s'y lave la figure et la barbe.

Lorsqu'ils sont arrivés avec leurs bateaux au lieu de leur destination, ils débarquent, emportant du pain, de la viande, de l'ail, du lait et de la liqueur, et vont se présenter devant une grande statue de bois, à visage humain, qui est entourée de statues plus petites, derrière lesquelles on voit de longues pièces de bois fixées en terre. Le Russe s'approche de la grande figure, et lui adresse, en l'adorant, ces paroles : *O Seigneur! je viens de loin, et j'ai tant de filles esclaves, tant de peaux de zibeline, tant d'autres marchandises* (il les nomme toutes). *Voici les présents que je t'ai apportés* (il les pose devant la statue); *fais-moi la grace de m'envoyer un chaland bien pourvu d'espèces, qui m'achète tout ce que j'ai à vendre, et qui ne me refuse pas ce que je lui en demande.* Après cette prière il se retire. Si, au bout de quelque temps, il n'a pas trouvé d'acheteurs, il revient une seconde et même une troisième fois avec de nouvelles offrandes, et à la fin il implore l'intercession des petites statues, qu'il appelle les *femmes et les filles de son dieu;* il va sans cesse d'une idole à l'autre, les adorant, leur adressant ses prières, et demandant leurs bons offices; mais lorsqu'il a vendu ses marchandises, il dit : *Dieu a exaucé mes vœux, je dois lui en témoigner ma reconnaissance*, et il immole un certain

nombre de bœufs et de moutons. Une partie de la chair des victimes est réservée pour les pauvres; on place ce qui reste devant la grande idole et devant les petites; pendant la nuit les chiens viennent manger ces viandes; alors celui qui les a offertes dit : *Mon Dieu est content de moi; il a consommé mon offrande.* Les têtes des victimes sont suspendues à la grande pièce de bois fixée en terre.

Lorsqu'un Russe tombe malade, on lui dresse une tente à l'écart, et l'on pose auprès de lui un peu de pain et d'eau; on ne va plus le voir pendant sa maladie, surtout s'il est pauvre ou esclave. Les corps des indigents sont brûlés dans des barques construites pour cet usage; ceux des esclaves sont livrés aux chiens et aux oiseaux de proie (1).

Les Russes ont coutume de brûler leurs morts, avec les chevaux, les armes et les effets précieux qui leur ont appartenu. Si le défunt était marié, on brûle avec lui ses femmes toutes vives (2). Les femmes veulent elles-mêmes suivre

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) « Les Prussiens idolâtres, dit Pierre de Duysbourg, au-
« teur du quatorzième siècle, dans son *Cronicon Prussiæ*,
« croyaient que tout homme, noble ou non, riche ou pauvre,
« puissant ou faible, renaîtrait dans l'autre monde ce qu'il était
« dans celui-ci. C'est pourquoi ils brûlaient, avec le corps d'un

leurs maris sur le bûcher, afin de les accompagner en paradis. Ce même usage existe à Gana, à Cougha[1] et dans quelques parties de l'Inde, comme à Canoudje[2], excepté que chez les Indiens les femmes ne sont brûlées que si elles le veulent elles-mêmes. Lorsqu'une femme russe expire, on ne brûle pas son mari. Si le défunt était célibataire, on le marie après sa mort, et lorsque des hommes riches ont cessé de vivre, leurs esclaves femelles se brûlent volontairement avec eux[3].

« seigneur, ses armes, ses chevaux, ses esclaves des deux sexes, « ses habits, ses chiens de chasse, ses oiseaux de proie et tout « ce qui servait à la guerre. Les gens du commun étaient brûlés « avec ce qui appartenait à leur profession; car on croyait que « les morts, en ressuscitant, retrouveraient tout ce qui avait été « brûlé avec eux, et s'en serviraient comme dans l'autre « monde. »

Ceci explique pourquoi, selon Ebn Fozlan, sur le bord du Volga, les Russes du commun étaient brûlés dans des bateaux; c'étaient des marins.

(1) La ville de *Gana* était, à cette époque, la capitale d'un royaume de même nom, dans la Nigritie occidentale. La ville de Cougha est dans le même pays.

(2) *Canoudje*, située au confluent du Gange et du Calini, était alors la résidence du plus puissant souverain de l'Inde, et la plus grande ville de ce pays.

(3) Mass'oudi, ch. 15. — Ebn Haoucal, p. 146. — « Les an- « nalistes du moyen âge, dit M. Karamsin (*Ist. g. r.* tom. 1.

Comme j'avais entendu dire qu'à la mort de leurs chefs les Russes faisaient encore pis que de les brûler, je fus curieux de voir leurs cérémonies funéraires. J'appris bientôt qu'ils devaient rendre les derniers devoirs à un riche marchand qui venait de mourir. Le corps du défunt fut d'abord déposé dans une fosse, où on le laissa pendant dix jours; on employa ce temps à lui faire des vêtements neufs. Sa succession fut divisée en trois parts : l'une resta à sa famille, la seconde servit aux frais des habits, et la troisième à l'achat des boissons qui devaient être consommées le jour où l'on brûlerait son corps; car les Russes sont très-adonnés aux boissons fortes; ils en prennent nuit et jour, et il en est qui meurent le verre à la main. Ensuite la famille du défunt demanda à ses esclaves des deux sexes : *Qui de vous veut mourir avec lui?* Celui qui a répondu *moi*, ne peut plus se rétracter. Ce sont d'ordinaire les filles esclaves qui se dévouent ainsi à la mort. On demanda donc aux filles esclaves du défunt qui d'elles voulait le suivre. Il y en eut une qui répondit *moi*. Elle fut confiée à la garde de deux

« p. 61), attestent que les femmes slaves ne voulaient par sur-
« vivre à leurs maris, et qu'elles se jetaient sur le bûcher qui
« consumait leur corps. »

femmes qui furent chargées de la suivre partout et de la servir, et qui lui lavaient même les pieds. Cette fille passait les jours gaiement à chanter et à boire, tandis qu'on apprêtait les habits destinés au mort et qu'on faisait les autres préparatifs de ses obsèques. Le jour fixé pour les funérailles, c'était un vendredi, je me rendis sur le bord du fleuve, à l'endroit où se trouvait le vaisseau du défunt; je vis qu'on avait tiré à terre ce navire, et qu'on était occupé à l'élever sur quatre poteaux, autour desquels on avait placé de grandes statues de bois. On porta sur ce vaisseau une estrade de bois, un matelas et des carreaux couverts d'une étoffe romaine de drap d'or. Ensuite parut une vieille femme, appelée *l'ange de la mort*, qui arrangea ce canapé; c'est elle qui est chargée de faire coudre les habits funéraires et de veiller aux autres préparatifs; c'est elle aussi qui tue les filles esclaves qui se sont dévouées à la mort; elle avait l'air d'une furie.

Lorsque tout fut prêt, on alla prendre le défunt dans son sépulcre, d'où l'on retira un vase de boisson spiritueuse, des fruits et un luth, qu'on y avait placés auprès de lui. Il était vêtu de la robe qu'il portait au moment de sa mort. Je remarquai que sa peau était déja livide, par l'effet du froid de ce pays; mais d'ailleurs

il n'était pas du tout changé. On lui mit des caleçons, des pantalons, des bottes, une veste et une robe de drap d'or; on lui couvrit la tête d'un bonnet de brocard, fourré de zibeline, et on le transporta dans un pavillon qui avait été dressé sur le vaisseau. Il fut assis sur le sopha, et entouré de carreaux. On posa devant lui de la boisson, des fruits et des herbes odoriférantes, du pain, de la viande et de l'ail; autour de lui furent rangées toutes ses armes. On amena un chien; on le coupa en deux, et on en jeta les parties dans le vaisseau. On fit courir deux chevaux jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sueur[1]; puis on les mit en pièces, à coups de sabre, et on en jeta les morceaux dans le navire; deux bœufs furent ensuite coupés de même, et leurs chairs lancées dans le vaisseau; enfin on tua un coq et une poule, que l'on y jeta également.

Cependant la fille esclave allait et venait; je la vis entrer dans une tente, où un homme lui adressa ces paroles : *Dis à ton maître : J'ai fait*

(1) « Les Lithuaniens et les autres païens de ces contrées, dit « Pierre de Duysburg, brûlent les victimes suivant leurs rites, « dans les bois sacrés; mais avant de brûler les chevaux, ils les « fatiguent au point que ces animaux peuvent à peine se tenir « sur leurs pieds. »

cela pour l'amour de toi. Vers le soir, elle fut conduite près d'une espèce de piédestal nouvellement construit; elle y monta en posant ses pieds sur les mains de plusieurs hommes, et dit quelques mots; puis on l'aida à descendre; on l'y fit monter pour la seconde fois; elle prononça encore quelques paroles et redescendit; elle remonta une troisième fois, et, après qu'elle eut dit quelque chose, on la fit encore descendre; puis on lui présenta une poule dont elle coupa la tête, qu'elle jeta; les hommes en jetèrent le corps dans le vaisseau. Je demandai à mon interprète l'explication de tout ce qui venait de se passer. Il me dit : « La première fois qu'elle monte sur le piédestal, elle prononce ces paroles : *Je vois mon père et ma mère*; la seconde : *Je vois tous mes parents défunts qui sont assis*; et la troisième : *Je vois mon maître assis dans le paradis, qui est si beau et si orné de verdure, et auprès de lui, je vois des hommes et des esclaves; il m'appelle, je veux aller le rejoindre.* Alors ils la conduisirent au vaisseau; elle détacha ses deux bracelets, et les donna à la femme appelée *l'ange de la mort;* elle défit les deux anneaux qu'elle portait aux jambes, et les donna aux deux filles esclaves qui la servaient; c'étaient les filles de l'ange de la mort. Ensuite on la fit monter sur le vaisseau; elle y

fut suivie par des hommes armés de boucliers et de bâtons, qui lui présentèrent un vase de boisson spiritueuse; elle se mit à chanter et le but. L'interprète me dit qu'elle faisait ses adieux à ceux qui lui étaient chers. On lui donna une seconde coupe; elle la prit et entonna une longue chanson; mais la vieille femme la pressa de boire et d'entrer dans le pavillon où était son maître. Comme elle hésitait, la vieille la prit par la tête et l'entraîna dans le pavillon. Aussitôt les hommes se mirent à frapper de leurs bâtons sur les boucliers, pour couvrir les cris de la victime, de peur que les autres filles esclaves n'en fussent effrayées; ce qui les empêcherait de demander un jour à mourir avec leurs maîtres. Au même instant six hommes entrèrent dans le pavillon, entourèrent la victime et la couchèrent auprès du défunt. Deux d'entre eux la saisirent par les pieds; deux par les mains; la vieille lui passa une corde au cou et en donna les bouts aux deux autres hommes, qui l'étranglèrent; en même temps la vieille, tirant un grand couteau, l'enfonça entre les côtes de la malheureuse.

Alors le plus proche parent du défunt se présenta tout nu, alluma un morceau de bois, et marchant à reculons vers le vaisseau, tenant dans l'une de ses mains le bois enflammé, et

l'autre main posée sur son derrière, il mit le feu au bûcher sous le navire; puis les autres Russes s'avancèrent, tenant chacun un bâton enflammé qu'ils jetèrent dans le bûcher; le feu prit et le vaisseau fut bientôt consumé avec le pavillon, le mort et la fille esclave. Un vent terrible, qui s'était élevé, attisa le feu et accrut la flamme.

Entendant un Russe parler à mon interprête, je demandai ce qu'il disait. *Il dit*, telle fut sa réponse : *Vous autres Arabes, vous êtes des insensés; car les personnes que vous chérissez, que vous honorez le plus, vous les mettez en terre, où elles deviennent la proie des vers; au lieu que chez nous, elles sont brûlées dans un instant, et vont droit en paradis.* Il ajouta avec de grands éclats de rire : *C'est par faveur pour le défunt que Dieu a suscité ce grand vent; il a voulu le voir arriver plus tôt;* et en effet, il ne s'était point écoulé une heure que le vaisseau était réduit en cendres. On éleva sur ces cendres un tertre circulaire, au centre duquel fut placée une grande pièce de bois de bouleau, où l'on traça le nom du mort et celui du roi des Russes; après quoi les compatriotes du défunt se retirèrent.

On dit que ce roi des Russes entretient dans son palais quatre cents hommes d'élite, qui lui sont dévoués au point de se faire tuer pour lui

et de mourir avec lui [1]. Chacun d'eux est servi par une fille esclave, qui lui lave la tête, lui apprête ses mets et sa boisson; chacun d'eux a une autre fille esclave pour concubine. Ces quatre cents compagnons du roi s'asseyent au pied du trône, qui est grand et orné de pierreries. Auprès du roi sont assises quarante filles esclaves destinées à sa couche. Quelquefois il use de ses droits sur l'une d'elles en présence de ses compagnons. Ce prince ne quitte pas même son trône pour satisfaire certain besoin; il se sert alors d'un bassin. Il monte à cheval de son trône sans mettre les pieds à terre, et descend de cheval également sur son trône. Il a un lieutenant qui commande ses troupes en temps de paix comme à la guerre, et qui le supplée dans les affaires du gouvernement.

(1) « Chez les Huns Ephthalites, l'homme riche s'associait « une vingtaine d'amis, et même plus, dont il faisait ses com- « mensaux, et avec lesquels il partageait tout, en sorte qu'ils « étaient communs en biens avec lui; mais à sa mort, il était d'u- « sage que tous ses compagnons fussent enterrés vifs dans sa « tombe. » (Procopii Cæsariensis *de Bello Persico,* lib. 1, cap. 3.) Ces Huns Ephthalites, appelés *Haittaliens* par les Perses, étaient une nation turque qui habitait, au cinquième et au sixième siècle, sur la frontière de la Perse, au midi de l'Oxus. (Voy. le *schahnamé*). Ils avaient occupé la Transoxane, qui fut appelée de leur nom *Haittal.*

Ce roi, lorsqu'il a jugé un différend entre deux de ses sujets, et qu'ils n'en sont pas contents, leur dit : *Décidez vous-mêmes votre querelle par le sabre.* Celui dont le sabre est le plus tranchant gagne son procès. On dit aussi qu'un Russe présente un sabre à son fils nouveau-né et lui dit : *Tu ne posséderas que ce que tu auras acquis par ton sabre.* Chez eux le voleur ou le brigand est pendu à un arbre, où son corps reste exposé jusqu'à son entière dissolution [1] (XXXI).

La langue des Russes diffère de celle des Khazares et des Bourtasses [2].

Il y a dans le pays des Sclabes des temples magnifiques, l'un desquels est situé sur une montagne qui, au dire des philosophes, est l'une des merveilles du monde. Ce temple est renommé pour son architecture, l'arrangement des pierres de diverses espèces et couleurs qui entrent dans sa construction, les ouvertures pratiquées à son sommet pour y observer le lever du soleil, les pierres précieuses qui y sont déposées, les signes indicatifs des choses futures qu'on y voit tracés, les sons qui se font entendre du faîte de cet édifice, et l'effet qu'ils produisent.

(1) Ebn Fozlan, l. c.

(2) Ebn Haoucal, p. 146.

Un autre de ces temples a été bâti par un de leurs rois sur une montagne noire, qui est entourée d'eaux merveilleuses de diverses couleurs et saveurs, dont l'usage est permis à tout le monde. Il y a, dans ce temple, une grande idole représentant un vieillard qui touche avec un bâton des ossements humains. On voit sous son pied droit toutes sortes de fourmis, sous son pied gauche, des corbeaux et d'autres oiseaux du même genre. Les yeux y sont aussi frappés de singulières figures d'*Ethiopiens* et de *Zindjes* (1).

Un autre temple sclabe, sur une montagne baignée par un bras de mer, est construit en corail rouge et en émeraudes vertes. Au centre de cet édifice s'élève une grande coupole, sous laquelle on voit une idole dont les membres sont formés de quatre espèces de pierres précieuses : de chrysolite vert, de rubis rouge, de cornaline jaune et de cristal de roche blanc; mais sa tête est d'or. Vis-à-vis de cette idole est la statue d'une fille qui lui présente des offrandes et lui donne de l'encens. On attribue la fondation de ce temple à un philosophe (Hékim) qui vivait anciennement parmi les Sclabes, et qui, par ses artifices et ses adroites impostures,

(1) Habitants du Zanguebar, en Afrique.

avait su capter les cœurs et gouverner les esprits de tous ces peuples, malgré leur rudesse et la différence de leurs caractères (1).

Il y a en Russie une grande mine d'argent, comparable à celle de Pendjhir, dans le Khorassan (2).

Les Russes habitent une partie des côtes de la mer Pontous, qui est la mer des Russes (3) et des Boulgares. Les Russes seuls la fréquentent. Ils firent, il n'y a pas long-temps, une expédition dans la mer Caspienne; je ne puis pas me rappeler en quelle année; mais ce fut au commencement de ce siècle (4). Ils descendirent dans le Pont avec cinq cents vaisseaux montés chacun par cent hommes, et se présentèrent au détroit qui sépare cette mer de la Méotide, passage toujours gardé par une forte garnison de troupes

(1) Mass'oudi, ch. 62, intit. : ذكر البيوت المعظمة عند الصقالبة, ou *Des temples chez les Saclabes.* Mass'oudi ajoute qu'il a parlé de ce docte personnage (Hékim) dans ses ouvrages précédents.

(2) Mass'oudi, ch. 15. — La ville et la mine d'argent de Pendjhir sont dans les monts Hindoukesch et le district de Bamian. Ebn Haoucal, p. 170. — *Djihan-Nouma* impr. p. 238 et 254.

(3) « La mer du *Pont*, dit Nestor, qu'on appelle aussi la mer « des Russes », trad. de Scherer, p. 42.

(4) L'année 300 de l'hégire tombe le 18 août 912.

khazares [1]; de là ils députèrent vers le roi des Khazares pour lui demander la permission de traverser son territoire, d'entrer dans le Volga et descendre ce fleuve jusqu'à la mer Caspienne, s'engageant à lui donner la moitié du butin qu'ils feraient sur les côtes de cette mer.

Leur proposition ayant été agréée, ils entrèrent dans le golfe Méotide, parvinrent à l'embouchure d'un fleuve (le Don), qu'ils remontèrent jusqu'au Volga [2], descendirent le Volga, passèrent par la ville d'Itil, et entrèrent dans la mer Caspienne. Se répandant alors dans cette mer, ils se mirent à infester les côtes du Guilan, du Deïlem, du Tabéristan, du Djourdjan, du pays de Naphte (Bacou) et de l'Azerbaïdjan, où ils tuèrent beaucoup de monde, hommes, femmes et enfants, firent un butin considérable, ravagèrent, brûlèrent et ruinèrent tout ce qui se trouvait devant eux. Les peuples de ces côtes, qui n'étaient pas préparés à une semblable agression, n'ayant jamais vu d'ennemis étrangers dans cette mer, uniquement fréquentée jusqu'alors par des navires marchands ou pêcheurs,

(1) Il y avait à l'entrée du Bosphore cimmérien, sur la rive orientale, une forteresse nommée Tamatarkha (actuellement Taman) qui appartenait aux Khazares.

(2) Mass'oudi croyait que le Don est un bras du Volga.

ne surent pas se défendre contre ces barbares. Cependant les habitants de Barda'a, de l'Arran, de Baïlécan et de l'Azerbaïdjan, se réunirent sous les drapeaux de l'officier qui les gouvernait au nom d'*Ebn Abou-el-Sadj*, et s'avancèrent vers la côte de Naphte, ou de Bacou, dans le Schirvan, dont le roi, nommé Ali fils de Haïtam, était le prédécesseur du souverain actuel, Mohammed, fils de Yézid. Les Russes, après avoir pillé plusieurs contrées maritimes, étaient venus relâcher près de quelques îles à une petite distance de cette côte. Les Musulmans montèrent sur des barques et des vaisseaux marchands et allèrent les y attaquer; mais ils essuyèrent une défaite qui leur coûta plusieurs milliers d'hommes, tués ou noyés.

Les Russes continuèrent, pendant quelques mois, à inquiéter toutes les côtes de la mer Caspienne. Lorsqu'ils furent rassasiés de butin, et qu'ils eurent beaucoup de captives, ils se retirèrent à l'embouchure du Volga, d'où ils envoyèrent, selon leurs conventions, une partie de leur proie au souverain des Khazares. Il faut savoir que ce prince ne possède pas de vaisseaux, et que ses sujets ne sont pas marins; ce qui est heureux pour les mahométans, auxquels il pourrait, en cas contraire, faire beaucoup de mal. Les *Larssiyés* et les autres Musulmans d'Itil dirent

au roi : *Ces gens ont ravagé les pays mahométans; ils ont tué nos frères, traîné en esclavage leurs femmes et leurs enfants; nous voulons les venger.* Le roi, ne pouvant pas s'opposer à leur dessein, fit du moins avertir les Russes de leurs intentions hostiles. Les Larssiyés, au nombre d'environ quinze mille hommes, parmi lesquels il y avait des chrétiens, habitants d'Itil, sortirent de cette capitale, et, côtoyant le fleuve vers son embouchure, allèrent attaquer les Russes. Ceux-ci débarquèrent pour les recevoir. Le combat s'engagea et dura trois jours; enfin Dieu donna la victoire aux Musulmans; un grand nombre de leurs ennemis fut tué ou noyé; il ne s'en sauva qu'environ cinq mille, qui remontèrent le fleuve sur leurs vaisseaux jusqu'au pays des Bourtasses, où ils débarquèrent pour continuer leur retraite; mais les uns furent tués par les Bourtasses; d'autres, qui entrèrent dans le pays des Boulgares musulmans, y éprouvèrent le même sort. On évalue à trente mille le nombre de ceux qui périrent sur la rive du Volga [1] (XXXII).

Nous nous crûmes désormais quittes des Russes; mais ils firent, il y a quatre ans, une nouvelle expédition contre les pays mahométans. On les revit, en 332, dans la mer Khazare; ils remon-

(1) Mass'oudi, ch. 15.

tèrent avec leurs vaisseaux le fleuve Kour, et parurent tout-à-coup devant la ville de Barda'a, capitale de l'Arran, à environ trois fersenks au midi de ce fleuve. Barda'a est une grande cité; elle s'étend l'espace d'un fersenk du nord au midi, et un peu moins de l'est à l'ouest. Située dans un territoire très-fertile, elle est environnée, à plus d'une journée de distance, de jardins, de vergers et de maisons de plaisance; aussi abonde-t-elle en fruits de toutes espèces, qui sont la plupart d'une qualité supérieure, comme les châtaignes, les noisettes, les figues, dont elle fait un commerce considérable, ainsi que d'autres fruits de la terre. Elle produit d'ailleurs une grande quantité de soie, ce qui provient de ce que les mûriers y sont une propriété communale, et la soie s'exporte dans le Farss et le Khouzistan. Maintenant cette ville n'est plus aussi florissante; mais on y voit encore beaucoup de marchés, d'hôtelleries et de bains publics, malgré tout ce qu'elle a souffert de la tyrannie de ses gouverneurs et par les entreprises d'insensés, depuis le temps où elle tomba au pouvoir des Russes [1].

La richesse de Barda'a pouvait donc tenter la cupidité de ces infidèles. L'officier qui comman-

(1) Ebn Haoucal, p. 110.

dait dans la ville, pour le gouverneur de l'Azerbaïdjan, sortit à leur rencontre avec une troupe de soldats deïlemites et de volontaires, forte de plus de cinq mille hommes. Il ne fallut aux Russes qu'un instant pour mettre ce corps en déroute. Les Deïlemites furent tous passés au fil de l'épée, et les fuyards poursuivis jusqu'à la ville, d'où se sauva précipitamment quiconque put se procurer une monture. Les Russes y entrèrent et publièrent tout de suite qu'ils accordaient la vie aux habitants. Ils tinrent parole; on doit même leur rendre la justice de dire qu'ils s'y conduisirent avec modération.

Cependant il arriva de toutes parts des troupes mahométanes; mais, attaquées par les Russes, elles lâchèrent pied. Tandis qu'on se battait, la populace de Barda'a sortit de la ville, et assaillit les Russes à coups de pierres, en les injuriant à grands cris. Ceux-ci avertirent la multitude de cesser les hostilités : elle n'en tint pas compte; il n'y eut que les plus sensés qui se retirèrent; les gens du peuple, et surtout les bergers, ne purent pas se contenir. A la fin, les Russes, perdant patience, firent proclamer l'ordre que tout le monde sortît de la ville dans l'espace de trois jours. Ceux qui avaient des montures partirent; mais beaucoup d'habitants restèrent dans la ville après le terme fixé. Les Russes en tuèrent

un grand nombre, et firent prisonniers dix-neuf mille individus, qui avaient échappé au massacre. Ils réunirent ensuite dans une mosquée beaucoup de personnes dont ils espéraient tirer une bonne rançon, et leur dirent que ceux qui ne se racheteraient pas seraient tués. Un particulier, qui était chrétien, s'employa en faveur de ces infortunés, et traita de leur délivrance avec les Russes, au prix de vingt drachmes par tête; mais les détenus, hormis quelques-uns plus sensés, refusèrent de payer cette rançon; et les Russes, voyant qu'ils n'en pouvaient rien obtenir, les tuèrent, à l'exception d'un très-petit nombre qui parvinrent à se sauver. Ensuite ces étrangers pillèrent la ville, réduisirent les enfants en esclavage, et choisirent parmi les femmes celles qui leur plurent.

Le malheureux sort de Barda'a excita la pitié et l'indignation dans les cœurs musulmans; on ordonna une levée en masse. Le gouverneur de l'Azerbaïdjan, Mohammed, fils de Moussafir, plus connu sous le titre de *El-Merzéban* (1), parvint à réunir trente mille hommes, avec lesquels il marcha contre les Russes; il fut battu et obligé de se retirer. Après cette victoire, les

(1) C'est un titre persan, qui signifie commandant de la frontière, *Markgraf*.

Russes restèrent tranquilles (à Barda'a), et y demeurèrent long-temps. Ils firent seulement une expédition jusqu'à Méragha; mais ayant mangé des fruits avec excès, ils s'attirèrent une maladie contagieuse qui en fit périr un grand nombre.

Enfin le Merzéban, songeant aux moyens de se défaire de ces hôtes incommodes, se décida à leur tendre un piége. Ayant placé une partie de ses gens en embuscade, il s'avança contre l'ennemi, avec le dessein de tourner le dos, et lorsque les Russes le poursuivraient, ceux de l'embuscade devaient, à un certain signal, tomber sur eux par derrière. En effet, le Merzéban attaqua les Russes, et, après un instant de combat, il prit la fuite; mais, ayant dépassé le lieu de l'embuscade, ses gens, au lieu de faire volte-face, continuèrent à fuir; chacun ne songeait qu'à se sauver. Le gouverneur a raconté lui-même à un de mes amis les détails de cet événement. « Je criai, dit-il, à ma troupe de « retourner à l'ennemi; mais personne ne m'o- « béissait, tant les miens avaient peur des « Russes. Je vis que, s'ils continuaient à fuir, « ils périraient tous par le fer ennemi, et que « les Russes, revenant ensuite sur ceux de l'em- « buscade, les passeraient également au fil de « l'épée. Dans ce moment je me décidai à faire

« face aux infidèles, quoique je n'eusse avec « moi que mon frère et l'un de mes officiers, « et je me préparai à la mort des martyrs. Alors « les Deïlemites eurent honte de ne pas suivre « mon exemple; ils revinrent, et nous fondîmes « sur les Russes, en donnant à l'embuscade le « signal convenu; elle les prit par derrière, nous « les combattîmes vaillamment, et leur tuâmes « beaucoup de monde, entre autres leur chef. » Les débris de cette troupe se réfugièrent dans la citadelle de Barda'a, nommée *Schéhéristan*, qu'ils avaient bien pourvue de vivres, et ils y transportèrent leurs captifs et leurs effets. Le gouverneur investit d'abord cette place; tandis qu'il en faisait le siége, il apprit qu'un corps de troupes, envoyé par le gouverneur des provinces de Moussoul et de Djeziré, était entré dans l'Azerbaïdjan, pour s'emparer de cette contrée. On sait que l'empire mahométan est livré à l'anarchie; que chaque gouverneur s'est rendu souverain dans son district, et que le khaliphe ne règne plus que sur l'Irac Aréb. Nassir-ud-Devlet, petit-fils de Hamdan, qui a hérité de son père le gouvernement de Moussoul et du Djeziré, voulait apparemment profiter des embarras de son voisin pour lui enlever l'Azerbaïdjan. Son cousin Abou-Abd-Allah Housseïn, qu'il avait chargé de cette expédition,

s'était déja avancé jusqu'à Selmass, lorsque Mohammed, fils de Moussafir, instruit de sa marche, laissa une partie de ses troupes devant Schéhéristan, et alla avec l'autre au-devant de Housseïn. Il lui livra un combat, et mit en déroute son corps d'armée, qui était principalement composé d'Arabes. Sur ces entrefaites, Housseïn reçut une lettre de Nassir-ud-Devlet, qui lui annonçait la mort du généralissime Touzoun, et son dessein de marcher à Bagdad, lui mandant de venir le joindre pour l'accompagner dans cette expédition.

Touzoun avait été pendant vingt-huit mois tout-puissant dans Bagdad. C'était lui qui, l'année précédente (333 et 944), avait déposé le khaliphe Mottakki, et placé sur le trône Moustakefi-Billah. D'un côté, Nassir-ud-Devlet, de l'autre, Ahmed, fils de Bouyé, maître de l'Irac-Adjém, voulaient alors se saisir des rênes du gouvernement. Housseïn étant allé rejoindre son cousin, le Merzeban fut libre de revenir sur les Russes; mais il n'en était plus besoin; les maladies s'étaient accrues parmi ces étrangers, depuis qu'ils s'étaient enfermés dans Schéhéristan; affaiblis par une grande mortalité, ils avaient pris le parti de sortir de la place pendant la nuit, emportant sur leurs épaules leurs meilleurs effets. Ils gagnèrent le bord du Kour, sans que les as-

siégeants osassent les poursuivre, montèrent sur leurs vaisseaux et partirent. C'est ainsi que Dieu purgea les contrées musulmanes de cette troupe d'infidèles [1] (XXXIII).

Au nord du pays des Sclabes est celui des *Varangues* [2], situé sur un golfe de l'Océan septentrional qui s'enfonce vers le Midi. Cette contrée, habitée par un peuple nommé *Varangues*, a donné son nom à la mer qui la baigne; on l'appelle *Mer des Varangues.* C'est un pays au fond du Nord, où le froid est excessif, l'air très-dense, la neige permanente; climat qui ne convient ni aux plantes, ni aux animaux. Personne ne peut pénétrer dans ces régions, à cause des frimas, des ténèbres et de la neige [3].

(1) *Tarikh el Kamil*, par Ebn el Ethir, tome VIII.

(2) ورنك.

(3) Cazvini, art. *Varang.* — Aboul-Fetha.

CHAPITRE VI.

Des Turcs-Gouzes. — Des Turcs-Batchenakes, Batchgardes, Betchenis et Abougardés. — Guerre entre ces quatre peuples et les Romains. — Siége de la ville grecque de Valander. — Bataille gagnée par les Turcs. — Prise et sac de Valander. — Incursion des Turcs jusqu'aux portes de Constantinople. — Peuples septentrionaux descendants de Japheth.—Francs. — Suite de leurs rois depuis Clovis. — Galiciens. — Lombards.

Les contrées situées au midi du pays des Sclabes sont habitées par plusieurs nations turques. Les *Gouzes* parcourent avec leurs troupeaux des plaines sablonneuses. Leur territoire est séparé de celui des Khazares par un grand fleuve (le Don) qui unit l'Itil avec le golfe Méotide. Les Gouzes ne peuvent pas traverser ce fleuve en été; mais quelquefois il gèle; alors ils le passent avec leurs chevaux sur la glace, qui est assez forte pour les porter. Ils entrent ainsi dans la Khazarie, et si les troupes khazares, postées sur cette frontière, sont trop faibles pour les repousser,

le roi des Khazares marche contre eux en personne (1).

Les autres peuples turcs voisins, au midi, des Sclabes, sont les Batchenakes (2), les Batchgardes (3), les Betchenis (4) et les Abougardés (5); tous quatre issus de la même souche. Ils sont en partie nomades, en partie colons. Chacun d'eux a son roi et son territoire particulier, qui a plusieurs journées d'étendue. D'un côté, leur pays confine à celui des Khazares et des Alans, avec lesquels ils sont en paix, et de l'autre, il se prolonge jusqu'à la mer Pontouss (6).

Les *Batchenakes* ont de longues barbes et de grandes moustaches. Ils s'attaquent entre eux comme des bêtes féroces. Ils ne trouvent rien de honteux à jouir de leurs femmes aux yeux de tout le monde. Leur nourriture se compose

(1) Mass'oudi, ch. 15.

(2) بجناك.

(3) بجغرد ; باشغرد, Baschgard; باشقرد, Baschcard; باشجرد, Baschdjard.

(4) بجنى ; بجنا ; قجلى, Catchalis. Le géographe Schems-ed-din, de Damas, nomme les Betchenas بجنا, parmi les tribus turques comprises sous le nom collectif de *Captchakes*.

(5) ابوكردة ; ابوكودة; Abougoudat; ابوجردد, Aboudjerdad.

(6) Mass'oudi, ch. 15.

principalement de millet [1]. Le pays qu'ils habitent maintenant n'est pas leur ancienne patrie; ils l'ont envahi après avoir émigré. [2]

Ces quatre peuples turcs, dont les Batchenakes sont le plus formidable, poussent leurs incursions jusqu'aux murs de la ville romaine (Constantinople). Ils ont encore fait la guerre aux Romains assez récemment; c'était après l'an 320 (932), ou peut-être dans cette année même. Voici à quelle occasion. Les Romains ont, sur la frontière du pays habité par ces quatre nations, une grande ville grecque appelée *Valander* [3], qui les tient en bride par sa situation entre la mer et des montagnes. Lorsque ces peuples turcs veulent pénétrer dans l'Empire romain, ils sont arrêtés par les obstacles que leur présentent les montagnes, la mer et la garnison de Valander. Or, ces peuples se faisaient alors la guerre pour une querelle qu'ils avaient eue au sujet d'un marchand musulman d'Ardebil qui, se trouvant en vertu des lois de l'hospitalité sous la protection de l'un de ces peuples, fut maltraité chez un autre. Tandis que les guerriers de l'une de ces nations, je ne me rappelle plus laquelle,

(1) Bacouyi, VI[e] climat.

(2) Ebn Haoucal, pag. 6.

(3) وَلَنْدَر ; وليدن, Vélidén.

étaient en campagne, les Romains de Valander, profitant de leur absence, entrèrent dans son pays, le pillèrent et en emmenèrent beaucoup d'enfants. Les Turcs, à cette nouvelle, firent la paix entre eux, se pardonnèrent mutuellement le sang versé, et résolurent de marcher tous ensemble sur Valander. Leur armée était de soixante mille cavaliers; mais ce n'était pas la totalité de leurs forces, car ils peuvent mettre sur pied cent mille hommes. Instruit de leurs desseins hostiles, l'empereur Romanous, actuellement régnant (en 332 ou 954), fit marcher contre eux une armée composée de cinquante mille Romains et de douze mille cavaliers, armés de lances et vêtus à l'arabe : c'étaient des étrangers nouvellement convertis au christianisme [1]. Ils arrivèrent en huit jours près de Valander, où ils posèrent leur camp. Déja les assiégés avaient essuyé une perte considérable.

Pour tenir tête à ces forces ennemies, les rois des quatre peuples turcs envoyèrent dans leurs pays chercher du renfort; ils firent un appel à tous les marchands musulmans qui s'y trouvaient, de la Khazarie, de l'Alanie, de la ville des Portes et d'autres contrées. Il y avait d'ailleurs parmi les Turcs beaucoup d'individus qui

(1) متنصرة.

professaient l'islamisme; ceux-ci ne se mêlaient avec les païens que lorsqu'il s'agissait de combattre les infidèles. Les deux armées étant rangées en bataille, les marchands musulmans s'avancèrent vers les corps de cavalerie composés de nouveaux chrétiens, lesquels étaient placés devant les troupes romaines, et les invitèrent à embrasser l'islamisme, leur offrant, s'ils voulaient capituler avec les Turcs, de les faire passer dans les pays mahométans; mais ils échouèrent dans leur tentative. On en vint aux mains, et les Chrétiens, fort supérieurs en nombre, eurent l'avantage. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille.

Dans un conseil que les rois des quatre peuples turcs tinrent pendant la nuit, celui des Batchenakes proposa aux trois autres de lui laisser le commandement en chef pour le jour suivant; ils y consentirent. Ce roi, dès l'aube du jour, rangea l'armée en bataille par escadrons de mille hommes. Suivant ses ordres, les escadrons de l'aile droite chargèrent d'abord, en décochant des flèches, l'aile gauche de l'ennemi, puis son aile droite, et finalement le centre; de même, son aile gauche chargea d'abord la droite des Romains, puis leur gauche, puis leur centre. Les charges se succédèrent continuellement dans cet ordre, et mirent en confusion les rangs

de l'ennemi. A leur tour les Romains chargèrent; mais ils ne purent enfoncer les Turcs; au contraire, leurs propres escadrons se rompirent. Alors les Turcs firent une charge générale, qui décida la déroute des Romains. Ceux-ci furent poursuivis et passés au fil de l'épée; il en périt environ soixante mille. Les Turcs montèrent sur leurs cadavres entassés pour escalader les murs de la ville, qu'ils prirent et saccagèrent. Ceux des habitants de Valander qui échappèrent à la mort furent réduits en esclavage. Au bout de trois jours, les vainqueurs marchèrent sur Constantinople, ravageant le pays qu'ils traversaient, tuant et faisant des prisonniers. Ils vinrent poser leur camp sous les murs de cette ville, et y demeurèrent quarante jours, échangeant les femmes et les enfants captifs contre des pièces de drap d'or et de soie; mais, quant aux hommes qu'ils avaient faits prisonniers, ils les égorgèrent tous. Ces Turcs ont, de notre temps, poussé leurs incursions jusqu'aux frontières de l'Andalousie, de la France et de la Galice (1) (XXXIV).

Les pays que nous venons de nommer sont situés vers les bornes de l'occident. On sait que

(1) Mass'oudi, ch. 15.

les Francs (1), les Sclabes, les Lombards (2), les Espagnols (3), les Yadjoudjes et Madjoudjes, les Turcs, les Khazares, les Bordjans (4) (XXXV), les Alans, les Galiciens (5) et d'autres peuples septentrionaux, descendent tous de Japheth, fils de Noé.

De tous ces peuples les *Francs* sont le plus nombreux, le plus policé, le plus soumis à ses souverains; celui dont le territoire est le plus vaste et contient le plus de villes et de forteresses; mais les *Galiciens* sont encore plus redoutables que les Francs; ils sont encore plus belliqueux. Un Galicien peut tenir tête à plusieurs Francs. Ces derniers obéissent tous, sans division, à un seul roi. Leur capitale, de nos jours, s'appelle *Baviera* (6); c'est une grande cité. Ils ont environ cent cinquante autres villes.

On dit qu'anciennement, avant l'ère de l'islamisme, les Francs habitaient l'île de Rhodes (7),

(1) الافرنجه.

(2) النوكبرد.

(3) الاشبان.

(4) برجان.

(5) الجلالقه.

(6) بويره.

(7) رودس.

qui est située vis-à-vis d'Alexandrie. Cette île, où il y a un chantier de construction, appartient maintenant aux Romains. Les Francs étaient aussi les maîtres de l'île d'Acrittisch (Crête) (1), lorsqu'elle fut conquise par les Musulmans, qui la possèdent encore. L'Afrique et l'île de Sikilia (Sicile) (2) appartiennent maintenant aux Francs.

J'ai eu entre les mains, pendant mon séjour à Foustatt en Égypte, un livre que le prince Hakém, fils et héritier présomptif d'Abd-our-Ra'hman, souverain actuel de l'Andalousie, qui prend le titre d'*Émir des croyants*, avait reçu en présent d'un évêque nommé Goumar (3), dans une ville de France (4), en 328 (939-40). Il est dit, dans ce livre, que le premier roi de France, Clovis (5), était païen (*madjouss* ou mage), et que sa femme, nommée Grotilla (6) (Clotilde), le convertit au christianisme. Il eut pour succes-

(1) اقريطش.

(2) صقلية.

(3) الاسقف عومار; var., غرمان, Gorman.

(4) Le nom de cette ville est écrit جربدة, *Djerbeda*, dans le manuscrit de Paris, et دوسرة, *Doussera*, dans le manuscrit de Leyde.

(5) قلويه.

(6) عرطله.

seur son fils Loudvic (1). Dagobert (2) succéda à son père..... et laissa le trône à son fils Loudvic (Clovis II), qui eut pour successeur son frère Carloman (3), fils de Dagobert, auquel succéda son fils Carla (4) (Charles Martel), qui eut pour successeur son fils Pepin (5) (le chef de la seconde race), père de Carla (Charlemagne). Ce dernier, qui régna vingt-six ans, était contemporain de Hakém, souverain de l'Andalousie. Après lui, ses fils se disputèrent le trône, et la division se mit parmi les Francs. Loudvic, fils de Carla (Louis-le-Débonnaire), devint leur roi, et régna vingt-huit ans et demi; c'est ce prince qui assiégea Tortose (6). Après lui régna, pendant trente-neuf ans et demi, son fils Carla (Charles-le-Chauve), qui envoya des présents à Mohammed, fils d'Abd-our-Ra'hman (7). Il eut

(1) لدريق.

(2) دورت.

(3) قرلمان.

(4) قارله.

(5) بسبن ; بسعق.

(6) طرطوشه. « En 808, Louis assiégea en personne Tortose « (occupée par les Arabes), la prit par capitulation, et en envoya les clefs à l'empereur (Charlemagne), son père. » Velly, *Hist. de France*, tom. I, in-4°, pag. 258.

(7) Cinquième khaliphe ommiade en Espagne, qui régna de 238 (852) à 273 (886).

pour successeur son fils Loudvic (Louis II, le Bègue), qui régna six ans. Alors un gouverneur, nommé..... (1), se révolta contre lui, et devint maître de la France; il régna huit ans. Ce fut lui qui acheta des Madjousses (mages, païens), qui étaient dans son pays, une paix de sept ans au prix de 600 *rattels* (2) d'or et de 600 *rattels* d'argent qu'il leur paya.

Après lui Carla, fils de....... (3) (Charles III dit le Gros) régna pendant quatre ans; puis un autre Carla (Charles II dit le Simple) régna trente-un ans et trois mois. Il eut pour successeur son fils Loudvic (Louis IV dit d'Outremer) qui règne actuellement (c'est-à-dire en 336 (947-8), et il occupe le trône depuis dix ans (4).

Les Andalous n'ont pas de voisins plus redoutables que les Galiciens. Ils ont aussi à soutenir

(1) Ce nom est écrit نوسة dans un manuscrit, et قرسمه dans un autre. C'est peut-être Bozon, roi de Provence.

(2) En 884, Carloman, fils de Louis-le-Germanique, acheta des Normands une trève de douze ans, au prix de douze mille livres d'argent. Le *rattel*, poids arabe, a 128 $\frac{1}{3}$ drachmes.

(3) نقويره. C'est probablement pour *Baviera*, qui doit désigner ici Louis-le-Germanique, parce que le siége de son empire était en Bavière.

(4) Louis d'Outremer régna de 936 à 954.

la guerre contre les Francs; mais ces derniers ne sont pas aussi belliqueux que les Galiciens, dont le roi actuel, Rodmire [1], qui réside à Samoura [2], capitale du royaume de Galice, donne beaucoup d'occupation à Abd-our-Rahman. Avant lui régnait Ordon [3], qui succéda à Albouschen [4] (Alphonse) [5].

Quant aux *Nogbardes* [6] (Lombards), qui, comme nous l'avons dit, sont rangés au nombre des descendants de Japheth, leur pays est situé au nord de l'Afrique. Ils possèdent beaucoup d'îles très-peuplées, ainsi que beaucoup de villes, et sont très-puissants. Ils obéissent tous à un même roi, et tous leurs rois se nomment *Aren-*

(1) C'est Ramire II, roi d'Oviédo et de Léon, qui, en 938, remporta une grande victoire à Simancas, sur Abd-ar-Rahman (Abderame), prince ommiade, souverain de l'Andalousie. Ramire occupa le trône de 927 à 950.

(2) سمورة. Zamora, au bord du Duéro, dans le royaume de Léon.

(3) اردون. Ordogno II, père de Ramire II, qui régna de 914 à 923.

(4) أذبوشن. Alphonse IV, fils d'Ordogno, régna de 924 à 927; mais il avait succédé à son oncle Froïla, qui régna treize mois après la mort d'Ordogno.

(5) Mass'oudi, ch. 33, intit.: ذكر الافرنجة والجلالقة.

(6) النوكبرد.

guisse (1). Leur capitale, qui est la plus grande de leurs villes, s'appelle Benebent (2) (Benevent). Elle est divisée en deux parties par un grand fleuve qui la traverse; c'est un des plus grands fleuves de la terre; il s'appelle *Saïbatt* (3). Les Musulmans de l'Andalousie et de l'Afrique, voisins des Nogbardes, leur ont pris beaucoup de villes, telles que Bara (4) (Bari), Tarantou (5) (Tarante), Scha-

(1) ارنكيس; ادنكيس, Adenkiss. Lorsque Alboin, roi des Lombards, fut maître de l'Italie, il donna, en 571, à l'un de ses capitaines le duché de Bénévent, qu'il érigea en fief de sa couronne. Le quinzième duc de Bénévent, Ariguise, neveu du roi Didier, prit le titre de prince souverain, en 774, après la destruction du royaume des Lombards. Cette principauté fut plusieurs fois ravagée, vers le milieu du neuvième siècle, par les mahométans, qui s'étaient emparés de Bari et de Tarente, d'où ils faisaient des incursions dans le midi de l'Italie. A la demande du prince de Bénévent, Louis II, roi d'Italie, fils de l'empereur Lothaire, marcha contre les Sarrasins, et les ayant enfermés dans Bari et Tarente, il prit Bari en 871, après un siége de quatre ans, et puis Tarente, ce qui délivra l'Italie des Arabes.

(2) ببنت. C'est probablement *Benebent*, pour Benevent. Ce nom est écrit بنبنت dans Schérif el Idrissy. (El Djiz 3, min el Iklim V.)

(3) سايبط, Sabato, rivière qui passe par Bénévent, et afflue dans le Vulturne.

(4) بارة.

(5) طارنو.

bramé (1) et autres de leurs grandes cités, qu'ils ont possédées pendant un temps; mais à la fin, attaqués par les Nogbardes, ils en furent expulsés après de longs combats, et ces mêmes villes sont actuellement entre les mains des Nogbardes (2) (XXXVI).

(1) شبرامه, peut-être Salerne.

(2) Mass'oudi, ch. 34, intit.: ذكر النوكبرد و ملوكها و الاخبار عن مساكنها.

CHAPITRE VII.

Départ pour Bagdad. — Turcs-Baschcourdes. — Rempart de Zoul-Carneïn. — Voyage de l'interprète Sélam. — Description de la fameuse muraille de Zoul-Carneïn. — Traditions mahométanes sur la fondation de ce boulevard, et sur les Yadjoudjes et Madjoudjes. — Turcs Edkesches. — Turcs Gouzes. — Turcs Carloukes. — Turcs Tagazgazes. — Turcs Kimakes. — Turcs Kirguises. — Retour d'Abou-el-Cassim à Bagdad.

Après avoir rempli la mission dont j'étais chargé auprès du roi des Boulgares, je me préparai à retourner à Bagdad; mais je résolus de prendre une route différente de celle que j'avais suivie en allant à Boulgar. Je partis avec une caravane qui se rendait dans le Khorazm, et je traversai d'abord le pays des *Baschcourdes* [1] (Baschkires). Ce sont de tous les Turcs les plus féroces et les plus sanguinaires; aussi eûmes-nous grand peur tout le temps que nous fûmes sur leur territoire; car ils assaillent fréquemment les voyageurs, et après leur avoir coupé la tête qu'ils emportent,

(1) باشقرد ; باشجرد, Baschdjourdes.

ils laissent là leurs cadavres. Ces Turcs se rasent la barbe. Croirait-on qu'ils mangent jusqu'aux poux! J'avais engagé à mon service un Baschcourde qui s'était fait mahométan; je le vis un jour qui venait de trouver un pou dans le pli de son vêtement; il coupa cet insecte avec son ongle, le mit au bout de sa langue et le croqua; en même temps, nous ayant aperçus, il nous dit que c'était fort bon (1).

Je remarquai que tous les Baschcourdes portent sur eux la figure en bois du membre viril. Ils la baisent et lui adressent leurs prières. *O Seigneur*, lui disent-ils, *accorde-moi telle et telle chose*. Je dis à mon interprète de demander à l'un d'eux pourquoi il adorait l'image de cette partie du corps. *Parce que*, répondit-il, *je lui dois l'existence*, *c'est mon seul Créateur*. Ils ont cependant un grand nombre de divinités, telles que le dieu de l'hiver, de l'été, de la pluie, du vent, des arbres, des hommes, des brutes, de l'eau, de la nuit, du jour, de la mort, de la vie, de la terre et du ciel. Ce der-

(1) Si Ebn Fozlan, qui raconte ce trait de friandise, eût donné aux Baschcourdes le nom de *mangeurs de poux*, il n'aurait fait qu'imiter l'exemple d'Hérodote, et des géographes grecs et latins qui l'ont suivi; ils parlent tous des *Phthirophages*, peuple scythe, au nord de la mer Noire, probablement d'après quelque observation semblable à celle du voyageur arabe.

nier est, selon eux, le plus puissant de tous; mais néanmoins il tient conseil avec les autres; chacun d'eux approuve d'ailleurs ce que fait son compagnon. J'ai vu des Bachcourdes qui adoraient des poissons, et d'autres qui adoraient des grues. On me dit pourquoi ils rendaient un culte à ces oiseaux : à la suite d'un combat malheureux, les Baschcourdes étaient en déroute, lorsque des grues poussèrent des cris derrière les vainqueurs. Ceux-ci, croyant qu'ils partaient d'une embuscade, prirent eux-mêmes la fuite. Depuis lors, les Baschcourdes adorent la grue, qu'ils appellent leur divinité, parce qu'elle a mis en fuite leurs ennemis [1].

C'est dans ces contrées septentrionales que doit être le fameux rempart élevé par *Zoul-Carnéin*, contre les Yadjoudjes et les Madjoudjes. Il en est fait mention dans le Cour'an. Dieu y dit à notre prophète (à qui le Seigneur a donné salut et miséricorde) : « Ils (c'est-à-dire les in-« fidèles) t'interrogeront sur Zoul-Carnéin. Dis-« leur : Je vais vous en parler. Nous l'avons « rendu puissant sur la terre, et l'avons pourvu « de tout ce qu'il lui fallait pour arriver à ses « fins. Il marcha vers l'Occident, et, parvenu

(1) Ebn Fozlan, ap. Frœhn : *De Baschkiris quæ memoriæ prodita sunt*, ab Ibn Foszlano et Jakuto.

« jusqu'au lieu où le soleil se couche, il le vit « descendre dans l'onde bouillante. Près delà il « trouva un peuple (infidèle); nous dîmes : O « Zoul-Carnéin! châtieras-tu ce peuple, ou le « traiteras-tu avec douceur? Les infidèles, répon- « dit-il, je les châtierai, et plus tard ils paraî- « tront devant le Seigneur, qui leur infligera les « plus terribles peines; mais ceux qui ont la foi, « et qui pratiquent les bonnes œuvres, rece- « vront de belles récompenses, et nous ne leur « imposerons que des obligations faciles à rem- « plir. Ensuite Zoul-Carnéin s'avança jusqu'aux « bornes de l'Orient, et vit le soleil se levant sur « un peuple (infidèle) auquel nous n'avons pas « donné d'abri contre ses rayons. Il en agit de « même envers lui, et nous vîmes quelle était « sa sagesse. Ensuite, prenant une nouvelle « route, il arriva entre deux montagnes, au pied « desquelles il trouva un peuple qui comprenait « à peine le langage oral. O Zoul-Carnéin! lui « dirent-ils, les *Yadjoudjes* et *Madjoudjes* font « beaucoup de mal sur la terre. Nous te donne- « rons un tribut si tu veux élever un rempart « entre eux et nous. Il leur répondit : Ce que « Dieu m'a donné vaut mieux; assistez-moi de « vos bras, je construirai un mur entre eux et « vous. Apportez de la mine de fer, et entassez- « la jusqu'à ce qu'elle s'élève au niveau des deux

« montagnes. Il dit ensuite : Soufflez jusqu'à ce « qu'elle soit en feu ; puis il dit : Apportez-moi « de l'airain fondu que je l'y verse. Et ils (les « Yadjoudjes et les Madjoudjes) ne purent ni « le franchir ni le percer. Cela a été fait, dit-il, « par la grace de Dieu ; et à l'époque qu'il a « fixée, il rasera le mur ; car Dieu n'annonce rien « en vain [1]. »

Il est certain qu'à la fin du monde les *Yadjoudjes* et *Madjoudjes* se répandront sur la terre ; car, selon notre livre sacré, Dieu a dit : « Anathème sur tous les habitants que nous « avons détruits ; ils ne reviendront pas (à la « vie) avant l'époque où le passage sera ouvert « aux Yadjoudjes et Madjoudjes, qui s'élanceront « alors de toutes les montagnes (2). »

Il y a un siècle environ, le kaliphe El-Vathik-billah [3] ayant vu en songe que la muraille élevée contre les Yadjoudjes et Madjoudjes s'était écroulée, fut alarmé de l'apparition de ce signe précurseur de la fin du monde, et chargea l'interprète Sélam, qui savait beaucoup de langues, d'aller sur les lieux vérifier le fait. Il lui donna

(1) Alcoran, 18e chapitre, intitulé : *La grotte de la Mecque.*

(2) Alcoran, 21e chap., intit., *Des prophètes de la Mecque.*

(3) Vathik, petit-fils de Haroun-er-Raschid, régna depuis le 6 janvier 842 jusqu'au 22 août 846.

une suite de cinquante personnes, deux cents mulets pour ses bagages, beaucoup de provisions et une somme d'argent considérable. J'ai sous les yeux la relation que Sélam a donnée de son voyage. « Je partis, dit-il, de Sermenraï (1), muni « d'une lettre du khaliphe pour Ishak, fils d'Is- « maïl, son gouverneur en Arménie, que je « trouvai à Tiflis. Ce préfet nous remit une lettre « pour le roi de Sérir, qui nous en donna une « autre pour le roi des Alans, lequel nous re- « commanda à Filanschah, et ce prince nous fit « conduire auprès de Tarkhan (2), roi des Kha- « zares. Après nous être reposés vingt-quatre « heures dans la résidence de ce souverain, nous « continuâmes notre route avec cinq guides in- « struits qu'il eut soin de nous donner, et qui « nous accompagnèrent jusqu'aux confins du « pays des Baschkhardes (3). Au bout de vingt-six « jours de marche, nous trouvâmes une contrée « dont le sol noir et pierreux exhalait une odeur « si infecte, que nous pouvions à peine manger. « Dans l'espace de dix jours que nous mîmes à

(1) Sirre-men-raï ou Samara, ville qui avait été fondée au nord de Bagdad, sur la rive occidentale du Tigre, par Mo'tassim, père de Vathik, était alors la résidence du khaliphe.

(2) طرخان.

(3) سحرت.

« traverser ce pays, nous vîmes les ruines de « plusieurs villes, et l'on nous apprit qu'elles « avaient été détruites par les Yadjoudjes et Mad- « joudjes, à une époque très-reculée; car c'était « avant la construction du mur de Zoul-Carnéin. « Après vingt-sept autres jours de marche, nous « arrivâmes enfin près de ce fameux boulevard, « et nous entrâmes dans une grande ville, dont « le souverain porte le titre de khacan des *Ed-* « *kesches* (1). Elle est habitée par des Musulmans « qui parlent, les uns persan, les autres arabe, « qui ont des mosquées et des colléges. Ils nous « demandèrent d'où nous venions. Nous dîmes « que nous étions envoyés par le chef suprême « des Musulmans, pour examiner la célèbre mu- « raille. Ces gens parurent surpris en nous en- « tendant parler du khaliphe, ne sachant qui c'é- « tait. Ils nous demandèrent s'il était jeune ou « vieux ? Nous dîmes qu'il était jeune. — Où « il était ? Nous dîmes en Irac, dans une ville « appelée Sarmenraï. Ils nous avouèrent qu'ils « n'en avaient jamais entendu parler. A notre « tour, nous leur témoignâmes le desir de savoir « comment la religion musulmane était parvenue « jusqu'en ces lieux. Ils nous apprirent qu'il était « arrivé dans leur pays, il y avait déja long-

(1) ادكش; اتكش, Etkesches.

« temps, un homme monté sur un grand animal qui avait de longues jambes et une bosse sur le dos (nous comprîmes que cet animal était un chameau). Il s'établit chez nous, dirent-ils, et nous instruisit des dogmes et des rites de notre religion; il nous enseigna le Cou-r'an, et nous en expliqua le sens, que nous avons fidèlement conservé dans notre mémoire.

« Nous sortîmes de la ville, accompagnés de plusieurs *Edkesches*, pour aller visiter la fameuse muraille, qui n'en est qu'à deux milles de distance. Nous vîmes une gorge formée par deux montagnes, et défendue par un mur avec une porte de fer. Cette porte, qui a deux battants, est large de cent coudées et haute de cent cinquante. Les deux parties du mur auquel elle est fixée ont chacune vingt-cinq coudées de long. Elles soutiennent un bâtiment qui s'élève jusqu'au niveau des deux montagnes, et se termine par une terrasse bordée d'un parapet, d'où s'élèvent des tiges de fer, en forme de cornes, inclinées l'une vers l'autre, au point de se toucher. Tout cet édifice est construit en briques de fer et de cuivre, qui furent soudées ensemble à l'aide d'un feu ardent, attisé par un grand nombre de soufflets, de manière à ne plus former qu'une seule pièce; puis on versa sur le mur de

« l'airain fondu, pour lui donner une surface « polie.

« La porte est munie d'un verrou long de sept « coudées, épais d'une coudée et demie, fixé à « la hauteur de quarante coudées; quelques cou- « dées au-dessus, il y a une serrure qui excède « de cinq coudées la longueur du verrou. La « clé de cette serrure, longue d'une coudée et « demie, garnie de douze dents semblables à de « gros pilons, est suspendue par une chaîne de « fer à un anneau aussi grand que celui d'une « catapulte. Le seuil de la porte, élevé de dix « coudées, en a cent de longueur, et sert de « soubassement aux deux jambages. La porte de « fer et le cadenas ont l'air de sortir de l'atelier, « à tel point ils ont été préservés de la rouille « et des injures du temps par un vernis mer- « veilleux dont ils sont enduits.

« La porte de fer est flanquée de deux châ- « teaux, qui n'ont que cent coudées de circon- « férence; dans l'espace qui les sépare jaillit une « source d'eau douce. On conserve, dans l'un de « ces châteaux, les instruments qui ont servi à « la constructiou du mur; on y voit des pioches, « des soufflets, des seaux en fer, des chaudières « plus grandes que celles qu'on emploie pour la « fabrication du savon, placées sur des plate- « formes élevées, au nombre de quatre sur

« chaque plate-forme. On y voit aussi des restes « de matériaux; ce sont des tas de briques de « fer, longues d'une coudée et demie, larges « d'une coudée, épaisses de deux palmes, col- « lées ensemble par la rouille.

« Tous les vendredis, le commandant de ces « forts se rend à cheval à la porte de fer, suivi « de dix cavaliers armés de marteaux de fer, « avec lesquels ils frappent sur la porte. Les « sons qui en retentissent au loin font con- « naître aux Yadjoudjes et Madjoudjes que la « porte est bien gardée.

« Je demandai à des personnes qui se trou- « vaient là si elles avaient jamais vu des *Yad- « joudjes*. Elles me répondirent que, du sommet « de la porte de fer, elles en avaient vu un grand « nombre; qu'un vent impétueux s'étant élevé « en renversa trois dont la taille était au-dessous « de trois palmes; qu'ils ont des griffes au lieu « d'ongles, et les dents incisives semblables à « celles des animaux carnassiers; que, lorsqu'ils « mangent, on entend leur broiement, et qu'ils « ont de longues oreilles, dont l'une est toujours « dressée, et l'autre pendante.

« Après avoir pris note de tout ce que j'avais « vu, je partis, pour en faire mon rapport au « khaliphe, accompagné de plusieurs hommes « desdits châteaux, qui me servirent de guides,

« et nous prîmes la route du Khorassan. Nous « passâmes par les villes de Lochman, d'Aara- « ban, de Bersadjan, de Taran (1), de Samarcand, « et nous arrivâmes à la résidence (Nischabour) « d'Abd-allah, fils de Taher, gouverneur du « Khorassan, auprès duquel nous demeurâmes « plusieurs jours. Ce seigneur me fit présent de « cent mille drachmes; il donna aussi une somme « d'argent à chacun de mes compagnons. En le « quittant, nous prîmes la route de Rayi, et ar- « rivâmes à Sarremenraï, après vingt-huit mois « d'absence (2). »

(1) C'est probablement Taraz, au nord du Sihoun.

(2) Ebn al Vardi, ch. *Arz Yadjoudj-u-Madjoudj* et *Zikr Khouroudj Yadj-u-Madj*. — *Geographia Nubiensis*, pars IX, climatis VI, pag. 267 à 270. — *Tarikh* Aaly Efendy, t. I, chapitres, *Der Siffet Yadjoudj* et *Tafssil monzamm der sahhat seddi mostahkam*. — *Tarikh Bedou-el-Khalicat*, chap. *Seir Zoul-Cornaïn fil Arzi vé Binahou es Seddé*. — Mirkhond, *Raouzat-us-Safa*, tom. I, chap. *Zikr Yadj-u-Madj -u-Binai seddi Iskender*. Après avoir donné la description de la fameuse muraille, ce dernier historien ajoute : « Quoique l'as- « tronome Mohammed de Ferganah et d'autres savants modernes « aient cherché à démontrer que tous ces détails sont faux, « comme néanmoins ils nous ont été transmis par les anciens « ouvrages historiques, je ne me suis pas permis de les rejeter; « je les ai donc rapportés fidèlement. » Au reste, tous les auteurs que nous venons de citer donnent, avec plus ou moins de détails, la relation de Sélam, d'après les traités de Géographie

Les commentateurs de notre livre sacré ne sont d'accord ni sur l'origine de *Zoul-Carnéin*, ni sur le temps où il vécut, ni sur la raison de son nom de *Bicorne*, et rapportent, à ces divers sujets, des traditions recueillies de la bouche de notre prophète et de ses disciples. Plusieurs l'ont confondu avec Alexandre le Macédonien, dont le nom ne se trouve seulement pas dans le Cour'an; d'autres avancent que c'était un souverain du Yémen, de la dynastie des Homéirs; mais l'opinion qui, aux yeux de nos docteurs, paraît la mieux fondée, c'est que Zoul-Carnéin descendait de Younan, fils de Noé, et qu'il fut contemporain d'Abraham, auquel, selon une tradition, il fit une visite à la Mecque. On l'a rangé parmi les prophètes, parce que Dieu, comme on le voit dans le Cour'an (1), lui adressa la parole, faveur qui n'a pu être accordée qu'à des êtres privilégiés et honorés d'une mission divine. Aussi la vie de Zoul-Carnéin se trouve-t-elle placée, dans plusieurs de nos ouvrages historiques, entre celles des prophètes Salih (2)

d'Ebn Khourdadbé et d'Abou-Nassr-el-Djihani, qui florissaient au commencement du dixième siècle.

(1) Sourate 18.

(2) Salih est un prophète dont il est fait mention dans la 7e sourate du Cour'an. Il est dit que Dieu envoya Salih aux Tha-

et Abraham; mais cette opinion n'est pas généralement adoptée : toutefois, ceux-mêmes qui contestent au *Bicorne* la qualité de prophète, le rangent au nombre des hommes qui, par leurs vertus et leur piété, méritèrent le titre de *justes*.

Quant aux *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*, tout ce qu'on en rapporte tient du merveilleux. Selon une tradition de notre prophète, ces géants, relégués aux bornes septentrionales de la terre, creusent tous les jours les fondements de la muraille qui les tient enfermés. Ils quittent chaque soir leur travail, et lorsqu'ils reviennent le lendemain pour le continuer, ils n'en trouvent plus aucune trace. Ils persisteront ainsi dans leurs vains efforts jusqu'à l'époque fixée pour la fin du monde; alors ils renverseront le rempart et fondront sur le genre humain. Les Musulmans chercheront un refuge contre eux derrière les murs de leurs villes et de leurs châteaux. Lorsque les Yadjoudjes auront détruit les autres habitants de la terre, ils voudront combattre les habitants des cieux. Un de ces monstres, brandissant son javelot, le lancera contre le ciel; le trait en retombera teint de sang, ou d'une matière semblable au sang : ce sera le si-

mudites, peuple païen, pour les exhorter à adorer le seul vrai Dieu. Le prophète Houd avait été son prédécesseur.

gnal de leur destruction. Dieu irrité leur enverra des vers [1] qui leur rongeront le cou, et ils périront comme des sauterelles. Au point du jour, les Musulmans, enfermés dans leurs murs, s'apercevront qu'il règne au dehors un profond silence; ils diront : *Quel est celui qui, consentant à se dévouer pour nous, ira voir ce que font ces Barbares?* L'un d'eux, certain de marcher à la mort, descendra du rempart et, à sa grande surprise, les trouvera tous couchés sans vie les uns sur les autres; alors il criera aux siens : *Rejouissez-vous! Dieu vous a délivrés de vos ennemis.* Les Musulmans sortiront, et leur bétail ira se repaître de la chair des morts, qui les engraissera mieux que les plus fertiles pâturages.

Selon une autre tradition, l'un des disciples du prophète lui demanda ce que c'était que les Yadjoudjes et Madjoudjes. « C'est, répondit-il, « un peuple innombrable. Aucun d'eux ne meurt « qu'il n'ait vu mille individus mâles de sa pos- « térité, tous revêtus de leurs armes. Il y en a « trois espèces : les uns ont la taille aussi élevée « que le cèdre de Syrie; elle est de cent vingt « coudées. Ceux de la seconde espèce sont en-

(1) Le ver appelé en arabe *nagaf*, نغف, qui se trouve dans les narines des chameaux et des moutons.

« core plus grands et plus forts. La taille de ceux « de la troisième varie depuis un palme jusqu'à « quarante coudées. Ces derniers ont de longues « oreilles, dont l'une est toujours dressée, et « l'autre couchée pour leur servir de vêtement. « Ils mangent les éléphants, les sangliers et tous « les autres animaux sauvages et immondes (1); « ils mangent même leurs morts. Lorsqu'ils mar- « cheront pour envahir la terre, leur avant-garde « aura déja atteint la Syrie, que leurs dernières « troupes seront encore dans le Khorassan. Ils « boiront les fleuves de l'Orient et le lac de Ti- « bériade (2). »

On dit que parmi ces Yadjoudjes il en est qui ont quatre yeux, deux au visage et deux à la poitrine, et qui sont couverts de poils comme les brutes. D'autres, dont la taille n'est que de trois coudées, ont le visage rond, les cheveux comme du duvet, le teint blanc, et des oreilles

(1) L'éléphant, le porc, l'âne, le mulet, le cheval, et tout animal carnassier, tout reptile, sont réputés immondes par la loi mahométane.

(2) *Tarikh Bedou-el-Khalecat*, chap. *Hadiss-es-Sedd ve Yadj. u Madj.* — Ebn al Vardi, art. *Zikr Khouroudj Yadj. u Madj.* — Mirkhond, tom. I, chap. *Zikr Yadj. u Madj.* — *Tarikh* Aaly Efendy, tom. I, chap. *Der Siffeti Yadjoudj.* — *Geogr. Nubiensis*, pag. 249. — *Djihan nouma*, impr., pag. 377.

qui leur pendent jusqu'aux épaules. Ils sifflent au lieu de parler (1).

Ces peuples doivent être issus de deux frères nommés Yadjoudje et Madjoudje, dont le père Manassekh (2) était fils de Japheth. Ils allèrent s'établir dans le nord, où leur postérité s'accrut tellement, qu'elle compose, dit-on, les neuf dixièmes de la population du globe.

Leur pays est borné au nord par l'Océan (3), et entouré d'une chaîne de montagnes, appelées *Cournan* (4), si escarpées qu'on ne peut les gravir, et dont les cimes, couvertes de glaces éternelles, sont voilées par des nuages qui jamais ne se dissipent. Elle part de la mer ténébreuse, et s'étend jusqu'aux confins de la terre cultivée. C'est derrière ces montagnes, remplies de gros serpents et de vipères, que demeurent les peuples Yadjoudje et Madjoudje. Ceux qui, en divers temps, essayèrent de les gravir jusqu'à leur sommet, pour voir ce qu'il y a au-delà, n'ont plus

(1) Ebn al Vardi, loc. cit.

(2) منسخ ; منسك, Manassek. C'est probablement Messek, sixième fils de Japhet, selon la Genèse, X, 2.

(3) Ebn Haoucal, pag. 5.

(4) قرنان, dans Ebn al Vardi; Cocaya, dans la *Geogr. Nub.*, pag. 247.

reparu, soit qu'ils aient été déchirés par les bêtes féroces, ou que les Yadjoudjes se saisissent des hommes qui pénètrent chez eux; toutefois il en est revenu quelques-uns par l'effet d'heureux hasards, et ceux-là ont rapporté avoir aperçu pendant la nuit beaucoup de feux dans le pays au-delà de ces montagnes; mais que par fois on n'y voyait rien qu'un épais brouillard(1)(XXXVII).

Les monts *Morghan* (2), qui courent de l'est à l'ouest, dans un espace de dix-huit journées, séparent le pays des Yadjoudjes et Madjoudjes de celui des Turcs *Edkesches* et *Terkesches*. Les Edkesches, dont nous avons déja parlé, ont le visage large, la tête grosse, beaucoup de cheveux, des yeux perçants, une langue particulière. Ils adorent le feu. Leur pays, situé à l'orient de celui des Gouzes, est vaste et fertile, riche en troupeaux, abondant en miel. Ils se nourrissent principalement de chair et de lait de cheval. Au midi de ce pays est le lac de Tahama (3), qui a 250 milles de circonférence, et à l'est de ce lac s'élève une montagne fort escarpée, nommée Djérad (4).

(1) *Geogr. Nubiensis*, pag. 247. — Ebn al Vardi, qui paraît avoir copié ici la géographie d'Édrissi.

(2) مرغان.

(3) تهامة.

(4) جراد.

En quittant le pays des Baschcardes, j'entrai dans celui des *Gouzes* (1), Turcs nomades qui habitent les plaines sablonneuses au nord de la mer caspienne et du lac de Khorazm, ainsi que les steppes qui séparent cette petite mer de la Transoxane, du Khorassan et de la mer caspienne. Leur territoire s'étend à l'est jusqu'à la ville d'Isbidjab sur le Sihoun, et au midi jusqu'à Dihistan, ville frontière du Djourdjan. Il embrasse par conséquent le Khorazm, qui ne consiste que dans une étroite lisière le long des deux rives du Djihoun, depuis Tahériyé, un peu au nord d'Amol, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Khorazm. Cette bande, arrosée par les eaux du fleuve et par les petites rivières qui s'y jettent principalement de l'ouest, est couverte de champs et d'habitations; mais, pour peu qu'on s'éloigne du Djihoun, on rencontre le sable (2).

La nation Gouze est divisée en trois branches, qui se distinguent par les noms de Gouzes *supérieurs*, *inférieurs* et *mitoyens* (3). La ville de Ha-

(1) الغزيه.

(2) Ebn Haoucal, pag. 139, 140, 178, 182 et 183.

(3) Mass'oudi, ch. 7, intit.: ذكرجمل من الاخبارعن انتقال البحار.

ditsé (1), située à un fersenk du Sihoun, et à deux journées de l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Khorazm, est leur chef-lieu et la résidence d'hiver de leur souverain. Ils possèdent en outre les villes de Djend et de Khouara (2). Ces trois places, dont Haditsé est la plus grande, sont habitées par des Musulmans.

Les Gouzes échangent les produits de leurs troupeaux avec les habitants agricoles et manufacturiers du Mavera-un-Nehr et du Khorazm, contribuant sous ce rapport à la prospérité de ces deux pays. Leur commerce se fait principalement dans la ville de *Courcandje*, que nous autres Arabes appelons *Djourdjaniyé*. De cette capitale du Khorazm, au milieu de laquelle le Djihoun roule ses eaux, partent souvent des caravanes pour la Khazarie, le Mavera-un-Nehr et le Djourdjan. Elle est l'entrepôt des marchandises du nord, qui consistent surtout en peaux de renard, zibeline, castor et autres pelleteries, et en esclaves khazares, sclabes et turcs. Les esclaves turcs sont les meilleurs de la terre; aucuns autres ne leur sont comparables en beauté et en vigueur; aussi sont-ils très-chers. J'en ai vu dans le Khorassan qui coûtaient jusqu'à

(1) الحديثة. Ce nom signifie la *nouvelle* (ville).

(2) خوارة.

cinq mille dinars. Je ne sache pas que des esclaves d'aucune autre nation se vendent à un si haut prix. Il y a des filles esclaves turques qui s'achètent aussi cinq mille dinars, somme que ne valent pas même les esclaves romaines (grecques) les mieux élevées et les plus parfaites, à moins qu'elles n'aient le talent d'accoucher les femmes, ou qu'elles ne soient douées d'une belle voix [1] (XXXVIII).

Je traversai avec une nombreuse caravane la steppe des Gouzes, entre la mer Khazare et le lac de Khorazm, pour me rendre à la grande ville de Kourkandje. Il y avait, parmi mes compagnons de voyage, un marchand de Bokhara, qui était allé plusieurs fois jusqu'aux frontières de la Chine. En m'entretenant avec lui, j'obtins quelques notions sur les peuples turcs qui habitent ces régions orientales.

Le pays à l'est du Sihoun, depuis Isbidjab, c'est-à-dire, le Ferghana, le Schasch et les contrées qui avoisinent ces deux provinces à l'orient, appartiennent aux Turcs *Carloukes* [2]. Les Musulmans vont trafiquer avec ce peuple dans la ville de Taraz, qui est un peu au-delà du Djihoun; mais ils n'osent point dépasser cette ville, parce

(1) Ebn Haoucal, pag. 5, 171, 177, 184, 193 et 195.

(2) الخرلخيّة ; الخرلجيّه, Kharloudjiyé.

qu'ils trouvent d'abord les campements des Carloukes. Euzkend est la dernière ville musulmane du côté de Ferghana. Les Carloukes et les Gouzes fournissent aux habitants du Mavera-un-Nehr des mulets, des chameaux, des ânes et des moutons, toutes sortes de pelleteries et des esclaves turcs. Le musc y vient du Tubbet et du pays des Kirguises; c'est le meilleur musc qu'il y ait au monde. Les habitants du Mavera-un-Nehr et du Khorazm, entourés de trois côtés de Turcs nomades et païens qui leur sont redoutables, doivent se tenir toujours prêts à les repousser; ce qui les rend belliqueux (1). Les Gouzes sont, par leur puissance, leurs voisins les plus dangereux. On remarque qu'ils ont la taille plus courte et les yeux plus petits que les autres Turcs. Les Carloukes sont les plus grands et les plus beaux. Leur souverain, décoré du titre de *khacan des khacans*, a plusieurs vassaux parmi les rois turcs. Efrassiyab, le vainqueur de la Perse, était l'un des anciens khacans de ce pays (2).

Après les Turcs Carloukes, on trouve les Turcs *Tagazgazes* (3), dont le pays, situé au nord du Tubbet, s'étend depuis les frontières du Khorassan

(1) Ebn Haoucal, pag. 177, 178, 193 et 195.

(2) Mass'oudi, ch. 13.

(3) التغزغز; البغزغز, Bagazgaz; طغرغر, Tagargar.

jusqu'à celles de la Chine (1). Il n'y a point, à cette heure, de nation turque plus puissante que celle-là. Son souverain porte le titre d'*Abar-khan* (2), et réside dans la ville de Couschan (3). On l'appelle le *roi des bêtes féroces*, et le *roi des chevaux*, parce qu'il n'y a pas de souverain au monde qui ait des troupes plus formidables, aucun qui soit plus sanguinaire, aucun qui possède un plus grand nombre de chevaux. Les Tagazgazes sont les seuls Turcs qui professent la religion de Manès (4).

A l'est des Gouzes et au nord des Carloukes sont les Turcs *Kimakes* (5), qui ont à l'orient les Turcs *Kirguises*, dont le territoire est situé au-dessus de celui des Tagazgazes : tous ces peuples turcs parlent la même langue (6).

J'atteignis enfin la capitale du Khorazm, d'où je me rendis avec une caravane à Djourdjan, et

(1) La lisière occidentale du grand désert Scha-mo formait la frontière de l'empire chinois.

(2) ابرخان ; افز خاقان, Afez Khacan; ارخان, Erkhan.

(3) كوشان.

(4) Mass'oudi, ch. 13, intit. : ذكر ملوك الصين و الترك, et ch. 14, ذكر جمل من الاخبار عن البحار.

(5) الكيماكيه.

(6) Ebn Haoucal, pag. 5.

peu de temps après j'arrivai à Bagdad, bénissant la providence de m'avoir préservé de tous les dangers qui menacent les voyageurs dans les régions glacées du nord, et parmi les peuples barbares qui les habitent.

FIN.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE. (Pag. 3.)

Kessra Nouschirévan, le plus illustre des rois dePerse de la dynastie de Sassan, mourut dans l'année 579 de notre ère, après un règne glorieux de 48 ans, selon le Schahnamé.

Sous le règne de Hormouz, son fils et successeur, Bahram Tchoupin, gouverneur de l'Irac-A'djem et du Khorassan, général renommé par ses victoires sur les Turcs de la Transoxane, se voyant en butte aux traits de l'envie, et certain de sa disgrace, leva l'étendard de la révolte. A ce signal, Hormouz fut détrôné par une faction et privé de la vue; son fils, Khosrou Perviz, était à peine monté sur le trône de Ctésiphon, que, menacé par les armes de Bahram Tchoupin, il dut prendre la fuite, et se réfugia à Byzance. Le général rebelle s'empara de la couronne; mais il ne la conserva que deux ans. Vaincu par les Romains, qui soutenaient les droits de Khosrou Perviz, il courut chercher un asile auprès du khaçan au-delà de l'Oxus. Bientôt il repassa ce fleuve avec une armée turque; mais à peine était-il entré dans le Khorassan, qu'il fut assassiné, en 593.

Dans plusieurs manuscrits de Mass'oudi, on lit,

au lieu de Bahram Tchoupin, *Bahram Djour*. Nous ignorons laquelle de ces deux leçons est la meilleure. Bahram Djour, ou, pour mieux dire, Bahram Kour, fut le 14[e] roi de Perse, de la dynastie de Sassan. Il régna de 421 à 440.

NOTE II. (Pag. 3.)

Il est aisé de reconnaître dans le nom de *Cabokh*, *Cabak*, donné par les Arabes à la chaîne de montagnes qui s'étend de la mer Caspienne à la mer Noire, celui de *Caucas*, *Caucase*, qui la désignait chez les anciens, et qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Par un simple déplacement des points diacritiques, le nom de *Cabokh* قبخ, a été transformé en *Feth* فتح, qui signifie *victoire* en arabe; de sorte qu'on trouve dans la plupart des manuscrits, *Djebel-ul-Feth*, les *Monts de la Victoire*, au lieu de *Djébel-ul-Cabokh*; de même qu'on y lit souvent *Nittous* نيطس, au lieu de *Pontous* بنطس (le Pont-Euxin), et *Bahr Hazez* حزز, au lieu de *Bahr Khazar* خزر, *la mer des Khazares*, c'est-à-dire la mer Caspienne; cette dernière erreur est générale chez les Othomans.

L'antique nom de *Cavcas* est à peine connu des peuples actuels du Caucase. Selon les traditions géorgiennes, l'un des huit fils de *Thargamos*, patriarche qui passe pour être la souche des Arméniens, des Géorgiens, des Albaniens et de tous les peuples de ces montagnes, portait le nom de *Cavcas*, et il reçut

en lot la partie de cette chaîne, qui est à l'occident du fleuve Térék [1].

Les Arméniens donnent au Caucase le nom de *K'habgokh* [2], qui ressemble au *Cabokh* des Arabes et au *Caf-Couh*, ou mont *Caf*, des anciens Perses. Ceux-ci croyaient que le mont *Caf* environnait le monde habité, peut-être parce que le Caucase bornait au nord le monde persan.

On retrouve le nom de *Cabac* dans celui que les Circasses donnent à la petite Cabardie, plaine parsemée de collines, au pied du Caucase; ils l'appellent *Aghlo-Cabac* [3].

NOTE III. (Pag. 4.)

On voit que l'antique nom du royaume de Perse, *Iran*, désignait aussi un canton du Caucase, dont la position n'est cependant pas bien déterminée. Le *Schahnamé*, dans la vie de Kesra Nouschirévan, fait mention d'une ville et d'un pays d'*Iran*, qui devaient être situés au midi du défilé appelé aujourd'hui *Derbend*, puisque le roi de Perse le fortifia pour empêcher les Turcs et les Alans de faire des incur

1 Chronique géorgienne de Vakhtang, dans *Reise in den Kaukasus und nach Georgien*, par M. Klaproth, tom. II, pag. 64 et suiv.

(2) *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 392, note 90.

3 Reineggs, *Beschreibung des Caucasus*, tom. I, pag. 281.

sions dans le pays d'*Iran*[1]. La géographie attribuée à Moyse de Khorén nomme le district d'*Iran* parmi ceux de la province d'Artsakh, laquelle faisait partie de l'Albanie.

Selon Schems-ud-din de Damas, « la première des « quatre Arménies était appelée *Iran* ایران; on y trou- « vait les villes de Baïlécan ..... et la Porte des Portes, « nommée aussi *Derbend*, qui veut dire défilé. » Ainsi donc, *Iran* et *Arran* désignaient également le pays compris entre l'Aras inférieur et Derbend.

Le nom d'*Arran*, maintenant restreint au pays enfermé par l'Aras et le Kour, vers leur confluent, s'étendait, dans les septième et huitième siècles, à la région qui borde la mer Caspienne depuis l'Aras jusqu'au Derbend[2]. *Aïran*, *Iran* ایران et *Arran* آران désignaient donc les mêmes contrées. Il est digne de remarque que les Ases ou Alans se nomment eux-mêmes *Iron*[3].

Le *Moucan*, dépendance du Schirvan, était situé entre les fleuves Kour et Aras, dans l'ancienne province arménienne d'Artsakh, nommée aujourd'hui *Carabag*[4]. Le *Mogan* est au midi de l'Aras et s'étend, à l'est, jusqu'à la mer Caspienne.

1 Chapitre intitulé : گردیدن کسری گرد اطراف.

2 Balazori.

3 *Voyage au Caucase et en Géorgie*, par M. Klaproth, tom. II, pag. 437.

4 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 359 et 365.

NOTE IV. (Pag. 5.)

Le nom de *Khazare*, donné à la mer Caspienne, atteste la puissance des Khazares, qui possédaient une partie de ses rives. Outre cette dénomination conservée jusqu'à nos jours, les mahométans désignent cette mer par les noms des différents pays qui la bordent; ils disent mer de *Schirvan*, de *Guilan*, de *Deïlem*, de *Djourdjan*, d'*Absukoun*, du *Tabéristan*, etc. Au rapport de Strabon [1], elle avait reçu le nom de Caspienne des *Caspi*, peuple du Caucase, jadis puissant, mais qui, de son temps, était déja rentré dans l'obscurité.

NOTE V. (Pag. 5.)

Les *Lékis*, *Lekzes*, *Lezghis*, habitent les plus hautes montagnes du Schirvan, et le versant septentrional du Caucase, au nord de Derbend, pays appelé aujourd'hui *Daghestan*.

Cette nation se divise en un grand nombre de peuplades qui connaissent à peine le nom générique de *Lekzes*, sous lequel elles sont confondues par les étrangers. Elles parlent différents dialectes d'une même langue, appelée par les Géorgiens *Maztalaro* [2],

1 Lib. XI, cap. 4.

2 Güldenstedt, *Reisen im Caucasischen Geburge*, Saint-Pétersbourg, 1787, in-4°, tom. I, p. 484. — Reineggs, *Allg. Beschreib. des Kaukasus*, tom. I, p. 169.

dont beaucoup de mots se retrouvent dans d'autres idiomes du Caucase, et même de l'Asie septentrionale, principalement dans les dialectes samoyède et finnois de la Sibérie [1].

Il est fait mention de deux villes lekzes dans les géographies de Cazvini et de Bacouyi, 6[e] climat. Voici ces articles :

« *Takhar* طخار, ville populeuse, chef-lieu du « pays des Lekzes, à six journées de *Djanza* جنزة « (Gandja); le froid y est excessif; l'eau qui l'arrose « vient d'un fleuve nommé *Tsamour*, qui est gelé en « été comme en hiver. Ses habitants se nourrissent « d'une espèce de grain que nous appelons *sult* سلت, « en arabe, lequel ressemble à l'orge, mais qui a le « goût du froment. Ils sont musulmans, de la secte de « l'Imam Schafi'yi [2]. »

« *Sinass* سناس, ville du pays des Lekzes, sur la « côte d'une montagne très-élevée. Il fait, dans ce pays, « un froid excessif pendant sept mois de l'année. Il y « croît une espèce de grain nommée *sult*. Ses habitants « sont probes, bienfaisants, charitables et hospitaliers. « Ils exercent communément la profession d'armuriers, « fabriquant des cuirasses, des cottes de mailles et « toutes sortes d'armes [3]. »

1 *Voyage au Mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. Klaproth, Paris, 1823, in-8°, tom. II, pag. 297.

2 Bacouyi, *Talkhiss-ul-Assar*, etc.

3 Cazvini, *Assar-ul-Bilad*, etc.

On trouve sur les cartes modernes du Caucase le village de *Takhir*, au bord d'une petite rivière qui va, du midi au nord, se jeter dans le Sàmour.

Voici, selon le voyageur Reineggs, ce que les Lekzes racontent de leur origine. Leurs ancêtres émigrèrent de l'Inde à une époque très-reculée, et vinrent s'établir dans le Schirvan, d'où ils se répandirent au nord du Caucase jusqu'au Don. Huit siècles après, leur territoire fut envahi par les Ghyssr (Khazares), nation nombreuse que les Perses avaient chassée du sud-ouest de l'Asie. Ce peuple, qui s'était avancé par l'Arménie jusqu'au pied du Caucase, ayant repoussé les Lekzes vers les plus hautes montagnes, occupa le Schirvan et la rive de la mer Caspienne.

NOTE VI. (Pag. 5.)

Il existe aujourd'hui, dans la partie la plus élevée du Caucase oriental, une tribu lekze, dont le nom ressemble à celui de *Doudani*. Elle s'appelle *Dido;* les Géorgiens la nomment *Didoëthi*. Son territoire est sous les glaciers du Tourpi, au bord de la rivière *Cozlouc*, qui prend plus bas le nom de *Samoura*. Cette tribu et celle d'Unso, composées ensemble d'environ mille familles, habitent trente-quatre villages situés dans deux vallées bordées de rochers escarpés qui leur servent de boulevards contre leurs voisins. Ce sont de féroces brigands. Ils sont encore païens;

1 *Reise in den Caucasus*, pag. 63.

ils mangent la chair de tous les animaux, et, dans leurs mariages, ils ne respectent pas les liens du sang[1].

NOTE VII. (Pag. 10.)

La ville de Derbend garde le défilé le plus fréquenté du Caucase, celui qui est formé par l'extrémité orientale de cette chaîne et par le rivage de la mer Caspienne. Elle est assise, en partie, dans une petite plaine, au bord de cette mer, en partie sur le penchant assez escarpé d'une montagne que la citadelle couronne. Ses murs, flanqués de tours, ont 120 pieds de haut, et neuf pieds d'épaisseur; ils sont de pierres de taille d'un calcaire coquillier[2]. Une grande porte de fer qui défend, au nord, l'entrée de cette ville, lui a fait donner le surnom de *Porte-de-Fer. Derbend* signifie, en persan, *défilé* et *barrière.*

D'un côté, le mur de Derbend s'avance dans la mer; de l'autre, il s'élève, après avoir ceint la ville, jusqu'à la citadelle, et s'étend même plus loin. Selon le prince Démétrius Cantémir, qui, à l'époque de la conquête de Derbend par les Russes, sous le règne de Pierre Ier,

1 *Erdbeschreibung* von Gaspari, Hassel, etc.; Weimar, 1821, tom. XII, pag. 749.

2 Joh. Jac. Lerch, *Tagebuch von einer Reise*, von 1733 bis 1735, im Büschings *Magazin*, th. III, s. 5. — *Hist. und Geogr. Beschreib. des Caspischèn Meeres*, Dantzig, 1723, in-8°.

examina ce mur, depuis la ville jusqu'à 7 werstes (environ une lieue et demie) de distance à l'ouest, on ne voit plus que les ruines de ce fameux boulevard qui passait sur la cime des montagnes et plongeait au fond des vallées ; il en restait seulement quelques tours qui ressemblaient, dit-il, à celles de Moscou. Le prince observa que ce mur était construit de grandes pierres coquillières, simplement superposées, sans liens de fer, ni ciment, et qui néanmoins se joignaient exactement, tant leurs surfaces étaient polies [1]. Mais aucune trace n'indique que ce mur se soit étendu plus loin, quoique, depuis des siècles, la renommée ait publié qu'un rempart élevé à travers le Caucase, selon les uns, par Alexandre, selon d'autres, par Nouschirévan, depuis le bord de la mer Caspienne jusqu'aux rives du Pont-Euxin, protégeait le midi de l'Asie contre les invasions des barbares du Nord ; fable que les habitants de ces montagnes cherchent encore aujourd'hui à accréditer. On sait seulement qu'il existe, à l'extrémité occidentale du Caucase, un mur flanqué de tours, qui, dans l'espace de six lieues, sert de boulevard à la Mingrélie [2].

Il est donc probable qu'il n'y avait que les principaux défilés du Caucase qui fussent défendus par des

1 Bayer, *De Muro Caucaseo*, in *Comment. Acad. Scient. Petrop.*, 1728, tom. I, pag. 428 et 437.

2 *Relation de la Colchide ou Mingrélie*, par le P. Archange Lamberti, dans Thévenot, *Relation de divers Voyages curieux*, Paris, 1666, in-fol., tom. I, pag. 44.

murs et des tours. Ces ouvrages auront été construits sous la domination des rois de Perse; à une époque très-reculée, l'Ibérie et l'Albanie leur étaient déja soumises, et les fortifications qui protégent les frontières septentrionales de ces deux pays doivent être plutôt attribuées au gouvernement d'une puissante monarchie qu'aux peuplades demi sauvages du Caucase. Ces défilés étaient appelés par les Arabes, *Bab*, ou *Portes*, et la principale gorge, celle du Derbend, avait reçu le nom d'*El-Bab vé el-Ebvab*, la Porte et les Portes, ou d'*El-Bab el-Ebvab*, la Porte des Portes. Après ce passage, celui de la *Porte des Alans* était le plus fréquenté. La porte nommée *Saoul* par les géographes arabes est sans doute la même que celle de *Tzour*, dont Procope fait mention. Selon cet historien, c'était par ce défilé et par celui des Portes caspiennes que les Huns pénétraient dans le territoire romain ou perse. Il ajoute que le pays au nord du Caucase jusqu'aux Portes caspiennes appartenait aux Alans, peuple indépendant qui était souvent allié avec les Perses contre les Romains et d'autres nations[1]. Ainsi les Alans auraient possédé avant les Khazares les pays au nord du Derbend.

Reineggs dit que la forte ville de *Saoul*, qui appartenait jadis aux Ghyssrs (Khazares), est appelée aujourd'hui Cara-Caïdak, et qu'on voit encore les vestiges de ses murs, à 15 lieues environ à l'ouest de Derbend. L'ancienne province de *Saoul* comprenait

1 *Gothicæ Historiæ*, lib. IV.

les deux districts actuels de *Caïdak* et de *Cara-Caïdak*[1].

Outre la porte ou forteresse de *Saoul*, les géographes arabes nomment les portes de *Sérir*, de *Filan-Schah*, de *Tabarsséran*, et des Alans, qui défendaient sans doute divers défilés à l'ouest de Derbend; celles de *Mazaca*, de *Karouban*, d'*Iranschah* et de *Lian-schah*, dont nous ignorons la position; la porte de *Schabéran*, qui conduisait probablement à la ville de ce nom, voisine de la mer, au midi de Derbend; la porte de *Samsidjy*, peut-être la forteresse de *Samtsikhe* dont Moyse de Khorèn fait mention, située à l'ouest de Tiflis, dans une chaîne de montagnes qui séparent la Géorgie du Guriel[2]; enfin, la forteresse de *Lazica*, qui devait être sur la frontière du pays des Lazes, peuple qui habitait la Colchide, séparée de l'Ibérie par une branche du Caucase que les anciens appelaient monts *Moskhiques;* ce qui nous paraît d'autant plus probable qu'on lit, dans l'ouvrage de Mass'oudi (chap. II), que le Pontouss s'étend depuis le pays de Lazicat لازقة jusqu'à Constantinople.

Quant à la partie du mur de Derbend qui se trouve plongée dans la mer, il s'agit de savoir si elle fut construite au sein des eaux, ou si elle a été baignée par l'élévation du niveau de la mer Caspienne. Nous

1 *Reise in den Caucasus*, tom. I, pag. 65, 103 et 106.

2 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 77.

observerons qu'il existe des bâtisses submergées sur un point assez voisin de la même côte. Des extrémités de la ville de Bacou partent deux murs qui s'enfoncent dans la mer à la distance de soixante pas. Le géographe Abd-our-Raschid, appelé *Bacouyi*, du nom de sa ville natale, écrivait, en 1403, que la mer avait englouti une partie des murs et des tours de Bacou, et qu'elle faisait de tels progrès que, de son temps, elle était près d'atteindre la grande mosquée de cette ville. Son témoignage est confirmé par celui du capitaine russe Soïmonow, qui, levant la carte de ces mêmes côtes, en 1719, vit dans la baie de Bacou, à deux werstes (une demi-lieue) au midi de cette ville, et à quatre brasses de profondeur, les ruines d'un grand édifice en pierre, dont quelques sommités paraissaient encore au-dessus de la surface des eaux, et qui avait été, à ce qu'on lui dit, un *Caravan-Seraï*[1]. On pourrait en induire que c'est aussi par une invasion de la mer qu'une partie du mur de Derbend se trouve plongée dans les ondes.

NOTE VIII. (Pag. 12.)

Le Tabaristan de Mass'oudi est, sans doute, le canton de *Tabasséran*, situé à l'ouest du territoire de Derbend,

1 *Auszug aus dem Tagebuche des Schif-Hauptmanns* Fedor Iwanowitsch Soimonow, *von seiner Schiffarth auf der Caspischen See*, bey Müller, *Samlung russischer Geschichte*, B. VII, p. 336.

et habité par des Lekzes. C'est un pays d'environ huit lieues d'étendue, hérissé de hautes montagnes, de rochers escarpés et d'épaisses forêts [1]. La ville de Tabasséran, chef-lieu de ce canton et résidence de son souverain, est l'entrepôt du commerce entre la Perse et le Daghestan [2]. Le *Djihan-Numa* (impr. p. 402) fait aussi mention de *Tabarsséran* طبسران dans le pays des Lekzes, sur la pente méridionale du Caucase, et ajoute que c'est un château fort, dont le rayon est habité par quarante mille familles. Il est plusieurs fois question du pays de *Tabarsséran* طبرسران dans l'Histoire des premières Conquêtes des Arabes, par Balazori.

NOTE IX. (Pag. 15.)

Le *Djorzan* (car telle est la prononciation indiquée par l'auteur du *Merassid-el-Ittilà* et par la ponctuation du manuscrit de Balazori) était, suivant les géographes arabes, la province la plus septentrionale de l'Arménie, et avait pour chef-lieu Tiflis. Nous ignorons quelles étaient ses limites. Lorsque les Arabes, vers l'année 30 de l'hégire (650), firent la conquête du Djorzan, le prince de ce pays portait le titre de *Battrik* (Patricien), d'où l'on pourrait induire qu'il relevait de l'empereur

1 *Tableau des provinces situées sur la côte occidentale de la mer Caspienne, entre les fleuves Terek et Kour*, par Marschall de Bieberstein, Saint-Pétersbourg, 1798, § IX, p. 12.

2 Reineggs, *Reise in den Caucasus*, pag. 112.

de Byzance. La ville de Tiflis fut dès-lors occupée par les Arabes, et resta sous la domination mahométane jusqu'à l'année 514 (1120-1). « A cette époque, dit « Grégoire Aboul-Faradje, les Gourdjes, c'est-à-dire « les Khazares, alliés avec les Captchaques et d'autres « peuples, ayant fait une invasion dans les pays ma-« hométans, l'émir Ilgazy, Dobaïs, fils de Sadaka, et « Togroul-Bey, roi de l'Arran et de Naktchivan, « allèrent, avec leurs forces réunies, à la rencontre de « l'ennemi jusqu'auprès de Tiflis. Les Musulmans, « quoique au nombre de trente mille hommes, furent « mis en déroute, et perdirent beaucoup de monde; « car les Gourdjes les poursuivirent l'espace de dix « fersenks, les tuant ou les faisant prisonniers. Ils en « prirent quatre mille; mais le roi Togroul-Bey, » Ilgazy et Dobaïs se sauvèrent. Les Gourdjes étant « revenus sur leurs pas, mirent le siége devant Tiflis, « et s'en emparèrent l'année suivante. »

De cette époque date la fondation du royaume de Géorgie, *Gourdjistan*, ou pays des Gourdjes. Nous avons vu que Mass'oudi distingue les Gourdjes des habitants du Djorzan, et qu'il place le territoire des Gourdjes, au dixième siècle, dans les parties les plus élevées du Caucase, au nord-est de la Géorgie. Leur roi portait le titre héréditaire de *Berziban*; c'est peut-être la qualification persane de *Merziban*, qui veut dire *commandant de la frontière.*

« Les *Gourdjes*, dit l'auteur du *Mérassid-el-Ittilà*, « sont une nation chrétienne qui habitait dans les « monts Cabac et le pays de Sérir; ils devinrent si

« puissants, qu'ils s'emparèrent de la ville de Tiflis. « Leur pays est appelé de leur nom. Ils sont nom- « breux et formidables. »

On trouve dans le même dictionnaire géographique l'article suivant :

« *Téflis*, ou *Tiflis*, ville de la première Arménie, « selon d'autres, de l'Arran. C'est le chef-lieu du « pays de Djorzan, voisin de *la Porte des Portes*, ville « d'une haute antiquité, dont les habitants parlent la « langue arménienne; elle fut conquise par les Gourdjes, « qui y tuèrent un grand nombre de musulmans; ils « en restèrent les maîtres, et en traitèrent les habitants « comme leurs sujets, jusqu'à l'année 623 (1226), que « Djélal-ud-din Khorazmschah marcha sur Tiflis, et « délivra de leur joug les mahométans qui l'habitaient. « Il y plaça un gouverneur et une garnison; mais, se « voyant maltraités par leurs nouveaux maîtres, les « citadins appelèrent les Gourdjes et leur livrèrent la « ville, que les Khorazmiens furent obligés d'évacuer. « L'année suivante, les Gourdjes, craignant que les « Khorasmiens ne revinssent avec des forces supé- « rieures auxquelles ils ne pourraient résister, aban- « donnèrent Tiflis après y avoir mis le feu. »

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les deux invasions du sultan turc qui couvrirent la Géorgie de sang et de ruines, mais la laissèrent néanmoins aux Géorgiens.

Le géographe Schems-ud-din de Damas dit que l'on comprenait sous le nom d'Arméniens les *Savourdiyens*, les *Sanariens* et les *Gourdjes*, trois peuples chrétiens.

L'historien Balazori nous apprend que la ville de Tiflis était dans le canton de *Mandjalis* رستاق منجلس, province de *Djorzan-el-Hormouz* جرزان الهرمز.

Ce nom de Hormouz désigne sans doute une ancienne forteresse qui était la résidence des souverains du pays. « Vis-à-vis le pont de Mtskhetha, dit M. J. Klaproth, on trouve les ruines du château-fort d'*Armazi*, « ou *Armaz-Tsikhe* (ce dernier mot signifie en géorgien « *forteresse*), qui fut, dit-on, bâti par Karthlos, le « prétendu patriarche de la nation géorgienne, sur une « montagne du même nom, près du confluent de « l'Aragvi et du Kour; c'était sa résidence habituelle, « et la montagne s'appelait, d'après lui, *Karthli*, jus- « qu'à ce que le premier roi géorgien Pharnavaz y « plaçât l'idole d'Armazi (le Hormouzd des Perses), « qui donna son nom à cet endroit. *Armaz-Tsikhe* fut « ensuite détruite. — — — Ce fut pendant long- « temps la demeure des rois géorgiens, et c'est, sans « doute, l'Αρμοξική de Strabon, l'Αρμάκτικα de Ptolémée, « et l'*Hamastis* que Pline place près du Kour [1]. »

On voit que dans le nom de *Djorzan-el-Hormouz*, cité par Balazori, *Djorzan* est un substantif qui régit *Hormouz*. On en trouverait peut-être la signification dans la langue géorgienne ou l'arménienne. Dans cette dernière le mot de *Dsor* signifie *vallée*. Quant au nom de *Mandjalis*, il ressemble à celui de *Mankliats*,

1 *Voyage au Caucase et en Géorgie*, tom. I, pag. 518.

qui, selon Moyse de Khorèn [1], désignait un canton de l'Ibérie.

Le Djorzan ne serait-il pas la *Chorzéna* de Strabon? « La *Chorzène*, dit ce géographe, et la *Cambysène*, « sont les provinces d'Arménie les plus septentrionales, « par conséquent les plus exposées aux frimas; elles « confinent au Caucase, à l'Ibérie et à la Colchide [2]. » Dans la prononciation des noms étrangers, les Arabes substituent souvent le son *dj* au *kh* et au *gh*.

Il est fait mention du Djorzan, sous le nom de Khazeran, dans les Annales d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie [3]. Voici la traduction du texte arabe de cet historien :

« Héraclius passa de Constantinople à Trébizonde, « où il s'arrêta pour rassembler des troupes et donner « ses ordres. Il demanda l'assistance du roi de *Khaze-* « *ran*, conclut avec lui un traité, et lui fit présent d'un « trône, où ce prince devait s'asseoir lorsqu'il serait au « palais (impérial). Il demanda aussi du secours au roi « d'*Abkhaze*, et lui donna une couronne pour s'en « couvrir la tête lorsqu'il viendrait au palais. Il en de- « manda également du roi de *Sanaria*, fit avec lui un « traité, et lui donna un trône pour s'y asseoir lorsqu'il « serait en présence de l'empereur ».

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 357.

2 *Rer. Geogr.*, lib. XI, cap. 13.

3 Tome II, pag. 230.

NOTE X. (Pag. 15.)

Les *Savortiens*, peuple arménien, habitaient une partie de la vallée où coule le Bortschalo qui afflue dans le Kour. Le district de *Berdadje* s'étend depuis l'embouchure de la rivière de *Berdadje*, appelée aujourd'hui Bortschalo, jusqu'au confluent du Kour et de l'Aras [1].

NOTE XI. (Pag. 16.)

Les *Abkhazes*, dit Constantin Porphyrogénète [2], habitaient la côte septentrionale de la mer Noire, depuis le fleuve Nicopsis, qui les séparait, à l'ouest, du pays des Zikhes, jusqu'à Soteriopolis, qui en était éloignée de trois cents milles; mais nous ignorons quel est le fleuve appelé Nicopsis, et la position de Soteriopolis.

L'Abkhasie actuelle est séparée de la Circassie, au nord et au nord-ouest, par le Caucase, dont les rameaux la traversent jusqu'à la mer. Elle confine vers le sud-est, à la Mingrélie [3]. Les Abkhases et les Tcher-

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. II, pag. 181 et 464.

2 *De adm. Imp.*, cap. 42.

3 Gaspari, etc., *Erdbeschreib*, tom. XII, pag. 690.

casses parlent des dialectes très-différents de la même langue [1].

Les Abkhazes furent convertis au christianisme, vers l'année 550, par les soins de l'empereur Justinien [2].

NOTE XII. (Pag. 18.)

Les deux leçons صمصحا et صطخا indiquent suffisamment que Mass'oudi avait écrit صمطخا *Somtakha;* et comme il place ce pays sur les confins du Djorzan, il est d'autant plus probable qu'il aura voulu désigner la contrée montagneuse de *Somkhiti*, ou *Somkheth*, située au sud-ouest de Tiflis. C'est du nom de cette ancienne province de l'Arménie, que les Géorgiens ont donné aux Arméniens en général le nom de *Somékhis.*

Selon Mass'oudi, les Somkhites n'avaient pas de roi. Chaque district obéissait probablement à des anciens, élus par les habitants ; espèce de gouvernement qui existe encore chez plusieurs peuples du Caucase.

NOTE XIII. (Pag. 18.)

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de rapporter, au sujet des *Sanariens*, les notions que

1 Güldenstedt *Reisen*, t. I, pag. 463.

2 Procopius, *De Bello gothico.*

M. Saint-Martin nous donne sur ce peuple du Caucase, dans ses Mémoires sur l'Arménie[1].

« Au-delà du pays de Schaki, au milieu des mon-« tagnes qui séparent la Géorgie du Schirvan, on trou-« vait un petit pays dont le peuple paraissait appar-« tenir à la nation des Oudiens, qui était issue de la « race arménienne.

« Ce pays portait le nom de *Dzanar*, ou *Dzanark'h*; « il occupait la plus grande partie des montagnes com-« prises entre la porte des Alains et le Schirvan; on y « trouvait un défilé pour traverser le Caucase, et qui « portait le nom de porte de *Dzak'han*. Il était gouverné, « au dixième siècle, par un prince chrétien qui recon-« naissait la suprématie des rois d'Arménie, et qui, quoi-« que laïc, portait le titre ecclésiastique de *chorévêque*, en « leur langue, *K'horisgobos*. Mass'oudi fait aussi mention « du pays de Dzanar, qu'il appelle *Sanariah* صنارية, « qui était gouverné par un prince chrétien fort puis-« sant, qui portait le titre de kereskous كرسكوس. « Ibn Haukal parle aussi des peuples de Dzanar, qu'il « appelle Sanary سناری, et dit que, de son temps, « ils étaient gouvernés par un prince nommé *Sendjarib*.

« Ce nom paraît être le même que celui de Senek'-« harim, nom assez commun chez les Arméniens, et « qui était ordinairement altéré de cette façon par les « Arabes. Les Arméniens prétendent que cette petite « souveraineté fut fondée par quelques prêtres de la

1 Tom. I, pag. 233.

« Chaldée, qui, pour éviter les persécutions des kha- « liphes de Baghdad, se réfugièrent dans l'Oudi, auprès « du prince de Kartman, qui leur donna asyle; mais « peu après, redoutant encore la colère des khaliphes, « ils se retirèrent dans les gorges du Caucase, où ils « fondèrent la principauté de Dzanar, et choisirent « pour chef un d'entre eux, nommé *David*, qui prit « le titre de *chorévêque*. Les Arabes donnent aussi à « cette nation une origine étrangère à l'Arménie, puis- « qu'ils prétendent qu'elle est originaire de l'Arabie, « et issue d'une branche de la tribu d'Okaïl, qui habi- « tait dans les environs de Mareb, dans l'Yemen, et « qui descendait de Nazar, fils de Maad, l'un des « anciens chefs des tribus arabes. Il serait possible « que les princes de ce pays fussent descendus de « quelques Arabes forcés d'abandonner leur patrie « pour leur attachement au christianisme. Les tradi- « tions arméniennes ne contredisent pas sur ce point » les traditions arabes; mais il nous semble que le « nom même de Dzanar existait déja bien long-temps « avant l'établissement de ces fugitifs dans le Caucase; « car Ptolémée place dans ces mêmes contrées un « peuple qu'il appelle *Sanaræi*, au-dessus, dit-il, « de l'Albanie, position qui répond exactement à celle « de Dzanar. Les princes de cette région entretenaient, « au dixième siècle, des relations politiques avec la « cour de Constantinople, qui, dans les actes de sa « chancellerie, les appelait Ἄρχων τοῦ τζαναρίας. »

NOTE XIV. (Pag. 18.)

Le pays des *Schékines* était, sans doute, le canton montagneux que l'on appelle encore *Scheki*, près de la rive gauche du Kour, entre le district de Gandja, la Géorgie, le Schirvan et le Daghestan.

NOTE XV. (Pag. 19.)

Cabalah, ville et canton du Schirvan, à l'ouest de la nouvelle Schamakhié, entre l'Acsou et le Gardeman. Ses habitants sont Arméniens.

NOTE XVI. (Pag. 21.)

La partie des contrées au nord du Derbend, que l'on comprend aujourd'hui sous le nom de *Daghestan*, ou de *pays de montagnes*, est encore habitée par les Caïtoukes. Un petit prince de cette nation réside dans la ville d'*André*, *Andrew*, ou *Endery*, située près de la rivière Actasch. Plus à l'est, sur la rive du Coïsou, paraissent encore les ruines de l'ancien *Endery*, que l'on serait tenté de prendre, à la ressemblance des noms, pour Semender, si le *Derbend-Namé*, cité par M. Reineggs[1], et en dernier lieu par M. Klaproth[2], ne disait positivement que l'ancienne Samander est la ville actuelle de Tarkou.

1 Page 92.

2 *Magasin asiatique*, t. I, p. 266, note 1.

NOTE XVII. (Pag. 22.)

Nous ne connaissons pas exactement la position du *Sérir*. Mass'oudi se contente de dire que tel pays confine à tel autre. Nous avons dû chercher à indiquer d'une manière plus précise leur situation relative. Nous présumons que le petit royaume de Sérir était dans les montagnes, au nord-ouest de Derbend, entre le territoire des Caïtakes et celui des Coumikes.

On a vu que, selon Balazori, le roi de Sérir prenait le titre de *Hérarzan-schah*, et que celui de Filan s'appelait Filan-schah. Mass'oudi rapporte, au contraire, que Filan-schah était le titre héréditaire des rois de Sérir. Le *Mérassid-ul-Ittila'* semble concilier ces deux assertions différentes, dans son article de *Filan*, que voici :

« *Filan*, ville et canton près de la Porte des Portes, « dans le royaume des Khazares. Les habitants de ce « pays sont chrétiens, et ont une langue particulière. « Leur souverain prend le titre de *Filan-schah*, qui « appartient exclusivement au roi de *Sérir*, et c'est « pourquoi le pays de Sérir est appelé *Filan*. On dit « que le *Sérir* est un district du *Filan* ».

NOTE XVIII. (Pag. 22.)

On trouve, dans la *Géographie de Bacouyi*, 6e climat, un article sur les *Zirhguerans*, dont voici la traduction :

« *Zirhguerans*, c'est-à-dire fabricants de cottes de

« mailles, nom de deux bourgs au-delà de la *Porte des*
« *Portes*, sur l'une des cimes des monts *El-Bourz*. Ces
« bourgs sont entourés de villages, de champs cultivés,
« de jardins et de forêts. Leurs habitants ont la taille
« haute, les cheveux blonds et de beaux yeux. Ils
« n'exercent d'autre métier que celui de fabricants de
« cottes de mailles et de cuirasses. Riches et généreux,
« ils aiment les étrangers, surtout ceux qui possèdent
« quelque science ou qui savent écrire. Grace au dif-
« ficile accès de leur pays, ils ne paient de tribut à
« personne. Ils ne professent aucune religion (révélée).
« Lorsqu'un des leurs est mort, ils coupent ses membres,
« les dépouillent de la chair, et recueillent ses os dans
« un vêtement, sur lequel ils inscrivent le nom du dé-
« funt, celui de son père, l'année de sa naissance et
« celle de sa mort, et qu'ils appendent dans l'intérieur
« de la maison; ensuite, ils prennent la chair et la
« donnent à manger, si c'est un homme, aux corbeaux,
« si c'est une femme, aux vautours ».

Cette même partie du Caucase fournissait encore, au treizième siècle, d'excellents armuriers. Le missionnaire Rubruquis, revenant de Tartarie, en 1253, passa les défilés du Derbend avec une escorte de vingt Mongols, chargés de le protéger contre les Alans qui infestaient cette route. « Il y avait deux de ces Mongols,
« dit Rubruquis (Chap. L), qui portaient une espèce
« d'armure, comme nos halecrets ou cuirasses; leur
« ayant demandé d'où ils avaient eu ces armes-là, ils
« me dirent qu'ils les avaient gagnées sur les Alains,
« qui sont excellents artisans à les forger. »

Lorsque le fameux Timour, après avoir ravagé les pays au nord de la mer Noire, traversa, en 1396, le Caucase pour retourner en Perse, « les habitants de « *Zeregheran*, dit son biographe Schéref-ud-din-Ali, « de Yezd, habiles ouvriers en cottes de mailles, « vinrent au-devant de l'empereur lui offrir leur « obéissance; ils lui firent quantité de présents de « chefs-d'œuvre de leur métier : sa hautesse les reçut « avec toutes sortes d'honnêtetés, et leur fit ses libé- « ralités [1]. »

Reineggs a trouvé dans le Caucase la même peuplade d'armuriers dont parlent Mass'oudi et Bacouyi :

« Au sud-ouest de Cara-Caïdak, dit-il, est une peu- « plade de 1200 familles appelée *Couvetschis*, ou fabri- « cants de cuirasses, depuis très-long-temps établie « dans le Caucase; car l'histoire du Derbend (écrite « dans le 11ᵉ siècle) en fait mention sous le nom de « Serkuwan (il faut lire Zirhgueran) : cette petite « nation se prétend originaire d'Europe; toutefois sa « langue n'a pas la moindre affinité avec aucune langue « européenne; mais elle est également étrangère à « toutes celles du Caucase, et ce peuple se distingue « de ses voisins, non-seulement par cette différence « d'idiome, mais aussi par ses mœurs, ses usages, son « amour de l'ordre et sa probité. Les *Couvetschis* se ser- « vent de tables, de chaises, de bois de lit, ainsi que de « couteaux et de fourchettes, à la manière européenne.

1 *Histoire de Timur-Bec*, trad. de Petis de la Croix, t. II, pag. 388.

« Les uns sont commerçants, les autres armuriers, « fabriquant des fusils, des pistolets, des sabres, des « couteaux, des cottes de mailles ; et comme il n'y a, « ni en Perse, ni en Anatolie, d'aussi bons armuriers « qu'eux, les produits de leurs forges y sont recherchés « et à haut prix. Les *Couvetschis* ne se livrent pas, « comme leurs voisins, au brigandage ; mais, garantis « par leurs rochers, ils prennent de bonnes précautions « pour leur propre défense. Ils gardent soigneusement « les deux seuls défilés qui donnent accès à leur pays, « et ne permettent, ni à leurs voisins, ni à d'autres « étrangers de pénétrer sur leur territoire. Ils ont un « dépôt de leurs productions dans un grand village sur « leur frontière, où ils trafiquent avec les étrangers. « Ils sont mahométans [1]. »

NOTE XIX. (Pag. 23.)

« Le territoire des Coumikes, ou Tchétchengues, « dit Jac. von Stæhlin, est borné, à l'ouest, par le « grand fleuve Souncha, qui le sépare de la petite « Cabardie ; au nord, par le Térék, et à l'est, par l'Aksaï [2]. » Cependant les Coumikes, de nos jours, habitent principalement les rives du haut Coïsou.

On voit que les Caïtaks, les Sérirs et les Coumikes se partageaient le pays qui est aujourd'hui appelé

1 Reineggs, *Beschreib des Caucasus*, p. 107 et suiv.

2 *Nachrichten von Tschirkassien*, dans Buschings *Magasin*, t. VI, p. 465.

Daghestan. Il est probable que ces peuples étaient Lezgues, comme ceux qui habitent maintenant les mêmes contrées. Une partie considérable de cette population professait encore, à la fin du 17e siècle, la religion de Moyse.

« Dans le pays de Boïnak, dit Nicolas Witsen [1] (qui « écrivait en 1690), ainsi que dans les principautés « tartares (Lezgues) circonvoisines, il y a des milliers « de Juifs. On estime que, dans la principauté d'*Osmin* « ou *Otsme*, ils sont bien au nombre de quinze mille. « Ils se disent originaires de Babel. La plupart cultivent « la terre; d'autres se livrent à divers genres d'industrie, « au lieu que presque tous les Tartares (Lezgues) font « le métier de soldat ou de brigand; mais, sous le « rapport des traits, des mœurs et du costume, ces « Juifs ne diffèrent nullement des Tartares.

« Les *Kaumouks*, ou *Leikses*, dit le même auteur « dans un autre endroit [2], sont mahométans. Ils se « disent descendre des anciens Assyriens. »

NOTE XX. (Pag. 25.)

On voit, par la description de Mass'oudi, que des nations qui habitaient le versant septentrional du Caucase, les Alans étaient la plus puissante. Dans le

1 *Noord en Oost Tartarye*, t. II, pag. 567. Cet ouvrage se compose de relations et de descriptions qui avaient été fournies à Witsen sur presque toutes les parties de l'Asie.

2 *Ibid.* pag. 703.

moyen âge, on les appelait *Ases*. Les Géorgiens leur donnent encore le nom d'*Ossi*, et à leur territoire celui d'*Ossethi*. Ammien Marcellin dit qu'ils furent appelés *Alans*, du nom de montagnes, *ex montium appellatione cognominati* [1], et Eustathius observe que leur nom veut dire *montagnard*, du mot *Ala*, qui, dans la langue des Sarmates signifie *montagnes* [2]; mais les Alans se nomment eux-mêmes *Ir*, ou *Iron*. Nous observerons, à cet égard, que, dans le *Schah-namé* [3], la contrée du Derbend est désignée sous le nom de *Iran*, et qu'au rapport de Reineggs [4], la partie orientale du Caucase, depuis les sources du fleuve Térek jusqu'au Derbend, était anciennement appelée *Iran*. Cette région comprend aujourd'hui une partie du pays des Ases, le pays des Tchetchenzes, et le nord du Daghestan.

Selon Procope, les Alans étaient un peuple Goth. « Peu de temps, dit-il, avant le règne d'Augustule, les « Romains avaient attiré dans leur alliance les Skirres, « les Alans et d'autres peuples Goths [5]. « Il dit encore : « Les Vandales émigrèrent des bords de la Méotide vers « le Rhin, après avoir appelé à eux les Alans, qui sont « aussi une nation gothique [6]. »

1 *Rer. Gestar.* Lib. XXXI.

2 Eustathii, *Comment.* in Dionys. Perriget. v. 305.

3 *Vie de Nouschirevan*, chap. *Guerdiden-i Kessra guird attraf.*

4 *Reisen in den Caucasus*, t. I, p. 32.

5 *Gothicæ Hist.* lib. I.

6 *Hist. Vandalicæ*, lib. I.

Les Alans sont au nombre des peuples barbares du nord qui acquirent une grande renommée par leurs invasions. Ils habitaient très-anciennement le pays situé vers les sources du Jaïk; s'étant établis par la suite au nord du Caucase, sur les rives du Tanaïs et les côtes des Palus-Méotides, ils firent, d'abord sous le règne de Tibère, puis sous le règne de Titus, deux invasions au midi du Caucase, où ils ravagèrent l'Arménie et la Médie[1]. Leur domination, qui s'étendait sur une partie du nord de l'Asie, fut renversée, dans le 4e siècle, par les Huns, qui les vainquirent et en firent un grand carnage. Les restes des Alans furent obligés de marcher sous les drapeaux des Huns, et allèrent avec eux envahir le pays d'Ermenrich[2]. Selon Ammien, qui nous a laissé une description de ces peuples, les Alans étaient nomades, et n'avaient d'autres habitations que leurs chariots. Ils combattaient à cheval, légèrement armés. Leur mœurs étaient moins grossières que celles des Huns, et l'on remarquait que leurs chefs avaient presque tous les cheveux blonds.

Dans le cinquième siècle, les Alans, joints aux Suèves et aux Vandales, entrèrent dans la Gaule, se dirigèrent vers les Pyrénées, franchirent ces monts et ravagèrent l'Espagne, que ces trois peuples se partagèrent : les Suèves s'établirent dans la Galice, les

1 Flav. Josephus, *De Antiquit.* lib. XVIII, cap. VIII. — Id. *De Bello judaïco*, lib. VII, cap. VII, edit. Havercampii. — Hegesippus, *De Hierosolymitano Excidio*, cap. LI.

2 Ammianus Marcellinus, *Rer. Gest.* lib. XXXI.

Alans dans la Lusitanie et la province de Carthagène; les Vandales dans la Bétique. Ces derniers ne tardèrent point à passer en Afrique, et conquirent la Mauritanie [1]. Il y avait un corps d'Alans dans l'armée de Gensérich en Afrique [2]. A cette même époque, des Alans se partageaient les terres du Valentinois, en France; ils se mettaient en possession des districts de la Gaule ultérieure, que le patricien Ætius leur avait donnés, expulsant les seigneurs de ces cantons, et soumettant par les armes les habitants qui ne voulaient pas leur obéir [3].

Voici quelle est l'origine des Alans, s'il faut en croire l'ancienne chronique géorgienne de Wakhtang. Lorsque les Khazares firent leur première invasion en Géorgie (on n'en indique pas l'époque), leur roi donna à son fils Ouobos les prisonniers géorgiens qu'il avait enlevés dans le Khartel-Somkhitti, ou Géorgie arménienne, avec tous les pays du Caucase, depuis l'extrémité occidentale de ces monts jusqu'au Térek. Ouobos se fixa dans ces contrées, et ses descendants sont les *Ousni*, c'est-à-dire les habitants de l'Osethie actuelle [4].

La forteresse que les auteurs arabes désignent sous le nom de *Château de la Porte des Alans*, était, sans doute, le fort de Dariel, dont on voit encore des

1 Isidori, Archiep. Hispalensis, *Hist. Vandalorum.*

2 Procopius, *Hist. Vandalicæ*, lib. I.

3 Prosperi *Chronicon.*

4 Klaproth, *Reise*, etc., t. II.

vestiges, sur la rive gauche du fleuve Térek, près de sa source. Ce château, situé presque au sommet du versant méridional du Caucase, dominait une étroite vallée, formée par de hautes montagnes très-escarpées. Selon l'Histoire de Géorgie, Dariel fut bâtie sous le règne de Mirvan (qui occupa le trône depuis l'an 167 jusqu'en 123 avant J. C.) pour servir de boulevard à la Géorgie contre les irruptions des Khazares [1].

M. Klaproth pense que Dariel est la fameuse porte Caucasienne, dont Pline l'ancien parle en ces termes: « Là, où les montagnes s'entr'ouvrent subitement, on « voit des portes garnies de poutres ferrées. Au bas, « le fleuve *Diri-Odoris* roule ses ondes, et sur un rocher « en deçà de ce fleuve, est un château nommé *Cumania*, « bâti pour défendre ce passage contre des peuples « innombrables ». Le nom *Diri-Odoris*, dit M. Klaproth, semble cacher le nom géorgien *Terghis-Mdinare*, qui signifie *la rivière de Terghi.*

On ne pouvait pas, selon l'observation de Reineggs, choisir pour une forteresse une position plus avantageuse que celle de Dariel; car mille hommes de garnison suffiraient pour disputer ce passage à cent mille. On voit encore les ruines de ses murs à près de sept cents pieds au-dessus du fleuve, ainsi qu'un bel aquéduc taillé dans le roc, et un escalier voûté qui descendait le long du rocher jusqu'au bord du Térek, pour servir sans doute à monter de l'eau au château

1 *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. Klaproth, t. I, pag. 460.

quand l'aquéduc n'en fournissait pas assez [1]. Cet escalier et une tour sont les deux monuments les mieux conservés de cette ancienne forteresse en ruine [2].

La difficulté du passage de Dariel provenait de ce que le Térek était resserré par des rochers escarpés qu'il fallait gravir; mais, il y a peu d'années, l'empereur Alexandre fit ouvrir, sur le bord de cette rivière, une route plus commode, qui forme à présent la principale voie de communication entre la Russie et la Géorgie [3].

M. Lehrberg observe avec raison que les rivières qui viennent du nord se jeter dans la mer Noire, comme le Tanaïs ou Don, le Danube et d'autres, ont probablement reçu leurs noms des Alans, ou Ases, dans la langue desquels *Don* signifie *eau* et *rivière*. Aussi s'ajoute-t-il aux noms des rivières qui coulent dans leur pays, comme *Arradon*, *Kuredon*, *Usdon*, etc. [4].

Cette circonstance vient à l'appui des témoignages historiques, qui nous font connaître que les Alans, ou Ases, occupaient anciennement les contrées au nord de la mer Noire.

1 Reineggs *Reise*, pag. 225.

2 *Reise in die Krym und den Kaukasus*, von Engelhardt und Parrot, Berlin 1815, in-8, pag. 162.

3 *Ibid.* pag. 159 et 162.

4 *Untersuchungen* zur Erlaüterung der ælteren Geschichte Russlands. St.-Pétersb., 1816, in-4, pag. 399.

NOTE XXI. (Pag. 27.)

C'est le peuple que nous connaissons sous le nom de *Tcherkesses*, ou *Circasses*. Le pays qu'il habitait au dixième siècle est appelé *Casatchia* par Constantin Porphyrogénète, qui le place au midi du Caucase; au nord de cette chaîne était l'Alanie[1]. On voit donc que les Caschakes occupaient à peu près les mêmes régions où l'on trouve aujourd'hui les Circasses, qui sont encore appelés *Caschakes* par leurs voisins actuels, les Ossètes et les Mingréliens. Les Russes les connaissaient jadis sous le nom de *Cassogues*. Toutefois les Circasses se nomment eux-mêmes *Adighé*[2].

« Au midi de la Casatchia, dit Constantin, était la « Papaghie, et au midi de la Papaghie, la Zekhie, qui « s'étendait l'espace de 300 milles, sur la côte de la mer « Noire, depuis le fleuve Oucroukh (le Couban), qui « la séparait de Tamatarkha (Taman), jusqu'à la ri- « vière de Nicopsis, limite de l'Abasgie. » Il ajoute que les *Zekhes* possédaient des îles près de la côte, où ils se réfugiaient lorsque les Alans faisaient des invasions dans leur pays; et Mass'oudi nous apprend que les Caschakes avaient, sur le bord du Pont-Euxin, des places fortifiées où ils cherchaient un asyle contre les Alans. Les *Zekhes* et les *Caschakes* étaient deux branches de la même nation. George Intenario, qui

1 *De Adm. imp.*, cap XLII.

2 *Voyage au Caucase*, par M. Klaproth, t. II, pag. 377.

nous a donné la description du pays des Circassiens, dit qu'ils se nomment eux-mêmes *Adiges*, mais que les Grecs et les Italiens les appellent *Ziches*.

Schems-ud-din de Damas place au nord de la mer Noire un peuple chrétien nommé *Ezkesch* ازكش, qui était voisin des Alans, des Russes et des Bordjans. Plusieurs autres géographes en font aussi mention; peut-être désignent-ils les *Zekhes*.

Ne serait-ce pas du nom de *Caschak*, prononcé *Casak* par les Alans, *Cassogue* par les Russes, que vient le nom de *Cosaque*? On peut alléguer à l'appui de cette opinion que, dans le gouvernement de Penza, les Cosaques sont appelés Tscherkasses [1].

NOTE XXII. (Pag. 31.)

Il est digne de remarque que l'on trouve encore, au nord de Derbend, une peuplade arabe, nomade, composée de 800 familles qui descendent, dit-on, des colons que les khaliphes envoyèrent dans cette contrée lorsqu'ils l'eurent conquise, vers le milieu du huitième siécle [2].

NOTE XXIII. (Pag. 34.)

Tous ces titres sont turcs. *Ilk* signifie le premier, *princeps*. *Bak* est sans doute le même nom honori-

1 Gaspari etc., *Neue Erdbeschreibung*, t. XII, pag. 416.
2 Idem, *ibid.*, pag. 739.

fique que *bik*, ou *bey*. *Khacan* était le titre des souverains turcs et tatares. Les princes turcs de la Transoxane, dont il est souvent parlé dans l'histoire des Perses, y sont toujours désignés par le titre de *khacan;* mais il fut aussi adopté par les chefs d'autres nations, comme, par exemple, les rois des Avares et ceux des Boulgares. Ainsi, quoique les Khazares ne fussent pas de race turque, leur souverain prenait des titres usités chez une nation qui avait été long-temps puissante dans le nord de l'Asie.

Constantin Porphyrogénète et son continuateur parlent du *khacan* et du *bey* des Khazares [1].

NOTE XXIV. (Pag. 40.)

On serait tenté de croire que c'est un conte des voyageurs Ebn Fozlân et Ebn Haoucal, si M. Klaproth ne nous apprenait, d'après les historiens chinois, qu'un semblable usage s'observait à l'inauguration de chaque khacan des Turcs, dans des temps antérieurs à la puissance des Khazares. « Quand on proclamait « un khacan, disent ces historiens, les Grands le por« taient sur un feutre, et lui faisaient faire neuf tours; « à chaque tour, il était salué par tout le monde. En« suite on le mettait à cheval, et on lui jetait autour « du cou une pièce de taffetas avec laquelle on le ser« rait si fort, qu'il était près d'expirer. On le relâchait, « et à l'instant on lui demandait combien de temps il

1 *De Adm. imp.*, cap. XLII. — Stritter, t. II, pag. 567.

« comptait régner. Le trouble de son esprit ne lui per-« mettait pas de répondre au juste à cette demande ; « on regardait cependant sa réponse comme une pré-« diction sur la durée de son règne [1].

NOTE XXV. (Pag. 48.)

Les *Sissadjans* étaient la postérité de Sisag, quatrième descendant de Haïg, que les Arméniens regardent comme la souche de leur nation. Sisag alla s'établir dans le pays situé entre l'Aras et le lac de Sevan, contrée qui fut appelée *Sisagan*, et que l'on désigne aussi sous le nom de *Siounikh*. « Lorsque, au « milieu du deuxième siècle avant notre ère, dit « M. Saint-Martin [2], le premier Arsacide, Vagharschag, « monta sur le trône d'Arménie, il forma du pays « occupé par la postérité de Sisag une grande prin-« cipauté qui porta le nom de *Sisagan*, et plus géné-« ralement celui de *Siounik'h*; elle formait, à cette « époque, la limite, du côté du nord-est, du pays « habité par les peuples qui parlaient la langue armé-« nienne. Cette souveraineté fut pendant fort long-« temps l'une des plus puissantes qui existèrent dans « l'Arménie. Elle fut gouvernée, jusqu'à la fin du on-« zième siècle, par une race de princes qui furent « d'abord soumis aux rois d'Arménie, mais qui, après

1 *Journal Asiatique*, Paris, 1826, t. VII, p. 267.

2 *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, pag. 210.

« la conquête de l'Arménie par les Persans, jouirent « presque de tous les droits de l'indépendance. — « Après la conquête de la Perse par les khaliphes, les « princes des Siouniens conservèrent leur indépen- « dance et combattirent plusieurs fois avec succès « contre les Arabes. Ce fut vers cette époque que se « forma la principauté particulière de *Sisagan*, qui « occupait la partie orientale du pays des Siouniens. « Ces deux souverainetés contractèrent souvent des « alliances avec la race royale des Pagratides. Les « princes des Siouniens entretenaient des relations « politiques et diplomatiques avec les empereurs de « Constantinople, qui, dans les actes de leur chancel- « lerie, leur donnaient, aux neuvième et dixième « siècles, le titre d'Ἄρχωντοῦ Συνῆς, princes de Syn. »

Le nom arménien de *Sisagan* est écrit *Sissadjan* par les Arabes, qui, nous l'avons déja fait observer, substituent souvent le son *dji* au *ghe* persan et arménien.

NOTE XXVI. (Pag. 50.)

Voici, selon Balazori, l'origine de la ville de *Calicala*. Arminacouss, prince arménien, qui, à la faveur des troubles de l'empire romain, s'était emparé d'une partie de l'Arménie, laissa, en mourant, une veuve nommée Câli, qui fonda la ville de Calicala. Ce nom signifie : *Bienfait de Cali*. M. Saint-Martin pense que Calicala est altéré du nom arménien *Garin-K'hagakh*, donné à la même ville que les

Grecs appelaient *Théodosiopolis*. Elle était située près d'Arzroum [1].

NOTE XXVII. (Pag. 71.)

Nous venons de rapporter ce que nous avons trouvé sur les Khazares dans les ouvrages manuscrits d'auteurs mahométans que nous avons été à même de consulter. Nous allons maintenant recueillir les notions qu'on trouve ailleurs sur ce peuple, en commençant par citer ce que l'ancienne histoire de Perse, qui nous a été conservée dans le *Schahnamé*, raconte d'une invasion des Khazares dans l'Asie mineure, à une époque très-reculée.

Gouschtasb, fils du roi de Perse Lohrasb (qui régnait environ 450 ans avant notre ère), se voyant calomnié auprès de son père, alla chercher un asyle à la cour du *Caïssar* de *Roum*, c'est-à-dire, du César, ou de l'empereur du Roum. Par ce dernier nom, Firdaoussy, de même que les autres écrivains mahométans, désigne l'Asie mineure. Le poète persan n'a pas fait attention que le règne de Lohrasb était fort antérieur aux Césars et à la domination romaine. Dans un chapitre précédent, il commet une autre erreur de ce genre; en parlant d'une époque qui devança de plusieurs siècles la naissance de Jésus-Christ, il dit que le Caïssar rassembla les évêques سقف, les patriarches بطريق et les catholicons جاثليقان.

1 *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, pag. 215, note a.

Le jeune Gouschtasb était à la cour du Caïssar, ou du souverain de l'Asie mineure, dont la résidence n'est pas indiquée autrement que par le nom de *Scharistan* شارستان, qui signifie *ville*, lorsqu'il parut sur la frontière du Roum une armée khazare خزر, conduite par le roi de cette nation, Eliass الياس, fils de Mihrass مهراس, guerrier renommé par sa valeur et ses nombreuses expéditions. Le Caïssar consulte son hôte sur le parti qu'il doit prendre. Tentera-t-il de désarmer l'ennemi, en lui prodiguant ses trésors, ou marchera-t-il à sa rencontre? Le jeune prince persan opine pour le combat, et promet la victoire. Déja les deux armées sont en présence. Dans ce moment un émissaire de l'astucieux roi des Khazares paraît devant Gouschtasb, et veut l'engager, par de brillantes promesses, à abandonner le parti du Caïssar; mais ses offres séduisantes sont repoussées avec dédain. Alors, les trompettes donnent le signal du combat. Le Caïssar avait confié le commandement de son aile droite à son fils *Saçaïl*, et lui-même conduisait l'aile gauche. Les guerriers des deux armées se confondent; l'air retentit soudain du cliquetis des armes, et des fleuves de sang coulent dans la plaine. Gouschtasb aperçoit Eliass et court à sa rencontre; les deux cavaliers se joignent, armés de lances et de flèches. Eliass veut porter un coup terrible à son ennemi; Gouschtasb l'esquive avec adresse, et frappe de sa lance la cuirasse du Khazare, qui tombe de cheval comme un homme ivre. Il le saisit par la main, et le

traîne aux pieds du Caïssar. Puis, il fond sur l'ennemi, tue, ou fait prisonniers nombre de guerriers, et, laissant aux Romains le soin d'achever la victoire, il revient auprès du Caïssar, qui embrasse étroitement le jeune héros, en rendant graces au Créateur du triomphe de ses armes [1].

Les Khazares n'étaient pas connus quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne; mais comme le peuple qui fit alors une invasion dans l'Asie mineure venait sans doute du Caucase, Firdaoussy l'a désigné par le nom de la nation qui, de son temps, dominait au nord de cette chaîne, et faisait des irruptions dans le midi de l'Asie.

C'est vraisemblablement par la même raison que l'ancienne chronique géorgienne de Vakhtang donne le nom de *Khazares* à un peuple qui, selon ce qu'elle rapporte, fit une invasion en Géorgie, avant même le règne du roi de Perse Féridoun, d'un siècle antérieur à celui de Lohrasb. Les Khazares, dit cette chronique, ayant alors franchi les deux défilés appelés *portes de Derbend et de Dariel*, dévastèrent la Géorgie et l'Arménie, et imposèrent un tribut aux habitants de la Géorgie et du Caucase. Le roi des Khazares donna même à son fils Ouobos la partie du Caucase qui est à l'occident du Térek, et à l'un de ses neveux le pays des Lekes, situé sur la côte de la mer Caspienne, au nord de Derbend; mais la Géorgie fut délivrée du

1 Règne de Lohrasb, chap. : فرستادن قيصر كشتاسب را بجنك الياس.

joug des Khazares par Féridoun, et passa sous la domination des rois de Perse [1].

Les historiens arméniens nous apprennent que les Khazares firent une invasion en Arménie, sous le règne de Vagharsch, fils de Tigrane, lequel perdit la vie dans une bataille qu'il leur livra en l'année 198 de notre ère. Ils pénétrèrent aussi dans ce royaume au temps de Tiridate II, fils de Khosrow, qui régna de 259 à 314. Dans la première moitié du sixième siècle, lorsque Cobad, père de Nouschirévan, occupait le trône de Perse, les Huns (probablement les Khazares) franchirent le Caucase, ravagèrent l'Arménie et poussèrent leurs incursions jusque dans l'Asie mineure [2].

Les historiens de Byzance parlent des Khazares, pour la première fois, à l'occasion d'une irruption qu'ils firent, en Perse, dans l'année 626, de concert avec l'empereur Héraclius. Ils passèrent par les portes Caspiennes, et pénétrèrent dans l'Azerbaïdjan, sous les ordres de Ziebil, lieutenant-général de leur khacan. Ziebil ayant été rendre hommage à l'empereur romain, descendit de cheval dès qu'il aperçut ce monarque, et se prosterna devant lui avec toute sa suite. Héraclius honora le général khazare, en l'appelant son fils ; il lui posa même sa propre couronne sur la tête. Ziebil

1 Chronique de Vakhtang dans *Reisen in den Caucasus und nach Georgien*, von M. J. Klaproth, t. II, p. 64 à 86.

2 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. St-Martin, tome II, pag. 301, 305 et 330.

laissa à l'empereur une grande partie de son armée, et retourna dans son pays [1].

Il y eut deux alliances de famille entre les khacans des Khazares et les empereurs romains. Justinien Rhinotmète épousa, en 702, la fille du khacan, et en 731, Léon l'Isaurique fit épouser à son fils Constantin Copronyme la fille du souverain des Khazares, après qu'elle eut embrassé la foi chrétienne. De ce mariage naquit, en 750, Léon, surnommé le Khazare, qui succéda à son père [2]. Dans son traité *de l'Administration de l'empire*, Constantin Porphyrogénète blâme sévèrement ces alliances avec des rois barbares. Il recommande à son fils de ne pas suivre de semblables exemples, lui citant le terrible et immuable statut de Constantin-le-Grand, inscrit sur la table sacrée de l'église de Sainte-Sophie, lequel défend à tout empereur romain, sous peine d'anathême et d'excommunication, de contracter quelque affinité avec le chef d'une nation qui serait étrangère aux Romains par ses mœurs, et surtout d'une nation non chrétienne; les seuls Francs exceptés, avec lesquels le grand Constantin permit à ses successeurs de s'allier par le mariage, non-seulement parce qu'il tirait lui-même son origine des contrées qu'ils habitent, mais aussi en considération de l'antique noblesse et splen-

1 Nicephorus Patriarcha, Theophanes, Anastasius, Cedrenus, ap. Stritter, *Memoriæ Populor.* etc., Tom. III, p. 550.

2 *Ibid.* Tom. II, p. 565.

deur de ce peuple, et de ses étroites liaisons avec les Romains [1].

Dans ce même écrit, Constantin Porphyrogénète indique à son fils la conduite politique qu'il devra tenir pour se garantir de la puissance des Khazares. Il lui conseille de cultiver l'amitié des Gouzes et des Alans, parce que ces peuples peuvent tenir en échec les Khazares, leurs voisins, et les forcer de respecter le territoire de l'empire. « Avec l'alliance des Alans, « lui dit-il, les Romains n'ont point à craindre que les « Khazares viennent attaquer leurs possessions dans la « Chersonèse; car les Alans n'auraient qu'à s'avancer « au nord pour leur couper la communication entre « le Wolga et le Don; ensorte que les Khazares, tant « qu'ils seront menacés par les Alans, ne pourront « rien entreprendre contre les provinces romaines [2]. »

Il y avait un corps de Khazares parmi les troupes étrangères qui étaient au service des empereurs de Byzance [3].

Constantin Porphyrogénète a consigné, dans son livre *des Cérémonies de la cour de Byzance*, les titres que les empereurs romains donnaient aux souverains étrangers dans les lettres expédiées de leur chancellerie, et la valeur de la bulle d'or qu'on attachait aux différentes missives. Si cette valeur était proportionnée à

1 *De Adm. Imp.*, cap. XIII.

2 *Ibid.*, cap. II.

3 Const. Porphyr. *De Cærimoniis Aulæ Byzantinæ*, Lipsiæ 1751, in-fol., lib. II, cap. XLIV, p. 381 et cap. XLIX, p. 400.

la considération dont jouissaient les princes étrangers à la cour de Byzance, il faudrait en conclure que le khacan de Khazarie était regardé comme le plus puissant de ces princes. Les lettres que l'empereur lui adressait portaient cette suscription : *Au très-noble et très-illustre khagan de Khazarie;* et elles étaient scellées avec une bulle d'or de trois solides, tandis qu'on n'attachait qu'une bulle d'or de deux solides aux lettres impériales destinées pour le pape, le roi de France, les princes d'Alanie et d'Abasgie, les archontes ou souverains de Rossie (Russie), Chrobatie et Moravie, des Serbes, des Turcs (Hongrois) et des Patzinakes [1].

Au rapport des historiens du Bas-Empire, les Khazares occupèrent, dans le septième siècle, le pays qui venait d'être abandonné par les Boulgares. « Lorsque, disent-ils, après la mort de Crobat, roi des « Boulgares, ses cinq fils se furent séparés, chacun à « la tête de son peuple, et que les quatre puînés eurent « émigré vers l'occident, l'aîné, nommé Batbaïa (var. « Bathaia, Bathala, Basian, Baian), restant seul dans « le pays à l'est du Don, la nombreuse nation des « Khazares sortit de la Berzylie, contrée voisine de la « Sarmatie, et s'empara de tout le pays à l'est de ce « fleuve, jusqu'au Pont-Euxin. Alors Batbaïa, prince « de la première Boulgarie, fut forcé de leur payer un « tribut, et il le leur paie encore. » Cet événement est placé, sans date précise, sous le règne de Constantin III, entre les années 642 et 668. —

1 *Ibid.* lib. II, cap. XLVIII, p. 397, et seq.

Nous ignorons quelle est cette contrée que les historiens de Byzance appellent *Berzylie.* On a lu, dans le chapitre premier, que Nouschirévan, ayant fait la paix et conclu une alliance de famille avec le roi des Turcs (Khazares), au nord de Derbend, eut avec lui une entrevue à *Berssiliye* برسليه La Géographie attribuée à Moyse de Khorène nomme les *Barséliens* parmi les peuples qui habitent la Sarmatie; elle dit que l'Ethil (Volga) se divise en soixante-dix bras qui défendent la nation des *Barséliens.* On y trouve encore ce passage : « Le roi du Nord, ou le khagan, « est le prince des Khazares; la reine, ou la Khathoun, « femme du khagan, est de la nation des *Barséliens* [1]. »

Au nord du Caucase, ce n'étaient pas seulement les Boulgares qui payaient un tribut aux Khazares; l'annaliste russe Nestor nous apprend que plusieurs peuples Slaves étaient également leurs tributaires, et qu'ils s'affranchirent de cette obligation lorsqu'ils eurent été réunis sous le sceptre d'un prince russe. Oleg, successeur de Rurik, défendit en 884 aux Sévériens, et l'année suivante aux Radimitsches, de rien payer aux Khazares. Or, ces peuples habitaient le pays à l'orient du haut Dniéper, qui est arrosé par la Desna et la Soscha ; ce qui fait voir jusqu'où s'étendait, à l'ouest, la domination des Khazares. Sviatoslaw, petit-fils de Rurik, leur fit la guerre, en 965. Il les vainquit et leur prit la ville de *Belaïa-Wescha* sur le

1 *Mémoires sur l'Arménie*, par M. St-Martin, t. II, p. 355.

Don [1]. Depuis lors, il n'est plus question des Khazares dans les Annales russes.

Il est probable que c'est de la même expédition de Sviatoslaw que parle Ebn Haoucal [2], lorsqu'il dit: « Les Russes vinrent, en 358 (969), et tuèrent les « habitants des bords de l'Itil, Khazares, Boulgares et « Bourtasses, dont ils occupèrent les pays. Les habi- « tants d'Itil (capitale des Khazares) se réfugièrent, « les uns dans la forteresse *la Porte des Portes*, les « autres dans une île de la mer Caspienne, nommée « *Siahcouyé*. A la même époque, les Russes saccagèrent « la ville de Semender et son territoire, qui était cou- « vert de vignes et de vergers. » Il y a, entre la date de Nestor et celle du géographe arabe, une différence de quatre années; mais le témoignage de ce dernier auteur, qui était contemporain, mérite peut-être plus de foi.

La place de *Belaïa-Wess*, que Sviatoslaw prit aux Khazares, avait été construite par des architectes grecs. A la demande du khacan et du beg des Khazares, l'empereur Théophile leur avait envoyé, en 834, des ingénieurs qui bâtirent une forteresse sur la rive du Don, pour défendre la frontière orientale de la Khazarie contre les incursions des Petchénègues, et cette place, ajoute Constantin Porphyrogénète, où les Khazares entretinrent une garnison qu'on relevait

1 Nestors *Russische Chronike*, übersezt von Scherer, Leipzig 1774, in-4°, p. 53 et 85.

2 Ms. de Leyde, p. 145.

tous les ans, reçut le nom de *Sarkel*, qui veut dire, en khazare, *l'hospice blanc* [1]. Or, *Belaïa-Wess* signifie, en russe, le *bourg blanc;* et M. Lehrberg démontre que cette forteresse devait être située à environ soixante-dix werstes de l'embouchure du Don [2].

On est étonné que la chute d'une puissance qui domina dans le nord pendant plusieurs siècles ne nous soit connue que par ce peu de mots de l'historien Cédrène : « L'empereur Basile II Porphyro-« génète envoya, en 1016, une flotte en Khazarie, « sous les ordres du duc Mongus, fils d'Andronic, qui, « avec l'assistance de Spheng, frère du souverain « russe Wolodimir, soumit cette contrée, après avoir « fait prisonnier, dans une bataille, George Tzula, roi « des Khazares [3]. » La chronique de Nestor ne parle pas de cette expédition combinée des Grecs et des Russes; on n'y trouve aucun prince du nom de Spheng; et, dans l'année 1016, c'était Sviatopolk, fils de Wolodimir, qui régnait sur la Russie; mais on voit dans ces Annales que les Russes s'étaient emparés, avant l'année 988, de Tmoutarakan ou Tamatarga (Taman), ville khazare sur la rive orientale du Bosphore cimmérien; car le grand-duc Wolodimir, faisant cette année le partage de ses états entre ses douze fils, donna à Mstislaw la principauté de Tmoutarakan.

1 *De Adm. Imp.*, cap. XLII.

2 *Untersuch.* zur Erlauterung der alteren Geschichte Russlands, pag. 441.

3 Ap. Stritter, *Mem. popul.*, t. II, p. 577.

On lit encore dans ces Annales que Mstislaw fit, en 1022, la guerre aux Cassogues (c'est-à-dire aux Caschakes, ou Circasses), qu'il soumit au tribut; et qu'en 1023, il marcha contre le grand-duc Jaroslaw, son frère, à la tête d'une armée composée de Khazares et de Cassogues [1].

Au dixième siècle, le territoire des Khazares était borné, au midi, par la mer Caspienne et les derniers rameaux du Caucase; à l'ouest, par le Don, qui le séparait du pays des Gouzes et des Patchinakes, Turcs nomades; par les Palus-Méotides et le Bosphore cimmérien, où était située la ville khazare de Phanagorie, ou Tamatarkha. Au nord, ils avaient pour voisins les Boulgares du Volga, et à l'orient, des Baschkires et des Turcs Gouzes, qui parcouraient les steppes au nord-est de la mer Caspienne.

On voit, par les relations de Jean du Plan-Carpin [2] et de Guillaume de Rubruquis [3], que la Chersonèse Taurique était appelée Khazarie, dans le treizième siècle; d'où il est naturel d'inférer que cette presqu'île avait appartenu aux Khazares; mais à quelle époque fit-elle partie de leur domaine? nous n'avons pu trouver aucun témoignage historique qui le fasse connaître : du moins est-il certain que, dans le dixième siècle, toute la Chersonèse était province romaine. Fut-ce plus tard? dans le siècle suivant, la puissance

1 Nestor, trad. de Schérer, p. 109 et 123.

2 Chap. IV.

3 Chap. I et XIV.

des Khazares cessa d'exister ; ou était-ce antérieurement ? A la vérité, Procope, qui écrivait vers l'an 530, nous apprend que les Huns possédaient tout le pays situé entre Cherson, dernière ville de l'empire romain, et Bosphore, jadis république, qui en était éloignée de vingt journées[1]; mais ces Huns étaient-ils des Khazares ?

Nous lisons, dans la Vie des Saints, que, sous le règne de Constantin VI, qui occupa le trône depuis 780 jusqu'en 797, saint Jean de Parthenite, évêque d'un peuple Goth qui demeurait au nord de la mer Noire et relevait du khacan des Khazares, prit la fuite pour se soustraire aux mesures de rigueur dont il était menacé de la part de ce souverain, parce qu'il travaillait à détacher de son obéissance le peuple dont il était le pasteur spirituel[2]. On a cru que ces Goths habitaient la Chersonèse, et l'on en a conclu que cette presqu'île était alors sous la domination des Khazares ; mais Procope nous parle d'un peuple Goth établi, de son temps, à l'est du Bosphore cimmérien, et qui, professant la religion chrétienne, avait obtenu que l'empereur Justinien lui envoyât un évêque. Ne serait-ce pas le peuple dont il est question dans la vie de saint Jean, évêque de Gothie ?

Les Khazares sont fréquemment appelés *Turcs* par les historiens grecs et arabes. Les premiers les

1 *De Bello Persico*, lib. I, cap. XII.

2 *Acta Sanctorum*, Antverpiæ 1709, in-fol., t. V, p. 190. 26 junii.

distinguent, par le nom de *Turcs orientaux*, des Hongrois, qu'ils appelaient aussi Turcs, et dont le pays est souvent désigné, par eux, sous le nom de *Turquie :* les *Turcs orientaux qu'on appelle Khazares*, disent les historiens Théophanes et Anastase [1]. Il est vrai qu'à cette époque les peuples du midi confondaient sous le nom de *Turcs* les nations demi-barbares du nord de l'Asie ; mais peut-être aussi cette dénomination fut-elle donnée aux Khazares parce que leur armée était, en grande partie, composée de Turcs. Nous avons vu que les *Larssiyés*, qui étaient, sans doute, des Turcs mahométans, composaient le noyau de leurs forces militaires ; et comme leur territoire était environné de Turcs nomades, Gouzes, Petchénégues, Baschkires, etc., on peut supposer que dans leurs guerres ils avaient des corps auxiliaires de ces peuples ; car la population khazare ne devait pas être nombreuse. Leur puissance détruite, le pays qu'ils possédaient fut occupé par ces mêmes Turcs, connus des Orientaux sous le nom de *Captchaks*, et sous celui de *Coumans* par les nations au nord et à l'ouest de la mer Noire. Sous le nom générique de Captchakes étaient confondus un grand nombre de tribus turques, l'une desquelles s'appelait *Alars* الارس, selon le géographe Schems-ud-din de Damas [2] ; ce sont peut-

1 Ap. Stritter, *Mem. popul.* t. III, p. 550.

2 *Nokhbet-ed-dahr* etc., ms. arabe de la biblioth. de Leyde. Dans le ms. de cet ouvrage qui existe à la bibl. de Paris, ce nom est écrit *Alasch* الاش.

être les *Larssiyés*, dont il est question dans Mass'oudi. Le même géographe rapporte, d'après *Ebn-el-Ethir*, que les Khazares, un certain temps après qu'ils eurent embrassé le judaïsme, furent attaqués par une armée du Khorassan, qui s'empara de leur pays et les subjugua. Cet historien raconte aussi qu'ils se convertirent à l'islamisme, dans l'année 204 (819-20), et à l'occasion suivante : « Attaqués, dit-il, par les Turcs, « ils appelèrent à leur secours les habitants du Kho- « razm, qui leur dirent : *Vous êtes païens ; vous n'avez* « *qu'à devenir musulmans, et nous vous secourrons.* « Alors les Khazares se convertirent, à l'exception de « leur roi, et furent secourus par les Khorasmiens, « qui chassèrent les Turcs. Cela fait, le roi des Khazares « embrassa aussi l'islamisme[1]. »

De même que l'on ignore comment et à quelle époque précise la monarchie khazare fut détruite, on ne sait pas encore à quelle race d'homme ils appartenaient. Ils n'étaient pas Turcs ; le géographe Ebn-Haoucal, leur contemporain, dit que leur langue n'avait aucune affinité avec la langue turque. Il ne reste aucun vestige de la langue khazare, si ce n'est le nom déja cité de *Sarkel*, qui, au rapport de Constantin Porphyrogénète, signifie *hospice blanc*. Un auteur moderne anonyme observe que *sarghéli* veut dire, en hongrois, *lieu jaune*, de *sarga*, jaune, et *hély*, lieu[2].

1 *Nokhbet-ud-dahr*.

2 Uber die slawischen und rossischen Namen der 7. Wasserfalle, in den *Beitragen zur Kenntniss Russlands*, t. I, p. 410.

Cependant les Khazares n'étaient pas de la même race que les Magyares, puisque Constantin Porphyrogénète rapporte que les Cabares, qui étaient une des tribus khazares, forcés d'émigrer, à la suite d'une guerre malheureuse qu'ils avaient eu à soutenir contre d'autres tribus de la même nation, s'étaient retirés chez les Hongrois, qui occupaient alors, c'est-à-dire, à la fin du neuvième siècle, les plaines au nord de la Crimée, et qu'ils firent partie de la nation hongroise, quoique leur langue fût différente du hongrois [1]. Au reste, les Khazares et les Magyares étaient voisins, lorsque ces derniers habitaient le pays arrosé par le Don; mais, vers l'année 894, les Khazares, alliés aux Ghouzes, ayant envahi le territoire des Patchinakes, qui s'étendait du Volga au Jaïk, ces derniers, à leur tour, attaquèrent les Magyares, et les chassèrent de leur pays. Il paraît que, malgré cette séparation, le khacan des Khazares conserva quelque autorité sur ses anciens voisins, puisqu'il voulut leur donner un roi dans la personne de Lébédias, son gendre, l'un des principaux chefs des Magyares, et que, sur le refus de Lébédias, il les invita, par ses députés, à proclamer Arpad. Conformément à ses desirs, ils le proclamèrent en l'élevant sur un bouclier. Arpad fut le premier roi des Magyares, qui jusqu'alors n'avaient obéi qu'aux chefs de tribus, et il transmit le sceptre à sa postérité [2].

Selon l'historien arabe Ebn-el-Ethir, les Khazares

1 *De Adm. Imp.* Cap. XXXVII à XL.

2 *Ibid.* Cap. XXXVII.

étaient de la même race que les Géorgiens; mais le géographe Schems-ud-din de Damas, en rapportant cette assertion d'Ebn-el-Ethir, ajoute qu'elle n'est pas exacte, et que les Khazares étaient Arméniens [1]. On sait que les Géorgiens et les Arméniens se disent les descendants du patriarche *Thogorma*, qu'ils appellent *Thorgoma*. Or, il existe, en faveur de l'origine caucasienne des Khazares, un témoignage qui serait sans doute le plus authentique, s'il était certain que le document qui le renferme ne fût point supposé. C'est une lettre d'un roi des Khazares au ministre des finances d'un souverain arabe de l'Andalousie. Ce ministre, nommé Khasdaï, qui était Juif, ayant ouï dire qu'il existait dans le nord de l'Asie un prince qui professait la religion judaïque, ainsi que la plupart de ses sujets, prit la résolution de lui écrire, afin de savoir la vérité sur un fait aussi intéressant pour les Israélites, et en obtenir des renseignements au sujet de son royaume. Dans la lettre qu'il adresse au roi des Khazares, le ministre juif commence par se faire connaître. Il se dit habitant de Cortoubah (Cordoue), capitale de l'Andalousie, et serviteur d'Abd-our-Rahman (souverain de la dynastie des Ommiades, qui régna de 912 à 961), dont il lui trace la généalogie, et exalte la puissance, en lui vantant la richesse de ses États. Comme ce monarque recevait fréquemment des ambassadeurs de la part d'autres souverains, tels que le roi des Germains, le roi des

1 *Nokhbet-ud-dahr*.

Sclabes, le roi de Constantinople et d'autres, Khasdaï, s'informant toujours auprès de ces envoyés des nouvelles de ses frères les Israélites dans les pays lointains, apprit enfin, de la bouche de certains ambassadeurs du prince du Khorassan, lesquels exerçaient la profession de marchands, qu'il existait un royaume juif appelé *Cosri;* mais il ne voulut pas ajouter foi à leurs paroles, les croyant dictées par le désir de capter sa bienveillance. Toutefois, quelque temps après, des ambassadeurs de Constantinople lui apprirent qu'il y avait en effet un royaume khazare, dont le souverain, nommé Joseph, professait la religion judaïque, et d'où il arrivait, dans les ports de l'empire romain, des navires chargés de poisson, de pelleteries et d'autres marchandises. Khasdaï exprime le vif plaisir que cette nouvelle lui a fait éprouver, et annonce au roi des Khazares qu'il lui adresse cette lettre dans l'espoir d'obtenir des informations plus précises, le suppliant de satisfaire sur plusieurs points à sa juste curiosité. Comment des Israélites, lui demande-t-il, sont-ils venus s'établir dans ce pays? Quelle est l'étendue de votre royaume, le nombre de vos sujets, la force de votre armée, la quotité des impôts, l'ordre de succession, la suite de vos prédécesseurs, la langue nationale, le mode d'administrer la justice, enfin, quels sont vos voisins?

Le roi des Khazares daigna répondre à plusieurs de ces questions dans une lettre qui commence ainsi:
» Joseph, roi des Togarmiens, à Raf Khasdaï, fils
« d'Isaac, fils d'Esra, Espagnol, etc. Nous savions déja

« ce que tu nous as mandé de ton pays et de la famille « de ton souverain; car nos ancêtres et les siens se « sont adressés des lettres, comme l'attestent nos « archives et les vieillards de notre pays.

« Sache que nous sommes de la postérité de Japhet, « et les descendants de son fils Thogarma. Nous lisons « dans les livres généalogiques de nos ancêtres que « Thogarma eut dix fils : *Agiior*, *Tirous*, *Ouvar*, « *Ougin*, *Bizal*, *Tarna*, *Cozar*, *Tsanour*, *Boulgar*, « et *Savir*. Nous sommes issus de Cozar. Nos premiers « ancêtres, peu nombreux, eurent à combattre des « nations puissantes; mais Dieu leur donna le courage « et la force d'expulser ces nations de leurs territoires; « ils les poursuivirent jusqu'à un grand fleuve appelé « *Dona*, où elles sont encore établies, non loin de « Constantinople, et les Cozares occupèrent les contrées « qu'elles avaient dû abandonner.

« Au bout de plusieurs siècles, un descendant de « Cozar, le roi Boulan, ayant vu, en songe, un ange « qui l'instruisit de l'excellence de la foi judaïque, « interrogea des docteurs chrétiens et mahométans, « pour connaître quelle est la meilleure des trois reli- « gions, et, après cet examen, il se convertit au « judaïsme, que ses sujets embrassèrent à son exemple.

« Mais ce fut l'un de ses petits-fils et successeurs, « le pieux roi Obadias, qui établit dans ce royaume « les lois et les cérémonies sacrées de notre religion, « et qui éleva chez nous des temples à la Divinité.

« Il eut pour successeur son fils Ézéchias, auquel « succéda son fils Manassès; puis régna Énoch, frère

« d'Obadias, et après Énoch, son fils Isaac; ensuite le « trône passa, de père en fils, à Zabulon, fils d'Isaac, à Manassé, Nissi, Menachem, Benjamin, Aharon; « enfin, à moi, Joseph, qui suis fils d'Aharon : ainsi « le trône n'a été occupé que par des fils de roi; tout « étranger en est exclu. »

Joseph parle ensuite de l'étendue de son royaume, traversé par un grand fleuve, appelé *Juzzag*, sur les deux rives duquel, près de son embouchure, est située sa capitale, qui a trois parasanges de longueur et de largeur. Le palais du roi se trouve sur une île; c'est là qu'il réside en hiver; mais, au mois de mars, époque où les habitants quittent la cité pour aller passer la belle saison au milieu de leurs champs et de leurs jardins, le roi, qui a d'ailleurs deux autres résidences, part, avec ses ministres et les grands officiers de sa cour, et va jusqu'à une grande rivière nommée *Varschan* (ou Orschan), qui coule à vingt milles de sa capitale; ensuite, il parcourt tout son royaume, dont il décrit les limites; description qui n'est cependant pas très-claire.

» En suivant, dit-il, la côte (orientale) de la mer « (Caspienne), on trouve les habitants de Gargan « (Djourdjan), port de mer situé à un mois de distance « de notre royaume; ils sont mes tributaires. Vers le « midi, il y a, entre nos frontières et la Porte des Portes, « quinze nations nombreuses, qui habitent les mon- « tagnes; elles nous paient toutes un tribut, ainsi que « les habitants du pays de *Bassa* (?) et de *Tanat* (?) « jusqu'à la mer de Constantinople, à la distance de

« deux mois de chemin. A l'occident, treize peuples, « également très-nombreux, habitent les bords de la « mer de Constantinople et le pays au nord jusqu'à la « mer d'Youzag. Ces derniers demeurent dans des villes « sans murailles, et occupent tout le désert jusqu'aux « limites des *Higriens* (?). Leur pays s'étend l'espace de « quatre mois de chemin, et leur nombre égale celui « des sables de la mer; ils sont tous mes tributaires. « J'accorde aux Russes le passage, pour qu'ils entrent « dans leur territoire; ils leur font des guerres ter« ribles, et si je le leur permettais, ils dévasteraient « tout le pays des Ismaélites jusqu'à Bagdad. »

Nous trouvons, dans cette lettre, des notions qui s'accordent avec les récits des historiens grecs et des géographes arabes. En disant que la nation qui habitait, avant les Khazares, le pays arrosé par le Volga, et qui fut chassée de son territoire par ces peuples, alla s'établir sur les bords du Danube, le roi Joseph indique assez clairement les Boulgares, dont une partie, selon les historiens de la Byzantine, émigra des bords du Volga, et l'autre, avec son prince Batbaya, fut obligée de se soumettre aux Khazares qui arrivaient de la Berzylie.

Ce que le roi Joseph dit du passage que les Russes obtenaient du roi des Khazares, pour aller faire la guerre à d'autres nations, confirmerait, s'il en était besoin, les relations arabes des deux expéditions russes dans la mer Caspienne; et le peu de détails que le roi khazare donne sur sa capitale, est conforme aux descriptions de Mass'oudi et d'Ebn Haoucal.

Ces deux lettres furent publiées en hébreu, sous le titre de *Caoul-Moubesser*, ou d'*Annonce joyeuse*, par Isaac, fils d'Abraham, fils de Jehoudah A'crisch. L'éditeur nous apprend que, dans un voyage qu'il fit, en 1562, de Constantinople en Égypte, il lui tomba entre les mains une lettre adressée par Raf Khasdaï au roi des Cozares, ainsi que la réponse de ce prince, et qu'il avait jugé utile de les rendre publiques, pour faire connaître que les Juifs, depuis leur dispersion, avaient possédé un royaume sur la terre. Le texte de ces deux lettres fut inséré, avec une traduction latine, par le savant Jean Buxtorf, dans sa préface du *Liber Cosri* (ou Livre du Khazare), qu'il fit imprimer à Bâle en 1660.

Ce dernier ouvrage, traduit de l'hébreu par Buxtorf, contient l'exposition des dogmes du judaïsme, selon les principes des rabbins, dans des dialogues supposés entre un roi khazare païen, qui, connaissant les ténèbres où il est plongé, cherche à découvrir quelle est la meilleure des religions, et un savant rabbin, qui s'efforce de lui démontrer que sa croyance est la seule véritable. Averti en songe que Dieu agréait ses vertus, mais désapprouvait les pratiques de son culte, ce prince, doué d'une ame pieuse, après avoir longtemps médité sur le meilleur mode d'adorer l'Éternel, se décide à consulter un philosophe (païen), et l'interroge sur sa croyance. Peu satisfait de ses réponses, il fait venir un chrétien, puis un mahométan; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent le convaincre; il s'adresse enfin à un docteur juif: les premières paroles du

rabbin lui inspirant de la confiance, il écoute avec attention le développement de sa doctrine, et, entraîné par la force de ses arguments, il embrasse la foi israélite, qu'il fait également adopter à son peuple.

On voit que c'est une fiction dont un docteur rabbinite a fait usage, pour exposer, sous la forme de dialogues, les articles de sa croyance, et combattre les opinions des philosophes, ainsi que les principes des Juifs caraïtes. Jehudah Hallevi, ou le Lévite, Juif espagnol du douzième siècle, qui écrivit, en langue arabe, cet ouvrage très-estimé des Juifs de sa secte, nous apprend que le rabbin qu'il met en scène conversant avec le roi khazare vivait quatre siècles avant lui, et, selon des savants israélites plus modernes, cet interlocuteur était Rabbi Isaac Sangari.

Le livre de Cosri, divisé en cinq parties, fut traduit de l'arabe en hébreu par Rabbi Jehudah-Aben-Tysbon, et de cette dernière langue en latin par Johan Buxtorf; mais cet érudit hébraïsant ne veut pas croire à l'existence du royaume juif, dont il n'est fait mention, dit-il, nulle autre part. J. P. Baratier, qui, à l'âge de onze ans, traduisit la *Relation des Voyages de Benjamin de Tudèle*, et y joignit huit dissertations pleines de recherches, dont la septième [1] contient une version française des deux lettres mentionnées, par lui faite de l'hébreu; ce jeune savant, qui, selon le témoignage de son père, parlait couramment le latin à l'âge de

1 *Voyagè de Rabbi Benjamin de Tudèle*, in-12, tom., II, pag. 285 et suiv.

quatre ans et demi, qui, à six ans, lisait le grec et apprenait déja l'hébreu, traite aussi de fable tout ce que contient la lettre du roi Joseph. Selon lui, c'est une fiction de Khasdaï, qui voulut donner de la considération à ses co-religionnaires, en publiant qu'il existait un royaume juif. Basnage n'y croit pas non plus. Il dit, après avoir fait mention des mêmes lettres: « Mais il y a ceci de fâcheux, qu'on a beau chercher « ce royaume, on a beau en avoir la description faite « par le roi Joseph, on ne le trouve point. Benjamin « de Tudèle, qui voyagea partout, au douzième siècle, « pour chercher les restes de sa nation, ne découvrit « pas ce royaume si fameux. Tous ceux qui sont venus « depuis n'ont pu le déterrer. Cela seul suffit pour « faire voir qu'il est chimérique, et que c'est une ima- « gination, que l'envie d'avoir un royaume gouverné « par des Juifs a fait naître[1]. » Il fallait le témoignage des géographes arabes pour constater un fait qui paraît si peu vraisemblable. On pourrait citer, comme une preuve ultérieure de sa réalité, que les Lesghes et plusieurs autres peuplades du Caucase appellent encore aujourd'hui les Juifs du nom de *Ghyssr*, qui est leur manière de prononcer celui de Khazare[2].

1 *Hist. des Juifs*, 1707, in-12, tom. V, liv. VII, ch. I, pag. 1446.

2 Reineggs, *Réise in den Caucasus*, pag. 64.

NOTE XXVIII. (Pag. 81.)

Il y avait, au dixième siècle, deux royaumes boulgares, l'un sur le Volga, l'autre sur le Danube. Le premier est appelé *Boulgarie noire* par Constantin Porphyrogénète[1], et *Grande-Boulgarie*, par Théophanes.

Voici comment cet historien rapporte la dispersion des peuples Boulgares : Sous le règne de Constantin (642-668), Crobat, souverain de la Grande-Boulgarie, pays situé près des Palus-Méotides et arrosé par le fleuve Euphis[2], chef aussi de la nation appelée *Catragore*, qui appartient à la même race (que les Boulgares), laissa cinq fils : l'aîné, Batbaïan, demeura dans sa patrie; le second, Cotragus, ou (Cathargus), passa le Don, et se fixa vis-à-vis de son aîné; le troisième, nommé Asparuch, s'établit entre le Dniester et l'Onglon. Le quatrième et le cinquième émigrèrent jusqu'au-delà du Danube; le quatrième passa même avec toutes ses troupes dans la Pannonie, et se soumit au khacan des Avares, qui régnait sur cette contrée[3].

Nous avons vu que, selon Ebn Haoucal, la ville de Boulgar, sur le Volga, fut saccagée par les Russes

1 *De adm. Imp.*, cap. XII.

2 Ce fleuve, suivant Théophanes, se jetait dans le Pont-Euxin, vers son extrémité (orientale), près de Nécropyles et d'un promontoire appelé *la Face du Bélier*.

3 Ap. Stritter., tom. II, pag. 504.

dans l'année 358 de l'hégire, qui commence le 24 de novembre 968. Nestor ne fait pas mention de cet événement; et cependant il rapporte que le grand-duc Sviatoslaw fit, en 964, une expédition sur les bords de l'Occa et du Volga; qu'en 965, il attaqua et vainquit les Kozares; qu'en 966, il vainquit les Wætitsches, habitants du pays arrosé par l'Oka et la Wætka, dans le gouvernement actuel de Cazan, et qu'il leur imposa un tribut; qu'en 967, il fit la guerre aux Bolgares du Danube, et s'empara de leur capitale Perejaslavl: mais, selon cet annaliste, Sviatoslaw était à Kiew dans les années 968 et 969[1]. Il n'avait donc pas assisté à l'expédition dont parle Ebn-Haoucal, ou cet auteur se sera mépris, en croyant que la capitale des Boulgares saccagée par les Russes était celle du Volga.

Le continuateur de Nestor fait mention de plusieurs guerres entre les Russes et les Boulgares, dans le cours du douzième siècle, et désigne la capitale des Boulgares sous le nom de *Briæchimow*[2].

En 1223, des troupes de Tchinguiskhan firent une invasion dans le pays des Boulgares[3], et en 1236, ce petit royaume fut subjugué par les Mongols, qui saccagèrent alors la ville de Boulgar[4].

On voit encore les ruines de cette ancienne capitale

1 Nestor, trad. de Schérer, pag. 85 et suiv.

2 Sylvestre, continuateur de Nestor, trad. de Schérer, pag. 178, 222, 229, 246 et 250.

3 *Tarikh el-Kamil*, par Ebn el-Ethir, tom. XII.

4 *Djami ut-Tevarikh*, par Raschid, règne de Coubilaï.

dans le district de Spask, du gouvernement de Cazan, à environ vingt-huit lieues au sud de la ville de Cazan, et à deux lieues de la rive orientale du Volga. Ces restes, qui consistent dans quelques bâtiments en pierre, des tours, des caves, des tombeaux, et au milieu desquels on trouve un village nommé *Bolgari*, construit des débris de ces anciens édifices, sont entourés d'un rempart qui peut avoir une lieue et demie de circonférence et d'un fossé large de dix-huit pieds[1]. Pallas, qui le premier les a décrits, ne croit pas que le cours du Volga ait pu varier au point de passer maintenant à près de deux lieues de cette ville, s'il eût jadis baigné ses murs[2]; cependant, comme le terrain intermédiaire est bas et souvent inondé par les eaux du fleuve, il paraît, au contraire, probable que la ville de Boulgar était jadis située sur sa rive[3], conformément au témoignage des géographes arabes.

Dans l'année 1722, le czar Pierre I[er], se rendant, par les fleuves Moscwa, Occa et Wolga, sur la côte occidentale de la mer Caspienne, visita avec intérêt les ruines de Bolgar. Lorsqu'il fut à Astrachan, il écrivit au gouverneur de Cazan, pour lui recommander de

1 *Die Ruinen Bulghars*, beschrieben vom Prof. Erdmann zu Kasan, in den *Neuen allg. Geogr. Ephemeriden*, B. VII, s. 397, und 408.

2 *Voyages*, tom. I, in-4°, pag. 184.

3 Gerh. Fr. Müller, *Abhandl.* von der Völkern, welche vor Alters in Russland gewohnt haben (1772), in Buschings *Magazin*, th. XVI, s. 308.

faire étayer les anciens édifices qui y restaient encore debout et de veiller à leur conservation[1]. Ce gouverneur reçut aussi l'ordre de faire copier les inscriptions tumulaires qui se trouvaient à Bolgari. On en traduisit quarante-neuf, dont quarante-six étaient en arabe, et ne contenaient qu'une sentence de l'Alcoran, le nom du mort, sa qualité et le lieu de sa naissance. De ce nombre, vingt-deux étaient de l'année 623 de l'hégire (1226); les autres, depuis l'année 619 (1222), jusqu'à 742 (1341). Les trois dernières étaient arméniennes, et portaient les dates de 557 (1162), 984 (1576), et 986 (1579)[2].

Les cuirs de Russie sont encore appelés *boulgar*, dans la Boukharie ; cette ancienne dénomination indique qu'on y recevait jadis ces cuirs de la ville de Boulgar.

Au rapport de l'historien connu sous le nom de *Mounnedjim-Baschi*, lorsque les premiers pélerins boulgares, après la conversion de ce peuple au mahométisme, passèrent par Bagdad pour aller à la Mecque, quelques-uns d'entre eux, questionnés sur leur origine, dirent qu'ils descendaient d'une race croisée de Turcs et de Saclabes (Slaves), et qu'avant d'embrasser l'islamisme, ils étaient chrétiens[3].

1 *Auszug* aus dem Tagebuch des Schif-Hauptmanns, Fedor Ivanowitsch Soïmonow, etc., bey Müller, *Samlung russischer Geschichte*, t. VII, p. 212.

2 Pallas, *Voyages*, in-4°, t. I, p. 189.

3 *Tarikh* Mounedjim-Baschi, t. I, art. *Ummet Boulgar*.

Selon le *Mérassid-ul-Ittila*, abrégé du grand dictionnaire géographique de Yacout, *Boulgar* était la capitale des Saclabes.

Passons aux Bulgares du Danube. Leur émigration des contrées au nord de la mer Caspienne doit être antérieure à l'époque indiquée par Théophanes, puisque les Boulgares firent, dès l'année 501 de notre ère, une incursion dans l'Illyrique et la Thrace, et c'est la première fois qu'il est parlé de ce peuple dans l'Histoire du Bas-Empire.

En 678, sous l'empereur Pogoniate, les Bulgares, qui, peu auparavant, étaient venus s'établir dans le pays au nord du Danube, près de la rivière Onglon, ayant vaincu les Romains qui voulaient les en chasser, passèrent le Danube et occupèrent la Mysie inférieure, où ils subjuguèrent sept peuples slaves qui l'habitaient. Les Romains se virent forcés d'acheter par un tribut la paix de ces Barbares.

Depuis lors, les Bulgares firent souvent la guerre à l'Empire. Ils dévastèrent plusieurs fois la Thrace, et pénétrèrent jusqu'aux portes de Constantinople; mais ils furent convertis par les soins des empereurs de Byzance, vers l'année 867, et la religion chrétienne eut plus de force que les armes impériales pour contenir ces redoutables voisins [1].

Le souverain des Boulgares, en 578, prenait le titre de *khacan*. Deux fils du roi des Boulgares contemporain de l'empereur Constantin Porphyrogénète

1 Cedrenus, Zonaras, Nicephorus, ap. Stritter, t. II, p. 506.

s'appelaient *Conar-Tékin* et *Boulias-Tarkhan*[1]. *Tékin* et *Tarkhan* sont deux titres turcs : le premier se donnait, chez les Turcs, aux chefs de tribus ; le second, accordé comme une grande distinction, faisait jouir de certains priviléges. L'adoption de ces titres semble indiquer l'origine asiatique des Boulgares, et leur ancienne proximité de l'empire turc.

Constantin Porphyrogénète dit que les Boulgares appelaient leurs chefs *Voïlades*[2]. C'est probablement le titre slavon de *Voïvode*, altéré par une plume grecque. Les Boulgares étaient de la même race que les Slaves. « Selon tous les annalistes russes, dit Pierre « Rytschkow, et d'après la *Synopsis* de Kiew, im« primée, les Boulgares parlaient un dialecte slave[3]. »

Mass'oudi, Ebn Haoucal, et d'autres auteurs arabes, confondent souvent les Boulgares du Danube avec ceux du Volga.

Le nom de ce fleuve paraît identique à celui de *Bolghar*, que les Russes prononcent *Volgar*, et nous a été probablement transmis par les Russes. Ils disaient sans doute, *le fleuve des Volgars*, comme les Arabes disaient, *le fleuve des Khazares*, les uns ayant plus de relations avec les habitants du fleuve supérieur, et les autres avec les habitants du fleuve inférieur. On a vu que le nom d'*Etil* signifie *fleuve*, dans les langues turques.

1 *De Cœrim. Aulæ Byzant.*

2 *Ibid.*

3 *Orenburgische Topographie ;* übersezt von Ch. H. Hase, in *Buchings Magazin*, th. V.

NOTE XXIX. (Pag. 84.)

Les *Youras* des géographes arabes sont les *Youhras* des historiens russes. Ils habitaient le pays arrosé par l'Ob inférieur et ses affluents, à l'est des monts Ourals, c'est-à-dire, le cercle actuel de Verkhotourié, dans le gouvernement de Perm, et les cercles de Bérézow et de Tioumen, dans celui de Tobolsk; contrées habitées maintenant par des Vogoules, nation tchoude ou finoise, et par des Samoyèdes. Les Youhras, ou Yougres, appartenaient à la même race que les Vogouls et les Ostiaks de l'Ob[1].

Dans l'occident, au neuvième siècle, les *Magyares*, ou *Hongrois*, furent appelés *Ougres*. Ce nom ne prouverait-il pas leur affinité présumée avec les Youhras au-delà des monts Ourals. Ils avaient d'ailleurs émigré d'une contrée qui est aux pieds de ces monts.

Le territoire des Vissous était situé au nord de celui des Boulgares, et confinait à celui des Youras. Les Boulgares allaient porter leurs marchandises chez les Vissous. A cette époque, il n'y avait guère d'autres voies de communication dans ces contrées que le cours des rivières; il est donc probable que c'est par la Kama que les Boulgares se rendaient dans le pays des Vissous, ou Vischous. Or, en remontant

1 Lehrberg, *Untersuch. zur Erläuter. der alteren Geschichte Russlands*, s. 95.

la Kama jusqu'au soixantième degré de latitude, on trouve la rivière de *Vischéra*, qui s'y jette, et prend sa source dans les monts Ourals. C'est peut-être sur les bords de cette rivière que demeuraient les Vissous : alors, ils auraient été séparés par les monts Ourals des Youras.

Une ancienne chronique russe, qui donne les noms des peuples de race tchoude, ou finoise, établis dans la Permie et les contrées circonvoisines, nomme, entre autres, les *Vouitchajanes*, qui pourraient bien être les Vischous des géographes arabes [1].

NOTE XXX. (Pag. 84.)

Les *Ertsayens* étaient un peuple tchoude, qui demeurait à l'est de la rivière Oka, et au midi de la ville actuelle de Nijneï-Nowgorod, c'est-à-dire sur la rive droite du Volga, entre l'embouchure de la Kama et celle de l'Oka.

Cette même contrée est encore occupée par les *Erdsad*, qui composent avec les *Mokschad*, leurs voisins, la nation que les Russes appellent *Mordwa* [2].

NOTE XXXI. (Pag. 103.)

La plupart des peuples slaves nommés par Mass'oudi n'étaient pas soumis à la monarchie russe, ni compris par conséquent sous le nom de Russes; ce sont les

1 Lehrberg, p. 57.

2 Pallas, *Voyages*, tom. I, pag. 123.

Slaves occidentaux, Polonais, Bohêmes, Moraves, etc.

Le nom du premier peuple slave dont Mass'oudi fait mention, peut être lu *Loudoghané* et *Louz'ané*. Si la première leçon est la bonne, l'auteur arabe indique, sans doute, les Slaves établis sur les bords du Ladoga, c'est-à-dire les Novgorodiens. S'il faut lire *Louz'ané*, ne seraient-ils pas les *Luczannes*, *Loutchannes* des anciennes chroniques slaves? Nous connaissons, dit l'historien polonais Lelewel, quatre peuples de ce nom : l'un, à l'ouest de l'Oder; le second, en Bohême; le troisième, sur le bord de la Vistule; le quatrième, en Wolhinie[1]. Seraient-ce les *Lenzanenis* de Constantin Porphyrogénète, ou les *Lenczanes* de Nestor? Cet annaliste dit que les Slaves qui vinrent s'établir sur la Vistule portaient d'abord le nom de *Lenczanes*, et qu'ils prirent ensuite celui de Lechy. Dans sa carte cyclographique de la Sarmatie, pour l'année 900, le comte J. Potocki place les Dulébiens et les Luczannes entre les sources du Dniester, du Bog et du Przipiec.

Par *Volinana*, ou *Volinaya*, Mass'oudi désigne-t-il les Volhiniens, ou les *Winoules*, appelés aussi *Winithes*, ou bien les Polænes? et s'il indique ces derniers, sont-ce les Polænes qui habitaient les rives du Dniéper, et dont Kiew était le chef-lieu, ou les Polænes de la Vistule,

1 *Bemerkungen* über Matheus Cholewa. V. Anhang zü Vincent Kadlubek, ein historisch-kritischer Beytrag zur slavischen litteratur, aus dem polnischen des Grafen J. M. Ossolinski, von S. G. Linde, Warschau, 1822, in-8.

qui donnèrent leur nom à la Pologne? Le nom d'homme *Madjek* ressemble au *Meschtschech*, *Metchco*, des Slaves, qui est le même nom que Mietchislaw.

Isttabouana, dont on peut retrancher la première voyelle, que les Arabes ajoutent aux mots étrangers commençant par deux consonnes, rappellent les *Stavanni*, peuple qui, suivant l'indication de Ptolémée[1], habitait le pays au nord des sources du Boristhène. Le comte J. Potocki les place dans le district de Wilkomirski, au nord de Wilna[2].

Les *Doulabés* sont les *Doulèbes*, qui, au temps de Nestor, habitaient les bords du Bug, dont les eaux se jettent dans la mer Noire.

Le nom de *Namtchines* ressemble tellement à celui de *Nemtché*, par lequel les peuples slaves ont coutume de désigner les Allemands, qu'on peut supposer ici une erreur de la part de l'auteur arabe; il aura cru que les *Namtchines* devaient être rangés parmi les Sclabes. Mass'oudi fait mention de ce même peuple dans un autre ouvrage qui a pour titre, *Kitab-et-Tenbih vé el-Ischraf;* voici ce passage :

« Parmi les grands fleuves renommés qui se jettent « dans la mer Ponttous, est celui qu'on appelle *Tanaïs*, « lequel vient du Nord. Ses rives sont habitées par « une nombreuse population de Sclabes, et par d'au- « tres peuples enfoncés dans les régions septentrionales.

1 Lib. III, cap. 5.

2 *Hist. anc.* du Gouvernement de Podolie, in-4, Introd., pag. VI.

« Un autre de ces grands fleuves est le *Dina* et *Mo-*
« *rava*[1], nom qu'il porte aussi chez les Sclabes. Il a
« plus de trois milles de large, et coule à plusieurs
« journées au-delà de Constantinople. Sur les bords de
« ce fleuve demeurent les *Bamtchines* البامحين et les
« *Moravas*, peuples sclabes. Ces mêmes rives étaient
« habitées par les Boulgares, lorsqu'ils embrassèrent
« le christianisme. »

Parmi les noms des peuples slaves que l'histoire nous a conservés, on ne trouve pas non plus celui de *Sassines;* mais ne serait-ce pas encore une erreur de Mass'oudi, qui aura cru que les Saxons étaient un peuple slave?

Les *Khorvatines* sont les Khorvates, Khrovates, Croates, qui, selon Constantin Porphyrogénète[2], habitaient, au dixième siècle, le pays au-delà de la Turquie (Hongrie), près des frontières de la France (de l'empire des Francs); c'est-à-dire, la partie de la Pologne située immédiatement au nord des monts Carpathes, ou le palatinat actuel de Cracovie. On les

1 Il y a dans le Ms. de la Bibliothèque royale de Paris ربته et بلاوة *Rita* et *Bèlava ;* بامحين *Bamtchines* et المراوة el *Moravat.* Cette dernière leçon rectifie celle de Bélava; car les Moraves habitaient les bords de la Morava, qui afflue dans le Danube. Au lieu de Rita, il faut sans doute lire دينا Dina, puisqu'il ne peut être ici question que du Danube dont le vrai nom est *Douna.*

2 *De Adm. imp.*, cap. 30 et 31.

appelait *Chrovates blancs* (Belochrovati), pour les distinguer des Chrovates de la Dalmatie. Ces derniers, s'étant séparés de leurs compatriotes, étaient venus s'établir, sous le règne de l'empereur Héraclius, dans la partie septentrionale de la Dalmatie, d'où ils chassèrent les Avares, et avaient été convertis au christianisme par les soins du même empereur, tandis que les Chrovates blancs étaient encore païens au milieu du dixième siècle. Constantin nous apprend aussi que le territoire de ce peuple était souvent ravagé par ses voisins, les Francs, les Turcs (Hongrois) et les Patchinakes.

Les *Serbines* sont les Serbes blancs, qui, selon Constantin Porphyrogénète, habitaient, au nord de la Turquie (Hongrie), dans le voisinage des Chrovates blancs, un pays appelé par eux *Boïkhi*, limitrophe de la France (de l'empire des Francs); c'est-à-dire, qu'ils occupaient la Silésie, la Bohême et la Lusace. Le nom de *Blancs* les distinguait d'une partie de la même nation, qui, s'étant réfugiée dans l'empire romain, sous le règne d'Héraclius, avait recu, en 639, la permission de s'établir dans les contrées méridionales de la Dalmatie. Ceux-ci étaient devenus chrétiens; mais au milieu du dixième siècle, les Serbes blancs étaient encore païens, et c'est d'eux, par conséquent, que parle Mass'oudi, puisqu'il en rapporte un usage païen. Les Serbes et les Chrovates, subjugués par Charlemagne, dans les années 805 et 806, étaient encore soumis à l'empereur d'Occident.

Quant aux *Turcs*, aux *Manabines*, *Khaschanines*

et *Barandjanines*, nous ignorons quels sont ces peuples, que Mass'oudi range parmi les Slaves; mais si, comme nous le présumons, ce dernier nom doit être écrit *Tourandjanines*, il désignera les *Thuringiens*, et l'auteur arabe aura compris parmi les Slaves trois peuples allemands qui, du midi au nord, bordaient la frontière de la Germanie : celui du Danube, qu'il appelle *Namtché*, les *Thuringiens*, et les *Saxons*.

Mass'oudi ne nous donne pas les noms des Slaves orientaux; il paraît les confondre sous la dénomination de *Russes*; mais Nestor nous les a conservés, ainsi que ceux des peuples tchoudes ou finois, qui, ayant été réunis avec eux sous le même sceptre, dans la seconde moitié du neuvième siècle, composèrent la monarchie russe. Avant cette époque, tous ces peuples obéissaient à des chefs particuliers, et plusieurs d'entre eux payaient un tribut au khacan des Khazares. L'arrivée d'une poignée d'étrangers au milieu de ces nations, qui vivaient ignorées dans leurs épaisses forêts, leur donna une impulsion dont les effets se firent sentir au loin. Nous nous arrêterons un instant à cette importante révolution, opérée par les *Varègues*, et nous citerons les faits déja rapportés par plusieurs auteurs, à l'appui de leur opinion, que ces Varègues étaient originaires de la Scandinavie.

Les habitants de cette vaste péninsule ne se contentaient pas, au neuvième siècle, de ravager les côtes de l'Océan; ils faisaient des expéditions navales à l'orient de la Baltique, où ils avaient imposé un tribut

aux Finois, ainsi qu'à leurs voisins, les Slaves établis sur les bords du lac Ladoga. Ces Slaves Novgorodiens ne tardèrent cependant pas à chasser les Varègues de leur territoire; mais, se voyant en proie aux discordes civiles, ils se décidèrent à les rappeler. « Ils envoyèrent, « dit Nestor, de l'autre côté de la mer, chez les *Varègues-« Russes;* car ces Varègues s'appelaient Russes, comme « d'autres se nommaient Suédois, Normands, Anglais « et Goths. Leurs députés dirent aux Russes, de la « part des Tchoudes, des Slaves, des Krivitsches : « *Notre pays est vaste et fertile; mais il y manque le « bon ordre; venez nous gouverner.* On choisit trois « frères qui vinrent avec leurs familles et une suite « nombreuse : l'aîné, Rurik, s'établit à Nowgorod; « le second, Sinéus, à Biélozéro; le troisième, Truwor, « à Isborsk. De ces Varègues le pays fut appelé *Russie.* « Les habitants actuels de Nowgorod sont d'origine « Varègue; auparavant, ils étaient Slaves. »

Ce fut en 862 que les trois frères Varègues-Russes arrivèrent sur les bords du lac Ladoga, et reçurent les soumissions des peuples tchoudes et slaves de cette contrée. Ils étendirent promptement leur domination à l'orient et au midi; le nom national de ces étrangers devint commun aux peuples réunis sous leur empire, et le nouvel état, fondé par Rurik, agrandi par ses successeurs, fut appelé *Rossie*, véritable prononciation de ce nom, qui est même indiquée par les historiens du Bas-Empire, et par l'Arabe Yacout, dans son dictionnaire géographique.

On serait plus étonné de ne trouver dans les an-

ciennes chroniques de la Scandinavie aucune mention de ces Varègues, qui avaient fondé un grand empire, s'il n'était constaté que les plus anciens de ces monuments sont de plusieurs siècles postérieurs à l'époque en question. Un pareil laps de temps, sans le secours de l'écriture, avait bien pu effacer, chez les Scandinaves, le souvenir d'événements qui s'étaient passés dans des pays lointains, quoiqu'ils fussent glorieux pour les Varègues; mais, existait-il alors, dans la Scandinavie, un peuple appelé *Rosse?* Nous n'en connaissons point d'autres qui aient pu porter ce nom que les habitants du *Roslagen*, province située au nord de Stockholm, sur la partie de la côte la plus rapprochée de la Finlande, avec laquelle elle communique par les îles d'Aland. Il est donc probable que ce fut du *Roslagen* que se firent les premières communications entre la Suède et la Finlande; ce qui explique pourquoi les Finois donnent aux Suédois le nom de *Ruotsilaïni*, et à la Suède le nom de *Ruotsima;* les terminaisons *laïni* et *ma* signifiant, en finois, *peuple* et *pays*.

On trouve cependant un témoignage de l'existence, au neuvième siècle, d'un peuple scandinave nommé *Rosse*, et il a été fréquemment cité par les auteurs modernes qui ont fait des recherches sur l'origine des fondateurs de l'empire russe. Les *Annales Rerum Francorum*, depuis la mort de Charles Martel jusqu'à l'année 882, dont l'antique manuscrit fut trouvé dans le couvent de Saint-Bertin, rapportent que l'empereur Louis-le-Pieux reçut, en 839, à Ingelheim, des am-

bassadeurs de l'empereur romain Théophile, avec des lettres où ce monarque lui exprimait le désir de resserrer les liens d'amitié qui subsistaient entre les deux empires, et lui faisait part des victoires qu'il venait de remporter sur ses ennemis. Il lui recommandait en même temps plusieurs individus qu'il avait fait partir avec ses ambassadeurs et qui, se disant *Rosses* de nation, assuraient avoir été envoyés par leur roi, nommé *Chacan*, pour porter à Théophile des paroles d'amitié. Cet empereur priait Louis-le-Pieux de faciliter leur retour dans leur patrie, par les pays de sa domination, afin qu'ils pussent éviter les territoires des nations barbares et féroces qu'ils avaient traversés avec beaucoup de dangers, en se rendant à Constantinople. Louis ayant pris des informations sur ces individus et appris qu'ils étaient Suédois, soupçonna qu'ils avaient été envoyés pour examiner secrètement ce qui se passait dans les états des deux empereurs, et donna l'ordre de les détenir jusqu'à ce qu'on pût connaître le vrai but de leur voyage. Il manda à Théophile qu'il avait accueilli ces étrangers à sa recommandation, et que s'il était constaté qu'ils fussent venus dans de bonnes intentions, il leur fournirait les moyens de retourner dans leur patrie, à moins que la route ne fût trop périlleuse, et que, dans ce cas, il les ferait reconduire à la cour de Théophile[1].

Il a été observé avec raison que le nom de *Chacan*

1 *Annales Francorum Bertiniani*, ap. Duchêne, tom. III, pag. 195.

ne doit être pris ici que pour le nom propre scandinave de *Hakan*. A l'époque en question, la Suède était divisée en petits états ; il est probable que l'un d'eux s'appelait *Rosse*, quoique nous ne puissions maintenant trouver ce nom que dans celui de *Roslagen*. Mais, n'existerait-il pas encore d'autres indices de l'origine scandinave des fondateurs de l'empire russe ? Il est reconnu, qu'au défaut de témoignages historiques, c'est à sa langue qu'on peut, le plus sûrement, distinguer à quelle race d'hommes un peuple appartenait. Or, les noms des officiers et des seigneurs varégues qui nous ont été conservés par les Annales russes sont les mêmes que ceux qui étaient usités parmi les Scandinaves, comme, par exemple, Rurik, Trouvor, et les noms de la plupart des députés d'Oleg et d'Igor qui signèrent les traités de paix conclus entre ces souverains russes et les empereurs de Byzance, dans les années 906, 911 et 945. Ces traités commencent ainsi : Nous, Rosses de naissance, Karl, Inegeld, Farlaff, Weremund, Roulaw, Goudi, Roald, Lidoulfast, Stemid, etc. « Parmi les cinquante noms « des députés et marchands russes qui signèrent le « traité de 945, il n'y en a, dit M. Karamsin [1], que « deux ou trois de slaves ; tous les autres sont « normands. »

Nous pouvons d'ailleurs reconnaître la langue des Varègues-Rosses par quelques mots que Constantin Porphyrogénète nous en a conservés. Cet empereur a

1 *Ist. Gossoud. Ross.*, t. I, p. 150.

consigné, dans le neuvième chapitre de son précieux Traité *de l'Administration de l'Empire*, les noms des principales cataractes du Dniéper, en langue slave et en langue russe.

« La première, dit-il, est appelée dans ces deux langues *Essoüpi*, qui signifie *ne pas dormir.* » En suédois, on dirait, aujourd'hui, *ej sofva.*

La seconde était appelée par les Rosses *Oulvorssi*, c'est-à-dire, *île de la Cataracte. Holmfors*, en suédois, signifie *Cataracte de l'île.*

La troisième, dit Constantin, se nomme, en slave, *Guélandri*, c'est-à-dire, *son de la Cataracte*, et il omet ici le nom rosse; mais il s'est probablement mépris, en rapportant le nom rosse au lieu du nom slave; car *Gællande*, participe de *gælla*, signifie *résonnant* en suédois, et Lehrberg nous apprend qu'aujourd'hui la même cataracte est appelée, en slavon, *Svonezkoï*, mot formé de *Svon*, qui signifie *Son*[1].

La quatrième était appelée par les Rosses *Æifar*, parce que les pélicans faisaient leurs nids dans les rochers de cette cataracte. Le même mot, écrit *Ooijevaar*, et prononcé *Ouyefar*, signifie en hollandais, *cigogne.* On voit que les Varègues, ne trouvant pas, dans leur idiome, le nom du pélican, y ont substitué celui d'un autre oiseau aquatique.

La cinquième cataracte était appelée *Barouforos* par

1 *Beschreibung* des untern Dniepers und seiner Wasserfälle, p. 359.

les Russes, et *Volniprakh* par les Slaves. Constantin dit que ces deux mots signifient *grand lac*; mais nous croyons qu'il se trompe : car *Volniprakh* veut dire, en slavon, *Cataracte des Vagues*. Or *Baroufors* a la même signification dans les langues germaines; *Baar* veut dire *vagues* en hollandais, et *fors* veut dire cataracte en suédois. Cette cinquième cataracte, selon Lehrberg, est encore appelée *Wolnyi*[1].

La sixième recevait des Rosses le nom de *Léanti*, c'est-à-dire, *jaillissante*, *bouillonnante*. *Qvællande*, *Wællande*, participes des verbes suédois *quælla*, *wælla*, ont la même signification : ce qui ferait croire que la première syllabe a été omise.

Enfin, la septième était appelée par les Rosses, *Strouboun*, qui signifiait *petite Cataracte*; en suédois *Strœmmen* est un torrent; c'est-à-dire, un courant d'eau moins rapide que la cataracte.

On voit que les sept noms, en langue rosse, des cataractes du Dniéper, se retrouvent dans les langues germaines actuelles, avec quelques légères modifications dont on ne doit pas être étonné, puisqu'il y a près de mille ans que ces noms scandinaves ont été écrits par une plume grecque.

Les lois russes, qui furent rédigées au milieu du onzième siècle, sous le règne du grand-duc Yaroslaw, trahissent également leur origine scandinave; on s'aperçoit qu'elles furent tracées d'après les coutumes introduites par les Varègues[2].

1 *Beschreibung*, etc., p. 368.

2 Karamsin, *Ist. Gossoud. Ross.*, tom. II, chap. 3.

On reconnaît d'ailleurs, à leurs premières entreprises, de quelle race étaient ces Varègues-Rosses. A peine ont-ils établi leur domination sur les peuples slaves, que, fidèles à leurs habitudes normandes, ils se mettent à la tête de leurs nouveaux tributaires, et vont, par le Dniéper et la mer Noire, braver l'empire romain jusque sous les murs de Byzance. Dès l'année 866, deux chefs varègues, Ascold et Dir, princes de Kiew, parurent dans le Bosphore avec deux cents navires. Depuis cette époque, les Russes dominèrent sur la mer Noire, et nous voyons qu'ils firent même deux expéditions dans la mer Caspienne.

L'ouvrage souvent cité de Constantin Porphyrogénète fournit une nouvelle preuve que les *Varègues-Rosses* étaient des étrangers qui dominaient sur les Slaves. « Au commencement du mois de novembre, « dit cet empereur[1], les princes russes sortent de « Kiavo (Kiew), avec toute la nation russe, et se « rendent dans les cantons des Berbianes, Drougou- « bites, Krivitches, Serbes et autres Slaves, tributaires « des Russes. Ils y demeurent l'hiver; et au printemps, « lorsque la glace a disparu, ils descendent le Dniéper « jusqu'à Kiavo. — Lesdits peuples slaves, ajoute-t-il, « construisent des barques, qu'ils conduisent à Kiew, « pour les vendre aux Russes. » On voit que les Russes composaient une nation à part; c'était la maison, la garde, le noyau des troupes du souverain, descendant de Rurik.

1 *De Adm. imp.*, cap. 9.

Un historien estimé, G. F. Müller, observe que si l'auteur incertain de la vie de l'empereur romain Lacapène, et Syméon Logothète, dans un fragment publié par Bandouri[1], rapportent que les Russes passent pour avoir la même origine que les Francs, c'est que, sous le nom de Russes, ils entendaient les Varègues, ou hommes du nord, qui étaient, en effet, ainsi que les Francs, de race germaine, et parlaient anciennement la même langue. Après avoir cité un passage de Nestor, qui prouve que les Varègues introduisirent le nom de *Russes*, il en rapporte un autre de la *Stepennaïa*, dans la Vie de la grande-duchesse Olga, où il est dit : *C'est des Varègues que nous avons été appelés du nom de Russes*[2].

Nous n'avons fait que rapporter sommairement les preuves recueillies par des auteurs estimés, en faveur de l'opinion que les Varègues, fondateurs de l'empire russe, et le nom même de *Russe*, sont venus de la Scandinavie. Au nombre de ces auteurs, sont T. S. Bayer, Gerh.-Fr. Müller, Thunmann, A.-L. Schlœzer, Lehrberg, Karamsin, Siestrencewicz de Bohusz ; mais plusieurs historiens, tels que Lomonossow, Tatitschew, Schtcherbatow, Ewers, sont d'un avis contraire.

M. Ewers enseigne que les Warègues-Russes étaient

1 *Imper. Orient.* Tom. II, p. 33 et 967.

2 *Origines gentis et nominis Russorum*, discours académique tenu à Pétersbourg en 1749, dans Joh. Christ. Gatterer, *Allgem. Hist. Bibliothek*, Halle, 1768, V. Band, s. 335.

un peuple khazare, qui habitait, au dixième siècle, la côte au nord-ouest de la mer Noire; mais le célèbre professeur de l'université de Dorpt ne nous a point paru heureux dans le choix de ses preuves et de ses arguments [1].

Nous allons maintenant citer, de divers manuscrits orientaux, quelques passages sur les Russes et les Slaves, qui n'ont pu trouver place dans le texte.

Ebn Haoucal dit [2] qu'il y a trois peuples russes : « L'un est voisin des Boulgares, et son roi réside dans « une ville nommée *Couyaba* (Kiew), qui est plus « grande que Boulgar. Un autre, plus puissant, se « nomme *Slaviyé* الصلاويه et son roi s'appelle [3]. . . . « Le troisième s'appelle *Ertsanié* الارثانيه et son roi « réside à Ertsa. »

On voit que Ebn Haoucal désigne ici les Boulgares du Danube, et qu'il comprend parmi les Russes un peuple finois, les *Ertsayens*.

Le géographe Schérif-el-Idrissy, dit, dans son *Nouzhet-'ul-Mouschtak*, au rapport du géographe Schems-uddin-Mohammed de Damas, qu'il y avait, de son temps, c'est-à-dire, au douzième siècle, quatre

1 On peut voir Joh.-Phil.-Gust. Ewers, *Vom Ursprunge des russischen Staats* 1808, in-12.—Idem, *Geschichte der Russen*, Dorpat, 1816, in-8.—*Uber die Wohnsitze der ältesten Russen*, Sendschreiben an den Staatsrath Gustaw Ewers, Dorpat, 1825, in-4.

2 Ms. de Leyde, p. 146.

3 Le nom manque dans le manuscrit.

nations saclabes: les *Slaves* صلاويه, les *Brasses* براصيه, les *Krakes* كراكيه (var. كراكزيه) et les *Ertsanes* ارثانيه; que chacune de ces nations tirait son nom du pays qu'elle habite, excepté les *Ertsanes;* que ceux-ci demeurent dans des forêts, près de l'Océan (septentrional), comme des bêtes fauves, et qu'ils mangent tous les étrangers qu'ils trouvent sur leur territoire[1].

« Le pays des *Rosses,* dit Yacout[2], est voisin de « celui des Sclabes et des Turcs. Ils ont un langage « particulier, et un culte religieux qui ne leur est « commun avec aucune autre nation. *Moucadessy* rap- « porte qu'ils habitent une île malsaine, où ils sont à « l'abri de toute attaque. Leur population est d'environ » cent mille ames. Ils n'ont ni moissons, ni troupeaux. « Les Sclabes font des incursions dans leur pays et les « pillent. »

« La ville de *Roussia* روسيه, dit Scherif-el-Idrissy[3], « est située à vingt-sept milles de Mattarkha (Taman), « près d'un grand fleuve qui vient du mont *Coucaya.* » قوقايه. Dans un autre endroit[4], le même auteur place le mont Coucaya au nord de la place forte *Babun* بابون dans le pays des Boulgares (probablement du Danube),

1 *Nokhbet-ed-dahr*, etc.

2 Art. *Rous*, dans le Dict. géograph. intitulé : *Ma'djem-ul-Boldan*, trad. de M. Fræhn, dans son ouvrage *Uber die Russen*, etc.

3 *V.* 6e partie du VIe climat.

4 6e partie du VIIe climat.

et ajoute qu'au-delà de ces monts, le pays est inhabité, à cause de la rigueur du froid.

« Les Russes, dit le géographe Schems-ud-din, de « Damas, tirent leur nom de la ville de Roussia روسيا, « sur la côte septentrionale de la *mer des Russes* (la mer « Noire). On dit qu'ils descendent de Rous, fils de « Turc, fils de Toudj طوج. Ils habitent plusieurs îles « de la mer Méotide, et possèdent des vaisseaux de « guerre avec lesquels ils combattent les Khazares. Ils « entrent alors dans un autre golfe (ou détroit خليج), « lequel communique à la mer des Khazares, et font « des incursions dans leur pays. Autrefois, ils étaient « païens مجوسيه; mais ils ont embrassé le christia- « nisme.

« La mer des Russes, ou la mer de Soudac, est une « mer ténébreuse, souvent agitée par de violentes tem- « pêtes, qui la rendent très-dangereuse; les vaisseaux « y sont subitement engloutis. On ne la traverse que « pour aller chercher des peaux de zibelines et de « castors, ou bien des esclaves qu'on amène du pays « des Turcs, jusqu'à sa côte (septentrionale). Les « Russes et les pirates infestent continuellement cette « mer, où l'on trouve sept îles habitées par un peuple « nommé *Russe*, qui est chrétien. On y voit des villes, « des champs, des vergers et des pâturages. Il y a, sur « les bords de cette mer, un grand nombre d'hyènes « et d'ours.

« Quant aux Saclabes, les uns croient qu'ils des-

« cendent de Saclab, fils de Litta ليطى, fils de Younan,
« fils de Yafeth ; les autres, qu'ils sont de la postérité « de Saclab, fils de Madaï, fils de Yafeth. Ils habitent « le nord, et avant qu'ils eussent été subjugués par les « Romains, ils occupaient tout le pays situé du nord « au midi, entre la mer de Roum (Méditerranée) et « l'Océan ; c'est pourquoi l'on trouve des captifs sa- « clabes en Andalousie et dans le Khorassan ; car ils « eurent des guerres avec les Turcs et avec les Romains, « et ces derniers s'emparèrent de la plus grande partie « de leur pays, qui est situé sur la côte de la mer de « Roum et contient des villes et des forteresses. »

C'est à cause du grand nombre de Slaves (Sclaves, Esclavons) qui furent réduits à la captivité, dans leurs guerres avec les empereurs francs, au neuvième siècle, que l'on employa dès-lors, dans plusieurs idiomes de l'Europe, le nom de cette nation, pour désigner les esclaves en général.

« Selon Abou O'baïd-al-Bécri, les Saclabes forment « une nation si puissante et redoutable, que, sans leur « division en un grand nombre de branches et de « tribus, aucun peuple au monde ne pourrait leur « tenir tête. Ceux d'entre eux qui habitent Constan- « tinople se trouvent bien du froid et meurent dans « les grandes chaleurs.

« Les Russes ont pour voisins les Alans et les « Bordjans, qu'on dit frères, ainsi que les Ezkesches : « ces peuples sont chrétiens [1].

1 *Nokhbet-ed-Dahr.*

« Le pays des Saclabes, dit le géographe Cazvini[1], « est situé dans la partie occidentale du sixième et du « septième climats, dans les régions les plus élevées « des montagnes du Roum, et près du pays des Kha- « zares. Selon Ebn-el-Kulli, Roum, Saclab, Ermen et « Frendj, étaient tous quatre fils de Litta ليطى, fils « de Kéloukhim كلوخيم, fils de Yafeth, fils de Nouh. « Ces quatre frères s'établirent dans différentes contrées « qui prirent leurs noms. Les Saclabes se divisent en « un grand nombre de branches : ils ont les cheveux « blonds, la carnation rouge, et des corps très-robustes.»

Le même géographe fait mention des trois villes suivantes, dans le pays des Saclabes.

« *Schouschitt* شوشيط, château fort, où l'on trouve « une source d'eau salée, quoiqu'il n'y ait pas du tout « de sel dans cette contrée. Lorsqu'on en a besoin, on « prend de l'eau de cette source, on en remplit des « chaudières, que l'on place dans des vases de pierre, « sous lesquels on allume un grand feu ; le liquide se « condense et se trouble ; on le laisse refroidir, et il « dépose un sel blanc ; c'est ainsi qu'on se procure du « sel blanc dans tout le pays des Saclabes. »

Vattarbourouna واطر بورونه château fort, voisin de celui de *Schouschitt*. Il s'y trouve une source d'eau singulière ; on l'appelle *la source de miel*, parce qu'au premier instant elle a le goût du miel; mais ensuite elle est astringente, qualité qu'elle reçoit des arbres qui l'entourent.

1 *Assar-ul-Bilad*, art. Saclab.

Maschaca مشقة (On lit à la marge du manuscrit de Leyde ces mots écrits d'une autre main : le vrai nom est Mascou مسقو), grande ville près de la mer, au milieu de forêts impénétrables à une armée. « Le souverain de cette ville s'appelle *Maschaca ;* c'est « de lui qu'elle a reçu son nom. Elle abonde en miel, « en viandes et en poisson. Les troupes du roi « ne consistent qu'en infanterie, parce que dans ce « pays on n'élève pas de chevaux. Ce roi distri- « bue toutes ses villes à ses guerriers pour leur servir « d'apanages, et, dans le besoin, il leur fournit les « chevaux (l'auteur oublie ce qu'il vient de dire de la « cavalerie), les selles, les brides, les armes et tout ce « qu'il leur faut. Quiconque devient père, soit d'une « fille ou d'un fils, reçoit une pension du roi. Lorsque « ce fils a atteint l'âge de puberté, on le marie ; le roi « se fait donner par le père du jeune homme la dot « convenue, et la remet au père de la future ; car, chez « eux, la dot se donne d'avance. Ainsi, celui qui a « deux ou trois filles devient riche ; celui, au contraire, « qui a deux ou trois fils, devient pauvre. Les mariages « se font au gré du roi, et non à la volonté des parents, « ou des enfants. Le roi fournit à toutes leurs dépenses ; « en général, il traite ses sujets avec la tendresse d'un « père. Ces Saclabes sont très-jaloux de leurs femmes, « en quoi ils diffèrent des autres Turcs. ».

L'auteur du *Modjmel-et-Tévarikh vè el-Çassas* مجمل التواريخ و القصص (manuscrit persan de la Bibliothèque royale de Paris), dit que les rois des

Saclabes prennent les titres de (———————) سويت et de (—————————) سرنج. Dans le Djihan-Nouma, (impr. p. 372), ces noms sont écrits سرتبا et سونج, et il est dit que le premier est le titre que les Saclabes donnent à leur chef; que le second, est le titre de ses ministres.

Voici comment l'historien arabe Ebn-el-Ethir rapporte la conversion des Russes au christianisme. « Les « deux fils de Romanous (Romain II), Basile et « Constantin (Basile II et Constantin IX), souverains « de Constantinople, demandèrent au roi des Russes « du secours contre leurs ennemis, et lui donnèrent « leur sœur en mariage; mais elle ne voulut pas se « livrer à un prince qui n'était pas de sa religion; alors « il se fit chrétien : c'est ainsi que la foi chrétienne fut « introduite parmi les Russes. Lorsqu'il eut embrassé « le christianisme, elle se donna à lui; ce fut dans « l'année 375 (985–6 [1])»

Les historiens du Bas-Empire ne font mention qu'accidentellement, et même en parenthèse, du mariage de Wladimir, grand duc de Russie, avec la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin Porphyrogenète, à l'occasion dont parle Ebn-el-Ethir. Bar« das Phocas s'étant révolté contre ces princes, envoya « une partie de son armée, sous les ordres du patrice « Delphina, à Chrysopolis, sur le Bosphore, vis-à-vis de « Byzance. L'empereur, après avoir vainement exhorté

1 *Tarikh el Kamil*, citation de Schems-ud-din de Damas, dans son *Nokhbet-ed-Dahr*.

« ce général à se retirer de Chrysopolis, à ne point « rester campé devant la capitale, ayant équipé des « vaisseaux pendant la nuit, y mit des Russes (car il « en avait obtenu du secours, parce qu'il avait donné « sa sœur Anne en mariage à leur prince Wladimir) « et passant avec eux le détroit, sans être aperçu de « l'ennemi, il l'attaqua et n'eut pas de peine à le « vaincre [1]. » Le mariage fut en effet suivi de l'introduction du christianisme en Russie, par le zèle d'Anne et de Wladimir, qui s'était converti à l'arrivée de son épouse.

Sous le règne de Romain et de Constantin, associés à l'empire, il y avait au service impérial des vaisseaux russes, montés par des Russes [1]. On comptait six cent vingt-neuf Russes dans une armée navale qui fut envoyée contre la Crète sous le même règne, en 949 [3].

NOTE XXXII. (Pag. 108.)

Mass'oudi, qui nous fait connaître cette étonnante expédition des Russes, ne se rappelle pas précisément en quelle année elle eut lieu; mais il dit que ce fut après l'année 300 de l'hégire (912-3). Une circonstance peut nous rapprocher de la date de cet évènement. Notre auteur fait mention du gouverneur de l'A-

1 Cedrenus et Zonaras, ap. Stritter, *Mémor. Populor.*, etc., t. II, p. 1009.

2 Const. *de Cerim*, lib. II, cap. 44, p. 381.

3 Id. *Ibid.*, p. 384.

zerbaïdjan, qu'il nomme le fils d'Abou-el-Sadj. Celui qu'il désigne est Aboul-Cassim Youssouf, fils d'Abou-el-Sadj, qui avait reçu, en 296 (908-9), du khaliphe El-Moctédir-b-Illah, le gouvernement de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, à charge de payer annuellement au fisc la somme de cent vingt mille dinars. Il occupait, depuis dix ans, ce poste important, lorsqu'il se mit en état de rébellion. Attaqué, vaincu et fait prisonnier en moharrem 307 (juin 919) par l'eunuque Mouniss, premier ministre du khaliphe, il fut promené dans les rues de Bagdad, monté sur un chameau et la tête couverte d'un bonnet garni de queues de renards. Youssouf demeura en prison jusqu'à l'année 310 (922). Il en sortit par l'intercession de l'eunuque Mouniss et fut présenté au khaliphe, qui lui rendit ses bonnes graces, le fit revêtir d'une robe d'honneur, et lui conféra la préfecture des provinces de Raï, Cazvin, Ebher, Zendjan et Azerbaïdjan, pour lesquelles il s'engagea à payer annuellement au trésor la somme de cinq cent mille dinars, et de fournir des vivres aux troupes qui y étaient cantonnées. Youssouf partit de Bagdad pour l'Azerbaïdjan, au mois de djemadi-ul-akhir (octobre) de la même année.

En 314 (926-7), ce gouverneur fut mandé à Bagdad, et placé à la tête d'une armée que le khaliphe envoyait à Vassitt, pour arrêter les progrès du fameux hérésiarque Abou Taher-el-Carmatti. Il resta en observation à Vassitt jusqu'à la fin de ramazan 315 (fin de novembre 927); alors, par ordre du khaliphe, il se porta en diligence sur Coufah, menacée par les

Carmattes ; mais il ne put sauver cette ville, qui fut prise la veille de son arrivée. Il livra bataille à Abou-Taher, le 9 schewal (7 décembre), et fut complètement défait par ce rebelle, qui n'avait pourtant que sept cents cavaliers et huit cents fantassins. Youssouf fut blessé dans cette action et fait prisonnier avec un grand nombre des siens. Abou-Taher le fit soigner ; mais, peu de temps après, ayant remporté une nouvelle victoire sur une armée du khaliphe encore plus nombreuse, et apprenant que Youssouf et ses autres prisonniers, persuadés qu'il serait battu, s'étaient tenus prêts à s'échapper, il les fit tous mourir.

D'après ces circonstances de la vie de Youssouf ben Abou-el-Sadj, rapportées dans le huitième volume des *Annales mahométanes*, par Ebn-el-Ethir (ms. arabe de la bibl. d'Upsal), l'expédition des Russes dans la mer Caspienne ayant eu lieu après l'année 300 (912-3) et lorsque Youssouf était gouverneur de l'Azerbaïdjan, doit être placée, soit entre 912 et 919, ou entre 922 et 927, c'est-à-dire, sous le règne d'Igor, fils de Rurik, de ce même prince qui parut, en 941, devant Byzance avec une flotte nombreuse, et ravagea les environs du Bosphore.

Après avoir raconté la malheureuse issue de cette expédition, Mass'oudi finit par ces mots : « Depuis « cette époque, les Russes ne sont plus revenus dans « la mer Caspienne. » Il écrivait en 332 (943-4), et c'est dans la même année qu'Ebn-el-Ethir place l'apparition des Russes dans le Kour, et la prise de Barda'a par ces étrangers, sans avoir fait mention de leurs

premières courses sur les rives de la mer Caspienne.

Au reste Mass'oudi annonce qu'il n'a fait ce récit que pour réfuter l'opinion de ceux qui soutiennent que la mer Noire communique, par les Méotides, à la mer Caspienne: « Car, si cela était, dit-il, les Russes, « maîtres de la mer Pontous, auraient pu entrer direc- « tement dans la mer des Khazares. Or, il est certain « que cette mer ne communique à aucune autre; c'est « une petite mer close. Quant à ce que nous venons « de rapporter de l'expédition navale des Russes, c'est « un événement bien connu de tous les peuples de ces « parages; elle eut lieu après l'année 300; mais sa date « précise m'a échappé. Peut-être ceux qui disent que « la mer des Khazares communique au détroit de « Constantinople, la confondent-ils avec la mer Pon- « tous et Maïttous, qui est la mer des Boulgares et des « Russes; mais Dieu sait mieux que nous ce qui en est.

Les Russes étaient les maîtres de la mer Noire sans y avoir ni port ni côte.

« Le territoire des Patzinatkes, dit Constantin Por- « phyrogenète, s'étend depuis la rive du Bas-Danube, « vis-à-vis de Distra, jusqu'à Sarkel (sur le Don), « ville des Khazares. Il est arrosé par beaucoup de ri- « vières, dont deux grands fleuves : le Dniester et le « Dniéper. Les rives du haut Dniéper sont habitées par « les Russes, qui descendent ce fleuve pour se rendre « dans les provinces romaines. La Patzinakie embrasse « toute la Russie. »

1 *De Adm. imp.*, cap. 42.

D'après le traité conclu entre Igor et les Grecs, comme l'observe M. Karamsin, l'embouchure du Dniéper était hors des limites de la Russie. « Il est pro-« bable, ajoute cet historien, que nos possessions n'al-« laient que jusqu'aux cataractes [1]. » Mais comme les Russes dominaient dans la mer Noire, Mass'oudi en aura conclu naturellement qu'ils possédaient une partie de sa côte. « La mer Pontous, dit cet auteur « (chap. 15), est la mer des Russes; aucune autre « nation n'y navigue. Ils habitent une partie de ses « côtes.

« La mer *Pontous*, dit-il plus loin, est la mer des « Boulgares et des Russes, ainsi que des Betchénis, « des Batchenakes et des Baschcardes, trois nations « turques qui habitent près de cette mer. » Il est probable que sous le nom de *Baschcardes*, Mass'oudi désigne les Magyares ou Hongrois. Nestor, qui écrivit ses annales au commencement du douzième siècle, dit aussi que la mer de Pont est appelée la *mer des Russes;* mais à cette époque les Russes possédaient sur cette mer la ville de Cherson, que Wolodimir avait prise aux Grecs en 988, et Tamatarkha, qu'ils avaient enlevée précédemment aux Khazares.

Nous apprenons de Constantin Porphyrogenète comment les Russes préparaient leurs expéditions navales, et entraient dans la mer Noire. « Les barques, « dit cet empereur, qui arrivent de l'extrémité de la « Russie à Constantinople, partent de Nemogard

1 *Ist. Goss. Ross.*, t. I, p. 479, note 493.

« (Nowgorod), où réside Sphendosthlabos (Swiatos-« law), fils d'Igor, prince de Russie. Il en vient « aussi du château de Milinisc (probablement Smo-« lensk), de Teliutz (Ljubetsch), Tzernigog (Tcher-« nigow) et Busegrad (Wyschgorod). Toutes ces em-« barcations descendent le Dniéper et se réunissent « devant le château de Kioava (Kiew), appelé *Sam-« batas*. Mais les Sclaves nommés Crivètes (Kri-« vitsches), leurs tributaires, les *Lenzanènes*, et les « autres Sclaves, construisent dans leurs montagnes « des canots qu'ils lancent dans les rivières voisines, « lorsque la chaleur de l'air a fait fondre la glace. Ils « les conduisent dans le Dniéper, et se rendent par ce « fleuve à Kiow, où ils les vendent aux Russes. Les « Russes n'achètent que les barques; des débris des « vieux bateaux, ils fabriquent eux-mêmes les rames, « les chevilles et les autres pièces nécessaires; ils les « pourvoient de tout ce qu'il faut pour le service; et « au mois de juin ils descendent le Dniéper jusqu'au « chateau de Bitetzebe (Wititschew) qui leur appar-« tient. Ils s'y arrêtent deux ou trois jours, et lorsque « toutes les barques sont réunies, ils continuent à « descendre le fleuve. » Quoique Constantin désigne les barques russes par le nom de *monoxyla* (canots), il est difficile de croire que les Russes se hasardassent dans la mer Noire sur de pareilles embarcations.

L'empereur décrit ensuite comment ils passaient les sept cataractes du Dniéper. On sait que ces obstacles à la navigation sont causés par des bancs de rochers qui barrent le fleuve, les uns, dans une partie de sa lar-

geur, les autres, totalement. Arrivés à la première cataracte, les Russes mettaient pied à terre et conduisaient, avec de grandes perches, leurs barques le long du rivage. Ils franchissaient de la même manière la seconde et la troisième cataractes; mais la quatrième offrait plus de difficultés; il fallait décharger les barques pour les traîner sur terre ou les porter sur les épaules. On conduisait les esclaves enchaînés, et après avoir marché l'espace de six mille pas, on se rembarquait. Les Russes passaient, en longeant la rive, les trois dernières cataractes. Pendant tout ce trajet d'environ quinze lieues, ils étaient souvent obligés d'en venir aux mains avec les Patchinakes. Ils s'arrêtaient quelques jours, à l'embouchure du fleuve, pour équiper leurs navires avant d'entrer dans la mer Noire [1].

Constantin dit ailleurs que les Russes partent du Dniéper pour se rendre sur les côtes de la Boulgarie noire, de la Khazarie et de la Syrie [2].

Nous avons vu que, pour faire leur expédition dans la mer Caspienne, les Russes entrèrent dans la mer d'Asow par le Bosphore cimmérien, détroit gardé par des troupes khazares qui étaient probablement en garnison dans la forteresse de Tamatarkha, sur sa rive orientale. De la mer d'Asow ils auront remonté le Don jusqu'au point où il s'approche le plus du Volga, et transportant leurs barques légères à travers la chaîne

1 *De adm. imp.*, cap. 9.

2 *Ibid.* cap. 42.

de montagnes peu élevées qui sépare les deux fleuves, ils les auront lancées dans le Volga.

On voit encore aujourd'hui des barques franchir l'espace entre ce dernier fleuve et le Don. Le fer des mines de l'Oural est chargé sur la Kama, dans des barques qui descendent le Wolga jusqu'au bourg de Dubowka, sur la rive droite de ce fleuve, où elles arrivent, d'ordinaire, à la fin de l'automne. Comme le lit du Wolga est peu profond, ces bateaux doivent être plats; mais il sont longs et larges, et l'on y charge de 12 à 15,000 pouds de fer. A Dubowka, les barques sont défaites et placées avec le fer sur des traîneaux qui les transportent, en hiver, l'espace de 40 wersts (8 à 9 lieues), jusqu'à la rivière d'Ilavla, où l'on construit avec les mêmes matériaux des barques plus profondes, qui entrent dans le Don et vont aborder à Taganrok[1].

Dans son récit de l'expédition navale des Russes, Mass'oudi désigne les environs de Bacou sous le nom de *côte de naphte*. Plus loin il dit qu'il y a dans ce canton des sources de naphte blanc et autres, et que, s'il ne se trompe, il n'en existe nulle autre part au monde : « Dans ce pays de naphte, ajoute-t-il, sur la « côte de Schirwan, il y a un foyer volcanique, d'où « les flammes s'élèvent à une très-grande hauteur. » En effet, le canton de Bacou est renommé pour ses sources de naphte blanc et noir; mais on y observe

1 Pl. Krug, *Chronologie der Byzantier*, Saint-Pétersbourg, in-8, 1810, s. 209.

un autre phénomène : il s'échappe du sol, en plusieurs endroits, un gaz inflammable qui est mis à profit par les habitants, et entre autres par des Guèbres, aux yeux desquels cette terre est sacrée à cause du feu qu'elle recèle. Des tuyaux plantés dans le sol servent de conducteur au gaz, qu'on allume soit pour s'éclairer, soit pour faire chauffer les aliments, et qu'on emploie même pour calciner la chaux [1]. Au rapport d'un voyageur moderne, on voit quelquefois, dans les environs de Bacou, des flammes légères, d'une teinte bleue pâle, qui semblent couvrir toute la contrée; elles paraissent surtout en automne, après la pluie, dans des nuits chaudes et obscures [1].

NOTE XXXIII. (Pag. 115.)

Les Russes demeurèrent plus d'une année dans l'Arran, puisqu'ils y débarquèrent en 332 (943-4), et qu'ils n'en partirent qu'à l'époque de la mort de Touzoun, qui arriva le 23 de moharrem 334 (5 septembre 945). On serait étonné que ces guerriers, qui devaient être peu nombreux, eussent pu se maintenir si longtemps sur le territoire mahométan, si l'on ne savait que déja l'empire des khaliphes était livré aux convulsions de l'anarchie. La cour de Bagdad, qui ne disposait plus, immédiatement, que des ressources de l'Irac

1 Lerch, *Tagebuch von einer Reise*, im Büschings *Magazin*, th. III, s. 12, und. 22.

2 Reineggs, *Reisen*, p. 155.

Areb, devait employer ses forces peu imposantes à réduire, soit des armées d'hérétiques, soit des gouverneurs rebelles; et d'ailleurs le souverain des Musulmans se trouvait dans la dépendance de ses milices, composées, en grande partie, d'esclaves turcs, dont les chefs disposaient à leur gré du trône khaliphal. Il y eut, pendant le séjour même des Russes à Barda'a, une révolution dans Bagdad. Le khaliphe Mottaki, redoutant les desseins du turc Abou-l-Véfa Touzoun, généralissime de ses troupes et ministre tout-puissant, résolut de profiter de l'absence momentanée de ce chef militaire, qui était allé à Vassitt, pour se soustraire à sa domination, en quittant la capitale. Ayant mandé à Nassir-ud-Devlet, fils de Hamdan, gouverneur de Moussoul, d'envoyer un corps de troupes aux portes de Bagdad, pour favoriser son évasion, il sortit de cette résidence avec son harem et ses officiers, et arriva à Moussoul dans le mois de Rabi-ul-Akhir de l'année 332, (décembre 943).

L'année précédente, Nassir-ud-Devlet commandait dans Bagdad, et il avait fait épouser sa fille au fils de Mottaki; mais un soulèvement des milices turques contre son autorité l'ayant forcé de quitter cette capitale, il avait été remplacé par le turc Touzoun.

Les deux chefs rivaux se disputèrent alors la personne du khaliphe. Touzoun marcha contre Nassir-ud-Devlet, le battit en deux rencontres et s'empara de Moussoul, où il leva une contribution de cent mille dinars. Découragé par ces revers, Mottaki manda à Touzoun qu'il reviendrait à Bagdad, si ce général lui garantis-

sait la sûreté de sa personne. Touzoun convoqua une nombreuse assemblée, composée de cadhis, de princes de la maison d'Abbas et de la maison d'Ali, ainsi que de personnes notables de tous les ordres de l'état, et jura, en leur présence, soumission et fidélité à Mottaki; serment solennel qui fut certifié par les signatures de tous les témoins.

Alors Mottaki partit de Rokka pour Bagdad, malgré les conseils de Nassir-ud-Devlet et ceux d'Akschid, gouverneur de l'Égypte, qui s'était rendu auprès de lui, et l'invitait à passer dans ce pays. Cependant le khaliphe se méfiant encore de Touzoun, s'arrêta dans la ville de Hit, et lui dépêcha un de ses officiers, pour lui demander la confirmation de sa promesse par un nouveau serment. Touzoun jura une seconde fois, et sortit de Bagdad, le 20 de moharrem 333 (13 sept. 944), pour aller au-devant de son souverain. L'ayant rencontré à Sindiyah, il descendit de cheval, se prosterna et dit au khaliphe : *En vous rendant hommage, j'accomplis mon serment.* Il conduisit ce prince à son camp, manda aussitôt de Bagdad Mostekefi, cousin de Mottaki, lui prêta foi et hommage, et fit sur-le-champ crever les yeux à Mottaki. On rapporte que lorsque le khaliphe subit cette opération dans le pavillon où on l'avait fait descendre, il jeta des cris, arrachés par la douleur, et que ses femmes poussant des gémissements, Touzoun, pour étouffer leurs plaintes, fit sonner les instruments militaires autour de la tente. Ensuite il y entra et dépouilla le prince aveugle des insignes impériales; il lui ôta son man-

teau, son sceptre et son cachet qu'il remit au nouveau khaliphe.

Le règne de Mostekefi ne fut pas long. Au bout d'un an, Touzoun étant mort, Ahmed, fils de Bouyah, qui était déja maître d'une grande partie de la Perse, et se trouvait à Ahvaz, s'approcha de Bagdad avec des forces imposantes. Alors la milice turque, qui avait perdu son chef, évacua la capitale et se retira dans le gouvernement de Moussoul. Le prince déilémite entra dans Bagdad, et rendit hommage au khaliphe, qu'il allait gouverner. Mostekefi combla de graces son nouveau tuteur : il le fit revêtir d'une robe précieuse, lui offrit un collier et des bracelets, lui donna un étendard, voulut que son nom fût gravé sur la nouvelle monnaie, le chargea de présider, en sa place, à la prière publique, et lui conféra le surnom de *Moïzz-ud-Devlet.*

Cependant Nassir-ud-Devlet, gouverneur de Moussoul, renforcé par les Turcs, qui, en évacuant Bagdad, d'où ils l'avaient chassé deux ans auparavant, étaient allés se ranger sous ses drapeaux, marcha sur la capitale, pour en disputer la possession au prince déilémite. Les deux compétiteurs se livrèrent plusieurs combats sous les murs de la ville, qui finit par avoir deux maîtres : Ahmed, ayant Mostekefi en son pouvoir, passa dans la partie de Bagdad qui était à l'occident du Tigre, et le quartier oriental de cette cité fut occupé, pendant quelque temps, par Nassir-ud-Devlet.

Le prince déilémite résolut alors de détrôner Mos-

tekefi, qu'il accusait d'entretenir des intelligences avec son ennemi. Il se présenta, un jour, devant ce souverain, baisa la terre et s'assit sur un siége qu'on lui avança; peu après il entra deux officiers de sa suite qui firent mine de vouloir baiser les mains du khaliphe. Ce prince les leur ayant tendues, ils les saisirent et le tirèrent à bas de son trône; puis, ils lui otèrent son turban, le lui passèrent autour du cou, et l'emmenèrent à l'hôtel de leur chef. Au même instant le palais du khaliphe fut livré au pillage des soldats déilémites. Ahmed fit venir Fazel, cousin de Mostekefi, lequel se tenait caché dans Bagdad, pour se soustraire aux poursuites de ce prince qui, le sachant protégé par Ahmed, voulait s'en défaire, et le proclama khaliphe sous le nom d'El-Motti'. Le nouveau souverain fit aussitôt crever les yeux à son prédécesseur; c'était le troisième khaliphe vivant qui avait été déposé et privé de la vue.

Vaincu dans un dernier combat, et obligé d'évacuer Bagdad, Nassir-ud-Devlet était retourné à Moussoul. Par sa retraite, Ahmed resta le maître de la capitale, où il exerça jusqu'à sa mort, en 356 (967), une autorité souveraine.

Quant à Mohammed, fils de Moussafir, surnommé *El-Merzéban*, c'est-à-dire, le *commandant de la frontière*, qui était, à cette époque, gouverneur pour le khaliphe de l'Azerbaïdjan et de l'Arran, il mourut en 346 (957-8) [1].

1 *Tarikh-el-Kamil*, par Ebn-el-Ethir, tom. VIII. — *Rihan-ul-Sçhébab fi Mératib-el-Adab*, par Mohammed, fils d'Ibrahim.

NOTE XXXIV. (Pag. 121.)

Les Turcs *Batchenakes*, appelés *Patzinakes* par les historiens Byzantins, et *Pétchéniéguis* par les Russes, habitaient anciennement les bords du fleuve Jaïk, au nord de la mer Caspienne. « Ils se nommaient « jadis *Cancar*, » dit Constantin Porphyrogénète; ce nom ressemble à celui des *Cancalis*, peuple turc que l'on trouve établi dans les mêmes contrées au douzième siècle. Selon l'auteur impérial, ces Patzinakes en furent expulsés, vers l'année 894, par leurs voisins les Khazares, alliés aux Turcs-Gouzes, et ces derniers occupèrent leur territoire. Les Patzinakes émigrèrent dans la direction de l'ouest, et s'emparèrent à leur tour du pays des Madjares, voisin de celui des Khazares, appelé *Lébédias* du nom du premier voivode des Madjares, et arrosé par le fleuve *Khidmas*, nommé aussi *Khingilous*, qui est sans doute l'Ingul, l'un des affluents du Bog. Repoussés vers l'ouest, les Madjares s'établirent dans une contrée que l'on appelait, du fleuve qui la traverse, Etel et Couzou, ou peut-être Etel-Ouzou; on croit que c'est la Moldavie. Quelques années après, les Madjares, qui venaient d'élire Arpad, leur premier roi, furent une seconde fois attaqués par les Patzinakes. Chassés de leurs nouvelles demeures, ils passèrent dans le pays que leurs descendants occupent encore, et que nous appelons Hongrie [1].

1 Const. Porph. *De Adm. imp.*, cap. 37 et 38.

Au dixième siècle, les Batchenakes ou Patchenakes possédaient les plaines au nord de la mer Noire, depuis le Don jusqu'à l'embouchure du Danube. « Leur territoire, dit l'empereur Constantin Porphyr., s'étend depuis la rive du Bas-Danube, en face « de Distra, jusqu'à Sarkel, ville des Khazares (sur « le Don); pays arrosé par plusieurs fleuves, dont « deux, le Dniester et le Dniéper, sont très-considé- « rables. Les rives du Haut-Dniéper sont habitées par « les Russes, qui descendent ce fleuve pour se rendre « dans les provinces romaines. La Patzinakie borde « toute la Russie, et s'étend jusqu'au Sarat et au Bu- « rat (les rivières Szereth et Pruth) [1]. »

Les Patzinakes avaient pour voisins, à l'est, les Gouzes, les Alans et les Khazares; au nord, les Mordouins et les Russes; à l'ouest, les Hongrois et les Boulgares du Danube; au midi, les habitants de la Chersonèse. Ces nomades s'étaient rendus redoutables à tous ces peuples par leurs courses dévastatrices. Aussi l'empereur Constantin Porphyr. recommande à son fils : « d'entretenir soigneusement la paix avec les Pat- « zinakes, de rechercher même leur alliance et de « leur envoyer chaque année des présents, parce que « si on les avait pour ennemis, ils pourraient ravager « le territoire de Cherson (c'est-à-dire la Crimée [2]). « Tant que l'empereur romain, dit-il ailleurs, sera » sûr de l'amitié des Patzinakes, il n'aura rien à

1 *Ibid.*, cap. 42.
2 *Ibid.*, cap. 8.

« craindre ni des Russes, ni des Hongrois, ni des « Boulgares; car si ces nations marchaient contre « l'empire, les Patzinakes, soit en vertu de leur alliance « avec nous, soit par l'effet de nos lettres et de nos « dons, pourraient aisément envahir et dévaster leur « pays, traîner en captivité leurs femmes et leurs en- « fants [1]. »

Au temps de Constantin Porphyr., la nation Patzinake était divisée en huit tribus [2], dont cet empereur nous a conservé les noms. Il désigne aussi les six villes qu'elle possédait; les noms de ces villes se terminent en *cat*, comme la plupart des noms de ville dans le Turkestan et la Transoxane. Quatre tribus Patzinakes demeuraient à l'est du Dniéper; les quatre autres, à l'ouest de ce fleuve [3].

Nous apprenons du même auteur que les Patzinakes les plus voisins de Cherson colportaient en Russie, en Khazarie, en Zéchie, les productions de la Chersonèse, et surtout des étoffes de soie et de laine. Ils vendaient aux Russes des chevaux, des bœufs et des moutons. « Les Russes, dit Constantin, étant « voisins des Patzinakes, sont exposés à leurs incur- « sions; c'est pourquoi ils cherchent à conserver la paix « avec eux. Ces nomades, ajoute-t-il, sont aussi très- « redoutés des Turcs (Hongrois), qu'ils ont souvent « vaincus, et presque exterminés [4]. »

1 *Ibid.*, cap. 4 et 5.

2 Selon Cédrène il y en avait treize.

3 *De Adm. imp.*, cap. 37.

4 *Ibid.*, cap. 2, 3 et 6.

Ce fut en 915 que les Pétchénègues parurent pour la première fois sur la frontière de la Russie, et depuis lors ils y firent de fréquentes invasions [1]. L'empire romain fut aussi, à diverses reprises, exposé aux ravages de ces nomades. Nous voyons dans Mass'oudi, que vers l'année 932, les Batchenakes, les Baschcardes et deux autres peuples turcs s'avancèrent jusqu'à Constantinople. Il nous paraît certain que, sous le nom de Baschcardes, Mass'oudi désigne les Madjares ou Hongrois. Ebn Haoucal dit (p. 146) : « Il y a « deux nations Baschkhartes بشخرت ; l'une habite à « l'extrémité de l'occident (il faut lire de l'orient), « derrière les Boulgares, auxquels elle est soumise ; « l'autre, plus nombreuse, est voisine des Batchenakes ; de race turque comme ces derniers, elle « demeure aussi près de l'empire romain. » Les Hongrois sont évidemment désignés sous le nom de *Baschcardes*, par les géographes Yacout et Cazvini, ainsi que par les historiens des Mongols, Alaï-ed-Din, de Djouvéin, et Raschid-ed-din, de Hémédan, qui dans leurs relations de la conquête de la Hongrie, en 1241, par Batou, donnent à ce pays le nom de *Baschcardie*. Enfin, les missionnaires qui parcoururent le nord de l'Asie dans le treizième siècle semblent considérer les Madjares et les Baschcardes comme appartenant à une même nation. Jean du Plan Çarpin dit (chap. IV) : qu'il y a immédiatement au nord, après la Russie, les *Morduins* et *Bilères*, c'est-à-dire la grande *Bulga-*

1 Nestor, trad. de Schérer, p. 66 et passim.

rie, les ***Bastarques***, qui est la grande ***Hongrie***, etc.; et Guillaume de Rubruquis nous apprend (ch. XXIII): « Que la grande rivière Jagag (Jaïk) vient du septen-« trion et du pays de ***Pascatir;*** que le langage de ceux « de ***Pascatir*** et des Hongrois est le même; que c'est « de ce pays de ***Pascatir*** que sortirent autrefois les « Huns, qui, depuis, furent appelés ***Hongrois***[1]. »

On voit qu'il y avait deux Baschguirdies comme deux Bulgaries; que les contrées d'où étaient sortis les Magyares et les Boulgares du Danube étaient nommées *Grande-Baschguirdie*, et *Grande-Hongrie*, et que les Magyares sont originaires du pays où le Jaïk prend sa source, pays qui est encore habité par des Baschkires; mais si les Baschkires sont un peuple turc, comme leur langue semblerait le prouver, ils ne peuvent pas avoir la même origine que les Magyares, dont l'idiome est tout-à-fait différent; et néanmoins ces derniers sont nommés Turcs par les Grecs-Byzantins. On voit que c'est la destinée de ce peuple de n'être pas appelé de son vrai nom.

L'histoire du Bas-Empire nous fournit une nouvelle preuve de l'identité des Baschcardes et des Magyares. En effet, non dans l'année 932, comme le rapporte Mass'oudi, mais en 934, les Turcs ou Hongrois firent une invasion dans l'Empire, ravagèrent la Thrace, et vinrent poser leur camp sous les murs de Constantinople. L'empereur prodigua l'or pour obtenir la paix

1 *Collection de Voyages en Asie*, publiée par Pierre Bergeron. La Haye, 1735, in-4.

de ces Barbares, et racheter ses sujets captifs. Ils rentrèrent dans l'Empire en 943, et dictèrent encore une paix qui ne dura que cinq ans [1]. Ainsi l'auteur arabe et les historiens de Byzance parlent de la même expédition, faite par les Hongrois unis aux Batchenakes et à d'autres peuples turcs. Par le nom de *Vélender*, Mass'oudi a peut-être voulu désigner la ville d'Andrinople.

En terminant son récit de l'expédition des quatre peuples turcs jusqu'aux portes de Constantinople, Mass'oudi ajoute : « Ces Turcs ont, de notre temps, « poussé leurs incursions jusqu'aux frontières de l'An- « dalousie, de la France et de la Galice. » Il veut sans doute parler de l'irruption des Hongrois, en 914, sous le règne de l'empereur Conrad, dans la Saxe et dans les contrées qui bordent le Rhin, en Lorraine et en France ; pays qu'ils mirent à feu et à sang.

Alliés avec les Hongrois, les Russes et les Boulgares, les Patzinakes firent, en 970, la guerre à l'empire romain. Dans le cours du onzième siècle, ils y entrèrent plusieurs fois, et y commirent de grands ravages. Ils furent vaincus, en 1096, par l'empereur Alexis Comnène, qui leur fit éprouver une perte considérable. Ils continuèrent cependant leurs incursions dans le douzième siècle ; mais, après l'année 1197, l'histoire byzantine n'en fait plus mention. D'autres peuples turcs, les Coumans ou Captchakes, étaient devenus puissants dans les contrées au nord de la

1 Voy. Stritter, *Mem. Populor.*, t. III, p. 617.

mer Noire et de la mer Caspienne. Nous les voyons remplacer les Khazares, les Gouzes et les Petchénègues, sans savoir ni quand ni comment cette révolution s'opéra. Il nous est seulement connu que lorsqu'ils furent subjugués par les Mongols, dans l'année 1237, leur territoire s'étendait du Jaïk au Danube.

Il est fait mention de l'autre peuple turc appelé *Betchena*, parmi les tribus Ogouzes qui étaient en Perse, dans le douzième siècle, sous la domination des Seldjoukides.

NOTE XXXV. (Pag. 18.)

Ptolémée (liv. III, chap. 5) nomme les *Burgiones*, qui, suivant son indication, auraient habité au nord des monts Carpathes, non loin des sources de la Vistule; c'est-à-dire, ou dans la Galicie, ou dans le grand-duché de Varsovie.

Il est fait trois fois mention du pays de *Bordjan*, dans les Éléments astronomiques d'Alfargani. Dans la description du sixième climat, il est placé à l'ouest de Constantinople; dans le septième et le huitième climat, à l'est du pays des Saclabes; indications qui, on le voit, sont assez vagues.

Selon Scherif-el-Idrissy, le *Bordjan* était sur la côte septentrionale de la mer Noire, à l'ouest de la Russie, près de l'embouchure du Dniéper, et ce géographe nomme plusieurs villes qui y étaient situées, comme

Zancra, *Bistéris*, *Roussou-Castro*, *Megali-Thermæ*, *Anou-Castro*, *Goulouni*, *Baschéga*, *Akli*, *Islibious*.

Cazvini dit, dans sa géographie qui a pour titre : *Assar-al-Bilad*, etc., septième climat : « *Bordjan*, pays « de forêts, dans les régions du nord, où le plus court « jour n'est que de quatre heures, où la plus longue nuit « en dure vingt, *et vice versa*. Ses habitants sont païens. « Ils font la guerre aux Saclabes. Ils ressemblent aux « Francs, dans la plupart des choses, et ont de l'apti- « tude pour les arts industriels, ainsi que pour la na- « vigation. »

Voici ce qu'en dit Abou-l-Fétha (*Tacvim-el-Boldan*, manuscrit de la Bibliothèque de Leyde) : « *Borschans*, « appelés aussi *Bordjans*; selon Ebn-Saïd, *Borschan* est « le chef-lieu d'une nation appelée *Bordjan*. Elle était « anciennement puissante et renommée; mais elle fut « subjuguée par les Allemands, qui l'exterminèrent, au « point qu'il n'en reste pas un seul individu. »

« Les Russes, dit le géographe Schems-ud-din de « Damas (*Nokhbet ud Dahr*, Bab. IX, Fassl. 4), sont « voisins des Alans et des *Bordjans* (deux peuples que « l'on dit frères), ainsi que des *Ezkesches*; tous ces « peuples sont chrétiens. »

On trouve dans la Chronologie mahométane de Zehébi, qu'en 193 de l'hégire (808-9), l'empereur romain fut tué dans une bataille contre les *Bordjans*. Il veut sans doute parler de la catastrophe de Nicéphore, quoique ce fût en 811 que cet empereur périt, avec une grande partie de son armée, dans une bataille contre les Boulgares. Le même fait se trouve rapporté

dans le *Tacvim-ut-Tévarikh*, de Katib Tchéléby, mais sous l'année 191, et en ces termes: « Le *Tacafour* du « Roum est tué dans une bataille contre les *Bordjans*. » *Tacavor* est le titre de roi en arménien, et il s'emploie souvent, par les auteurs mahométans, pour désigner les rois chrétiens; mais il est possible que, dans les manuscrits arabes que Katib Tchéléby aura compilés, il y ait eu *Nikefor*, qui, à un point près, s'écrit de même.

Ces passages historiques, joints aux indications géographiques, nous font croire que les *Bordjans* sont les Boulgares du Danube.

NOTE XXXVI. (Pag. 128.)

Dans un précis d'histoire universelle écrit en persan, au commencement du quatorzième siècle, sous le titre de *Raouzat-Ouli-ul-Elbab*, par Abou-Souleïman Daoud, de Bénakét, ouvrage dont nous avons donné une courte notice à l'article XIX de notre préface, on trouve une description de l'Europe, que l'on a d'autant plus raison de croire extraite du troisième volume du *Djami-et-Tévarikh*, par le Khodjia Raschid-ed-din, que Daoud de Bénakét annonce lui-même qu'il a puisé principalement dans cet ouvrage les matériaux de son abrégé. Comme ce troisième volume ne se trouve probablement pas en Europe, nous allons traduire la description de Daoud contenue dans le second chapitre (Bab) de la sixième section (Cassm), de son

Raouzat, sous ce titre : *Du pays des Francs* (Efrendj), *de ses mers et de ses îles.*

« Le pays des Francs est vaste et situé au nord-ouest « du monde habité. Il est borné au midi par la mer des « Romains (Méditerranée), qui s'étend de l'est à l'ouest, « depuis Tandja طنجه (Tanger) jusqu'en Syrie ; au nord, « par le pays des Russes, celui des Turcs et d'autres ; « à l'est, par le pays de Younan (Ionie, Grèce) ; à l'ouest, « par l'Océan occidental.

« Cette région est divisée en trois parties : la première, « à l'orient, est le pays d'*Alamania* الامانيه ; la se- « conde, au centre, le pays d'*Afranssa* افرنسه ; la « troisième, le pays d'*Andalous* اندلس. La capitale « du pays des Francs, فرنكستان est *Roumia* روميه ; « elle fut fondée par *Satournous* ستورنوس , que la « Bible désigne sous le nom de Nemrod. Il avait un « fils indigne, qui, craignant d'avoir un frère, se saisit « de son père et le priva de la virilité. Satournous prit « le parti de se soustraire, par la fuite, à de nouvelles « violences de la part de son fils ; il passa dans le pays « de *Roumia*, et y fonda la ville de ce nom, où cha- « cun de ses officiers fit bâtir une maison proportionnée « à son rang. Lorsque *Romoulous* روملوس fut roi, « il éleva un mur autour de cette ville, à laquelle il « donna son propre nom ; mais les étrangers l'appellent « *Harqouma* هرومه. Elle devint le chef-lieu de la con- « trée et la métropole des pays francs فرنج. Elle a, de « circuit, environ vingt fersenks, et ses murs sont

« flanqués de trois cent soixante tours. C'est dans le « mois grec d'*Ayar* ايار رومى (mois de mai) de « l'an 4480 de l'ère d'Adam, que fut construit le mur « de cette ville.

« Après Romoulous, sept rois de sa postérité ré- « gnèrent successivement dans l'espace de deux cent « quarante ans. De leur temps vivait le *sage Socrate* سقراط حكيم.

« Après le septième descendant de Romoulous, « chaque année l'on installait un autre souverain, qui « était déposé au bout d'un an. Cet ordre de choses « avait duré quatre cent quatre-vingts ans, lorsque « *Djoulious* جليوس (Jules) parut; depuis son avène- « ment au trône, les souverains se succédèrent de père « en fils. Djoulious, après avoir vécu cinquante-six ans, « laissa le trône à *Agostous* اغسطوس, qui fut con- « temporain de *Cristous* كرسطوس. Les Caïssars rési- « dèrent long-temps à Rome. Cette ville est à présent « le siége des papes بابان, qui sont les vicaires du « Messie. Elle est aujourd'hui très-florissante.

« Le pays des Francs commence en face de la côte « du Magréb (Afrique occidentale), là où les deux con- « tinents sont si rapprochés qu'ils ne laissent à la mer « que cinq fersenks de largeur; détroit que nous ap- « pelons *Zokak* (en arabe), et qui a vingt fersenks de « long. Cette terre des Francs, c'est l'*Isbania* اسبانيا, « dont l'étendue en longueur est d'un mois de chemin,

« et qui contient beaucoup de villes florissantes, sa-« voir *Balenssia* بلنسيه, *Murcia* مرسيه, *Diania* ديانيه, « (Dénia), *Schattéba* شاطبه, (Xativa, aujourd'hui « San Felipe), *Tolaïttila* طليطله (Tolède), *Ischbilia* « اشبليا (Séville), *Corttoba* قرطبه (Cordoue), ainsi « que plusieurs îles, telles que *Ibissa* ابسا *Mayorca* « ميوركه et *Sikiliya* صقيليه Tous ces pays furent « conquis par les Musulmans, dans les premiers temps « de l'islamisme, et appartinrent aux souverains du « *Magréb;* mais, en 660 (1262), le *rei Calattounia* « رى كلطونيه, (le roi de Catalogne) les prit aux « Musulmans, et ils paient maintenant leur tribut au « *rey d'Isbania.* Pour empêcher que les Musulmans « qui habitaient l'île de Sikilia ne s'unissent avec les « Africains, on les transporta dans la ville de Nou-« tchéra نوجره qui est au centre du pays des « Francs, et l'on envoya des chrétiens dans cette île; « mais lorsque les Musulmans eurent pris la ville « d'*A'ka* (Saint-Jean-d'Acre) et détruit les églises dans « le pays d'Iran, sous le règne du sultan Gazan, fils « d'Ergoun, les Francs tuèrent, par représailles, ces « Musulmans, qui étaient au nombre de près de deux « cent mille [1]. La plupart des habitants de Tolaïttila

1 L'auteur dit dans le chapitre des empereurs d'Allemagne, dont il donne la suite jusqu'à Adalberttous ادالبرطوس qui régnait de son temps (il écrivait en 1317) que Tofloss طفلس

« (Tolède) sont des Israélites, descendants de Yahouda,
« fils de Yacoub. »

(Adolphe), prédécesseur de ce prince, avait fait tuer près de 200,000 Musulmans dans la ville de *Noutchira* نوحيرة Voici le fait comme il est rapporté par les historiens italiens : En 1243, les Sarrasins de Sicile s'étant de nouveau révoltés contre l'empereur Frédéric II, quoiqu'ils en eussent été bien traités, furent attaqués par Riccard, comte de Caserte, et forcés dans les deux villes de Jeta et d'Entella, situées sur de hautes montagnes, et qui furent incontinent rasées. Pour être plus sûr de l'obéissance de ces mahométans, qui pouvait être regardée comme précaire tant qu'ils auraient la facilité de tirer des renforts de la côte d'Afrique, l'empereur les fit transporter en terre-ferme, dans la province de Capitanata, où il leur donna la ville de Nuceria ou Lucéra, sur la frontière de la Puglia, après l'avoir fait évacuer par les habitants chrétiens; dès-lors cette ville fut appelée Nuceria des Sarrasins. (Voyez Thomæ Fazelli, ordinis prædicatorum, *De rebus siculis*, Francof. ad Mænum, 1579, in-fol., p. 438, et *Annali d'Italia*, compilati da Lodovico Ant. Muratori, Milano, 1744, tom. VII, in-4, pag. 177.) Un annaliste italien, Giovanni Villani (Cronic., lib. VI, cap. 14) rapporte que cette colonie de Sarrasins était composée de vingt mille hommes en état de porter les armes, avec leurs familles; mais Muratori observe que ce nombre paraît exagéré, vu l'étendue de la ville de Nucera. Il y avait près de soixante ans que ces Sarrasins y étaient établis, lorsqu'il plut, en 1301, au roi de Naples, Charles II d'Anjou, de purifier son royaume de *cette peste humaine*, et *de les offrir en holocauste à Dieu*, comme dit un religieux qui a écrit l'histoire de Naples :

« An. 1301, Carolus, postquam filio justa persolvit, Sara-
« cenos, qui sexagesimum jam annum Luceriam occupaverant,

« A l'extrémité de l'occident, et au nord de la pointe « de l'Afrique, est un pays long d'un mois de chemin, « dont le souverain, puissant et renommé, s'appelle « *reï Portougala* ري برتكله. Il possède de grandes « richesses et une armée innombrable. Ce prince et le « *reï d'Isbania* se livrent fréquemment des batailles. « Vis-à-vis de ce royaume, il y a, au milieu de l'Océan, « deux îles : l'une, nommée *Ibernia* ابرنيا, a cela de « particulier qu'il s'y trouve des reptiles venimeux, « mais point de souris. Ses habitants deviennent très-« vieux. Ils ont le visage rouge, une haute taille, des « corps robustes, et beaucoup de bravoure. Il y a dans

« ejicere statuit, ut ea hominum fæce, qua plurimi inficieban-« tur, regnum purgaret, ratus, maximum pro filio sacrificium « Deo facturum, si sceleratos homines expulisset. Hanc vero « curam Joanni Pipino demandavit, qui Luceriam profectus, « edictum promulgavit, ut si Saraceni suscipere baptismum nol-« lent, liceret eos à quolibet, tanquam majestatis reos, interfi-« ci : qui vero ipsorum Christo nomen dare vellet, liceret ei sua « bona possidere, Italiamque incolere. Quo edicto promulgato, « major Saracenorum pars solum vertit; reliqui fidem susce-« pere, quam tamen ad speciem profitebantur. At, quoniam « tegi mendacium diu nequit, ad unum omnes brevi interiere, « quodque armis consequi Carolus primus non potuit, pietate « secundus obtinuit, quam maximum regnorum munimentum « esse sæpius comprobatum. » Voyez Nicolai Parthenii Giannettasii Neapolitani, *Hist. Neapolitana*, Neapoli, 1713, in-4.

L'empereur Adolphe de Nassau n'eut aucune part à cette exécution, car il avait été tué plusieurs années auparavant.

« ce pays une source remarquable ; si l'on y enfonce « un bâton, sa surface est pétrifiée au bout d'une « semaine.

« L'autre île, plus grande, s'appelle *Inglater* انكلتر. « Elle a des montagnes riches en mines d'or, d'argent, « de cuivre, d'étain et de fer. Les arbres fruitiers y « abondent. On y voit, entre autres choses remar- « quables, un arbre qui, au lieu de fruits, produit des « oiseaux. Il y croît des gousses grosses comme des « pommes ; chacune renferme un oiseau qui est sus- « pendu à la branche par le bec. Lorsque le fruit est « mûr, l'oiseau perce de son bec la gousse et en sort. « On le garde pendant dix ans ; il devient aussi grand « qu'un canard, et c'est principalement de sa chair que « se nourrissent les habitants de ce pays. Il y a, dans « les deux îles, des moutons dont la laine sert à tisser « le drap et l'écarlate. Le souverain de ces deux îles « s'appelle *Skottland* سقوطلاند ; il paie un tribut « au roi d'Angleterre.

« Un autre pays très-vaste et renommé, qui tient « de plusieurs côtés au continent, mais dont une partie « est baignée par la mer, touche à l'Alamania, et son « souverain s'appelle *reï da Frans* ريدا فرانس. L'An- « gleterre, roi des îles, lui paie un tribut.

« L'Alamania appartient au Caïssar, qui reçoit l'hom- « mage et le tribut du reï da Frans, ainsi que de douze « autres souverains puissants.

« Près de l'Alamania est le pays d'*Abouimiya* ابويميا « (Bohême) dont le souverain, nommé *Saki* ساقي

« relève du Caïssar; il a cent mille hommes de ca-
« valerie.

« Ce pays est voisin d'un autre royaume, dont le « souverain puissant est appelé *Polonia* بولونيا. Ce « roi mourut, il y a quelques années, et Saki s'empara « de son royaume, qu'il conserve encore de nos jours. « On y trouve des montagnes riches en pierres pré- « cieuses.

« Près du pays de Polonia est l'île de Svétia سوتيه « (Suède), sur les côtes de laquelle la mer jette de « l'ambre rouge et blanc.

« Près de là est une autre île dont le souverain « s'appelle *Gotlanda*, كوتلانده, du nom de l'île « même. Une troisième île voisine s'appelle *Norviga* « نورويكه, et son roi porte aussi le même nom. On « raconte que cette île se prolonge jusqu'au-dessous « du pôle, en sorte que le pôle est à son zénith. Ses « montagnes sont éternellement couvertes de neige, « et l'on y trouve du cristal. Tous les animaux de ce « pays sont blancs, par l'effet du froid excessif qui y « règne; on en tire des faucons blancs. On dit que les « hommes y ont, même dans leur enfance, les che- « veux, les cils et les sourcils blancs. Leur plus long « jour, à l'époque où le soleil entre dans le capricorne, « est de deux heures, et il y a vingt-deux heures de « crépuscule, où il fait assez clair pour qu'on puisse « lire une écriture fine. Lorsque le soleil arrive au « cancer, c'est l'opposé. Quant à l'opinion populaire,

« qu'il existe une région de ténèbres, les gens dignes « de foi, natifs de cette île, disent qu'elle est couverte « d'un bout à l'autre d'un éternel brouillard, en sorte « qu'il y fait toujours obscur; c'est pourquoi on l'ap- « pelle *le pays ténébreux*. On y trouve peu d'animaux; « les hommes y sont très-grands et corpulents; mais « ils vieillissent vite.

« En face de l'Afrique et à côté de l'Isbania, est « un pays appelé *Caltalounia* كتلونيه, dont le roi « se nomme *rei Caltalounia*. On extrait des montagnes « de ce pays, du vif-argent, de l'or, de l'argent et du « cuivre. Il y a là trois villes: *Falenssia*, *Murcia* et « *Mayorca*. Ses habitants sont très-braves; c'est au « point qu'ils regardent comme honteux de mourir « naturellement, et qu'ils tiennent à honneur d'être « tués.

« A l'orient de la Caltalounia, est un pays nommé « *Barouna* برونا, qui est très-cultivé, et au-delà, « également vers l'orient, près du pays du *reï da* « *Frans*, une autre contrée nommée *Doulouza* دلوزة « (Toulouse). Plus haut il y a une grande ville nommée « *Baris* برس (Paris), très-peuplée, et dont les habi- « tants sont singulièrement portés à l'étude des sciences. « On dit qu'elle renferme près de cent mille étudiants. « Entre *Baris* et la *Caltalonia*, il y a un pays nommé « *ré de Nafara* رد نفرة (roi de Navarre), dont le « souverain est ami de celui du *Magréb*.

« Ce pays est voisin d'une contrée maritime floris-

« sante, qui se nomme *Djenova* جنوه (Gênes). Son
« souverain possède deux cents galères قترقه, cha-
« cune montée par trois cents hommes de guerre.
« C'est dans ce port que s'embarquent tous les mar-
« chands francs qui vont en Égypte, en Syrie, en
« Afrique, dans le Roum et à Tébriz.

« Il y a, au-dessus de ce pays, également vers
« l'orient, un désert qui s'étend à environ quarante
« fersenks; il est entouré de vingt-deux villes floris-
« santes, qui n'obéissent pas à un prince héréditaire;
« mais les principaux habitants élisent chaque année
« pour souverain un homme vertueux, et à la fin de
« l'année, on publie que quiconque a éprouvé des in-
« justices est libre de porter plainte. Les plaignants se
« présentent, et absolvent leur prince des injustices
« qui pouvaient lui être imputées; ensuite on installe
« un autre chef.

« Ce pays est voisin d'un autre appelé *zou Mantoulia*
« زو مانتوليه, (Mantoue), lequel touche au pays de
« *Marké-zou-Terfisch* ماركه ذو ترفيش (Marquisat de
« Trévise). Au-dessus de ces deux contrées, qui pro-
« duisent de grands chevaux que nous appelons *tubi-*
« *tschak* توبجاق, il y a un grand royaume, dont le
« souverain, nommé *Battrik Makalia* بطريق ماكليا,
« possède beaucoup de troupes. On y trouve du
« cristal pur.

« Au nord de cette contrée est le pays de Lonbardia

« لنبرديه , et celui de *Hetlandia* هتلانديه (pour « Milandia).

« Il y a près du pays de *Battrik* une vaste contrée « qui touche au pays de *Kerem* قرم (Crimée) et de « *Boulgar*. Nocaï, descendant de Djoudji, fils de « Tchinguiz-Kan, fait souvent des incursions dans ce « pays, appelé *Madjaristan* ماجرستان (Hongrie).

« Au midi de la Lombardie est le pays de *Harke-* « *dancouna* هركدنكونا (Marche d'Ancône), où réside « le pape. Ce pays a la mer au midi, et fait face au « *Kiblah* (c'est-à-dire à la Mecque).

« A l'est du pays de Roumia (Rome), est le pays « de *Canpania* كنبانيه, et, au-dessus, celui de *Carlou* « كارلو (Calabre), qui s'étend l'espace d'un mois de « chemin. Il est baigné par la mer de deux côtés, à l'ouest « et au nord. On en exporte du corail rouge. Près de « ce pays, du côté de l'Afrique, il y a une grande île, « nommée *Sikiliah*, où l'on trouve du corail et beaucoup « de mines, et dont le roi, nommé *Ridjal* ريجال « (Roger), reçoit un tribut du souverain de Tounis en « Afrique. Ridjal a donné sa fille au fils du *roi d'Ara-* « *gon* ری دارکون, et lui a fait présent de la Sikiliah, « qui a près de deux cents fersenks d'étendue[1]. Cette

1 C'est la révolution qui eut lieu, en 1282, par les Vêpres siciliennes. Pierre III, roi d'Aragon, époux de Constance, fille de Mainfroi, et petite-fille de l'empereur Frédéric II de Ho-

« île offre beaucoup de choses remarquables, entre « autres, une montagne qui lance toujours du feu. On « raconte, qu'aux époques de la conjonction et de « l'opposition du soleil et de la lune, on peut aper- « cevoir la flamme à la distance de plusieurs fersenks. « Ce feu fait bouillir l'eau d'une grande rivière qui « coule au pied de la montagne. De Tounis jusqu'en « Sicile, on compte cinquante milles par mer.

« Entre *l'Alamania* et la *Norviga* est le pays « d'*Adoussia* آدوسيا, dont les montagnes sont « pleines de métaux, et entre l'Alamania et le « *reï da Frans*, il y a un pays nommé Ben- « der بندر (peut-être Flandre), qui a pour capi- « tale et résidence royale la ville d'Ariss ارس. « (peut-être Arras). A cinq fersenks de cette ville, on « trouve une plaine déserte où s'élève une église très- « grande et célèbre qu'on appelle *Joannes* ايوانس « Il y a dans cette église beaucoup de monde et des « mets très-rares. Chaque année, par l'ordre de la « Providence, lorsque le soleil arrive au premier degré « du capricorne, les airs au-dessus de cette plaine se « remplissent d'étourneaux مرغ سار qui, tenant chacun « dans leur bec une baie d'olive, les déposent dans

henstaufen, devint maître de la Sicile, dont il dépouilla la maison d'Anjou. L'auteur persan désigne le roi de Sicile sous le nom de *Ridjal*, parceque le premier roi de Sicile s'appelait *Roger*.

« l'église et aux environs. On les voit pendant trois « jours et trois nuits, après lesquels ils disparaissent. « On dit qu'il n'y a pas d'oliviers à cent fersenks de « cet endroit, et que personne ne sait d'où les oiseaux « apportent ces olives. Or, les habitants les rassem- « blent, et s'en servent, soit pour apprêter leurs « mets, soit pour en brûler l'huile dans leur église.

« Les Francs ont tracé la carte de l'hémisphère oc- « cidental, et ils l'appellent *Babmondou* باب مندو « (mappemonde). Ils parlent vingt-cinq langues diffé- « rentes. Chaque nation a la sienne, et n'en comprend « pas d'autres. Elles n'ont en commun que l'alphabet « et les chiffres. »

Dans un autre chapitre, l'auteur décrit les diffé- rents degrés de souveraineté chez les Francs.

« La première dignité parmi les Francs est celle de « *pape*, nom qui veut dire *père*. Ils le considèrent comme « le vicaire du Messie. La seconde dignité est celle de « *Caïssar*; en langue française, le *Caïssar* est appelé « *Empereur* آنبرور, ce qui signifie sultan des sultans. « La troisième dignité est celle de *reï da Frans*, ou « de padischah des padischahs. L'empereur n'est pas « un monarque héréditaire; il est élu pour son mérite, « parmi un certain nombre de personnes notables, et « puis élevé au trône; au lieu que le *reï da Frans* hé- « rite de ses ancêtres le pouvoir souverain. L'empe- « reur actuel est très-puissant et renommé. Douze « padischahs lui obéissent, et chaque padischah com-

« mande a trois *meliks* (princes). Le quatrième degré « est celui de *reï*.

« La dignité de pape est très-éminente ; car toutes « les fois qu'il s'agit de faire un Caïssar, sept personnes « des plus considérables, chargées de l'élire, tiennent « conseil ; savoir : trois marquis مرحيسا, trois grands offi- « ciers et un padischah. Ils choisissent d'abord, parmi « les seigneurs francs, environ dix personnages, et ils « élisent celui qui est le plus pieux, le plus vertueux, « tempérant, habile, ferme et majestueux, en un mot, « celui qui est doué des plus belles qualités, et ils lui « mettent sur la tête une couronne d'argent, dans « l'empire d'Alamania, qui, selon l'opinion des Francs, « comprend un tiers du monde habité. De là, ils se « rendent en Lonbardia, où ils lui placent sur la tête « une couronne d'acier ; puis ils vont à Rome la grande, « qui est la ville du pape, et le pape lui pose une cou- « ronne d'or sur la tête. Alors le nouvel empereur se « jette à terre ; le pape lui met le pied sur la tête et sur « le cou, et lui marche sur le corps ; ensuite l'empe- « reur monte à cheval, et il est proclamé *Caïssar*. Les « souverains des Francs et tous les peuples francs lui « sont soumis ; ses commandements sont respectés sur « terre et sur mer dans tous les pays francs. »

NOTE XXXVII. (Pag. 145.)

C'est dans les livres sacrés, ou dans les traditions des Hébreux, que Mahomet aura puisé ses notions

des *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*. Il est fait mention de Gog et Magog dans les prophéties d'Ézéchiel et dans l'Apocalypse de saint Jean. Ezéchiel (chap. 38 et 39) prophétise qu'à la fin des temps Dieu suscitera Gog, maître du pays de Magog et souverain des seigneurs de Mesech et de Thubal; que ce prince, à la tête d'une innombrable cavalerie, où seront les Perses, les Éthiopiens et les Libyens, Gomer avec ses troupes, la maison de Thogorma du nord, et plusieurs autres peuples, viendra des limites du septentrion fondre comme un ouragan sur le pays d'Israël, pour le piller et exterminer ceux qui, étant revenus habiter ses montagnes long-temps désertes, se croyaient désormais en sûreté dans leurs villes sans portes ni remparts. « Mais, dit le Seigneur, je t'attirerai, ô Gog! « des extrémités du nord, vers les montagnes d'Israël, « et te laisserai entrer dans mon pays, afin que les « païens apprennent à me connaître. Alors il y aura « un grand tremblement de terre dans le pays d'Israël; « les montagnes seront renversées; les murs s'écrou- « leront. Je te punirai, ô Gog! par la peste et par le « sang; je lancerai sur toi et sur ton armée une pluie « de pierres, de feu et de soufre. Tu seras défait sur « les monts d'Israël; je te livrerai en proie aux oiseaux « et aux bêtes féroces; Gog et ses troupes seront ense- « velis dans Israël. J'enverrai le feu sur Magog et sur « ceux qui se croient en sûreté dans les îles. C'est « ainsi que je me ferai connaître, respecter et glorifier « par la multitude des païens, qui apprendront que je « suis le Seigneur. »

Et dans l'Apocalypse (chap. 20, v. 8) : « Satan sortira « pour tromper les nations qui habitent aux quatre « coins de la terre, Gog et Magog, afin de les réunir « au combat ; nations innombrables comme le sable de « la mer. Elles traverseront la terre, et environneront « le camp des saints et la ville chérie ; mais le feu du « ciel les consumera. »

Mahomet, qui altérait les noms et les faits pour cacher les sources étrangères où il les avait puisés, convertit les noms de Gog et Magog en Yadjoudje et Madjoudje, et les commentateurs du Cour'an se sont plu à représenter sous des formes monstrueuses les Barbares qu'ils croyaient prédestinés à envahir la terre peu avant la fin du monde. Ils placent les Yadjoudjes et Madjoudjes au-delà du fameux rempart, dans le nord de l'Asie, et d'après des autorités aussi respectées, tous les géographes mahométans font mention de ces peuples fabuleux dans la description du septième climat, qui comprend la zone la plus septentrionale du globe. On crut d'abord que les Yadjoudjes étaient derrière le Caucase ; mais, à mesure que les connaissances géographiques s'étendirent, on les recula vers le nord, et ils furent enfin placés sur les côtes de la mer Ténébreuse, c'est-à-dire de la mer Glaciale.

C'était une opinion anciennement répandue en Asie, que le grand Alexandre avait élevé un mur à travers le Caucase, pour empêcher les Barbares du nord de pénétrer en Perse. Il en est fait mention par

deux historiens juifs, Ægésippe et Josephe[1], qui vivaient dans le premier siècle de notre ère. Sans doute que les murs et les tours qui défendent les principaux défilés du Caucase ont donné lieu à ce récit exagéré; et, comme on avait coutume d'attribuer à quelque monarque célèbre les monuments dont on ignorait l'origine, on imagina qu'Alexandre avait élevé cet immense rempart; mais le prophète arabe, voulant donner à cet ancien conte une source céleste, trouva peut-être le nom d'Alexandre trop vulgaire, et lui substitua celui de *Bicorne*, qui fait sans doute allusion aux deux cornes d'Ammon figurées sur les monnaies de ce conquérant.

On sait toutefois qu'Alexandre n'a jamais été dans le Caucase. L'opinion contraire dérive probablement d'une erreur de Quinte-Curce, qui transporte tout d'un coup son héros des monts Parapamisades, près de Hérat, au mont Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire, ajoutant qu'Alexandre mit dix-sept jours à franchir le Caucase, où se trouvait le rocher auquel Prométhée fut attaché, et que le héros macédonien fonda auprès de cette chaîne de montagnes une ville qui fut appelée Alexandrie[2]; mais ailleurs, il dit que l'Inde est arrosée par beaucoup de fleuves célèbres, qui prennent leurs sources dans le mont

1 Ægesippi, *De Hierosolymitano Excidio*, cap. 51. — Flav. Josephi, *De Bello Judaïco*, lib. VII, cap. 7.

2 Lib. VII, cap. 3.

Caucase[1]; ainsi Quinte-Curce entend sous ce nom, les monts Himalaya et Hindoukesch. Arrien[2] et Strabon[3], qui signalent cette méprise, la supposent volontaire. Ils soupçonnent que l'historien, pour ajouter un nouveau rayon à la gloire de son héros, avait voulu faire croire que, dans le cours de ses conquêtes, il avait aussi franchi le Caucase. On sait, au reste, que les anciens appelaient Caucase toutes les chaînes de l'Asie, qu'ils distinguaient néanmoins par des noms particuliers[4].

L'expédition de Sélam prouve qu'on ne savait pas, au neuvième siècle, où était le fameux rempart élevé contre les Yadjoudjes et Madjoudjes. Son itinéraire nous conduit bien au-delà du Caucase. Des bords du Volga, Sélam s'achemina vers le pays des Baschcartes (Baschkires), c'est-à-dire, vers le Jaïk supérieur; de là, il passa dans le pays des Edkesches, qui était situé au nord de celui des Gouzes; or, les Gouzes habitaient les steppes qui s'étendent au nord de la mer Caspienne et du lac Aral. D'après cette relation, qui indique soixante-trois jours de marche, Sélam dut arriver aux monts Ourals. Une partie de cette chaîne, qui sépare la Russie de la Sibérie, abonde en mines de fer, de plomb et de cuivre. L'aspect de quelqu'une de ces montagnes aura pu faire croire à Sélam qu'il

1 Lib. VIII, cap. 9.

2 Lib. V.

3 Lib. V et XI.

4 Voyez Arrien, Pline l'Ancien, Jornandès, etc.

avait enfin découvert le rempart de Zoulcarnaïn, décrit dans le Cour'an, et il aura imaginé tous les détails qui se trouvent dans son récit. Peut-être avait-il vu le défilé des monts Ourals que les anciennes chroniques russes désignent sous le nom de *Portes de Fer*.

Le célèbre poète persan Firdaoussy, qui florissait à la fin du dixième siècle, fait construire à Alexandre la fameuse muraille contre les Yadjoudjes, et l'on voit qu'il a suivi les traditions recueillies et amplifiées par les commentateurs du Cour'an. Voici une traduction libre de ce morceau du Schahnamé, qui se trouve sous le titre : *Reften-i Jskender bé Bakhter u Besten-i Sedd-i Yadjoudje.*

« Dans son expédition en Orient, Alexandre approche d'une jolie ville, dont les habitants sortent à sa rencontre. Accueillis avec bonté et questionnés sur leur pays : « O grand roi, dirent-ils, dans ces mon-
« tagnes que notre sort est à plaindre ! Les *Yadjoudjes*
« et *Madjoudjes* viennent nous molester jusque dans
« nos murs. Ces êtres ressemblent à des singes; ils ont
« le visage et la langue noirs, leurs yeux sont rouges
« comme le sang, leurs dents longues comme des dé-
« fenses; ils ont le corps velu et livide, la poitrine, le
« nez et les oreilles de l'éléphant. Lorsqu'ils sont cou-
« chés, une de leurs oreilles leur sert de matelas, et
« l'autre de couverture. Chacune de leurs femmes met
« au monde mille enfants mâles. Qui pourrait con-
« naître leur nombre? Infatigables comme le chameau,
« ils égalent à la course l'onagre. Ils se nourrissent de
« dragons que la mer, lorsqu'elle est agitée au prin-

« temps par les tempêtes, vomit sur le rivage, et qui, « enlevés par les vents impétueux, sont jetés dans leurs « montagnes ; mais ils deviennent maigres par un froid « rigoureux, et alors leur voix est aussi faible que celle « de la colombe, tandis qu'au printemps ils rugissent » comme des lions. O grand monarque! délivrez-nous « de ces affreux ennemis, et nous vous bénirons, et « votre gloire sera éternelle. » Alexandre médita quelques instants, et leur dit : « Avec l'aide de Dieu, je vous « délivrerai de ces maux. » — « O Seigneur, s'écrièrent-« ils, que la fortune te soit toujours propice ! tout « ce que nous possédons est à toi ; nous te serons « à jamais dévoués. » Suivi d'une foule de savants, Alexandre va examiner la montagne. Par ses ordres, des forgerons sont amenés. On apporte du cuivre, du fer et du plomb, une immense quantité de chaux, de pierres et de bois. Les maîtres maçons et forgerons mettent la main à l'œuvre. Un mur large de cent coudées s'élève entre les deux pans de la montagne entr'ouverte ; pour le construire, on met alternativement une couche de fer et une couche de plomb, sur lesquelles on verse du cuivre et du soufre fondus. Ce mur était creux depuis sa base jusqu'à son sommet aussi élevé que la montagne. On remplit ce vide de naphte, d'huile et de charbon ; puis on alluma ces matières, et par l'ordre d'Alexandre, cent mille forgerons, armés de soufflets, attisèrent le feu jusqu'à ce que les métaux fussent fondus en une seule masse. Ce mur célèbre d'Alexandre préserva le monde de la méchanceté des Yadjoudjes. »

Firdaoussy vient de rapporter les fictions des Arabes mahométans ; mais, dans la vie de Kessra-Nouschirévan, il attribue à ce monarque, d'après l'histoire de Perse, la fondation de Derbend. Voici la traduction de ce chapitre, intitulé : *Guerdiden Kessra guird attraf.*

« Le Cosroës Nouschirévan parcourait ses états, à la tête de son armée, pour s'instruire, par ses yeux, de l'état de ses peuples, et rendre la justice. Partout, sur son passage, il faisait proclamer que quiconque avait à se plaindre pouvait s'adresser au monarque. Suivant les rives de la mer Caspienne, il passa par Gourgan, Sari, Amol, et parvint à une haute montagne, du sommet de laquelle il aperçut un pays couvert de forêts. Comme il admirait cette belle contrée en adorant l'auteur de la nature, des habitants lui dirent : « O monarque ! nous serions heureux si les « Turcs n'entraient pas dans notre pays ; mais, sans « cesse exposés à leurs incursions, nous n'osons pas « lever la tête ; ils enlèvent et les hommes et les trou- « peaux. Si les cultivateurs, si les commerçants pou- « vaient se livrer en sûreté à leurs travaux, l'abondance « régnerait en ces lieux ; car il n'en est point au monde « de plus fertile. Protége-nous, grand roi, et nous « serons délivrés de nos maux. » Le schah rendit graces à Dieu de ce qu'il avait pu entendre les plaintes de ces infortunés, et dit à son ministre : « Le créateur n'ap- « prouve pas que nous soyons joyeux tandis que nos « peuples souffrent. Ne laissons pas ruiner cette belle « contrée, couverte de jardins, de pavillons et d'eaux

« courantes, riche en troupeaux et en bêtes fauves. Ne « permettons pas que la ville d'*Iran* soit pillée. »

« Il ordonne à son ministre de faire venir de l'Inde, du Roum et d'autres contrées, des architectes et des maçons habiles pour construire un mur qui empêche l'ennemi de venir ravager l'Iran. Le mur fut élevé, et muni d'une grande porte de fer. Le monarque y plaça des gardiens, et, poursuivant sa route, il se dirigea des bords de la mer vers le pays des Alans, auxquels il envoya un de ses officiers pour demander leur soumission. A l'arrivée de son ambassadeur, les guerriers alans s'assemblent. Cette cavalerie, toujours prête à faire des incursions, était la terreur de la ville d'Iran. Elle n'y laissait ni vêtements, ni argent, ni or; elle enlevait hommes, enfants et troupeaux. Cependant, lorsque les chefs des Alans eurent entendu le message de Cosroës, ils partirent avec des offrandes, avec de la terre et de l'eau. Ils se présentèrent devant le pavillon du monarque, et lui rendirent hommage en répandant l'or à ses pieds, et témoignant avec des larmes de sang leur repentir de leur conduite passée. Cosroës ordonna qu'on bâtît promptement une ville défendue par de hautes murailles, afin que l'ennemi ne pût pas y pénétrer; et, quittant ces lieux, il prit avec son armée la route de l'Inde. »

On est surpris de retrouver dans la mythologie scandinave quelque chose des fictions arabes sur les Yadjoudjes et Madjoudjes. « Dans le Nord, dit M. Gust. Geyer (auteur d'une Histoire de Suède, dont le premier volume a récemment paru), « est l'habitation

« souterraine de *Hel*, la demeure des *Nains* et des « *Svertalphes*. Dans le Nord demeurent les Rimthourses, « ou les géants des frimas, les mauvais esprits, « ennemis des dieux et des hommes. Un mur, qu'ils « menacent sans cesse de percer, les sépare de la partie « centrale de la terre, où est situé Asgard, séjour des « Dieux. » Cette cosmographie, ajoute le savant professeur d'Upsal, appartient proprement à l'ancien Iran et à l'Asie centrale[1].

NOTE XXXVIII. (Pag. 148.)

Ce furent les Turcs *Gouzes*, ou *Ogouzes*, qui, sous la conduite des petits-fils de Seldjouc, conquirent, dans la première moitié du onzième siècle, la Perse et l'Asie mineure, où ils furent communément désignés par le nom de *Turcmans*, et, trois siècles plus tard, leurs descendants fondèrent la monarchie othomane, dont les souverains sont issus du chef d'une petite tribu de Turcmans qui, à l'époque de l'invasion de Tchinguiz-Khan en Perse, émigra du Khorassan vers l'Asie mineure.

1 *Svea Rikes Hafder*, Upsala, 1825, tom. I, p. 401.

FIN.

ERRATA.

PAGE 22, dernière ligne, *au lieu de :* Goumikès; *lisez :* Goumikes.

Page 26, ligne 15, *au lieu de :* ainsi que les draps de laine et les étoffes russes; *lisez :* les draps de laine, ainsi que les habits russes.

Page 54, note 8, *au lieu de :* la Potte; *lisez :* la Porte.

